



ESSAI

SUR LA

TOPOGRAPHIE DU LATIUM

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

ESSAI

SUR LA

TOPOGRAPHIE DU LATIUM

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

ERNEST DESJARDINS

LICENCIÉ

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE DE MÂCON



PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE

RUE DES GRÈS, N° 5

1854

A

M. GUIGNIAUT

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

HOMMAGE RESPECTUEUX ET RECONNAISSANT

ESSAI

SUR LA

TOPOGRAPHIE DU LATIUM.

Ce travail a pour objet la topographie de l'ancien LATIUM.
Il se divise en deux parties.
Dans la première, je me propose :

1° De déterminer l'étendue du pays des Latins, VETUSTISSIMUM LATIUM;
2° De donner un aperçu de la géographie physique de ce pays.

Dans la seconde partie, j'étudierai :

1° Le parcours et la topographie des voies romaines et principalement de la voie Appienne, dans l'ancien Latium, d'après les fouilles nouvellement faites et les travaux les plus récents;
2° La direction des grands aqueducs publics;
3° La géographie des villes et des autres lieux remarquables du pays des Latins, mentionnés par les anciens auteurs.

Je ne toucherai pas à l'histoire des origines et du développement politique du peuple latin ou du peuple romain, me bornant uniquement à traiter les questions de topographie.

Pour diriger et assurer mes recherches, j'ai eu recours aux dernières découvertes de l'érudition moderne, aux observations que j'ai pu recueillir

dans le pays même, et surtout aux précieuses indications que je dois à la bienveillance des savants italiens et allemands qui m'ont honoré de leurs conseils.

Enfin, dans les étroites limites où je me renferme, je m'imposerai la loi de constater sans discussion les résultats qui sont acquis à la science, je m'appliquerai exclusivement à éclaircir les points obscurs, et j'essayerai de fixer les positions qui présentent quelque doute ou qui n'ont pas encore été reconnues.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTENDUE DU *LATIUM VETUSTISSIMUM*.

§ I. — LE GRAND LATIUM ET LE PAYS DES LATINS.

Les géographes ne sont pas d'accord sur l'étendue du LATIUM ; mais tous distinguent le VETUSTISSIMUM LATIUM, ou LATIUM primitif, du grand LATIUM de l'époque d'Auguste.

Le premier était le pays des anciens Latins, avec toutes les colonies que ce peuple avait fondées avant la conquête des Romains.

Le second avait une bien plus grande étendue et comprenait au temps d'Auguste, outre le pays des Latins, les pays des Rutules, des Èques, des Herniques, des Volsques, la plus grande partie de celui des Ausones et quelques terres de la Sabine et de l'âpre contrée des Marses. La réunion de ces divers pays formait alors toute la portion septentrionale de la première Région.

Quelques géographes anciens et modernes ont renfermé le LATIUM entre le Tibre, l'Anio, le Liris et la mer Tyrrhénienne, ce qui donnerait à cette contrée des limites naturelles. Voici à cet égard le passage de Pline l'Ancien : « Latium antiquum a Tiberi Circeios servatum est, mille passuum « quinquaginta longitudine. Tam tenues primordio imperii fuere radices. « Colonis sæpe mutatis, tenuere alii aliis temporibus, Aborigines, Pelasgi, « Arcades, Siculi, Aurunci, Rutuli. Et ultra Circeios Volsci, Osci, Ausones, « unde nomen Latii processit ad Lirim amnem[1]. » Dans le même chapitre, en parlant du Tibre, le géographe ancien s'exprime ainsi : « .... sed infra

1. Plin. Hist. nat., l. III, cap. IX, vol. II, p. 83, 84, ed. Lemaire, 1828.

« Aretinum Glanim duobus et quadraginta fluviis auctus, præcipuis autem « Nare et Aniene, qui et ipse navigabilis Latium includit a tergo.... » Il résulte de ces deux passages que le Liris et l'Anio formaient la limite du Latium; et en effet, quelques auteurs anciens et, d'après eux, la plupart des géographes modernes désignent sous le nom de Sabine tout le pays situé au delà de l'Anio[1]. Pline, d'après ce qui précède, semble justifier cette opinion; cependant, au même chapitre, il cite Nomentum comme ville de la première Région[2], et Cænina, Crustumerium, Ameriola, Medullia, Corniculum, Fidenæ comme villes latines, « in Latio[3], » quoique toutes ces cités, ainsi que je tâcherai de le prouver, fussent situées au nord de l'Anio. La contradiction de ces deux passages n'est qu'apparente : en effet, dans le premier cas, Pline, en donnant pour limite septentrionale au Latium le cours de l'Anio, entend parler du pays auquel on avait conservé la désignation vulgaire qui ne répondait ni au pays des anciens Latins ni au Latium d'Auguste. Il était passé dans l'usage d'appliquer le nom de Latium au pays renfermé dans les limites naturelles que j'ai indiquées plus haut, et de donner le nom de Sabine au pays situé au nord de l'Anio[4].

Cette appellation populaire était d'ailleurs fondée sur la plus ancienne répartition des peuples de cette partie de l'Italie. Longtemps avant la fondation de Rome, les premiers Latins[5] n'avaient point franchi l'Anio, dont la rive droite était occupée par les Sabins. A une époque peu éloignée de l'origine de Rome, des colonies latines furent envoyées en Sabine, comme nous l'apprennent Denys d'Halicarnasse et Tite Live, et, vers le commencement de la République, nous trouvons la race latine répandue dans cette

1. « Antiqui igitur Latii fines fuere isti : ab solis occasu, Anio fluvius, ab oppido Tibure ad confluentem usque Tiberis. » Philippi Cluverii Italia antiqua, etc. Lugdun. Batav., Elzev. 1624; t. II, l. III, c. ii, p. 820. — Comparez la carte de Spruner, atl. ant., pt. n° XI, Justus Perthes, Gotha. — Cramer (carte), Ital. antiq. pars australis. Oxford, 1825.

2. Plin., vol. II, ed. Lem., p. 96.

3. Plin., ibid., p. 101.

4. La même contradiction existerait chez Denys d'Halicarnasse, qui dit en parlant de l'Anio : « Il roule ses eaux à travers les campagnes des Romains et des Sabins, dont il fait la séparation. » L. V, c. vi, § 4. (Je renvoie, pour Denys, à la traduction française publiée en 1723, in-4°, la division en paragraphes rendant les recherches plus faciles dans cette édition.) — Vingt autres passages de Denys prouveraient cependant que, pour lui, la Sabine ne commençait qu'à Nomentum.

5. Voy. plus bas ce que j'entends par la race latine proprement dite.

contrée, qui conserva la désignation populaire de Sabine, quoiqu'elle ne répondît plus à aucune répartition ethnographique, et qu'elle ne s'appliquât encore à aucune division politique [1].

Il est impossible de suivre avec exactitude les progrès et les développements de la race latine aux différentes époques de son histoire; je suis donc obligé de circonscrire le domaine de mes recherches. Je ne considérerai que deux époques seulement : j'essayerai d'abord de déterminer l'étendue du pays occupé par les Latins avant la conquête romaine, et je dirai ensuite quelques mots du GRAND LATIUM tel qu'il existait à l'époque d'Auguste.

Mais avant de rechercher quelle devait être l'étendue du pays latin, il importe d'expliquer ce qu'on entend par la race latine proprement dite.

§ II. — CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR LA RACE LATINE.

D'après Denys d'Halicarnasse, les SICULES auraient été les premiers peuples établis sur la rive gauche du Tibre [2], dans tout le pays qui fut plus tard la campagne romaine. Les ABORIGÈNES vinrent ensuite prendre possession de ce pays, de concert avec les PÉLASGES, et ils en chassèrent les SICULES. Toute la contrée comprise entre le Tibre, le Liris et la mer, fut donc occupée par un mélange de PÉLASGES, d'ABORIGÈNES, et peut-être un reste de SICULES. Mais le nom d'ABORIGÈNES seul semble avoir prévalu dans ce pays pendant le second âge, c'est-à-dire depuis le départ des SICULES jusqu'à la guerre de Troie [3]. Le roi Latinus, que le même historien fait contemporain de cette guerre, aurait changé le nom d'ABORIGÈNES en celui de LATINS. Il ne faut cependant pas croire que ces deux noms soient synonymes, et qu'il faille entendre sous la désignation de LATIUM tout le pays occupé par les anciens ABORIGÈNES, dont le siége primitif et le centre étaient vers LISTA [4], leur capitale, et CUTILIÆ [5] à 70 stades de REATE, c'est-à-dire dans la Sabine septentrionale. Leurs

1. On trouve presque toujours une raison aux appellations populaires qui se sont conservées à travers les siècles. C'est ainsi que, aujourd'hui encore, les mariniers de la Saône désignent sous le nom d'*empire* la rive gauche, et sous celui de *royaume* la rive droite, comme au temps de Lothaire et de Charles le Chauve.

2. L. I, c. I, § 1.

3. Den., l. I, c. I, § 2.

4. Id., l. I, c. II, § 1.

5. Id., l. I, c. II, § 2.

villes principales étaient toutes au nord de l'Anio : PALATIUM à 25 stades de REATE[1], TRIBULA à 60 stades de la même ville, VESBOLA[2] à 60 stades de TRIBULA, SUNA à 40 stades de VESBOLA, MEPHYLA à 30 stades de SUNA, ORVINIUM[3] à 40 stades de MEPHYLA, CARSULÆ[4], l'ILE D'ISSA, MARUVIUM[5] à 40 stades des Sept étangs[6], BATIA à 30 stades au sud de REATE, et TIORA, ou MATIENA, à 300 stades de la même cité. Quoique les positions de ces différentes villes aborigènes ne soient pas reconnues, il est hors de doute qu'elles étaient toutes plus ou moins voisines de REATE, par conséquent bien au delà de l'Anio. Leurs colonies se rapprochèrent ensuite des bords de cette rivière et du mont Albain. Telles sont ANTEMNÆ[7], TELLENE[8], FICULNA[9] et TIBUR, ancienne ville sicule. C'est donc dans la direction du nord au sud qu'a eu lieu le développement progressif de la race des ABORIGÈNES. C'est le mélange de ces peuples avec les PÉLASGES, et bientôt avec la colonie troyenne, qui a donné naissance à la race latine dont parle Denys. Jusqu'à l'arrivée d'Énée, on appelle indistinctement du nom d'ABORIGÈNES les peuples situés au nord et au sud de l'Anio[10]. Mais après l'établissement des colonies de LAVINIUM et d'ALBA-LONGA, la race latine commence à avoir une existence politique plus tranchée et à se distinguer du reste de la nation ou plutôt de la race des ABORIGÈNES. ALBE devient le centre principal de la nation latine proprement dite, et c'est autour de cette métropole que rayonnent de nouvelles colonies désignées par les historiens et les poëtes anciens sous le nom de colonies latines : FIDENÆ[11], NOMENTUM[12], CORNICU-

1. Den., l. I, c. II, § 1; — Comp. Cluver., Ital. ant., p. 680, ed. Elzev., 1624.
2. Cluv., Ital. ant., p. 682 et 684.
3. Cluv., Ital. ant., p. 682. — Voy. la carte de Gell et Nibby.
4. Ou CURSULÆ. — Cluv., Ital. ant., p. 683.
5. Cluv., Ital. ant., p. 683.
6. Cluv., Ital. ant., p. 682.
7. Denys, l. I, c. II, § 4. — La position de cette ville est démontrée au sud de l'Anio, au confluent de cette rivière et du Tibre.
8. Entre Albe et Rome, au sud de l'Anio. Voy. plus bas, deuxième partie.
9. Au nord de l'Anio et au sud de NOMENTUM, comme je le démontrerai bientôt.
10. Voy. T. Liv., l. I. c. I. L'historien désigne Latinus sous le nom de roi des ABORIGÈNES.
11. « ....

Hi tibi Nomentum et Gabios urbemque Fidenam

.... » Virg., l. VI, v. 774.

FIDENÆ avait aussi reçu une colonie étrusque. T. Liv., l. I, c. XV.

12. Virg., l. VI, vers cité plus haut. — T. Liv., l. I, c. XXXVIII.

LUM[1], MEDULLIA[2], CAMERIA[3], AMERIOLA[4], CRUSTUMERIUM[5]. Toutes ces villes étaient au nord de la campagne romaine et vers la Sabine. Le mouvement d'extension de la race latine proprement dite a donc eu lieu du sud au nord, par conséquent en sens inverse de celui des Aborigènes. C'est à cette nation latine, mélange de Sicules, d'Aborigènes, de Pélasges et de Troyens, ayant pour capitale et pour centre politique et religieux la ville d'ALBE et le bois sacré de FERENTINUM, que je donne le nom de LATINS proprement dits, et c'est l'étendue du pays occupé par cette nation que je vais essayer de déterminer à l'époque des premières conquêtes de Rome.

§ III. — PEUT-ON ASSIGNER DES LIMITES AU LATIUM?

Ce serait en vain qu'on s'efforcerait de fixer les limites exactes des anciens peuples de l'Italie, ainsi qu'ont cherché à le faire Cluvier et d'Anville, car pour les Romains eux-mêmes ces limites n'ont jamais existé. Qu'était-ce en effet que la nation latine? la réunion de cités diverses ayant chacune son gouvernement, ses lois et son territoire; de telle sorte que les colonies elles-mêmes étaient indépendantes de leur métropole et souvent en guerre avec elle. En un mot, sous le nom de Latins, on ne peut comprendre qu'un ensemble de petits États politiques distincts qui voyaient s'accroître ou diminuer leur territoire, suivant les chances de la guerre ou les conventions des traités. Il n'existait entre eux d'autres liens que le souvenir d'une commune origine, la conformité de la langue, des mœurs et surtout de la religion, et les solennités du mont Albain pouvaient seules, à l'approche d'un grand danger, réunir accidentellement toutes ces cités trop souvent divisées d'intérêts et animées les unes contre les autres par de sanglantes rivalités. Dans ces assemblées religieuses, tous ces peuples se rappelaient qu'ils ne formaient jadis qu'une seule famille ; l'isolement cessait, les conseils étaient tenus par les députés des villes latines, les mêmes mesures étaient prises contre l'ennemi de la nation entière, et le pacte renouvelé était placé sous les auspices

1. T. Liv., l. I, c. XXXVIII.
2. Id., *ibid.*
3. Id., *ibid.*
4. Id., *ibid.*
5. Id., *ibid.* — Crustumerium avait été fondée par une colonie d'Albains longtemps avant Rome. Denys, l. II, c. IX, § 12.

des dieux. Toutes les grandes entreprises tentées contre Rome naissante l'ont été par la ligue latine[1]. Mais ces rapprochements momentanés ne suffisaient pas pour substituer chez tous ces peuples le culte des intérêts communs de la race au patriotisme étroit de la cité. Il n'y avait parmi eux ni centre d'action politique ni unité de commandement militaire. On comprendra qu'en présence d'un pareil morcellement, il ait été impossible d'assigner des limites à ce pays, dont toutes les cités avaient, en temps ordinaire, une existence isolée. Aussi me bornerai-je à déterminer l'étendue approximative du territoire occupé par la race latine, sans m'imposr la tâche stérile de tracer des limites que je crois imaginaires. Il suffit, en effet, de lire attentivement Tite Live et Denys, pour se convaincre qu'il n'a existé, dans ces premiers temps, d'autres limites que celles qui étaient particulières à chaque cité.

§ IV. — ÉTENDUE DU LATIUM DU CÔTÉ DE L'ÉTRURIE.

D'après les témoignages des auteurs anciens, il semble que les Latins n'aient jamais franchi le Tibre. Ce fleuve aurait donc formé de tout temps, vers le nord-ouest, la limite du VETUSTISSIMUM LATIUM; mais cette barrière n'a pas toujours été respectée par les Étrusques; car Denys nous apprend que ces peuples possédaient des territoires enclavés dans le pays latin. Les noms de TUSCUS VICUS, du COELIUS[2], où était venu s'établir un chef étrus-

1. Denys attribue à Servius Tullius l'institution de la ligue latine qui devait tourner ses efforts contre Rome elle-même. (l. IV, c. VII, § 3); mais il est hors de doute que la confédération existait avant Servius, et même avant la fondation de Rome. Nous voyons en effet dans les historiens, et dans Denys lui-même, des coalitions se former contre Rome par les villes latines à des époques antérieures au temps de Servius Tullius. Sous Tarquin l'Ancien, par exemple, après la ruine de CORNICULUM, nous voyons les peuples latins irrités du traitement rigoureux que le vainqueur avait fait subir à une de leurs alliées, réunir toutes leurs forces pour faire la guerre aux Romains. Den., l. III, c. XVI, § 6. — Et, avant cette époque, sous Tullus Hostilius, nous voyons les villes latines convoquer, à FERENTINUM, une assemblée générale de la nation et nommer deux chefs pour commander les armées de la confédération contre Rome. Den., l. III, c. x, § 7. — Il faut remarquer que la participation aux sacrifices ne peut seule prouver la communauté d'origine et de nationalité; car nous voyons que des sacrifices communs aux Sabins et aux Latins, peuples de race différente, avaient lieu dans le temple de FERONIA en Sabine (qu'il ne faut pas confondre avec celui de FERENTINUM). Den., l. III, c. x, § 2.

2. Den., l. II, c. x, § 1.

que qui lui avait donné son nom, de TUSCULUM[1] enfin, dénotent une origine étrusque. On peut ajouter à ces preuves les résultats des découvertes archéologiques faites dans la campagne romaine. FIDENÆ, que j'ai citée plus haut comme ville latine, avait reçu, à une autre époque, une colonie étrusque[2]. Ainsi l'intrusion de la race étrusque dans le Latium est un fait bien établi. On sait d'ailleurs qu'à l'époque de sa prospérité (du XI[e] au VI[e] siècle av. J. C.), cette nation dominait à la fois sur les rives du Pô, de l'Arno, du Tibre et du Vulturne.

Il n'est pas démontré que les Latins aient, à leur tour, franchi le Tibre et pénétré en Étrurie; cependant voici un fait digne de remarque : Pline cite CRUSTUMERIUM comme ville de l'Étrurie comprise dans la septième Région[3], et comme ville du Latium comprise dans la première Région[4]. Dans le premier passage, le géographe latin s'exprime ainsi : « .... in eadem « parte (Etruria) oppidorum veterum nomina retinent agri, CRUSTUMINUS, « Caletranus.... » Dans le second : « .... in prima regione præterea fuere : « in Latio clara oppida SATRICUM, POMETIA, SCAPTIA, PITULUM, POLITORIUM, « TELLENE, TIFATA, CÆNINA, FICANA, CRUSTUMERIUM, etc.... » On a conclu de là qu'il existait deux CRUSTUMERIUM ou CRUSTUMIUM. Or, d'après le texte même de Pline, cela ne me paraît point probable; car : « oppidorum no- « mina retinent » d'une part, et de l'autre le mot « fuere » marquent bien qu'il n'existait plus de son temps que le nom de cette antique cité, et que ce nom avait été appliqué à la campagne et à la tribu romaine établie, selon Boindin[5], dans la Sabine, entre la VIA SALARIA et la VIA NOMENTANA. Les historiens anciens ne font mention que d'une seule ville de ce nom et donnent à entendre qu'elle était située sur la rive gauche du fleuve. Je remarque en outre que Pline, dans le premier passage que j'ai cité, désigne seulement l' « ager, » et, dans le second, la ville elle-même; d'où je conclus qu'il n'y

1. On pourrait ajouter le SOLONIUS AGER qui était vraisemblablement situé entre le mont Albain et la mer. Un Lucumon étrusque de SOLONIUM amena, comme on sait, du secours à Romulus. Den., l. II, c. X, § 3.

2. T. Liv., l. I, c. XV.

3. Plin., l. III, c. VIII, p. 81, ed. Lem.

4. Id., *ibid.*, c. IX, p. 101, *id.*

5. Mémoire sur les tribus romaines, dans les Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, t. IV, p. 73; voy. plus bas ce qui concerne les limites des tribus, à propos des voies romaines. J'aurai occasion de revenir sur le travail de Boindin et de l'examiner en détail.

avait qu'une seule cité, qu'elle était sur la rive gauche du fleuve, vers *Marcigliana Vecchia*, comme je l'établirai plus bas, et que ses domaines s'étendaient sur la rive droite du Tibre aussi bien que sur la rive gauche. Nous savons par de nombreux exemples que le territoire d'une cité n'était pas seulement composé du SUBMOENIUM, mais qu'il comprenait souvent des campagnes séparées de la ville par un grand intervalle. L'exemple de la *Table alimentaire* de Parme nous en fournit la preuve. Il faut remarquer, d'autre part, que l'on désignait par le nom d'une ville beaucoup plutôt le territoire de la cité, et quelquefois même une partie de ce territoire, que la ville elle-même. C'est ainsi que les mots RESPUBLICA LUCANORUM, appliqués aux domaines de LUCA situés dans la campagne de VELEIA, désignaient, par le nom de la cité même, des terres qui en étaient détachées et éloignées. Mais nous rencontrerons bientôt dans le Latium d'autres exemples de ces morcellements de territoires qui rendent si difficiles les recherches tentées au sujet des limites des cités, c'est-à-dire des seules limites politiques connues chez les anciens peuples de l'Italie.

Je ne puis considérer comme étranger au LATIUM, le MONS JANICULUS où la tradition romaine plaçait le siége d'ANTIPOLIS, l'antique cité fondée par le roi Janus. Il en est de même du territoire qui environne cette colline, des PRATA MUCIANA et des PRATA QUINCTIANA, car tout ce pays, quoique sur la rive droite du Tibre, semble se rattacher, depuis les temps les plus anciens, non-seulement au LATIUM, mais à la ville de Rome. Le tombeau de Numa était au pied du JANICULUS.

Ainsi donc, sauf le territoire voisin de Rome et les dépendances de CRUSTUMERIUM, toute la rive droite du Tibre devait appartenir à l'ancienne Étrurie. La tradition faisait de ce fleuve la limite de la race latine au temps d'Énée[1].

§ V. — ÉTENDUE DU LATIUM DU CÔTÉ DE LA SABINE.

Vers la Sabine, il est plus difficile encore de retrouver la frontière du pays latin, car il n'existe pas de ce côté de bornes naturelles. Des villes latines et sabines étant répandues au nord de l'Anio, je dois les distinguer les unes des autres en cherchant à établir leur origine, et tracer ensuite

1. « .... Hinc Tusco claudimur amni.
.... » Virg. Æn., l. VIII, v. 473.

entre elles une ligne approximative qui détermine l'étendue de la race latine de ce côté. Je commencerai par indiquer les villes latines.

FIDENÆ, comme je l'ai dit plus haut, avait reçu une colonie étrusque[1]; mais l'élément latin ne cessa d'y dominer; aussi fut-elle considérée comme ville latine par Denys[2] et par Pline[3]. Tite Live lui-même, qui nous fait connaître la colonie étrusque, semble regarder FIDENÆ comme appartenant au Latium ou du moins comme n'étant pas dans la Sabine, quand il dit : « ....Castra a Fidenis in Sabinum agrum transferri [jussit]....[4] » Pline, il est vrai, cite les FIDENATES à la fois dans la quatrième Région[5] et dans la première[6], parmi les cinquante-trois peuples qui avaient disparu du Latium sans laisser de vestiges. On ne pourrait pourtant pas conclure des deux passages du géographe latin qu'il existât deux villes du nom de FIDENÆ, car il n'est fait mention chez les auteurs anciens que d'une seule et sa position est bien connue aujourd'hui : elle était au pied du *Castel Giubileo*, des deux côtés de la VIA SALARIA[7]. Mais il faut appliquer à cette ville ce que j'ai dit de CRUSTUMERIUM et expliquer le texte de Pline en admettant que FIDENÆ possédait des domaines dans la quatrième Région et en Sabine, de même que CRUSTUMERIUM, située sur la rive gauche du Tibre, en possédait en Étrurie dans la septième Région. D'après les témoignages qui précèdent, il est constant que FIDENÆ était une ville latine située au nord de l'Anio.

Selon le témoignage de Denys, longtemps avant la fondation de Rome,

1. « Sotto le rupi si osservano nicchie scavate nel sasso, che debbono essere stati sepolcri, e fra queste merita osservazione quella a forma di cono, nella qoale si ravvisa la stessa forma de' sepolcri etruschi presso l'Isola o Veij, altro indizio onde provare l'origine etrusca di Fidene.... » Nibby, Viaggio ant. Roma, 1819, p. 86.

2. Romulus la réduisit en colonie romaine. Elle avait été fondée par les Albains dans le même temps que CRUSTUMERIUM et NOMENTUM. Ces colonies avaient été conduites par trois frères, dont l'aîné fut le fondateur de FIDENÆ. — Voy. Denys, l. II, c. XIII, § 2. — Compar. Plutarque, Romul., c. XXXI.

3. Plin., Hist. nat., l. III, c. IX, p. 103, ed. Lem

4. L. III, c. XLII.

5. L. III, c. XVII, p. 160. Ed. Lem.

6. Id., c. IX.

7. La FIDENÆ des empereurs n'était pas précisément à la même place que la ville primitive. La plus ancienne était vers le *Castel Giubileo*. Cette colline n'en formait qu'une partie : « Castel Giubileo dove generalmente si pone Fidene, ne fu l'estremità soltanto. » Nibby,

CRUSTUMERIUM avait reçu une colonie d'Albains[1]. Tite Live[2] et Pline[3] en font une ville latine. Elle était au nord de l'Anio et ne pouvait être éloignée de FIDENÆ; car Denys[4], dans le récit de la guerre que cette dernière soutint sous les décemvirs, donne à entendre que les deux cités étaient limitrophes : en effet, après avoir dit que l'armée s'était retirée jusqu'à CRUSTUMERIUM, il ajoute, sans qu'il ait été question d'un nouveau déplacement des légions, que le camp était à CRUSTUMERIUM et à FIDENÆ, c'est-à-dire entre ces deux villes et sur la limite même de leurs territoires. Tite Live confirme ce passage de Denys, et l'explication que je viens d'en donner se trouve justifiée par ces mots très-explicites de l'auteur latin : « ....Ab Ereto « per silentium noctis profugi propius urbem inter Fidenas Crustumeriamque « loco edito, castra communierant....[5] » Or, on découvre, à partir de l'Anio, en suivant la direction de la VIA SALARIA vers le nord, une première élévation, le *Castel Giubileo*, où était la forteresse de FIDENÆ; puis une seconde au delà des *Sette Bagni*, à l'*Osteria di Marcigliana*[6] : c'est le « locus editus » où devait être l'armée romaine; enfin, on en trouve une troisième plus importante que la seconde, où est *Marcigliana Vecchia*, et à laquelle se rattache tout le système des collines comprises entre le Tibre, *La Mentana* et

Viagg. antiq., Roma, 1819, p. 86. — La seconde FIDENÆ était à la *Villa Spada*, comme le prouvent les ruines importantes trouvées en cet endroit, et l'inscription suivante :

MAGNO · ET
INVICTO · IMP
GALLIENO · PIO
FELICI · AVGVS
TO · SENATVS · FID
DEVOTI · NVMINI
MAIESTATIQ · EIVS
DICT · C · PETR PODALIRIO
ET · T · AELIO · OCTOBRE · CV
RAG · T · TER · OCTOBRE

Voy. aussi les *Analisi* de Nibby, t. II, p. 51.

1. L. II, c. IX, § 12.
2. L. I, c. XXXVIII, et l. III, c. XLII.
3. L. III, c. IX, p. 101, ed. Lem.
4. L. XI, c. IV, §§ 2 et 14.
5. L. III, c. XLII
6. Voy. Carta della Campagna romana, par L. Canina. Roma, 1845.

le *M*[te] *Rotondo* : ce sont ces collines qui étaient évidemment les Crustumini Montes. Crustumerium ne pouvait être que très-près de *Marcigliana Vecchia*, où se voient des ruines, entre *Castel Giubileo* et *M*[te] *Rotondo*; par conséquent elle était au nord de l'Anio et était ville latine[1] ainsi que je l'ai déjà établi plus haut.

D'après le témoignage de Tite Live[2] et de Pline[3], Ficulea[4] était une ville latine, au temps des premières guerres de Rome. Elle avait été fondée par les Aborigènes au pied des Montes Corniculi[5], par conséquent au nord de l'Anio et dans la direction de Nomentum, ce qui se trouve confirmé par un passage de Tite Live qui nous apprend que la Via Nomentana a porté le nom de Ficulensis Via : « ....via Nomentana cui tum Ficulensi nomen « fuit....[6] » Au sud-ouest du *M*[te] *Gentile*, l'on trouve des ruines qui sont celles de Ficulea[7].

Aucun auteur n'a cité Corniculum comme étant en Sabine. Elle était ville latine au témoignage de Tite Live[8], de Pline qui la compte même parmi les cités de la confédération religieuse « ....Corniculum,.... etc., et cum « his carnem in monte Albano soliti accipere....[9] » et enfin de Denys qui ne la cite pas, il est vrai, parmi les villes conjurées contre Tarquin[10], mais qui, dans un autre passage, donne clairement à entendre qu'elle était non-seulement cité latine, mais encore de la ligue du Latium[11]. Je montrerai plus bas que Corniculum ne devait pas être à *Monticelli*, à l'est de

1. Elle avait dû sa première origine à un certain Siculus. Servius en conclut (ad lib. VII Æneid., v. 631) que les Sicules l'avaient fondée avant la guerre de Troie. — Voy. Cluv. Ital. ant., p. 659, ed. Elzev., 1624.

2. « ... Hæc de priscis Latinis aut qui ad Latinos defecerant capta oppida.. . Ficulea vetus, etc.... » T. Liv., l. I, c. xxxviii.

3. Hist. nat., l. III, c. ix, p. 95, ed. Lem.

4. Cluv., Ital. ant., p. 660, ed. Elzev.

5. Denys, l. I, c. ii, § 4. — Voy. plus bas (Géogr. physique, Orographie) la position des Montes Corniculi.

6. L. III, c. lii.

7. Voy. les Inscriptions rapportées par Nibby et les Commentaires présentés par ce géographe. Analisi, t II, p. 43 et suiv. Roma, 1837.

8. L. I, c. xxxviii.

9. Plin., l. III, c. ix, p. 102.

10. L. V, c. xiii, § 6.

11. L. III, c. xvi, § 6.

NOMENTUM, où l'ont placé, sur leurs cartes, Canina[1], Gell[2] et Westphal[3], mais bien vers les collines du *Tenimento di Marco Simone*, à 11 milles de Rome, ainsi que l'a établi Bormann dans son récent ouvrage[4].

CAMERIA était ville latine au témoignage de Pline[5] et de Tite Live[6]. Elle avait été fondée par les Aborigènes ; elle reçut ensuite une colonie d'Albe[7], et, plus tard, deux colonies romaines sous le règne de Romulus, suivant la tradition recueillie par Denys[8]. Tous les géographes sont d'accord pour placer cette ville au nord de l'Anio. On ne sait quelle position précise lui attribuer; mais il me paraît qu'elle ne pouvait être éloignée de Rome de plus de 20 milles environ, ainsi que l'a judicieusement fait observer Bormann. En effet, Denys nous apprend que le consul Virginius, voulant attaquer cette place à l'improviste, fit franchir à son armée, en une seule nuit, toute la distance qui la séparait de Rome[9]. *Palombara*, où Canina, Westphal et Abeken ont placé la ville de CAMERIA, me paraît trop éloignée de Rome. En outre, comme elle était ville latine et de la première Région ainsi que le marque Pline[10], peut-être ne faudrait-il pas la chercher sur les hauteurs qui, comme le *M^te Palombara*, se rattachent au LUCRETILIS, sommet de la Sabine d'après les passages si connus d'Horace. CAMERIA me paraît avoir été située sur une des collines voisines de *S. Angelo* et de *Monticelli*, et peut-être sur ce dernier sommet où plusieurs géographes placent à tort, selon moi, la ville de CORNICULUM[11].

Pline et Tite Live sont les deux seuls auteurs qui parlent d'AMERIOLA. Ils

1. Campagna romana. Roma, 1845.

2. Carta de' dintorni di Roma secondo le osservazioni di sir William Gell e del professore Ant° Nibby.

3. Agri romani tabula cum veterum viarum designatione accuratissima. L. H. Westphal delin. Romæ. C. F. Wolff sculps. Berolini.

4. Altlatinische Chorographie und Städtegeschichte von Dr. Albert Bormann. Halle. C. E. M. Pfeffer. 1852, p. 253 et suiv.

5. L. III, c. IX, p. 102, ed. Lem.

6. L. I, c. XXXVIII.

7. Denys, l. II, c. XII, § 3.

8. Id., *ibid.*, c. XIII, § 3.

9. L. V, c. IX, § 3.

10. L. III, c. IX, p. 102.

11. Voy. plus bas, Géogr. phys. Orogr. CORNICULI MONTES.

en font tous deux une ville latine[1] et Pline la renferme dans la première Région. L'analogie entre Ameriola et Ameria, ville de la Sabine, l'a fait considérer par Cluvier comme ayant une origine sabine[2], cette preuve ne me paraît pas suffisante pour qu'on puisse affirmer, contre l'autorité de Tite Live et celle de Pline, qu'elle fût ville de Sabine; mais on peut croire qu'elle a reçu une colonie de Sabins ou peut-être d'Aborigènes; c'est pour cela que les géographes modernes ont eu raison de placer cette ville au nord de l'Anio et non loin de la Sabine. Peut-être faut-il la chercher dans les collines voisines de *Monticelli*, comme à *S. Angelo in Capoccia* ou à la hauteur située au nord de cette dernière bourgade et où se trouvent des ruines; mais rien n'est plus douteux que les diverses positions qu'on a données à cette ville.

Medullia, ville bâtie par les Albains et colonie romaine sous Romulus, au rapport de Denys[3], est considérée par cet écrivain, par Tite Live[4] et par Pline[5] comme une cité latine. Pline la renferme dans la première Région. D'après le passage de Tite Live, il est évident que, comme Ameriola, Medullia était au nord de l'Anio : l'historien latin ne mentionne en effet que des villes transaniéniques, dans le passage auquel j'ai déjà renvoyé plusieurs fois. Je pense que Medullia devait être, comme Ameriola et Cameria, vers les sommets de *Monticelli* et peut-être à *S. Angelo in Capoccia*, où l'ont placée Nibby, Canina, Abeken et Forbiger[6].

Je considère avec Bormann Nomentum comme une des villes les plus éloignées du Latium vers le nord et la dernière du côté de la Sabine. Le texte de Strabon à cet égard est très-explicite : « Les Sabins occupent un pays étroit dont la longueur prise depuis le Tibre et le territoire de Nomentum jusqu'aux frontières des Vestins est de 1000 stades[7]. » Ce témoignage est fortifié par celui de Denys : « Ils (les Sabins) occupèrent un pays éloigné d'environ 280 stades de la mer Adriatique, et de 240 de la mer Tyrrhénienne. Il (Porcius Caton) assure que ce pays ne

1. T. Liv., l. I, c. xxxviii. — Plin., l. III, c. ix, p. 102, ed. Lem.
2. Cluv., Ital. ant., p. 634, ed. Elzev., 1624.
3. L. III, c. i, § 2.
4. L. I, c. xxxiii et xxxviii.
5. L. III, c. ix, p. 102, ed. Lem.
6. Voy. Bormann. Altlatinische, etc., p. 262.
7. L. V, c. vi. Ed. franç. Duth. et Gossel.

comprenait guère moins de 1000 stades en longueur[1]. » Or, on compte 16 milles d'OSTIA à Rome, 14 de Rome à NOMENTUM, ce qui fait 30 milles de NOMENTUM à la mer[2]. A 8 stades au mille, nous obtenons 240 stades. C'est donc à NOMENTUM, dont la position est démontrée vers *La Mentana*, aux ruines qui se voient un peu à l'est de la bourgade moderne[3], qu'il faut placer le dernier territoire du Latium du côté de la Sabine. La ville même de NOMENTUM était latine selon Virgile[4], Denys[5], Tite Live[6] et Ptolémée[7]. Mais Pline la porte à la fois en Sabine et dans le Latium[8]. Il ne faut pas croire avec Hardouin[9] qu'il existât deux villes de ce nom; mais la cité, qui était latine, devait se trouver partagée entre la première et la quatrième Région. Or, comme la division de l'Italie en Régions fut substituée aux anciennes répartitions nationales disparues depuis longtemps, il en résulta que la cité latine de NOMENTUM fut considérée par Pline comme étant située partie en Sabine, partie dans le Latium. C'est pour cette raison qu'il la mentionne deux fois. Mais si son territoire fut partagé au temps d'Auguste entre la Sabine et le Latium, ou, mieux, entre la première et la quatrième Région, nous ne devons pas moins considérer cette cité comme latine, et il faut attribuer au Latium tout son

1. L. II, c. XI, § 4.

2. Voy. la carte de Westphal, où les milles sont comptés sur les voies romaines.

3. On a fait plusieurs fouilles dans ces ruines. Dans l'une des plus importantes, on a trouvé le grand piédestal avec l'inscription de Cn. Munatius qui se voit au Vatican, corridor *Chiaramonti*.

4. L. VI, v. 773. Il est vrai qu'au livre VII, v. 113, Virgile cite NOMENTUM parmi les villes de la Sabine qui envoyèrent des troupes à Clausus. La première origine de cette cité n'aurait donc pas été latine d'après Virgile, mais elle le serait devenue comme FIDENÆ par la colonie albaine :

« Hi tibi Nomentum et Gabios urbemque Fidenam,
Hi Collatinas imponent montibus arces. »

5. NOMENTUM comptait sur le secours des villes latines, comme nous l'apprend Denys, l. III, c. XVI, § 3. En effet, elle faisait partie de la ligue, et nous la voyons figurer dans la coalition formée contre Rome à FERENTINUM, sous le consulat de T. Largius Flavus et de Q. Clœlius Siculus. Den., l. V, c. XIII, § 6.

6. L. I, c. XXXVIII.

7. L. III, c. I.

8. L. III, c. IX, p. 96, ed. Lem.; — et l. III, c. XVII, p. 160, *id.*

9. Voy. la note de M. Ansart. Plin., p. 161, II[e] vol., ed. Lem.

territoire, dans les premiers temps de Rome, sauf à le partager lorsque nous tracerons les limites des Régions au Ier siècle. Les ruines de NOMENTUM se voient sur la colline voisine de la moderne *La Mentana*[1].

La plupart des géographes modernes, depuis Cluvier jusqu'à Bormann, ont considéré TIBUR comme une ville latine. Cette opinion ne me paraît appuyée sur aucune preuve. Cette ville, selon Denys[2], fut fondée par les Aborigènes et, peut-être, antérieurement, par les Sicules. Selon Virgile[3], Horace[4], Ovide[5], Silius[6], Stace[7] et Caton cité par Solin[8], elle devait son origine à la colonie arcadienne de Catillus, de Tibur et de Coras. Elle ne paraît point dans les guerres des cités latines faites sous les rois. Denys[9] la mentionne, il est vrai, parmi les villes de la ligue Férentine conjurées contre Rome sous le consulat de T. Largius Flavus et de Q. Clœlius Siculus (12e consulat); mais on voit figurer dans cette même énumération CIRCEII, qui n'était assurément pas d'origine latine et qui se trouvait même fort éloignée du LATIUM; ARDEA, capitale des Rutules; VELITRÆ, la ville la plus importante des Volsques. Ainsi Cluvier invoque à tort ce passage de Denys pour établir que TIBUR fut une cité latine. Le passage suivant de Cicéron peut paraître plus concluant : « Cum Latinis omnibus fœdus ictum, Sp.

1. Voy. la description de Nibby et les inscriptions qu'il cite : Analisi, t. II, p. 409 et suiv. Roma, 1837.

2. L. II, c. II, § 4.

3. Æn., l. VII, v. 670 :

« Tum gemini fratres Tiburtia mœnia linquunt,
Fratris Tiburti dictam cognomine gentem
Catillusque acerque Coras, Argiva juventus. »

Voy. les Comment. de Servius sur ces vers.

4. L. I, Carm. VII, v. 13 et XVIII, v. 2.

5. Fast., l. IV, v. 71.

« Et jam Telegoni, jam mœnia Tiburis udi
Stabant : Argolicæ quæ posuere manus. »

6. L. VIII, v. 364.

« . . . .
« Hinc Tibur, Catille, tuum. . . . . »

7. Stat. Silvar., l. I, carm. III. Description de la maison de campagne de Vopiscus.

8. Solin, c. VIII. — Voyez le passage cité in extenso par Cluvier, ed. Elzev., p. 960. Il cite également Martianus Capella, l. VI.

9. L. V, c. XIII, § 6.

« Cassio, Posthumio Cominio consulibus, quis ignorat? Quod quidem nuper « in columna ænea meminimus post rostra incisum et perscriptum fuisse. « Quomodo igitur L. Cossinius Tiburs, ... damnato T. Cœlio; quomodo ex « eadem civitate T. Coponius, ... damnato C. Massone, civis romanus est « factus[1]? » Or, le consulat de Sp. Cassius et de Posthumius Cominius est de l'an 493-92[2], c'est-à-dire de quatre ans postérieur à celui[3] dont parle Denys dans le passage indiqué plus haut. Il faut donc en conclure que, vers le commencement de la République, TIBUR aurait embrassé la cause des Latins et aurait été assimilée aux cités latines; mais je ne vois rien dans les auteurs qui puisse la faire considérer comme étant d'origine latine ou même comme ayant reçu une colonie albaine, latine ou romaine. Strabon[4] ne dit rien de TIBUR sinon que c'était une ville grecque. Enfin le passage de Catulle, cité par Cluvier, au lieu de prouver que TIBUR était une ville latine, me parait bien plutôt établir que cette cité avait une origine étrangère à la fois aux Latins et aux Sabins.

« O funde noster, seu Sabine, seu Tiburs,
(Nam, te esse Tiburtem, autumant, quibus non est
Cordi Catullum lædere, at, quibus cordi est,
Quovis Sabinum pignore esse contendunt),
Sed seu Sabine, sive verius Tiburs,
Fui libenter in tua suburbana
Villa, malamque pectore expuli tussim[5]. »

Pline[6] attribue cette cité exclusivement aux Sabins et la renferme dans la quatrième région. Or, l'assertion de Pline n'a point de rapport à l'origine de la cité, mais seulement aux divisions territoriales du Ier siècle. TIBUR, je le répète, n'était pas plus sabine que latine. Elle était grecque et jamais elle ne perdit son caractère primitif sous la domination romaine, car elle ne reçut point de colonie et fut seulement *municipe*. Quant à la répartition des villes par Régions, comme Pline est le seul qui nous fasse connaître

1. Orat. pro L. Corn. Balbo, cap. XXIII, ed. Amar, ex recens. J. V. Leclerc.
2. Voy. l'Art de vérifier les dates des faits hist., etc., avant l'ère chrétienne, t. IV, p. 228 et 229. Paris, 1819.
3. Il est de l'année 498-97.
4. L. V, p. 223, éd. Duth et Gossel., traduct. fr.
5. Cat., carm. XLV, ad fundum, v. 1.
6. Hist. nat., l. III, c. XVII, p. 161, ed. Lem.

ces circonscriptions, nous sommes forcés ou de les accepter telles qu'il nous les donne ou de les rejeter en entier, car nous n'avons aucun moyen de les contrôler. Je pense donc qu'on doit renfermer Tibur dans la quatrième Région. Une partie de cette cité était sans aucun doute au nord de l'Anio, quoique la ville fût située sur la rive gauche. Je considère donc Tibur comme une ville grecque, alliée des Latins au v[e] siècle et comprise dans la quatrième Région. J'ajouterai que l'usage avait prévalu sans doute de considérer comme latine la portion de son territoire située au sud de l'Anio et comme sabine la portion située au nord de cette rivière.

Je ne dirai rien ici de Cænina, qui était une ville latine[1] quoique d'origine sicule[2]. C'était avec Antemnæ la cité la plus voisine de Rome, car les Céniniens, au témoignage de tous les historiens, furent les premiers peuples qui attaquèrent Romulus. Ainsi, soit qu'on place cette ville au nord ou au sud de l'Anio, on ne peut la chercher que bien en deçà de la frontière des Sabins. Plutarque la cite comme étant en Sabine, mais je n'ai pas besoin de dire que l'on doit compter pour peu le témoignage de l'historien grec quand il s'agit de géographie. Il est probable qu'il se conformait simplement dans ses indications à l'usage populaire dont j'ai parlé plus haut, qui faisait considérer l'Anio comme la limite du Latium[3]. Ce serait du moins une preuve que Cænina était au nord de cette rivière, ainsi que l'ont pensé la plupart des géographes. J'ai établi précédemment qu'elle ne pouvait en être éloignée, puisqu'elle était près de Rome, c'est tout ce qu'on en peut dire et l'on n'a pu jusqu'à présent fixer son emplacement[4].

Il n'en est pas de même d'Antemnæ, dont la position est démontrée au sud du confluent de l'Anio et du Tibre[5].

Telles sont les villes latines situées au nord et comprises entre l'Anio, le Tibre et le territoire de la Sabine.

1. T. Liv., l. I, c. ix. L'historien me paraît du moins la distinguer, ainsi que Crustumerium et Antemnæ, des villes sabines. — Voy. Plin., l. III, c. ix, p. 101, ed. Lem.

2. Denys, l. II, c. ix, § 11.

3. On peut à plus forte raison appliquer à Étienne de Byzance ce que je viens de dire de Plutarque, d'autant plus qu'il l'a souvent suivi, ainsi que le remarque Bormann.

4. Elle ne figure pas sur ma carte. Nibby la place à la *Tenuta del Marco-Simone*, où Bormann porte de préférence Corniculum. On trouve dans une charte de Grégoire II (Muratori, Antiq. med. ævi, t. V) le nom *Aninas* appliqué à un fonds de terre de cette colline. — Nibby, Analisi, t. I, p. 341. Cela ne m'a pas paru être une preuve suffisante.

5. « ... Antemnæ, quod ante amnem, qui influit in Tiberim. » Varro, de ling. lat., l. IV,

Je n'aurai que peu de chose à dire des villes de la Sabine limitrophes du LATIUM.

La ville d'ERETUM était la plus voisine du LATIUM VETUSTISSIMUM. Elle appartenait aux Sabins et n'a jamais été considérée comme ville latine. Pline n'en parle pas; mais Denys dit expressément qu'elle était en Sabine[1]. D'ailleurs, à défaut d'autres preuves, le témoignage de Strabon suffirait. Strabon dit en effet que NOMENTUM était sur la limite du LATIUM et de la Sabine; d'où il résulte qu'au nord de NOMENTUM on entrait immédiatement sur le territoire des Sabins; or, ERETUM était situé au delà de NOMENTUM et à quatorze milles au nord de FIDENÆ, d'après la Table de Peutinger[2].

Les géographes ne sont pas d'accord sur la position exacte de cette ville. Cluvier[3], conformément au texte de Strabon, la place au *Monte Rotondo*. De cette hauteur elle dominait le Tibre, ce qui se rapporte parfaitement à la description du géographe grec. Denys dit, au livre III[4], qu'ERETUM était à cent sept stades de Rome, et, au livre XI[5], il dit que la distance qui séparait ces deux villes était de cent quarante stades. Il semble que l'un ou l'autre de ces passages doive renfermer une erreur. Pour accorder Denys avec Strabon, Cluvier corrige la seconde assertion de l'historien avec la première. Si l'on mesure en effet la distance qui existe entre Rome et le *Monte Rotondo*, on trouve treize milles et demi, qui correspondent exactement aux cent sept stades de Denys. D'autres géographes, tels que Westphal et Canina[6], ont cherché à accorder le passage du livre XI avec les itinéraires

c. v. — « Sul colle più elevato che sovrasta all' Aniene a sinistra della strada, ho trovato indizj di antiche fabbriche ricoperte dalla terra, e qualche pezzo di pavimento a spiga. La posizione di questo colle avanti il Fiume, la sua altezza dirupata all' intorno, una bella pianura assai vasta, che in cima di esso si scorge, indizj tutti per porvi un' antica città, mi fanno credere che in questo luogo fosse ANTEMNÆ. » Viaggio antiq. ne' contorni di Roma di Antonio Nibby. Roma, 1819. Viaggio a Fidene, p. 70.

1. L. V, c. VIII, § 3; — comparez le l. III, c. x, § 4, — voy. aussi Virg., l. VII, v. 111.

2. P. 205 et 206. Recueil des Itin. anc., etc., éd. du marquis de Fortia d'Urban. Paris, Imp. roy., 1845.

3. Ital. ant., p. 665, ed. Elzev. Le passage de Strabon est cité par Cluvier en cet endroit.

4. C. x, § 4.

5. C. II, § 2.

6. Voy. leurs cartes déjà citées.

qui donnent dix-huit milles comme distance[1] de Rome à ERETUM, ce qui se rapporte, à peu de chose près, aux cent quarante stades de Denys. Mais ces tentatives compliquent encore la difficulté, car les deux itinéraires qu'on semble invoquer, soumis à un examen attentif, ne donnent pas eux-mêmes une distance égale entre les deux villes. Toutefois je crois qu'il ne faut pas désespérer de concilier Strabon et Denys (premier passage) avec les itinéraires, et Cluvier avec les géographes modernes. Le *Monte Rotondo* est l'emplacement le plus favorable de toute la contrée et il me paraît impossible qu'il ne s'y trouvât pas autrefois une ville ou tout au moins une forteresse importante. Nous connaissons les positions de NOMENTUM et de CRUSTUMERIUM; il ne reste donc que la seule ville d'ERETUM à laquelle cet emplacement ait pu convenir. Il est vrai que les mesures fournies par les deux itinéraires ne semblent pas se rapporter à la distance où le *Monte Rotondo* se trouve de Rome, treize milles et demi; car la Table Antonine nous donne dix-huit milles depuis Rome, et la Table de Peutinger quatorze milles depuis FIDENÆ. Or, il faut remarquer que ces deux itinéraires, ainsi que je l'ai dit plus haut, ne sont pas même d'accord entre eux, car FIDENÆ est entre la cinquième et la sixième borne, ce qui donne la distance suivante entre Rome et ERETUM :

Itinéraire d'Anton.	*Table de Peutinger.*
Ab Urbe.	Roma. .....
Ereto XVIII m.	Fidenis [VI m.]
	Ereto XIIII
18	20

Différence 2 milles.

Cherchons d'abord à expliquer cette différence.

En suivant la voie ripuaire dite VIA SALARIA sur la carte de Westphal, on laisse à droite le *Monte Rotondo*, puis, un peu plus loin, à gauche, l'*Osteria del Grillo*, et l'on arrive, au 18e mille, à un endroit où se trouvent des ruines assez importantes : c'est là que Canina porte ERETUM. Mais il existe une autre route qui se sépare de la ripuaire un peu après le 7e mille et qui tend vers le nord-est. Les vestiges de cette voie sont très-reconnaissables et l'on peut les suivre dans cette direction pendant un espace de

1. Voy. l'Itin. d'Antonin, p. 92, et la table de Peut., p. 205 et 206.

quelques milles. Je ne suis pas le premier à indiquer cette route sur une carte; Gell et Nibby en donnent le tracé. Il ne paraît pas que cette voie se confondît avec la NOMENTANA, quoique la direction des vestiges retrouvés semble fléchir sensiblement vers l'est. Je pense qu'elle gagnait le *Monte Rotondo*, laissant à gauche les monts CRUSTUMINI et à droite la ville de NOMENTUM, qu'elle gravissait la montagne et redescendait sur le versant nord pour rejoindre la voie ripuaire. Or, de FIDENÆ aux ruines dont j'ai parlé plus haut, on compte 14 milles par la voie dont je viens d'indiquer le parcours; soit 20 milles depuis Rome. Je conclus de tout ce qui précède que, du temps d'Antonin, on suivait la voie ripuaire, et celle de l'est au temps de Théodose. La rive gauche du Tibre est en effet très-marécageuse dans la section qui s'étend du *Castel Giubileo* (FIDENÆ) au *Monte Rotondo*. Les petits cours d'eau qui se rendent dans le fleuve sont canalisés vers leur embouchure par des travaux de distribution. Il me paraît évident que la voie ripuaire, rendue sans doute difficile par suite des inondations dut être abandonnée vers le IVe siècle, que la voie de l'est y suppléa et qu'elle dut porter le même nom que l'ancienne, celui de VIA SALARIA. La différence des deux itinéraires serait ainsi expliquée.

Maintenant il faut tenter de mettre Denys d'accord avec lui-même. Nous savons que la VIA NOMENTANA, au delà de NOMENTUM, se confondait avec la VIA SALARIA. La réunion de ces deux voies formait ce que l'on appelait un *Compitum* (carrefour). Celui-ci présentait trois directions : celle de NOMENTUM, celle de l'Ombrie et celle de Rome. A ces *Compita* se trouvèrent, dans l'origine, quelques auberges, puis, plus tard, on y établit des relais, *Mutationes*, *Mansiones;* des maisons s'y élevèrent et, avec le temps, des villes se formèrent dans ces lieux; ils étaient en effet très-favorables au commerce forain qui fut de tout temps fort répandu dans l'ancienne Italie[1]. Les villes qui, au temps des guerres de Rome, s'étaient fortifiées sur les hauteurs, avaient été peu à peu abandonnées. Ces positions élevées, autrefois

1. Les noms de FORUM-APPII, FORUM-NOVUM, FORUM-JULII, FORUM-CORNELII, etc., semblent témoigner d'une origine mercantile. La position centrale de certains lieux y attirait aux jours nondinaux un grand concours de monde. Les fermiers et les cultivateurs des environs venaient y échanger leurs produits. Ce commerce forain se faisait dans des réunions semblables à nos marchés. Le FORUM D'APPIUS, par exemple, paraît avoir eu cette destination et Horace y arriva sans doute un *jour de marché*. C'est du moins ce que semblerait indiquer la foule qui se pressait dans la barque sur le canal conduisant à TERRACINA (voy. sat. V, l. I, v. 12).

si utiles à la défense du territoire des cités devinrent un obstacle à leur prospérité commerciale, pendant l'époque pacifique des empereurs. Les habitants désertèrent leur premier séjour et cherchèrent les rivières, les routes et, s'il se pouvait, les *Compita*. C'est ainsi que se forma le Compitum Anagninum à quelque distance d'Anagnia. Si l'on admet comme vraie la conjecture que je viens d'exposer, il ne reste plus qu'à l'appliquer à Eretum. Je crois que l'ancienne ville, la forteresse, défense et tête de la cité, était, au temps de la République, sur le sommet du *Monte Rotondo* et qu'elle avait encore quelque importance au siècle de Strabon ; mais je crois aussi que le nom d'Eretum fut donné à la station, *Mansio*, qui était au 18ᵉ mille, c'est-à-dire à 1 lieue 1/2 du *Monte Rotondo*. Il se forma bientôt une ville à ce *Compitum* et les ruines que l'on voit en cet endroit en font foi.

Eretum aurait donc occupé deux positions, l'une entre le 13ᵉ et le 14ᵉ mille, l'autre au 18ᵉ. De cette manière, tout serait concilié : les itinéraires, Strabon et même les deux passages de Denys.

Du côté des Sabins je ne trouve pas d'autres villes qu'Eretum dans le voisinage des cités latines. Cures qui, après Eretum, était la plus rapprochée et qui était aux ruines que l'on voit à gauche du *Correse*, est bien au delà du *Monte Rotondo*.

Nibby place un peu au nord-ouest de *Palombara*, la ville aborigène d'Orvinium; mais cette opinion est fort douteuse.

Tout ce que j'ai dit de la nation latine et de la difficulté de lui assigner des limites exactes s'applique également aux Sabins. Ils avaient leurs assemblées religieuses à Feronia[1] et aux deux temples de la déesse Vacuna[2], et leurs assemblées politiques à Cures. C'est dans cette dernière ville que, sous le règne de Romulus, les différentes cités de la Sabine se réunirent solennellement pour nommer un chef et préparer la guerre contre Rome[3]. Tels étaient les seuls liens qui existassent entre toutes ces cités dont l'origine était commune. La nation, à proprement parler, n'avait donc point de

1. Den., l. III, c. x, § 2
2. L'un de ces temples était près de la campagne d'Horace à Ustica :

« Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ,
. . . . »   L. I, ep. x. v. 49.

et l'autre, plus célèbre, vers Ocriculum, à un endroit appelé encore aujourd'hui *Vacuna*. Voy. Cluv. Ital. ant., p. 672 et 676, ed. Elzev., 1624.

3. Den., l. III, c. x, § 2.

frontières et, de même que nous avons vu le territoire de Crustumerium pénétrer en Étrurie, ceux de Fidenæ et de Nomentum en Sabine; de même nous trouvons dans le Latium des terres qui dépendent des petits peuples sabins. La ville de Collatia dont l'origine et le nom latins[1] semblent attestés par les anciens, avait été bâtie sur un territoire sabin, et les Sabins le possédaient encore à l'époque où Tarquin s'en rendit maître[2].

La position de Collatia est démontrée au sud de l'Anio. Bormann trouve absurde qu'on admette l'existence d'un territoire sabin enclavé dans le Latium[3]. Cependant le passage de Tite Live est formel à cet égard et il n'est pas plus étrange de voir les Sabins posséder des terres au sud de l'Anio, que de voir les Toscans de Lucques en posséder sous les murs de Plaisance[4]. Il paraît, d'après le témoignage de Denys[5] que la ville de Collatia avait épousé la querelle des Latins, ce qui l'a fait assimiler aux villes latines; mais son origine était sabine, comme on vient de le voir d'après le témoignage de Tite Live, et se rattachait sans doute à un « ver sacrum » suivant l'usage que nous trouvons établi en Sabine, sous la domination des Aborigènes, dès les temps les plus reculés[6]. Je ne pense pas qu'on doive s'arrêter au passage de Servius dont l'autorité est très-contestable en matière de géographie; d'ailleurs le texte de Virgile, en cet endroit, ne saurait être invoqué comme preuve historique. Nous compterons donc Collatia parmi les villes dont l'origine est sabine.

J'ai dit plus haut que Tibur n'était ni latine ni sabine d'origine, mais que son territoire fut considéré comme étant partie en Sabine et partie dans le Latium, l'Anio formant la limite, et que, sous Auguste enfin, il fut attribué à la 4e Région. Toutefois l'usage paraît avoir prévalu de considérer comme appartenant à la Sabine les sommets qui dominent Tibur au nord de

1. Servius, ad Virg. Æn., l. VI, v. 773. « Hæ civitates sunt priscorum Latinorum ab Albanis regibus constitutæ; quanquam Collatiam Tarquinius constituisse dicatur, qui, ut erat superbus, eam ex collata pecunia constituit. Unde Collatia dicta est. Potest tamen fieri ut ab Albanis fundata sit, aucta a Tarquinio. »

2. « Collatiam et quidquid circa Collatiam agri erat Sabinis ademptum. » T. Liv., l. I, c. xxxviii.

3. Altlatinische, etc., p. 22.

4. Voy. la table aliment. de Parme.

5. L. III, c. xvi, § 4.

6. L. I, c. ii, § 3 et 4.

l'Anio. Si l'on ne peut apporter de preuves pour le Mons Catillus *(Monti Peschiavatori)* qui s'élève au-dessus de la ville, les témoignages ne manquent pas pour le Lucretilis qui se rattache à ce dernier et qui couronne la célèbre villa d'Horace à Ustica[1]. Cluvier lui-même, qui fait de Tibur une ville latine, pense que toute la partie de son territoire située au nord de l'Anio était en Sabine[2]. La villa de Catulle était, à ce qu'on croit, sur la rive droite de l'Anio, ainsi que le petit pied-à-terre d'Horace. La position de ces deux villas est douteuse. Catulle ne veut pas que l'on considère sa maison de campagne comme étant en Sabine, d'où je serais tenté de conclure qu'elle était sur la rive droite et que la rive droite était regardée comme dépendante en effet de la Sabine : en géographie, les désignations populaires sont presque toujours conformes aux accidents physiques du pays et à ses limites naturelles.

Selon Strabon[3], c'est la Via Valeria qui formait la limite du Latium et de la Sabine.

Récapitulation. Ainsi le Latium s'étendait au nord de l'Anio jusqu'au pied du *Monte Rotondo*. Voici quelles auraient été de ce côté les bornes approximatives de la race latine : 1° Le territoire de *Grotta Marozza*, Aquæ Labanæ, un peu au nord de *La Mentana*, campagne de Nomentum ; 2° la vallée qui sépare le Lucretilis (Sabine) des monts *S. Angelo*, *Cesi* et *Monticelli*, dépendances du Latium. Bormann exclut du Latium ces trois sommets et il donne pour raison que, Strabon regardant Nomentum comme un point des frontières de la Sabine, il a tellement égard aux indications du géographe grec qu'il n'ose chercher des établissements latins au nord de cette ville[4]. A cela je répondrai que Strabon, comme tous les géographes anciens, désigne bien plutôt par le nom d'une ville le territoire de la cité que la ville elle-même ; que l'on ne sait pas où s'arrêtait le territoire de Nomentum au nord et qu'il pouvait comprendre les *grotte di Marozza* (Aquæ Labanæ) situées, dit Strabon lui-même, sur la Via Nomentana ; j'ajouterai enfin que

1. Voyez Horace dans plusieurs passages de ses odes et de ses épitres.

2. « Quia agri Tiburtis altera pars dextra erat Anienis ripa, in Sabinis. » Ital. ant., p. 961, ed. Elzev., 1624.

3. L. V, c. vii. Il s'agit ici du grand Latium, car le géographe grec ajoute : « jusqu'au pays des Marses. »

4. Bormann, Altlatinische, etc., p. 18.

les hauteurs de *S. Angelo*, de *Cesi* et de *Monticelli*, où l'on peut placer trois villes latines ainsi que je l'ai montré plus haut, ne sont pas au nord du territoire de *La Mentana*, NOMENTUM, mais bien au nord-est et plutôt encore à l'est, si l'on consulte la carte dressée par Bormann lui-même; 3° enfin, pour achever de déterminer la frontière de la race latine du côté de la Sabine, il faut supposer une ligne approximative qui, partant du pied de *Monticelli*, viendrait rejoindre l'Anio à l'ouest de la VILLA de VARUS (à l'endroit où l'on trouve l'église de la vierge dite *di Quintiliolo*), et qui, suivant d'abord la rive droite de la rivière, la couperait ensuite au-dessus des grandes cataractes, de manière à rejeter en Sabine les villas de Varus, d'Horace et de Catulle et à renfermer dans le LATIUM la villa de Mécène et la ville même de TIBUR, située sur la rive gauche de l'Anio.

Quant à la ville de VARIA ou VALERIA, située à *Vico Varo* sur la rive droite de l'Anio et à sept milles de TIBUR en remontant la rivière et en suivant la VIA VALERIA, elle ne saurait être attribuée au LATIUM. Si Strabon la désigne sous le nom de ville latine, il faut entendre ville du grand LATIUM, puisque le géographe grec donne cette même qualification à CARSEOLI et à la ville d'ALBA FUCENTIS[1], qui non-seulement n'étaient pas dans l'ancien LATIUM, mais qui n'appartenaient même pas à la première Région[2]. D'ailleurs cette ville n'était pas ancienne et son origine toute romaine ne paraît pas remonter au delà de 447 de Rome, époque de la fondation de la route par Valerius Maximus. Elle n'a donc pas de nationalité qui la puisse faire considérer comme latine, éque ou sabine[3]. Toutefois je l'attribuerais de préférence à la Sabine parce que c'était à VARIA que USTICA, villa d'Horace située, comme on sait, en Sabine, envoyait ses « quinque boni patres[4]; » mais cela ne serait cependant pas une preuve.

1. « ... Εἰσὶν δ' ἐν αὐτῇ (τῇ Οὐαλερίᾳ) Λατῖναι πόλεις Οὐαλερία τε καὶ Καρσέολοι καὶ Ἄλβα. » Strab., V, 3. — Voy. l. V, c. VII de l'édit. fr. Duth. et Gossel.

2. Plin., l. III, c. XVII, p. 158, ed. Lem.

3. Il est vrai que Strabon étend le territoire des Éques au nord de l'Anio, puisqu'il dit que ce territoire confinait à celui de Cures. L. V, c. VII, p. 191, édit. Duth. et Goss. Mais le géographe grec ne paraît point se préoccuper de l'étendue des anciennes nationalités et ne peut faire autorité sur ce point.

4. L. I, ep. XIV, v. 3, ad villicum suum.

§ VI. — ÉTENDUE DU LATIUM DU CÔTÉ DU TERRITOIRE DES ÈQUES.

On est tenté de chercher avec Bormann[1] une frontière au Latium au pied de la chaîne de montagnes qui court de l'Anio à PRÆNESTE; mais on ne saurait adopter le système de ce géographe si l'on fait de TIBUR une ville latine, car une partie du territoire de cette cité se trouvait sur les hauteurs situées au sud de l'Anio. Si nous considérons en effet tout le territoire montagneux compris entre PRÆNESTE, TIBUR et SUBLAQUEUM, nous trouvons : 1° les dépendances de la cité grecque de TIBUR; 2° les dépendances des villes latines de PRÆNESTE et d'ÆSULA; enfin le territoire des Èques qui en occupait la plus grande partie.

1° TERRITOIRE TIBURTIN. — SASSULA et EMPULUM dépendances de TIBUR d'après Tite Live, le seul auteur qui parle de ces deux villes, étaient dans les montagnes qui s'élèvent au nord-est de PRÆNESTE. Leurs positions sont retrouvées, l'une à *Ampiglione*, l'autre vers *Siciliano*[2]. Ce dernier nom semble indiquer lui-même une dépendance fort ancienne de TIBUR[3]. Le territoire de TIBUR semble même s'être étendu de ce côté jusqu'à *Subiaco*, le SUBLAQUEUM de Néron. C'est du moins ce que Tacite donne à entendre au livre XIV de ses Annales[4] : « .... discumbentis Neronis apud Simbruina « stagna, cui Sublaqueum nomen est, ictæ dapes mensaque disjecta erat, « idque finibus Tiburtum acciderat.... »

2° TERRITOIRE DES ÈQUES. — Il paraît très-vraisemblable que les Èques se sont établis sur les hauteurs qui dominent la campagne latine au nord-est de PRÆNESTE, puisqu'ils s'étaient avancés jusqu'à CORBIO, dont la position était beaucoup plus occidentale que ces montagnes mêmes; mais ce n'était pas sur le territoire du Latium, c'était sur celui de la cité grecque de TIBUR qu'ils auraient empiété. Ainsi une partie des hauteurs qui sont entre TIBUR et SUBLAQUEUM ont appartenu aux Tiburtins. Il ne faut donc les considérer, dans l'origine, ni comme une dépendance du Latium, ni comme un territoire des Èques.

1. Altlatinische, etc., p. 23 et suivantes.

2. On trouve les vestiges d'une ancienne voie romaine qui part de TIBUR et se dirige, dans la montagne, jusqu'à *Siciliano* en laissant à gauche le *Castel di Madama*, sur une hauteur. Près de l'*Osteria* que l'on trouve au cinquième mille, sont les ruines d'EMPULUM, et un mille et demi plus loin, celles de SASSULA, également sur une hauteur.

3. Den., l. I, c. II, § 4.

4. C. XXII, édit. Pank., 1837.

3° Territoire latin dans les montagnes des Eques. — La ville latine la plus avancée de ce côté me semble avoir été Æsula[1], que Cluvier, Nibby et Gell ont placée, d'après le scholiaste d'Horace, au *Monte Affliano*[1]. Elle était ville latine et n'existait plus au temps de Pline[2]. Præneste, cité latine[3], située à la moderne *Palestrina*, paraît avoir été la ville la plus orientale du vieux Latium.

La lisière des montagnes entre Tibur et Præneste ne terminait donc pas le territoire des Latins et celui des Èques, mais Præneste et Æsula appartenaient au Latium, et le territoire montagneux situé à l'est de ces villes était partagé entre la cité grecque de Tibur et la nation des Èques. Voilà pour les villes de la montagne : cherchons maintenant l'origine et la position de celles de la plaine.

VILLES LATINES DE LA PLAINE DU COTE DU PAYS DES ÈQUES.

Bola était une ville latine d'après Pline[4] et d'après Denys qui dit expressément que c'était une colonie d'Albe[5]. Virgile la cite comme une des villes que doivent fonder les descendants d'Énée[6]. Il est vrai que le poëte, dans la même énumération, cite Suessa-Pometia qui était aux Volsques. Mais Denys nous apprend qu'une colonie romaine avait été envoyée dans cette dernière ville. Il n'est donc pas étonnant de voir mentionnées comme villes latines ou romaines celles qui avaient reçu des colonies. C'est ainsi que Circeii figure dans la liste des villes latines conjurées contre Rome sous le

1. « Ne semper udum Tibur et Æsulæ
Declive contempleris arvum et
Telegoni juga parricidæ. » Horat., l. III, carm. xxix, v. 6.

« Æsula nomen urbis alterius in latere montis constitutæ. » Schol. — Ce qui semble désigner le *Monte Affliano*, le plus voisin de Tibur du côté du Latium. — Voy. Cluv. Ital. ant., p. 967-968, ed. Elzev. 1624.

2. L. III, c. ix, p. 102, ed. Lem.

3. Plin., l. III, c. ix, p. 96 ; — Virg., l. VII, v. 678. Voy. dans le Comment. de Servius, la tradition sur l'origine de Præneste semblable à celle de Rome ; — Tit. Liv., l. II, c. xix : « Præneste ab Latinis ad Romanos descivit... ; » mais l'on sait qu'elle avait aussi une origine et un nom grecs : Στεφάνη.

4. L. III, c. ix, p. 103, ed. Lem.

5. L. VIII, c. iii, §§ 6 et 7.

6. Æn., l. VI, v. 777.

XIIe consulat[1], parce qu'elle avait été latinisée par la colonie envoyée sous Tarquin l'Ancien[2]. Aucun auteur ne dit que BOLA ait été repeuplée par une colonie romaine. Tite Live dit, d'autre part, que c'était une ville des Èques[3]. Mais ce témoignage ne peut, selon moi, balancer les précédents, car l'historien latin ne parle pas de l'origine de la ville et c'est pourtant le point important. C'est dans le récit des guerres de Coriolan que Denys parle de BOLA, l'an 488–87 avant J. C.[1], et c'est au temps du siége de VEII que Tite-Live attribue cette ville aux Èques, 405 à 395. Or, pendant cet intervalle de près d'un siècle, la ville de BOLA avait pu retomber sous la domination des Èques et être désignée avec raison par l'historien comme une dépendance de leur territoire. Je la considère donc comme ville d'origine latine. Quant à son emplacement, le passage déjà mentionné de Denys ne nous permet pas de le chercher loin de LABICUM, dont la position à *la Colonna* est démontrée. En suivant attentivement dans cet historien la marche de Coriolan, on se convaincra de l'impossibilité de placer BOLA à *Poli* dans les montagnes élevées qui dominent PRÆNESTE. Je ne puis donc admettre cette position donnée par Nibby et Gell sur leur carte. Ficorini place BOLA à *Lugagno*[4]. Mais Bormann a remarqué avec raison que l'emplacement de *Lugagno* sur une colline très-basse ne paraît pas convenir à une ville ancienne, tandis que *Zagarolo*, à égale distance de PRÆNESTE et de LABICUM (*Palestrina* et *la Colonna*), et où Kircher a trouvé des restes d'anciens murs[5], s'accorde parfaitement avec la situation que l'on peut donner à BOLA d'après le récit de Denys. Ajoutons que l'on ne trouve aucune ruine à *Lugagno*. D'autres géographes ont cru que *Zagarolo* avait dû servir d'emplacement soit à PEDUM soit à SCAPTIA, soit à ÆSULA. Nous avons vu plus haut qu'ÆSULA devait être sur le *Monte Affliano*. Quant à SCAPTIA et à PEDUM, nous tâcherons de fixer leurs positions dans la suite et de montrer qu'elles ne devaient point occuper la colline de *Zagarolo*. C'est donc à *Zagarolo* que nous placerons BOLA.

1. Den., l. V, c. XII, § 6.
2. Den. — Tit. Liv. — Florus; — voy. le tableau des colonies donné par M. Macé dans son livre sur les lois agraires.
3. L. IV, c. XLIX.
4. Art de vérifier les dates, 1re part., l. IV, p. 231, éd. 1819.
5. Memorie ritrovate nel territorio della prima e secunda città di Labico. Roma, 1745.
6. P. 120. — Voy. Bormann, Altlatinische, etc., p. 23.

Sur les confins de la nation des Èques était ORTONA, selon Cluvier[1]. Tite Live[2] et Denys[3] la citent comme ville latine. Elle était voisine d'ALGIDUM et de CORBIO, car Tite Live, dans un autre passage, dit : « Horatius, quum « jam Æqui, Corbione interfecto præsidio, HORTANAM etiam cepissent, in « Algido pugnat : multos mortales occidit : fugat hostem non ex Algido « modo, sed a Corbione Hortanaque[4]. » Cette proximité est confirmée par Denys dans le passage indiqué plus haut, car nous voyons l'armée des Èques se partager en deux corps dont l'un assiége CORBIO et l'autre ORTONA. Westphal[5] place ORTONA à *Monte Fortino*. Cette position me paraît trop éloignée d'ALGIDUM et semble mieux convenir à l'ARTENA-VOLSCORUM ainsi que l'ont pensé Gell, Nibby et Bormann. Kircher[6] y porte CORBIO; mais la position de *Rocca Priora* semble réservée à cette place avancée du territoire des Èques. Je conclurai donc de ce qui précède que ORTONA était située entre *Palestrina*, *Monte Fortino* et *Rocca Priora*, et probablement sur un des versants orientaux de l'ALGIDUS, peu éloignés de l'endroit désigné dans la carte de Gell et Nibby sous le nom moderne de *Labica romana*[7]. Mais il est presque impossible de placer avec plus de certitude une ville qui, au temps de Pline, avait disparu sans laisser de vestiges[8].

TOLERIUM était une ville latine d'après Denys[9] et Plutarque[10]. Leur témoignage est confirmé par celui de Pline qui cite les TOLERIENSES parmi les cinquante-trois peuples « disparus de l'ancien Latium[11]. » Cette ville ne pouvait être éloignée de BOLA ni de LABICUM, car, selon Denys, Coriolan, après la prise de TOLERIUM, attaque ces deux villes latines; or, des trois historiens qui rapportent l'expédition de Coriolan contre les alliés de Rome, Denys est

1. P. 968, ed. Elzev., 1624.
2. « Ortonam urbem latinam Æqui oppugnabant.... » L. II, c. XLIII. Voy. l. III, c. XXX.
3. « Ὀρτῶνα τοῦ Λατίνων ἔθνους.... » — L. X, c. VI, § 2 de l'édit. fr.
4. Tit. Liv., l. III, c. XXX.
5. Voy. Agri romani tabul.
6. Lat. vet., p. 122.
7. Voy. Bormann, p. 24 et carte.
8. C'est sans aucun doute cette ville d'ORTONA que Pline désigne sous le nom du peuple, HORTENSES (l. III, c. IX, p. 103, ed. Lem.), parmi les cinquante-trois peuples qui avaient péri sans laisser de traces.
9. L. VIII, c. III, § 5.
10. Plut., Marc. Coriol., c. XXVII.
11. L. III, c. IX, p. 103, ed. Lem.

celui qui donne le plus de détails et qui semble présenter le récit le plus précis et le plus exact. Voici l'ordre dans lequel Tive Live[1] place les différentes cités prises par les Volsques : CIRCEII, SATRICUM, LONGULA, POLUSCA, CORIOLI, LAVINIUM, CORBIO, VITELLIA, TREBIA, LABICUM ou LAVICI et PEDUM. Cluvier pense, avec raison, je crois, qu'il faut lire non TREBIA (dont le nom ne pourrait pas même être mis ici pour celui de TREBA, endroit très-éloigné des villes citées dans ce passage), mais TOLERIA, d'autant plus que TOLERIA ou TOLERIUM est mentionnée dans cette même expédition par Plutarque et Denys et n'aurait pu être omise par Tite Live, dont l'énumération est plus complète que celle des deux autres historiens. L'ordre présenté par Plutarque[2] paraît assez conforme à celui de Tite Live; le voici : « TOLERINI, LAVICANI, PEDUM et BOLA. » La marche de Coriolan, d'après Denys, est la suivante : « CIRCEII, TOLERIUM, BOLÆ, LAVICI, PEDUM, CORBIO, CORIOLI, BOVILLÆ, LAVINIA[3]. » Ainsi Coriolan, d'après Denys et Plutarque, serait entré sur les terres des Latins par la vallée située entre l'ALGIDUS à l'ouest et *Monte Fortino* à l'est. Avant d'attaquer CORBIO, placée sur les hauteurs, il se serait emparé de toute la campagne qui s'étendait au pied de cette montagne. Or, TOLERIUM étant la première ville de ce pays dont il se serait rendu maître, au rapport de Plutarque et de Denys, il en faut chercher la position à l'est de l'ALGIDUS et très-près de l'endroit où j'ai placé ORTONA[4]. Il est vrai que Tite Live présente un autre ordre : les villes qu'il indique en cet endroit ne sont point les mêmes; mais il ne faut pas croire que SATRICUM, LONGULA, POLUSCA fussent des cités latines; c'étaient des villes du pays des Volsques qui étaient entrées dans la ligue favorable aux Romains et qui étaient momentanément alliées avec les Latins. C'est du moins l'explication de Bormann et elle me paraît conforme à la vérité. Quant à l'ordre présenté par l'historien latin, je ne m'y arrête pas, le texte ayant été altéré en cet endroit, si nous admettons, d'après Cluvier, que TREBIA soit pour TOLERIA; si l'on ne l'admet pas, TOLERIA ne se trouve point mentionnée dans Tite Live, je n'ai donc rien à dire de ce passage.

PEDUM est mentionnée dans l'expédition de Coriolan, ainsi qu'on vient

1. T. Liv., l. III, c. XXXIX.
2. Marc. Coriol., cap. XXVII.
3. L. VIII, c. III.
4. C'est l'opinion de Bormann. Voy. Altlatinische, etc., p. 28, 200 et suiv., et sa carte.

de le voir. C'était une ville latine d'après Denys[1], Pline[2], Plutarque[3] et Tite Live[4]. La position de cette ville est indiquée par Tite Live : «... A paucis « populis Pedani adjuti sunt. Tiburtes Prænestinique quorum ager propior « erat pervenere... » Au livre VII (cap. XII) le même historien s'exprime ainsi : « Gallos mox Præneste venisse atque inde circa Pedum consedisse « auditum est. » Les Gaulois étaient sur la hauteur et c'est là que se livra le combat. Le souvenir de cette guerre semble s'être conservé jusqu'à nos jours dans le nom de *Gallicano* et c'est sur cette éminence même que devait être PEDUM. Cet emplacement parait conforme à toutes les indications fournies par les anciens écrivains. Denys[5] nous donne approximativement la distance qui séparait cette ville de CORBIO, puisque Coriolan, d'après cet historien, partit de PEDUM à l'aurore et se présenta dans la journée devant CORBIO. On pouvait donc franchir l'intervalle qui séparait ces deux villes en une matinée. Le scholiaste d'Horace nous dit : « Pedana regio inter « Tibur et Præneste fuit; ab oppido Pedo, quod non longe fuit ab « urbe....[6]. » Cluvier[7], Gell et Nibby[8] me semblent placer avec raison cette ville à *Gallicano*.

LABICUM et TUSCULUM étaient des villes latines. Les témoignages qui l'établissent sont si connus et si unanimes que je crois inutile de les citer. Quant à la position de ces deux villes, elle est aujourd'hui déterminée rigoureusement. Les ruines de TUSCULUM existent encore sur le sommet qui domine *Frascati*, vers la *Ruffinella*. LABICUM, d'après la mesure de Strabon, qui la porte à 120 stades de Rome, ne pouvait être ailleurs qu'à *la Colonna*. L'abbé Capmartin de Chaupy[9] veut que cette ville ait été à *Monte Compatri*, au sud de *la Colonna* et plus près de TUSCULUM; mais il est seul de cet avis,

1. « .....Καὶ αὐτὴ τοῦ Λατίνων γένους... » — Voy. l. VIII, c. III, § 7 de l'édit. franç.

2. L. III, c. IX, p. 103, ed. Lem.

3. Marc. Coriol., c. XXVII.

4. L. VIII, c. XII. Cluvier corrige FENECTANI en PEDANI, avec raison, je crois. Ital. ant., p. 963. Elzev. 1624.

5. L. III, c. III, § 7.

6. Schol. ad Horat., l. I, ep. IV, v. 2.

7. Ital. ant., p. 966, ed. Elzev., 1624

8. Voy. leur carte.

9. Recherches sur la maison de campagne d'Horace, II[e] part. § 64, t. II, p. 168.

et les motifs sur lesquels il s'appuie ne me paraissent point concluants ; nous les examinerons plus loin.

Ai-je besoin de dire ici que les villes situées sur le penchant du Mons Albanus appartenaient au Latium? Les environs d'Alba constituaient le Latium religieux; c'était là que se trouvait le berceau, mais non pas le centre de la race latine, car la nation des Eques étendait son territoire jusqu'au pied de la montagne sacrée.

Enfin Vitellia (*Valmontone*, selon Gell et Nibby), qui reçut une colonie romaine[1] et que Cluvier place dans le pays des Éques, devait en effet former une enclave de leur territoire; mais elle devait être latine d'origine et avait dû être autrefois un poste avancé du Latium, car Tite Live la cite parmi les villes qui furent prises par Coriolan[2]; or, la nation des Éques, s'étant soulevée en masse contre Rome à l'occasion de la guerre des Volsques, avait fait alliance avec ce dernier peuple, et, au rapport de Denys, lui avait même envoyé du secours[3]. Vitellia n'était donc pas éque; Pline en fait une ville latine[4].

Telles étaient les villes latines du côté du pays des Éques. Cherchons à déterminer quelles sont les villes des Éques limitrophes du territoire latin.

CITÉS DES ÉQUES LIMITROPHES DU LATIUM.

Les Éques, comme la plupart des peuples montagnards construisaient peu de villes et habitaient des villages fortifiés. Tite Live nous apprend que, pendant l'année 305-304, les consuls P. Sempronius Sophus et P. Sulpicius Saverrio, en l'espace de cinquante jours, s'emparèrent de quarante et une villes des Éques[5]. Ces villes ne pouvaient être autre chose que des bourgades. C'est ce qui fait que nous ne pouvons trouver aucune place considérable, dans toute cette contrée, dont l'origine éque soit clairement établie. Il ne s'en trouve point dans la montagne et si nous en rencontrons dans la plaine, il faut croire ou qu'elles auront été construites pour résister à leurs terribles ennemis à l'époque des premières attaques de Rome, ou bien qu'elles auront été enlevées aux Latins à une époque très-ancienne et sans que l'histoire fasse mention de cette conquête.

1. Tit. Liv., l. V, c. xxix.
2. L. II, c. xxxix.
3. L. VIII, c. iii, § 2.
4. L. III, c. ix, p. 103, ed. Lem.
5. Tit. Liv., l. IX, c. xlvi.

Telles sont CORBIO et ALGIDUM qui paraissent avoir été considérées par les historiens anciens comme villes des Èques.

CORBIO, en effet, leur appartenait au rapport de Denys[1]. Pline ne la cite pas dans sa longue énumération des villes du LATIUM. Elle était sans cesse prise et reprise, et sa position limitrophe du territoire latin explique ces vicissitudes. Cependant la première fois que Denys fait mention de cette place, c'est pour dire qu'elle fut enlevée par les Èques aux Romains[2]. Il faut encore se rappeler que la nation des Èques s'était donnée à Coriolan et que la ville de CORBIO n'en figure pas moins au nombre de celles qu'il prit de vive force[3]. Quoi qu'il en soit, les termes de Denys au X[e] livre sont formels, et, soit par son origine, soit par l'effet de la conquête, la ville était, comme je l'ai dit, attribuée aux Èques. Le même passage semble indiquer qu'elle était en regard de TUSCULUM, c'est-à-dire à *Rocca Priora*. On a trouvé, il y a quelques années, sur le penchant de cette montagne, une inscription portant : VIA CORBIONIS; mais M. Canina, que j'ai consulté sur ce monument, en conteste l'authenticité. Il admet néanmoins la position de CORBIO à *Rocca Priora*[4]. Gell et Nibby placent cette ville au même endroit[5]. Bormann adopte cette opinion en conservant le signe du doute. Je la fais figurer sur ma carte avec le même signe.

ALGIDUM ou ALGIDUS, nom donné à la forteresse, à la montagne et au pays qui l'entoure, était, au témoignage de Tite Live[6], une dépendance du territoire des Èques, ce qui se trouve confirmé par plus d'un passage du même historien et par l'autorité de Denys[7]. La ville devait être située au-dessus de l'*Osteria dell' Aglio* (corruption de *Algido*), au vingt et unième mille de la VIA LATINA[8].

RÉCAPITULATION. Ainsi la lisière de la montagne entre TIBUR et PRÆNESTE formait comme une limite naturelle entre la nation des Èques et celle des

1. L. X, c. V, § 11.
2. L. VI, c. II, § 3.
3. Voyez le passage de Denys cité plus haut.
4. Voyez sa carte de *la Campagna romana*, 1845.
5. Voy. leur carte.
6. L. III, c. XXX.
7. Principalement au l. X, c. IV, § 5.
8. Strab., l. V, c. VII, § V. Éd. Duth. et Gossel., trad. — Voy. Canina, Carta della campagna romana; Roma, 1845. — Gell et Nibby, carte.

Latins, si l'on excepte le *Monte Affliano*, où devait se trouver ÆSULA et qui était au LATIUM; au sud de PRÆNESTE, le territoire latin comprenait *Valmontone*, où était vraisemblablement VITELLIA, position avancée du LATIUM et qui formait peut-être même une enclave du pays des Èques, au rapport de Tite Live[1]. Les Èques de leur côté pénétraient jusqu'au cœur du pays latin où ils possédaient l'Algide et la cité de CORBIO. A partir du *Monte Artemisio*[2], ce n'était plus le pays des Èques, c'était celui des Volsques qui formait la limite du VETUSTISSIMUM LATIUM. Il est vrai que Strabon[3] présente, de ce côté, le pays des Herniques comme limitrophe de celui des Latins, mais on ne peut pas citer dans la contrée de l'Algide une seule position occupée par ce peuple. Je ne m'arrête donc pas à l'assertion du géographe grec qui ne se trouve confirmée par aucun auteur ancien.

§ VII. — ÉTENDUE DU LATIUM DU CÔTÉ DU TERRITOIRE DES VOLSQUES.

La limite du Latium du côté du pays volsque serait encore plus difficile à déterminer que les précédentes. On peut sans doute parvenir à reconnaitre l'origine et l'emplacement des villes anciennes; mais elles sont distribuées de telle sorte qu'il paraît impossible de faire passer entre elles une ligne qui puisse figurer une frontière politique. Cette simple observation aurait dû décourager les géographes modernes et leur faire abandonner leur vain système de frontières et de divisions.

ALBA, le FANUM JOVIS LATIALIS, ARICIA, LANUVIUM appartenaient au Latium. Leur origine et leur position n'ont pas besoin d'être prouvées. D'autre part, ARTENA VOLSCORUM, placée à *Monte Fortino* avec assez de vraisemblance par Gell et Nibby[4]; VELITRÆ, position démontrée à *Velletri*; CORIOLI[5],

1. L. V, c. XXIX.

2. Voy. carte de Gell et Nibby.

3. L. V, c. VII, p. 191, éd. franç. Dutheil et Gossel.

4. Voy. leur carte; et comp. celle de Bormann. — Nibby, Analisi, t. I, p. 270, Roma, 1837.

5. Il est hors de doute que Corioli était ville des Volsques : « ... Ἐν δὲ τῷ Οὐολουσκῶν ἔθνει ἡ Κοριολανῶν πόλις ἀξίωμα μέγιστον εἶχεν.. » Plut., Marc. Coriol., c. VI. — « .... Ὥσπερ ἂν μητρόπολιν τῶν Οὐολούσκων.... » Den., l. VI; — voy. l'édition franç., c. X, § 2. — « ... CORIOLI Volscorum oppidum captum cognomen adjecit. » Val. Max., l. IV, c. III. — Il est vrai que Pline cite les CORIOLANI parmi les cinquante-trois peuples qui avaient disparu du Latium sans laisser de vestiges. L. III, c. IX, p. 103, ed. Lem.; mais il les considère sans doute, ainsi

très-probablement à *Monte Giove*[1] étaient Volsques. Jusque là, point de grandes difficultés : on pourrait même, à la rigueur, comme le propose Bormann[2], tracer une ligne frontière qui passerait entre le mont Albain et le *Monte Arriano*, entre la *Riccia* (forteresse d'ARICIA) et *Velletri*, en laissant aux Latins le lac *Nemi*, les collines qui l'entourent et la hauteur où se trouve *Città di Lavigna* (l'ancienne LANUVIUM), et qui, de là, se détournant vers le nord-ouest, séparerait *Lavigna* du *Monte Giove* où je place, avec Gell, Nibby, Westphal et Bormann[3], l'antique cité volsque de CORIOLI. Mais la première difficulté grave se présente à propos de CORA, située dans les montagnes du pays des Volsques, bien au delà de VELITRÆ, à la moderne *Cori*. Cette position déjà établie par les textes anciens, se trouve encore confirmée par les fouilles récentes qui se poursuivaient avec activité lors de mon voyage dans le LATIUM en 1852. C'est une ville toute latine. Les Romains eux-mêmes la considéraient comme aussi ancienne que LAVINIUM, leur mère patrie, et lui donnaient, dans leurs traditions religieuses, une semblable origine : « Corani a Dardano Trojano orti[4]. » Elle est citée dans les prophéties du VI[e] livre de l'*Énéide* parmi les villes qui seront fondées par les descendants d'Énée[5]. Il est vrai que Tite Live en fait une ville des Volsques; mais il faut tenir compte ici de la différence des temps. Les Volsques, à l'époque dont parle l'historien latin, avaient pu se rendre maîtres d'une cité enclavée dans leur territoire. En effet, au chapitre XVI du livre II, Tite Live dit : « Duæ coloniæ latinæ, POMETIA et CORA, ad « Auruncos deficiunt. » Et au chapitre XXII du même livre, c'est-à-dire quelque temps après la défection de CORA qui s'unit aux Auronces, il s'exprime ainsi : « Cum Volscorum gente, latino bello, neque pax neque bellum « fuerat : nam et Volsci comparaverant auxilia, quæ mitterent Latinis, ni

que les POLUSCANI, comme latinisés par la conquête. Denys lui-même cite CORIOLI parmi les villes de l'alliance latine sous le XII[e] consulat ; mais nous avons déjà dit que ce fait ne pouvait prouver une nationalité latine.

1. Tite Live donne à entendre clairement qu'elle était située entre ARDEA et ARICIA. L. III, c. LXXI. — Voy. mon Dictionnaire au mot CORIOLI, Atl. géogr. de l'Ital. ancienne. L. Hachette et comp. 1852.

2. Altlatinische, etc., p. 30 et 31 ; — voy. sa carte.

3. Voy. leurs cartes auxquelles on peut ajouter celles de Cramer et de Reichardt.

4. Plin., l. III, c. IX, p. 94, ed. Lem.

5. Æn., l. VI, v. 177. Il est vrai que Virgile cite dans le même passage SUESSA-POMETIA, que nous trouvons associée à CORA dans les deux passages de Tite Live cités plus bas.

« maturatum ab dictatore romano esset : et maturavit Romanus ne prælio « uno cum Latino Volscoque contenderet. Hac ira consules in Volscum « agrum legiones duxere. Volscos consilii pœnam metuentes nec inopinata « res perculit. Armorum immemores, obsides dant trecentos principum a « CORA atque POMETIA liberos. »

Dans le premier passage, CORA est citée comme colonie latine « latina » et non romaine, et, dans le second, nous la voyons, avec toute la nation des Volsques, soutenir la cause des Latins et leur envoyer des secours; ainsi, en partageant la destinée des Volsques, elle ne cesse de soutenir la cause latine. Je ne vois donc rien qui prouve en faveur de l'origine volsque de CORA et contre son origine latine. Or, si nous lisons avec attention le passage suivant de Denys [1], il ne nous restera aucun doute à cet égard : « .... αἱ δὲ τῶν Λατίνων πόλεις Ῥωμαίοις ἐγένοντο τότε πρῶτον διάφοροι, οὐκ ἀξιοῦσαι « κατεσκαμμένης τῆς Ἀλβανῶν πόλεως τοῖς ἀνῃρηκόσιν αὐτὴν Ῥωμαίοις τὴν ἡγεμονίαν « παραδοῦναι... καὶ αὐτίκα αἱροῦνται δύο στρατηγοὺς αὐτοκράτορας εἰρήνης τε καὶ πο- « λέμου Ἄγκον Πουπλίκιον ἐκ πόλεως Κόρας καὶ Σπούριον Οὐεκίλιον ἐκ Λαουϊνίου. » Il ne s'agit pas ici d'une ligue momentanée des cités latines ou alliées du LATIUM, comme sous le XII[e] consulat (liv. V). Ce sont des villes d'origine latine qui resserrent leurs liens après la destruction d'Albe, pour s'opposer aux empiétements alarmants de Rome naissante. A l'assemblée de FERENTINUM, deux chefs sont choisis par les députés de la confédération et ces deux chefs sont pris à CORA et à LAVINIUM, les deux villes troyennes, plus anciennes qu'Albe elle-même. Ce choix est, à mon sens, une chose considérable : ne semble-t-il pas que les peuples de la ligue latine aient voulu rappeler à la fois l'origine et l'ancienneté de leur race en désignant pour les commander les représentants des deux cités de Dardanus et d'Énée, et qu'ils aient voulu donner par là plus d'autorité et plus d'éclat à leur protestation contre la chute d'Albe, la capitale religieuse du LATIUM? CORA est donc à mes yeux une ville latine. Il est vrai que Cluvier [2], d'après le témoignage de Servius et en se fondant sur le nom même de cette cité, lui donne une origine grecque; mais cette considération me paraît avoir assez peu d'importance, car nous trouvons partout, dans les traditions de la race latine, l'origine grecque mêlée à l'origine troyenne. Évandre a précédé Romulus sur le sommet du Palatin,

1. Antiq. Rom., l. III, c. XXXIV.
2. Ital. ant., p. 1017, ed. Elzev, 1624.

et il est hors de doute que les Pélasges, partis de Grèce, et la colonie troyenne d'Asie, se sont rencontrés et confondus sur les bords du Tibre. Aussi, dans l'exposé que je présentais plus haut sur l'origine de la race latine, me suis-je gardé de considérer la colonie troyenne comme ayant exclusivement constitué l'élément de cette race. J'ai établi que les Aborigènes, les Pélasges et probablement un reste des Sicules, avaient précédé les Troyens sur le sol qui fut plus tard le Latium, et qu'ils s'étaient mélangés avec ces derniers pour former la nation latine proprement dite. J'ajouterai que la colonie asiatique est entrée pour la plus faible proportion dans la formation du peuple latin. Ce qui fit son importance, c'est qu'elle apporta en Italie la première civilisation. Dans toute l'Europe occidentale, la masse des grandes familles est venue par terre : ce sont les tribus; ceux qui ont fait l'éducation des peuples, sont venus par mer : ce sont les colonies.

On n'a pas les mêmes motifs à faire valoir en faveur de l'origine latine de Suessa-Pometia que Virgile et Tite Live associent à la ville de Cora[1]. Cluvier établit d'après les textes que cette ville appartenait aux Volsques. Qu'elle ait reçu une colonie romaine, cela importe peu pour la question d'origine; mais ce fait expliquerait toutefois comment Virgile, dans les prophéties de son VI[e] livre, la considère comme fondée par les descendants d'Énée.

Je ne m'arrêterai pas à rechercher l'origine de Circeii qui est citée par Denys, au livre V, comme ayant adhéré à la ligue latine formée contre Rome sous le xii[e] consulat[2]. Elle était, à cette époque, latinisée par la colonie romaine que Tarquin y avait envoyée. Il n'est donc pas étonnant de voir cette cité faire défection pour servir la cause de Tarquin contre la république. Mais on peut affirmer que son origine n'était point latine.

Quant à Apiolæ, Strabon dit qu'elle appartenait aux Volsques[3]. Mais son autorité, si considérable pour les questions de topographie, me paraît devoir céder à celle de Tite Live et de Denys lorsqu'il s'agit de l'origine et de la nationalité des villes. Or, Tite Live dit en parlant de Tarquin : « .... bellum « primum cum Latinis gessit et oppidum ibi Apiolas vi cepit. » Ce passage est confirmé par Denys qui affirme que c'était une célèbre ville des Latins[4]. Ce qui doit rester de l'assertion de Strabon, c'est que cette ville

1. Voy. les passages cités plus haut.
2. C. xiii, § 7.
3. L. V, c. vii, p. 191, éd. franç. de Duth. et Gossel.
4. L. III, c. xvi, § 1.

était limitrophe du territoire des Volsques; et cela rendrait peut-être vraisemblable la position que Gell et Nibby lui ont donnée sur leur carte; ils l'ont placée aux ruines qui se voient à l'ouest de *Fratocchie*, à quelque distance à droite de la Via Appia.

Tout ce qui précède, sur l'étendue du territoire latin du côté du pays volsque, confirme l'opinion exprimée dès le début de ce chapitre, à savoir qu'il est impossible de fixer des frontières au Latium puisqu'il n'y existait d'autres circonscriptions que celles des cités. Il serait assurément plus facile de faire la topographie d'un pays dont les limites pourraient se tracer naturellement et dont le territoire serait compacte; mais plus j'ai apporté de soin à étudier les textes et à consulter les monuments et plus je me suis convaincu de la vanité de tout travail entrepris en vue de retrouver des frontières qui n'ont jamais existé. Il n'y avait pour les Romains eux-mêmes, je le répète, d'autres limites que celles des cités, celles des tribus rustiques, sous la république, et celles des régions, sous les premiers Césars. Quant aux nationalités, elles ont existé assurément, mais sans gouvernement central, sans hiérarchie publique, par conséquent sans territoire défini, et sans frontières politiques. Il ne faut donc pas, comme l'ont fait Cluvier et la plupart des géographes, opposer aux auteurs anciens et surtout à Pline de prétendues limites qui sont une invention moderne. J'ajouterai qu'on ne doit pas s'étonner que les anciens ne soient pas toujours d'accord sur l'origine de chaque ville. Horace ignore si Venusia, sa patrie, dépendait de la Lucanie ou de l'Apulie[1]. Aujourd'hui, saurions-nous distinguer nous-mêmes avec exactitude les origines phénicienne, ibérienne, grecque ou romaine des villes de la France méridionale? D'ailleurs les contradictions que l'érudition contemporaine relève avec tant de rigueur chez les écrivains anciens, sont souvent plus apparentes que réelles. Elles disparaissent pour la plupart dès qu'on veut bien tenir compte de la différence des époques auxquelles appartiennent les auteurs dont on invoque le témoignage.

§ VIII. — Étendue du Latium du côté du territoire des Rutules.

Les Rutules sont un si petit peuple et leur territoire était si restreint, qu'il est facile de leur assigner des limites, soit qu'on les regarde comme

1. .... Lucanus an Appulus anceps,
Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus.
Hor. l. II, sat. 1, v. 34.

dépendants du LATIUM proprement dit, à cause de l'époque reculée à laquelle les deux nations ont été confondues, soit qu'on les veuille considérer séparément en se reportant aux âges primitifs, c'est-à-dire au temps de Turnus et d'Enée.

Le territoire des Rutules était compris entre les territoires de LAVINIUM (*Pratica*) aux Latins, de CORIOLI (*Monte Giove*) aux Volsques, et d'ANTIUM (*Anzo*), dépendance du même peuple.

ARDEA (*Ardia*) était la seule ville importante des Rutules.

§ IX. — RÉSUMÉ.

Le LATIUM proprement dit se trouvait donc compris entre les hautes montagnes de la Sabine, celles du pays des Èques et du pays des Volsques, le cours du *Rio Torto*, la mer et le Tibre. Il faut bien se garder de tracer ces limites avec plus de précision, et surtout de croire que la race latine, même dans ses premiers développements, ne les ait pas dépassées.

§ X. — DIVISIONS DE L'ITALIE AUX DIVERSES ÉPOQUES. LIMITES SEPTENTRIONALES DE LA PREMIÈRE RÉGION AU TEMPS D'AUGUSTE.

J'ai tenté de faire connaître approximativement l'étendue du pays des Latins, VETUSTISSIMUM LATIUM.

Il faut se rappeler, en outre, que les anciens appliquaient la désignation populaire de LATIUM au pays compris entre le Tibre, l'Anio, le Liris et la mer. Ce pays, ainsi renfermé dans des limites naturelles, est le théâtre des premiers exploits de Rome, et le champ où elle répandit ses premières colonies.

Mais la première terre conquise, sous les murs mêmes de la ville, forma un territoire compacte que l'on appela l'AGER ROMANUS. Il s'étendait en Sabine, en Étrurie et dans le Latium jusqu'à 10 ou 12 milles environ. C'est cette terre qui fut partagée entre les tribus rustiques. J'en parlerai plus loin à l'occasion des voies romaines. La division par tribus fut donc la première répartition régulière du territoire conquis. Cette division était à la fois territoriale, politique et militaire. C'est la seule qui existe jusqu'à l'époque d'Auguste.

Le sol de l'Italie, jusque-là compris partiellement dans les tribus, fut tout entier partagé en onze Régions par cet empereur. En effet, si les plus anciennes tribus, situées sous les murs de Rome, renfermaient un territoire compacte, il n'en était pas de même pour celles qui avaient été créées sous

la République, après le décemvirat. Dans les trente-cinq tribus qui existaient au temps des Gracques, il y avait des terres entièrement séparées du reste de la cité et qui embrassaient des villes de conditions différentes, colonies, préfectures et municipes jouissant à divers degrés du *jus civitatis;* enfin, dans la péninsule, des contrées entières se trouvaient en dehors des tribus. C'est pour ces motifs que je considère les Régions comme la première division exacte et complète du sol de l'Italie.

On sait qu'au IVe siècle après J.-C. l'Italie à son tour fut divisée en provinces comme le reste du Monde. Je ne m'arrêterai pas à rechercher quelles étaient ces divisions, 1° parce que l'époque à laquelle elles ont été établies est trop moderne pour que je doive m'en occuper dans ce travail; 2° parce que les données fournies sur ces divisions par la NOTITIA DIGNITATUM IMPERII ROMANI sont trop insuffisantes pour qu'on puisse en tirer des résultats certains. Les célèbres commentaires de Panciroli[1] et la belle édition de Boecking[2] ne nous fournissent pas encore assez de lumières sur ce document pour qu'on puisse rétablir les limites des divisions administratives de l'Italie au IVe siècle.

Mais il ne faut jamais oublier que la division territoriale et politique qui existe avant et pendant la domination romaine et qui persiste encore après, celle dont on retrouve les traces bien plus tard et qui, à travers la barbarie du moyen âge, nous a conservé fidèlement le dépôt des institutions romaines, c'est la cité. Les progrès de la domination de Rome ne sont autre chose que l'extension de la cité, CIVITAS ROMANA. Les colonies, les municipes, toutes les villes assimilées ou incorporées à Rome par la conquête, sont autant d'États dont la constitution est calquée sur celle de la ville souveraine. Tout l'empire romain ne nous présente, depuis son origine jusqu'à sa chute, qu'un immense assemblage de cités. Elles sont rattachées, il est vrai, à la grande métropole par un vaste système administratif et hiérarchique; mais quand ces liens seront brisés et que l'empire s'écroulera, la forme du gouvernement politique de Rome se retrouvera encore en entier dans l'organisation municipale. La moindre cité conservera sa curie, ses duumvirs, ses édiles, ses préteurs, son territoire divisé en PAGI qui s'appelleront plus tard les *cantons;* en un mot, c'est dans la cité que le sens admirable et l'es-

1. Not. dign. Imp. rom., ed. Pancirol., Lugd., 1608.
2. In-8. Bonn, 1839 et suiv.

6

prit immortel de l'organisation romaine se sont retirés. Nous les retrouvons vivaces au moyen âge. La *commune*, c'est le municipe ressuscité, et M. Augustin Thierry peut dire avec raison que, « sans forcer le sens du mot, » la ville affranchie du seigneur et rentrée en possession de ses droits municipaux comme au temps de Rome, « est une véritable république. »

Pour en revenir aux divisions d'Auguste, la première Région se composait du LATIUM et de la CAMPANIE. Ce dernier nom est le seul qui figure dans le Livre des Colonies (longtemps attribué à Frontin); il désigne cependant les deux pays[1]. Pline est le seul qui nous fasse connaître en détail les noms des cités réparties dans chaque Région. Il distingue soigneusement le LATIUM de la CAMPANIE. L'un forme toute la partie septentrionale de la première Région (c'est le grand LATIUM); l'autre, toute la partie méridionale. J'ai dit, au chapitre Ier, de quelles contrées était composé le grand LATIUM. Il s'étendait de la mer Tyrrhénienne au lac Fucin, puisque Pline et Strabon lui attribuent la ville marse d'ALBA FUCENTIA[2]. Je remarquerai en passant que l'extension donnée par Strabon au LATIUM est la plus grande que ce pays ait jamais reçue, car le géographe grec renferme dans les limites de cette contrée : 1° les territoires de SINUESSA, d'AQUINUM, et même celui de CASINUM, situés tous les trois au delà du Liris, lequel est considéré vulgairement comme la limite de la Campanie[3]; 2° la cité de NOMENTUM, du côté de la Sabine[4]; 3° enfin celles de CARSEOLI, de CUCULUM et d'ALBA FUCENTIA, du côté du pays des Marses.

Je ne m'occuperai ici que de la frontière septentrionale de la première Région qui, pour Pline, était en même temps la frontière du grand LATIUM au nord.

1. « Civitates Campaniæ ex libro Regionum. » Lib. Coloniar, I. Dans ce chapitre se trouvent comprises les colonies du Latium. — Divers commentateurs, entre autres Scriverius, Tennulius et Keucher, ont pensé que Frontin était l'auteur du petit traité intitulé : DE COLONIIS ET DE LIMITIBUS; mais le contraire a été démontré jusqu'à l'évidence par Goesius.— Voy. les œuvres de Frontin, éd. Panck., not., p. 13. — La meilleure édition du Livre des Colonies est celle de Rudorff, Recueil des AGRIMENSORES, p. 229. Berol., 1848.

2. Les habitants de cette ville sont nommés ALBENSES par Pline, qui les distingue ainsi de ceux d'ALBA LONGA, désignés sous le nom d'ALBANI. Le territoire de cette ville était sans doute partagé entre la première et la quatrième Région, car Pline la cite deux fois : 1° au l. III, c. IX, p. 102, et 2° au l. III, c. XVII, p. 158, ed. Lem.

3. Strab., l. V, c. VII, p. 215. Éd. Duth. et Goss., trad. franç.

4. *Id.*, l. V, c. VI.

Quant au LATIUM VETUSTISSIMUM, ses frontières n'étant qu'approximatives, on ne peut les faire coïncider avec les limites de la première Région au nord, car ces dernières limites devaient être très-nettement définies. Il est probable toutefois que l'on tint compte, pour les fixer, du souvenir des anciennes nationalités; aussi verrons-nous qu'en séparant les villes de la première Région de celles de la quatrième, nous aurons approximativement séparé le LATIUM VETUSTISSIMUM de la SABINE.

Voici les limites de la première Région au nord :

1° Le Tibre séparait la première Région de la septième, qui comprenait l'Étrurie.

2° Dans la première Région, au nord de l'Anio, étaient les cités de CÆNINA, de FICANA, d'AMERIOLA, de MEDULLIA, de CORNICULUM, d'ANTENNÆ[1]. La ville de NOMENTUM était aussi dans la première Région; mais une partie de son territoire était dans la quatrième[2]. La ville de FIDENÆ était dans la première Région; mais elle possédait des terres séparées de son territoire suburbain, dans la quatrième Région[3]. Enfin CRUSTUMERIUM était située dans la première Région; mais elle possédait un territoire transtévérin, c'est-à-dire situé dans la septième Région.

Dans la quatrième Région, étaient CURES, une partie du territoire suburbain de NOMENTUM, des dépendances de la cité de FIDENÆ, les sommets qui se rattachent au LUCRETILIS et les cités de TIBUR et de VARIA. Peut-être faut-il considérer ERETUM comme dépendante de la quatrième Région, puisqu'elle était sabine.

D'après ce qui précède, il est facile de tracer une limite qui partirait du Tibre au sud de *Monte Rotondo* (ERETUM), laisserait à droite le territoire de *La Mentana* (NOMENTUM) et même celui de *Grotta Marozza*, passerait au nord, puis à l'est, de *Monticelli* et de *S. Angelo*, de manière à envelopper presque ces collines et à laisser au nord *Palombara*, et le LUCRETILIS à l'est, et qui gagnerait l'Anio au-dessous des cascatelles et vers le confluent de l'*Acquoria* dans cette rivière, à l'endroit même où se trouve, sur ce petit ruisseau, un pont romain très-bien conservé.

Ici se présente une difficulté : la limite des deux Régions franchissait-elle l'Anio et embrassait-elle, au sud de cette rivière, le territoire entier de TIBUR,

1. Plin., l. III, c. IX, p. 102, ed. Lem.
2. Plin., l. III, c. IX, p. 96 — et l. III, c. XVII, p. 160
3. Plin., l. III, c. IX, p. 103 — et c. XVII, p. 160.

ainsi que semble l'indiquer le texte de Pline; ou bien faut-il croire que la limite remontât l'Anio jusqu'à VARIA, et que Pline n'ait désigné par le mot TIBURTES que le territoire de la cité de TIBUR, situé au nord de l'Anio ?

Dans la première hypothèse, la limite aurait franchi l'Anio au-dessous de *Tivoli*, aurait enfermé la ville et le territoire de TIBUR situés sur la rive gauche, en y comprenant des portions considérables du pays montagneux qui domine PRÆNESTE, et notamment EMPULUM et SASSULA, anciennes dépendances des Tiburtins; enfin elle aurait gagné le cours supérieur de l'Anio vers SUBLAQUEUM, où Tacite place les derniers confins du territoire de TIBUR.

Dans la seconde hypothèse, la limite, sans franchir l'Anio, en aurait remonté le cours jusqu'à VARIA et aurait suivi la VIA VALERIA jusqu'au pays des Marses[1].

Je conviens que cette seconde hypothèse parait assez vraisemblable, car les bornes naturelles ont dû avoir une part considérable dans la fixation des limites régionales. Mais je répéterai cependant que Pline étant le seul qui nous fasse connaître les Régions, il faut accepter ses données telles qu'elles sont, parce que nous n'avons aucun moyen de les contrôler. C'est ce qui me porte à adopter la première conjecture et à comprendre dans la quatrième Région le territoire de TIBUR situé au sud de l'Anio.

1. C'est la limite que Strabon donne au grand Latium. J'ai déjà renvoyé à ce passage.

CHAPITRE II.

APERÇU DE LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE L'ANCIEN LATIUM.

S'il est vrai de dire qu'en général l'aspect et la nature du sol, les circonstances physiques, les fleuves et les montagnes, en un mot, la physionomie d'un pays ne varient pas, cela ne peut s'appliquer à certaines contrées de l'Italie, et la campagne romaine est du nombre. « Le Tibre lui-même a ses ruines, » dit Bonstetten; le rivage de la mer Tyrrhénienne a changé de place, les cascades de l'Anio ne sont plus que des roches muettes et desséchées; le lac de Gabii, celui d'Aricia ont disparu. Les révolutions physiques et l'industrie humaine ont transformé et défiguré ce pays. Ces considérations m'ont déterminé à donner un aperçu de la topographie physique du Latium. Mais cet aperçu sera nécessairement incomplet, parce qu'il reste encore beaucoup de recherches à faire avant qu'on arrive à connaître parfaitement la géographie du sol de l'ancienne Italie.

§ I. — GÉOLOGIE DU LATIUM.

En Italie, personne, avant M. Ponzi, ne s'était occupé sérieusement d'étudier les révolutions physiques, si intéressantes dans cette partie volcanique de la péninsule. On peut donc considérer le résultat des observations de l'unique géologue romain comme une des plus récentes découvertes de la science, puisque son ouvrage est à peine achevé et que le premier extrait important qu'il en ait donné date de 1850[1].

Le court exposé qui suit n'est qu'une analyse rapide d'une partie de son mémoire[2].

1. Le célèbre géologue espagnol, M. Vilanova, prépare un grand travail sur l'Italie. — M. le comte Spada et MM. P. Savi et G. Meneghini, déjà connus par leurs explorations géologiques des environs de Naples, travaillent en ce moment à un ouvrage important sur l'Italie centrale. Quelques-unes de leurs observations, et particulièrement celles de M. le comte Spada, nous sont connues par la lettre de M. Ed. Collomb, communiquée à la société géologique par M. Constant Prévost. Bullet., séance du 21 novembre 1853, IIe série, t. XI.

2. Mémoire sur la zone volcanique d'Italie, par Joseph Ponzi, professeur d'anatomie comparée à l'université de Rome. Rome, 17 septembre 1849, publié dans le bullet. de la Société géolog. de France. Séance du 15 avril 1850.

La ligne volcanique de l'Italie se manifeste par des cratères qui sillonnent la péninsule dans toute sa longueur. Cette ligne prend naissance dans les collines Euganéennes par des basaltes et des trachytes, se retrouve dans les États romains au nord de *Viterbo*, et se prolonge jusqu'à Rome avec des éruptions également trachytiques à travers lesquelles se montre une série de cratères ou isolés ou réunis en groupes. A partir de cette ville, la ligne continue d'exister sur le sol romain et se manifeste par les volcans du Latium et les cratères de *Tichiena* et de *Pofi;* elle passe ensuite dans le royaume de Naples, forme les champs Phlégréens, la *Somma*, le Vésuve, les îles Éoliennes, reparaît en Sicile pour former l'Etna, et se termine à l'île *Pantellaria* et à l'île *Giulia* qui sortit de la mer en 1831 et disparut quelque temps après.

En suivant cette zone volcanique, on voit qu'elle se porte entièrement, sauf à son extrémité supérieure, sur le versant méditerranéen, parallèlement à la chaîne de l'Apennin. Les volcans du Latium ne sont donc qu'une fraction d'un seul et même système qui se prolonge, au sud et au nord, dans toute la péninsule.

« Les cratères des volcans latins sont formés par les monts Albani, Tusculani, Veliterni, tous composés de matières plutoniques. Ce groupe de cratères offre, dans sa forme extérieure, une répétition du Vésuve, mais sur une échelle trois fois plus étendue. Il présente une grande enceinte en cône surbaissé, creusée dans l'intérieur par un très-ample cratère échancré à l'ouest et qui contient dans son milieu un autre cône moins déprimé, portant un cratère central également échancré à l'ouest. Dans l'intérieur de celui-ci est un troisième cône déprimé, relié au bord oriental qui représente le cône d'éruption adventif.

« Les collines tusculanes et veliternes font partie du grand cirque externe. Les plus élevées sont le *Tusculano* et l'*Artemisio* qui domine la ville de *Velletri*, bâtie au pied de son versant extérieur. Les monts qui résultent du cône interne sont les *Albani*, dont le plus élevé est le *Monte Cavo*, ainsi appelé de la cavité cratériforme qu'il contient, connue sous le nom de *Campi di Annibale*. La colline interne ou le cône adventif est le *Monte del Vescovo*. »

Le fond du cratère central (*Campi di Annibale*) semble avoir été un lac, car il est rempli de dépôts lacustres formés des matières entraînées des ver-

sants circulaires et qui, après l'avoir comblé entièrement, firent couler les eaux par l'échancrure du côté de *Rocca di Papa*.

Plusieurs cratères parasites se groupent autour du cratère central : ce sont celui du lac *Nemi*, celui du lac *Albano* et celui de la *Valle Riccia*, ancien lac d'Aricie, aujourd'hui desséché, mais dont l'ancien emplacement est très-reconnaissable. On y trouve en abondance des matières lacustres. M. Ponzi pense que ce dessèchement est dû au remplissage formé par les matières que transportèrent les eaux. Ce lac exista pendant toute la durée de la domination romaine. Quant à l'eau des deux autres lacs, elle n'a point d'émissions naturelles; aussi leur en a-t-on donné d'artificielles dès le temps des Romains.

A l'ouest d'*Albano*, à côté d'un tertre nommé *Monte Savelli*, existe un autre cratère, le lac dit de *Giuturna*, desséché par Paul V. Le *Monte Savelli* représente les coulées des laves vomies par le cratère.

On observe d'autres bouches plus petites. Dans la vallée de *Molara*, au petit monticule dit *Tartarughe*, s'en trouve une assez importante, avec l'échancrure tournée vers l'ouest et présentant la forme d'un fer à cheval. Il s'en trouve une autre toute voisine.

Entre *Frascati* et les *Camaldoli*, sur le cône extérieur, on rencontre une cavité cratériforme d'où coulèrent des torrents de lave et d'où furent lancés des scories et des *lapilli*.

Au-dessous de *Monte Porzio*, on voit les restes d'un vaste cratère rempli d'un sédiment lacustre à présent desséché et appelé *Pantano Secco*, que le professeur Nibby a cru avoir été le LACUS REGILLUS; mais M. Canina pense qu'il n'a jamais existé de lac en cet endroit aux époques historiques.

Près de la *Colonna*, à la base même du grand cône extérieur dont j'ai parlé plus haut, et à une distance assez éloignée du centre d'action volcanique, on observe sur la route de *Valmontone* une autre bouche contenant aujourd'hui le *Laghetto della Colonna*, entouré d'une quantité de torrents de lave.

M. Ponzi regarde comme démontré que les volcans apparurent en Italie à la fin de l'époque subapennine[1]. Mais, s'il est facile d'établir leur âge par rapport aux grandes formations géologiques, il n'en est pas de même relativement à leurs éruptions successives[2]. Cependant on peut affirmer que les

1. Voy. § 4 du mémoire cité plus haut.

2. M. le comte Spada, qui a fait beaucoup d'observations sur les phénomènes volcaniques

éruptions des volcans Ciminiens dans tout le pays situé au nord du Tibre, aux environs de *Viterbo*, jusqu'à *Acquapendente*, furent entièrement sous-marines, et que les matières vomies se répandirent en couches horizontales et concordantes avec les sables subapennins. Toute la campagne comprise entre le Tibre, l'Anio, le *Monte Rotondo* et le *Monte S. Angelo* présente le même aspect et a la même origine. Il en est de même de la campagne romaine située au sud du Tibre et se déployant, dans toutes les directions, au pied du massif des monts Albains, jusqu'aux sommets qui dominent *Palestrina* et *Monte Fortino* à l'est et jusqu'aux marais Pontins au sud. Ainsi, dans toute la campagne romaine, au sud comme au nord du fleuve, en exceptant les monts Albains, le terrain d'alluvion du Tibre, quelques terres situées sur la rive droite du fleuve, vers le quatrième et le cinquième mille de la Via Portuensis, les environs d'*Anzo*, et enfin une autre portion voisine du Vatican, on ne trouve que des *lapilli* et des scories qui ont fait éruption sous la mer.

Le lit du Tibre et celui de l'Anio, dans la plus grande largeur à laquelle ils soient jamais parvenus, sont formés de terrains alluviens, ainsi que la côte maritime depuis *Palo* au nord, et même un peu au delà, jusqu'à *Anzo* au sud. Tout le rivage de la mer Tyrrhénienne, à partir du douzième mille environ de la Via Ostiensis en s'éloignant de Rome, a été formé successive-

de son pays, est parvenu à établir un certain nombre d'époques successives dans les déjections des volcans. Il distingue quatre différentes époques dans les dépôts volcaniques de l'Italie.

A la première époque on peut rattacher les éruptions dont on voit des traces considérables à l'île d'*Ischia*.

Les tufs volcaniques de cette île sont couverts, sur quelques points, par des marnes fossilifères que M. Spada et M. E. Collomb assimilent à l'étage subapennin.

Le dépôt développé sur une grande échelle, dans les environs de Naples et des champs Phlégreens, appartient à la seconde époque. Les tufs y sont superposés aux marnes.

Le dépôt volcanique, qui est le troisième en date, se remarque dans les environs de Rome, sur les rives du Tibre. On trouve deux étages dans ces dépôts : l'un inférieur, comprenant les marnes et leurs fossiles; l'autre supérieur, formé de sables jaunes.

Le quatrième dépôt enfin est représenté par les productions aériennes composées de cendres, de ponces, de *lapilli*, que l'on voit dans la campagne romaine : c'est le système des monts Albains.

Voy. la lettre écrite de Naples, 10 septembre 1853, par M. Éd. Collomb, et communiquée à la Société géologique de France par M. Constant Prévost, dans la séance du 21 novembre 1853. Bullet., 2e série, t. XI, feuilles 4-10.

ment par les atterrissements du fleuve et les alluvions maritimes, de même que le Delta d'Égypte et les terres qui s'avancent à l'embouchure du Pô, terres qui, au vi[e] siècle, étaient sous-marines et dont une partie seulement formait, au rapport de Scylax, les îles Electrides. L'action du fleuve s'est fait sentir jusqu'à *Anzo*, ainsi que je l'ai dit, mais ce terrain d'alluvion diminue de largeur à mesure qu'on s'éloigne du Tibre et forme un triangle allongé dont l'angle aigu est à *Anzo*. Ces progrès de la terre sur la mer sont sensibles, même pendant l'époque historique, puisque Ostia, qui était sur la mer, en est aujourd'hui à deux milles et demi[1]. Je dois ajouter ici que la partie marécageuse de la côte qui avoisine le lac d'Ostia provient d'anciens golfes au devant desquels les vagues de la mer ont formé des monticules de sable, ce qui a donné naissance à des étangs salés, dont une partie a été convertie en marais. La formation de ces étangs s'explique par le défaut de libre communication avec la mer et par les inondations plus fréquentes auxquelles le pays a été soumis par suite de l'allongement du cours du fleuve et de la diminution de sa pente. « C'est ainsi, dit M. Baumgarten[2], que les marais de *Castiglione*, près *Grossetto*, étaient d'abord un golfe, puis un lac qui est cité par Cicéron sous le nom de Prile : ce sont les eaux troubles de l'*Ombrone*, qui avaient alors leur débouché dans ce lac, qui l'ont transformé en marais. » Les mêmes observations peuvent s'appliquer à toute la côte tyrrhénienne. C'est évidemment de la même manière que le lac ou l'étang salé d'Ostia s'est formé.

J'insiste sur ce point parce que, jusqu'à présent, on a paru surtout tenir compte des atterrissements produits par l'action du fleuve. Or, d'après la simple inspection de la côte vers *Ostia*, on reconnaît que le lac était autrefois un petit golfe dont les eaux ont été d'abord séparées peu à peu de la mer par un barrage sous-marin. Avec le temps, ce barrage s'est transformé en une digue de sable. Le Tibre, comme l'*Ombrone*, a abandonné son ancien lit (*fiume morto*), et a détourné son cours vers le nord-ouest. Mais l'action de l'ancien fleuve vers son embouchure, unie à l'action de la mer, a formé l'étang, les marais et les digues de sable que l'on remarque au sud

1. Voy. les progrès successifs de la côte sur la carte de Canina. *La Campagna romana*, 1845.

2. Rapport adressé à M. le ministre des travaux publics sur plusieurs travaux de colmatage, de desséchement et d'irrigation exécutés en Italie (Annales des ponts et chaussées. — Mémoires, t. V).

d'*Ostia*. L'état présent résulte de cette double action ; il a été produit par deux influences contraires : celle de la mer et celle du Tibre.

Peut-être, dans la partie la plus éloignée de la mer, en suivant l'hypoténuse du triangle que j'ai indiqué plus haut, faut-il voir un sol diluvien, c'est-à-dire un sol qui présente des phénomènes analogues à ceux de l'époque post-diluvienne, mais dont les causes seraient distinctes et antérieures.

Les marais Pontins forment aussi un terrain alluvien, couvert par les eaux de la mer jusqu'à l'époque historique, puisque le *Monte Circello*, qui s'élève isolé à l'extrémité des marais, était l'île de Circé, non-seulement dans les traditions religieuses et poétiques, mais dans les histoires[1].

Quant au massif des monts Albains, dont j'ai donné plus haut la description géologique d'après M. Ponzi, et qui forme le volcan du Latium, il est tout à fait atmosphérique et postérieur au retrait de la mer.

En ajoutant aux diverses conditions de sol que j'ai mentionnées plus haut : 1° quelques portions de terrain subapennin (tertiaire), sur lesquelles étaient situées Antium, et celles qui sont voisines du Vatican et de la quatrième borne de la Via Portuensis; 2° les sommets de *S. Angelo* et de *Monticelli*, et les ramifications de l'Apennin vers *Tivoli*, *Palestrina*, *Monte Fortino* et *Cori*, qui sont formées de calcaires (terrain jurassique ou crétacé), l'on aura une indication complète de la nature géologique de l'ancien Latium.

Résumé :

1° Terrain volcano-atmosphérique, représenté par les monts Albains;

2° Terrain d'alluvion, représenté par la côte maritime, les lits du Tibre et de l'Anio, et les marais Pontins;

3° Terrain volcanique sous-marin, représenté par le pays plat de la campagne romaine;

4° Terrain subapennin (tertiaire), représenté par le territoire d'*Anzo*, celui qui est voisin du Vatican et celui de la Via Portuensis;

5° Enfin, terrain calcaire (jurassique ou crétacé), vers *S. Angelo*, *Tivoli*, *Palestrina* et *Monte Fortino*.

1. Voy. Plin., l. III, c. IX. — Il cite Théopompe. La conformité du *Mte Circello*, quant à son aspect, avec les îles *Ponza*, *Zannone*, *Palmarola*, suffirait seule à le faire reconnaître pour une île rattachée au continent par suite du retrait de la mer.

§ II. — OROGRAPHIE[1].

Du côté de la Sabine, le LUCRETILIS *(Monte Zappi* ou *Gennaro)*[2] et le CATILLUS, qui domine *Tivoli (Monti Peschiavatori)*[3], n'appartiennent pas au LATIUM tel que je l'ai circonscrit.

Corniculi Montes.

Mais en deçà de la limite approximative que j'ai indiquée, se trouvent les MONTES CORNICULI mentionnés par Denys[4]. Presque tous les géographes ont cru retrouver ces hauteurs à *Monticelli*, à *S. Angelo* et à *Cesi*. Ce sont en effet les sommets les plus considérables de toute la contrée comprise entre le LUCRETILIS, l'Anio et le Tibre. Il faut lire le passage de Denys : « Οἳ τοὺς « Σικελοὺς ἄγοντές τε καὶ φέροντες διετέλουν ἐπειδὴ τὴν ἑαυτῶν ἐξέλιπον. Ὡς δ' ἅπαξ « οὗτοι χωρίων τινῶν τῆς πολεμίας ἐκράτησαν, ἐκ τοῦ ἀσφαλεστέρου ἤδη καὶ οἱ λοιποὶ « Ἀβοριγῖνες, οἱ δεόμενοι γῆς, τῆς κατὰ σφᾶς ἕκαστοι ἐπεχείρουν τοῖς ὁμόροις · καὶ πό- « λεις ἔκτισαν ἄλλας τέ τινας, καὶ τὰς μέχρι τοῦδε οἰκουμένας, Ἀντεμνάτας τε καὶ Τελ- « ληνεῖς καὶ Φικολνέους, τοὺς πρὸς τοῖς καλουμένοις Κορνίκλοις ὄρεσι, καὶ Τιβουρτίνους.... » D'après ce passage, il est évident que FICULEA ou FICULNEA se trouvait près des CORNICULI MONTES. FICULNEA était sur la VIA NOMENTANA, ainsi que le prouve un passage de Tite Live[5] cité plus haut. Les ruines voisines du *Monte Gentile* sont les restes de cette ancienne cité des Aborigènes. Or, les sommets de *Monticelli*, de *S. Angelo* et de *Cesi* sont à 5 ou 6 milles environ de cet endroit. Si ces montagnes eussent été les hauteurs de CORNICULUM, Denys n'eût pas déterminé par leur proximité avec FICULNEA la position de cette ville qui en est aussi éloignée que de l'Anio. Je crois donc avec Bormann[6] que les hauteurs du *Tenimento di Marco Simone*, à 11 milles de Rome, sont les CORNICULI MONTES, et que, par suite, CORNICULUM est vers

1. Pour toute la géographie physique, voyez la carte de Gell et Nibby qui est la moins inexacte de toutes. La belle carte dressée par les officiers de l'état-major français n'a pas encore paru. Mais je dois à leur extrême obligeance d'avoir éu sous les yeux leurs plans au 40 millième. Rien ne peut remplacer cette carte pour la topographie physique.

2. Voy. Canina, Carte de *la Campagna romana*, Roma, 1845.

3. Voy. carte de Gell et Nibby. — C'est dans le vif du CATILLUS, encore appelé dans le langage populaire *M^te Catillo*, qu'est creusé l'émissaire de Grégoire XVI.

4. L. I, c. II, § 4.

5. L. III, c. LII.

6. Altlatinische, etc., p. 254.

Marco Simone Vecchio. Toutefois, Gell, Nibby et Canina comprennent sous le nom de CORNICULI MONTES les sommets de *Monticelli*. Ils ont suivi en cela Kircher et Volpi. Kircher se fonde sur ce que le sommet de *Monticelli* a l'aspect d'une corne, d'où vient l'étymologie du nom même de la ville. Outre que cette dénomination de *Cornu*, appliquée aux montagnes, n'est point usitée en latin comme l'est en allemand celle de *Horn*, ainsi que le remarque judicieusement Bormann, elle pourrait s'appliquer à tous les sommets de cette contrée avec autant de raison qu'à *Monticelli*. Volpi fait dériver CORNICULUM de CORNIX; or, il a remarqué aux environs de *Monticelli* un grand nombre de corneilles. Restent deux prétendues preuves. D'abord on s'autorise d'une inscription trouvée à *Monticelli* et que voici :

SERVIO · TVLLIO ·
EX · CORNICVLO ·
ROMANORVM · REGI ·
NVMINI · MAIESTATIQVE · EIVS ·
DEVOTVS ·
POPVLVS · CORNICVLVS ·

Mais cette inscription est évidemment de la fin de l'Empire; on peut même la considérer comme apocryphe; d'ailleurs il ne serait pas étonnant qu'à l'époque d'Honorius on pût se tromper sur l'origine et sur l'emplacement d'une ville qui n'était guère connue que pour avoir donné naissance au roi Servius Tullius, dix siècles auparavant. Enfin l'on a voulu voir dans le petit endroit appelé *Servitola*, voisin de *Monticelli*, la villa dite de Servius Tullius. Je ne pense pas que cette opinion doive être l'objet d'une réfutation. Il n'existe donc sur ce point, à mes yeux, qu'un témoignage : c'est le texte de Denys, qu'on ne peut réfuter, et qui établit de la manière la plus péremptoire la proximité de FICULEA et de CORNICULUM. Tout ce que l'on peut accorder, c'est que, par extension, le nom de CORNICULI MONTES a pu s'appliquer à tous les sommets des environs de CORNICULUM, dans un rayon de huit à neuf milles. *Monticelli*, *S. Angelo* et *Cesi* pourraient ainsi se trouver compris sous cette dénomination générale, et, toutefois, le peu d'importance de CORNICULUM me ferait presque regretter d'avoir fait cette concession.

Crustumini Montes.

Les CRUSTUMINI MONTES, cités par Tite Live[1] à propos de l'ALLIA qui y

1. L. V, c. XXXVII.

prend sa source, sont déterminés par la position de CRUSTUMERIUM, fixée, comme je l'ai dit plus haut, à *Marcigliana Vecchia*, et par le cours de l'ALLIA, dont je parlerai plus bas.

Mons Sacer.

On sait aujourd'hui que le MONS SACER, appelé auparavant VELIA, est la petite colline qui touche à la rive droite de l'Anio, à l'angle formé par cette rivière et la VIA NOMENTANA, à l'est de cette dernière, près du PONS NOMENTANUS, qui a retenu son ancien nom : *Ponte di Lamentana*[1].

Les collines de Rome.

Je n'ai point à parler du QUIRINALIS, du PALATINUS, du COELIUS, de l'AVENTINUS, ni du JANICULUS, dont les noms et l'aspect n'ont pas changé. — On sait également que le *Pincio Monte* est l'ancienne colline dite COLLIS HORTULORUM, où se trouvaient les jardins de Salluste, vers la *Villa Buoncompagni*, et ceux de Lucullus, à la *Villa Medici*. — Le sommet du MONS CAPITOLINUS était composé de trois parties très-distinctes. Aux deux extrémités du plateau de cette colline fameuse étaient, vers le Tibre, la Citadelle, et, en regard de l'Esquilin, le temple de Jupiter, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par le couvent des franciscains et par l'église d'*Ara Celi*. Entre ces deux extrémités, se trouvait un emplacement moins élevé que l'on appelait INTERMONTIUM, et où l'on voit aujourd'hui la *Piazza del Campidoglio*, telle que Michel-Ange l'a faite. Quant à la ROCHE TARPÉIENNE, elle était située dans la portion de la colline qui avoisinait la forteresse, non pas, comme on l'a cru jusqu'à ces derniers temps, sur le versant qui regarde le CHAMP DE MARS ou le Tibre, mais bien sur celui qui domine le FORUM, dans la direction du FORUM BOARIUM. L'endroit même d'où l'on précipitait les condamnés a aujourd'hui une élévation à pic de 25 mètres environ. Il donne sur la cour d'une maison de la *Piazza della Consolazione*. Le faîte de la ROCHE TARPÉIENNE est occupé par un jardin attenant à l'Institut archéologique. — Sans parler de la colline factice du TESTACEUS *(Testaccio Monte)*, — je dois dire un mot de la Colline des Candidats, qui s'élevait autrefois dans le CHAMP DE MARS. J'ai cru d'abord qu'on en pouvait reconnaître l'emplacement dans la pente à peine sensible que l'on remarque à la *Piazza di Monte Ci-*

1. Carte de Gell et Nibby; — T. Liv., l. II, c. XXXII.

torio; mais je m'incline devant l'autorité de Nibby[1], qui prétend que cette inégalité du sol, aux abords de la *Curia Innocenziana*, est artificielle et formée par les ruines de l'amphithéâtre de Statilius Taurus; cependant c'est bien entre le Panthéon et le Mausolée d'Auguste, et à l'ouest de la VIA FLAMINIA, que se trouvait la Colline des Candidats.

Montes Albani.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit plus haut du massif des monts Albains, sinon que l'ALBANUS MONS proprement dit est le *Monte Cavo*, dont le sommet était couronné par le temple de JUPITER LATIALIS. — Les TUSCULANI COLLES sont les sommets qui dominent *Frascati*. — L'ALGIDUS MONS est à l'est et devait comprendre les sommets qui sont au nord et au sud de la VIA LATINA, vers le vingtième mille[2]. L'*Artemisio* a retenu le nom même de la déesse à laquelle il était consacré[3].

Marcius vel *Mæcius Collis.*

Il y avait, à 200 stades de Rome, d'après Diodore de Sicile[4], une colline désignée par cet historien et par Plutarque[5] sous le nom de MARCIUS COLLIS. Cluvier[6] pense avec raison, selon moi, que c'est la même qui est appelée par Tite Live MÆCIUS COLLIS[7]. Mais nous allons voir que cette orthographe n'est pas le résultat d'une erreur de copiste, comme le croit le géographe moderne. La proximité où se trouve cette colline de LANUVIUM est indiquée par l'historien latin, « nec procul a Lanuvio ; » mais je ne crois pas qu'on doive la chercher, comme le fait Cluvier, au delà de LANUVIUM *(Città di Lavigna)*. On ne peut, en effet, signaler aucune colline importante au sud de cette ancienne ville. A mon sens, cette colline n'est autre chose

1. Itin. de Rome et de ses environs, par Vasi et Nibby. Rome, 1849, t. I, p. 24.

2 Le mons Algidus, proprement dit, serait, suivant Nibby, le sommet qui est voisin de *Rocca Priora*, à l'est. Mais je ne vois aucune preuve certaine que cela soit. J'aurai occasion de parler plus bas du pays appelé ALGIDUM. Voy. Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 53 et suiv. Roma, 1819.

3. Horat., l. I, carm. XXXI, v. 6.

4. L. XIV.

5. Camill., c. XLIII.

6. Ital. Ant., p. 1026, ed. Elzev., 1624.

7. « ... Nec procul ab Lanuvio (ad Mæcium is locus dicitur) castra oppugnare est adortus.... » L. VI, c. II

que l'éminence où était placée CORIOLI; ce serait donc le *Monte Giove*. Il est assez naturel de penser que Marcius, en empruntant à la ville qu'il avait enlevée aux Volsques son surnom de Coriolan, avait, en retour, laissé son propre nom à la colline sur laquelle cette ville était située, et que, par ce glorieux échange, les Romains s'étaient proposé à la fois d'immortaliser le souvenir de leur conquête et d'honorer dignement celui qui l'avait faite. Il est vrai que je ne retrouve pas exactement les 200 stades de Diodore, puisque CORIOLI est à la hauteur du dix-neuvième mille de la VIA APPIA et que le *Monte Giove* est à 2 milles environ de cette voie, ce qui ferait une distance de 21 milles depuis Rome jusqu'au MONS MARCIUS. Mais, en mesurant la distance directe (à vol d'oiseau) de Rome à CORIOLI, je ne trouve plus que 20 milles au lieu de 21, et, peut-être, Diodore comptait-il, comme Strabon, 10 stades au mille au lieu de 8. D'Anville a prouvé que cette mesure est suivie par le géographe grec pour ce qui concerne la campagne romaine [1].

Diodore, Plutarque et Tite Live auraient désigné, dans leurs récits, le MONS MARCIUS ou MÆCIUS plutôt que la ville de CORIOLI, parce que c'était au pied de la colline, et non aux portes mêmes de la ville, qu'était campée l'armée romaine.

Le nom de MARCIUS ou de MÆCIUS fut donné ensuite au camp lui-même et à la tribu MÆCIA. Voici ce qu'en rapporte Festus : « Mæcia tribus a quodam « castro sic appellata quod est in Latio juxta Lanuvium. » L'appellation primitive de la colline était-elle MÆCIUS ou MARCIUS? C'est là ce qui importe, puisque la tribu a pris son nom du camp, et le camp de la colline. Aucune famille du nom de MÆCIA n'a jamais exercé de magistrature sous la République. Ce nom est tout à fait ignoré. D'autre part, tout le monde connaît la campagne de Marcius Coriolan dans ce pays. Je conclus de ce qui précède que le nom primitif était MARCIUS MONS, MARCII CASTRA; que, par corruption, le peuple de cette contrée aura changé le nom de MARCIUS en celui de MÆCIUS, et que cette altération subsista dans le nom donné à la tribu.

Montagnes de l'Est.

La ceinture physique du LATIUM est formée, du côté de l'est, par les sommets qui dominent *Palestrina*. Ce sont les montagnes des Èques. — Celles des Volsques commencent à *Monte Fortino;* elles sont séparées du système des monts Albains par le val de *Lugnano*, et des montagnes des Èques par

1. Anal. géogr. de l'Ital., IIIe part. L'Ital. ultér., p. 202. 1744.

le *Val Montone*. Ces montagnes s'étendent, vers le sud, dans une direction presque parallèle à la mer, et se rattachent, à l'est, à la grande chaîne de l'Apennin. — Le *Monte Affliano* est désigné sous le nom de MONS ÆFLIANUS, dans une inscription du temps de Domitien [1].

Collines du côté de la mer.

Du côté du rivage, dans le LATIUM, on distingue une suite de collines qui forment, avec le Tibre et la mer, un triangle allongé. Ce sont les collines de *Decimo*. Elles s'éloignent du Tibre en suivant la direction indiquée par le cours du *Fiume di Decimo*, passent par *Ardia* et viennent expirer près d'*Anzo*, en se rapprochant toujours de la côte. Elles marquent la limite antéhistorique de la mer après son premier retrait ; par conséquent, tout le sol qui s'étend à l'ouest de ces collines est un terrain d'alluvion.

§ III. — HYDROGRAPHIE.

Le Tibre, TIBERIS, *autrefois* ALBULA.

Les dernières remarques statistiques régulières et suivies qui nous permettent de connaître le régime de ce fleuve, ont été commencées en 1822. Les curieuses observations faites par M. Venturoli, de 1822 à 1844, et de 1845 à 1849 par M. Cavalieri, nous fournissent l'explication de la rareté des débordements du Tibre. Aucun fleuve ne présente de plus heureuses conditions. Les Romains considéraient comme un prodige la crue violente de ses ondes sacrées [2] ; c'était pour eux le fleuve bienfaisant, le fleuve nourricier, RUMNON ou RUMON. M. Baumgarten, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chargé par le ministère des travaux publics d'une mission scientifique en Italie, a présenté récemment au gouvernement français son rapport inséré dans le tome V des Annales des ponts et chaussées [3]. Dans ce rapport, qui répand sur notre sujet des lumières nouvelles, le savant ingénieur compare les résultats des observations faites sur le Tibre avec les résultats de celles qu'il a faites lui-même sur la Garonne, dont les conditions sont excellentes. Tou-

1. On trouvera cette inscription plus bas dans le dernier chapitre de ce travail.

2. Tout le monde connaît les beaux vers d'Horace :

« Vidimus flavum Tiberim..., » L. I, carm. II, v. 13.

Ces accidents étaient fort rares, et pourtant les Romains n'avaient construit aucune levée pour exhausser les rives du fleuve.

3. P. 289 et suiv.

tefois la comparaison est à l'avantage du fleuve romain, qui se trouve dans une situation unique quant à la régularité de l'écoulement de ses eaux. « Cette anomalie, dit M. Baumgarten[1], peut s'expliquer par la construction géologique du bassin du Tibre, qui est telle que la majeure partie de l'eau de pluie tombe immédiatement, par des fissures, dans de vastes réservoirs souterrains à l'abri de l'évaporation, d'où elle rentre dans le lit du Tibre ou de ses affluents sous forme de sources et presque sans pertes. Ce n'est d'ailleurs que par l'admission de ces réservoirs souterrains que l'on peut expliquer les nombreuses sources du bassin du Tibre, et cette régularité de son régime et de son débit; car il résulte de l'inspection de courbes de la hauteur journalière des eaux au port de *Ripetta*, dans Rome, qu'il n'existe peut-être pas un seul fleuve qui présente la même régularité d'écoulement, et dont le débit à l'étiage soit aussi considérable eu égard à l'étendue de son bassin et à sa latitude. Ainsi la Garonne, avec un bassin plus de trois fois plus considérable, situé à 3 degrés plus au nord, et recevant à peu près la même hauteur de pluie annuellement, débite, à l'étiage, la moitié seulement des eaux que roule le Tibre, et, dans les crues, il en fournit trois ou quatre fois plus. »

Le Tibre n'avait primitivement qu'une seule embouchure. L'Insula Sacra est tout entière formée par les atterrissements du fleuve. Elle n'existait pas encore à l'époque de la fondation de Rome, d'après la conjecture de Canina[2]. L'Ile Sacrée, telle qu'elle existe aujourd'hui, et dont l'étendue est de près de 4 milles de long sur 2 milles de large, serait l'œuvre continue de vingt-quatre siècles. Dans les premiers âges de Rome, le bras gauche du Tibre suivait une direction dont la trace est encore visible et qui affecte la forme d'une courbe vers le lac d'Ostia et la moderne *Ostia*. Cet ancien lit du fleuve, entièrement desséché, est cependant très-reconnaissable aujourd'hui et est désigné sous le nom de *Fiume Morto*. La courbe formée par le bras actuel du fleuve est beaucoup moins accusée.

L'emplacement de la moderne *Ostia* peut servir à déterminer quelle était la limite du rivage vers le VIIIe siècle avant Jésus-Christ. L'Ostia d'Ancus Martius, fondée dans le cours du VIIe siècle, à l'embouchure du Tibre,

1. P. 299 du Rapport déjà cité.

2. Voy. Carta della campagna romana, 1845, sur laquelle les différents âges du retrait de la mer sont indiqués. Cette disposition se trouve reproduite sur ma carte

comme son nom l'indique, et comme l'attestent Tite Live[1] et Florus[2], était situéc à 1/2 mille environ au-dessous de l'*Ostia* moderne. Elle s'étendit successivement dans la même direction, à mesure que la mer se retira et que les atterrissements s'accumulèrent vers les bouches du fleuve. C'est ainsi qu'au temps des empereurs la ville d'Ancus, suivant la marche des envahissements incessants du rivage, avait réellement changé de place. Les ruines que l'on voit aujourd'hui en cet endroit proviennent toutes de l'Ostia des Césars. Or, celles de ces ruines qui sont le plus éloignées de Rome sont encore à 3 milles de l'embouchure actuelle. Ces 3 milles nous donnent donc la mesure du progrès de la terre pendant ces quinze derniers siècles. A partir des premiers siècles de Jésus-Christ, le bras gauche, qui est toujours le plus large, commença à s'ensabler et, à la fin du IIIe siècle, cessa d'être navigable, ce qui entraîna la décadence d'Ostia[3] et donna une importance toujours croissante au Portus Claudii et Trajani, dont l'emplacement est parfaitement reconnaissable à *Porto*, un peu avant *Fiumicino*, sur le bras droit du fleuve. Le bras gauche étant complétement abandonné depuis quelques siècles, on suivit constamment celui du nord; mais ce dernier commence à présenter aujourd'hui les mêmes obstacles produits par la même cause[4].

Affluents de gauche du Tibre.

L'Allia.

On lit dans Tite Live : « .... ad undecimum lapidem occursum est, qua « flumen Allia Crustuminis montibus prælto defluere in alveo, haud mul-

1. « ...In ore Tiberis Ostia urbs condita... » T. Liv., l. I, c. xxxiii.

2. « ...In ipso maris fluminisque confinio... » Flor. Ancus Mart.

3. On a cependant trouvé dans les ruines d'Ostia des inscriptions du temps de Septime Sévère.

4. « A la sortie de la branche de *Fiumicino*, il y a dans la mer une barre sur laquelle on trouve au plus 1m,70 d'eau et qui gêne beaucoup la navigation. » Mém. de M. Baumgarten (p. 301), cité plus haut. Voici des renseignements intéressants sur la profondeur des eaux du Tibre extraits du tableau de M. Cavalieri :

Désignation des parties.	*Profondeur minima.* Mètres.
De Ponte Felice à Rome.	1,30 à 1,10
Traversée de Rome non navigable à cause des moulins.	»
De Rome à l'origine des branches d'Ostia et de Fiumicino.	1,70 à 1,50
Branche de Fiumicino.	2,50

« tum infra viam Tiberino amni misceri[1]. » Crustumerium est fixé à *Marcigliana Vecchia*, ainsi que je l'ai indiqué plus haut. Les Crustumini Montes sont les collines comprises entre le *Monte Rotondo*, *Lamentana*, le Tibre et le *Castel Giubileo*. Il devient dès lors facile de déterminer la position de l'Allia en comptant 11 milles à partir de Rome et en suivant la direction de la route qui côtoie le Tibre. Je trouve au sud de *Santa Colomba* le *Fiume di Forno Nuovo* ou *detto di Santa Colomba*, qui se rapporte assez bien à la description de Tite Live, quoiqu'il excède un peu la distance donnée par l'historien. Il en est un autre un peu plus rapprochée du *Castel Giubileo*, et dont le cours est plus considérable. Il prend sa source un peu plus haut que *Santa Colomba*, à l'est, coule vers le sud-ouest, entre les collines crustuminiennes, passe auprès de *Marcigliana Vecchia*, et coupe la route moderne en cet endroit. Quant à l'embouchure de ce ruisseau dans le Tibre, il est impossible de la retrouver, car sa direction inférieure, ainsi que celle de tous les cours d'eau qui se jettent dans le Tibre entre l'Anio et le *Correse*, a été complétement changée par les travaux d'irrigation ou d'assainissement entrepris dans cette contrée. La plupart de ces affluents sont distribués dans de petits canaux qui ne permettent pas de reconnaître leurs anciens lits. Le ruisseau que je viens d'indiquer, et que j'appellerai *Rio di Marcigliana Vecchia*, me paraît être l'Allia. Il semble convenir à la description de Tite Live, et en outre il est plus rapproché de la 11e borne que le ruisseau de *Santa Colomba*.

Maintenant faut-il croire à l'exactitude de Tite Live? Par quels moyens la contrôler? Diodore, qui, par une erreur évidente, place l'Allia en Étrurie, puisqu'il fait franchir le Tibre à l'armée romaine, donne toutefois presque la même distance que l'auteur latin : 80 stades (10 milles)[2]. La différence n'est que de 1 mille. Le *Rio di Marcigliana Vecchia* est en effet au dixième mille. Plutarque est d'accord avec Tite Live[3] : « .... ἀπὸ πόλεως σταδίους ἐννενή- « κοντα...; » la différence n'est, en effet, que de 2 stades ou 250 pas. Eutrope[4] donne, comme Tite Live, 11 milles : « .... undecimo milliario ab urbe « Roma.... » Mais Vibius Sequester[5] donne comme distance 14 milles :

1. L. V, c. xxxvii.
2. Diod., l. XIV, c. cxiv, ed. Didot, 1843.
3. Camill., c. xxii.
4. L. I, vers la fin.
5. Catalog. flum., édit. Panckoucke.

« Allia. Salaria via ad mil. xiiii a Roma, ubi Galli victoria sunt potiti de « Romanis. » Diodore, Plutarque et Eutrope ayant reproduit à peu de chose près la distance de Tite Live, je ne m'en occuperai pas; je vais chercher seulement à concilier le témoignage de l'historien latin avec celui de Vibius Sequester.

Je remarque d'abord que Tite Live, en indiquant la onzième borne, ne nomme point la Via Salaria. Or, j'ai établi, à propos de la topographie d'Eretum, que la Via Salaria n'a pas toujours suivi la rive du Tibre, mais qu'à une certaine époque, ainsi que le porte la carte de Gell et de Nibby, elle s'est écartée vers le nord-est, à partir de *Marcigliana (Osteria)*. Le ruisseau que j'ai appelé *Rio di Marcigliana Vecchia* prend sa source à 4 milles et demi plus haut que ce dernier endroit et tout près de la voie antique dont on retrouve les vestiges dans la direction de la Via Salaria de Gell et de Nibby, presque au 14e mille de cette voie. C'est en suivant cette route, la seule qui fût adoptée au siècle où il vivait, que Vibius Sequester parvient à l'Allia, qui, pour lui, se trouve ainsi à 14 milles de Rome. Les deux auteurs sont donc conciliés : l'un rencontre ce cours d'eau près de sa source, l'autre près de son confluent avec le Tibre. Ce qui me confirme dans l'opinion que Tite Live, en donnant la distance de 11 milles, n'a entendu parler que du cours inférieur de l'Allia, c'est que Plutarque, qui l'a sans doute suivi, ajoute : « ...Οὐ πόῤῥω τοῦ στρατοπέδου τῷ « Θύμβριδι (Ἀλίαν) συμφερομένον[1].... »

Le Tutia.

Gell et Nibby prétendent retrouver l'Allia dans le *Fiume di Malpasso*, qui se jette dans le Tibre à 1 mille au nord de Fidenæ, c'est-à-dire à 7 milles de Rome. Cette position est inadmissible, parce que cette distance n'est conforme à aucun des textes anciens, et que le *Rio di Malpasso* devait être le Tutia dont parle Tite Live : « .... ad Tutiam fluvium castra retulit (Han- « nibal) sex millia passuum ab urbe[2].... » Cluvier[3] dit que Tite Live aurait pu désigner la ville de Fidenæ au lieu du nom obscur de ce petit ruisseau qui se jette dans le Tibre un peu au delà du 6e mille, où était cette ville célèbre. Je répondrai que ce ruisseau, fort peu connu de nous, n'avait pas sans doute un nom obscur pour les Romains, et qu'en second lieu le

1. Camill., c. xxii.
2. L. XXVI, c. ii.
3. Ital. Ant., p. 710 et 711, ed. Elzev., 1624.

cours du *Fiume di Malpasso* est assez étendu pour que, sans s'écarter de Rome de plus de six milles, le Carthaginois ait pu camper sur ses bords à une certaine distance de FIDENÆ. Je serais même tenté de proposer, comme place du campement d'Annibal, le lieu appelé aujourd'hui *Redicicoli*[1], sur un petit monticule carré à gauche du *Fiume di Malpasso*, et dont la forme paraît favorable à l'établissement d'un camp. Pline l'Ancien nous apprend qu'après qu'Annibal eut levé le siége de Rome, on consacra un champ et un FANUM au génie du Retour, DEO REDICULO. Ce FANUM était situé à 2 milles de Rome, sur la VIA APPIA. On a cru le retrouver dans un petit temple en briques situé à l'entrée de la vallée *Caffarella*, avant le nymphée dit improprement d'Égérie. Mais ce petit temple est de l'époque de Néron et se trouve à quelque distance de la VIA APPIA, tandis que le temple dont parle Pline était sur la voie même et à droite. Ce qui paraît très-vraisemblable, c'est que ce monument aura été élevé sur l'emplacement même d'un camp d'Annibal. Or le nom de *Redicicoli*, qu'a conservé jusqu'à nos jours le petit monticule situé à l'est de FIDENÆ, et qui a évidemment servi à un campement, ne donne-t-il pas le droit de penser que les Romains ont consacré au génie du Retour, auprès de FIDENÆ, comme ils l'ont fait auprès de Rome, l'endroit où Annibal avait séjourné? D'après tout ce qui précède, je ne saurais admettre l'opinion de Bormann, qui place le TUTIA au *Rio di Cappanacie*, affluent de l'Anio[2], ni celle de Nibby, qui le place en Étrurie, à l'*Acqua Traversa*[3].

L'Anio.

Dans la partie supérieure de son cours, l'Anio formait, au Ier siècle de Jésus-Christ, des étangs et des lacs artificiels. Cette disposition n'existe plus; mais Cluvier[4] d'abord, et ensuite Holstenius[5], ont rendu toute cette topo-

1. Voy. la carte de Gell et Nibby.

2. Altlatinische, etc., p. 73.

3. Analisi storico-topogr. ant. della Carta de' dintorni di Roma, t. I, p. 10 et suiv. Roma, 1837. — La plus forte preuve alléguée par Nibby est ce passage de Silius Italicus, l. XIII, v. 5.

« Tutia deducit tenuem sine nomine rivum
Et tacite Tuscis inglorius affluit undis. »

Ce qui veut dire simplement que ce ruisseau se jette dans le Tibre, le *fleuve etrusque*, comme dit Virgile : TUSCUS AMNIS.

4. Ital. Ant., p. 713, ed. Elzev., 1624.

5. Annot., p. 128.

graphie facile à restituer d'après leurs explications. Voici le passage d'Holstenius : « .... Lacus illi tres haud naturales, sed artificiales fuere. Primus « quidem sub monasterio Sanctæ Scholasticæ, cujus os angustissimum, « XVIII circiter, vel XX pedum muro validissimo clausum fuit. Inde aqua de« fluebat in secundum lacum, qui mox primum excipiebat, cujus os paullo « fuisse laxius videtur. Tertius deinde sub ipso oppidulo Sublacensi fuit, ubi « etiam nunc magna Anienis pars muro constringitur, ad varia molarum « officia : huic imminet *ecclesia Sancti Laurentii*, a Nursio Patritio sub Da« maso Papa erecta, ut antiqua donationum instrumenta Sublacensis Mo« nasterii testantur. Lacus autem eversi fuere ingenti fluminis exundatione « anno 1305, die 20 februarii. »

Les fameuses cataractes de l'Anio n'existent plus. Le *Monte Catillo* a été percé à grands frais, à la suite de l'inondation de 1827, pour fournir un moyen d'écoulement au bras principal du fleuve. Une petite quantité d'eau seulement se répand dans la *grotte des Sirènes* et murmure au pied du temple de VESTA; enfin, un troisième bras de la rivière traverse la ville et forme, dans la *villa d'Este*, les Cascatelles qui retombent dans le fleuve à un mille au-dessous de la nouvelle cataracte artificielle de Grégoire XVI et du ruisseau qui traverse les ruines de l'ancienne; car les belles cascades chantées par Horace ne sont plus qu'une ruine silencieuse où croissent les grenadiers et les myrtes.

Affluents de droite de l'Anio.

Je parlerai plus bas, à propos des aqueducs, des sources COERULUS et CURTIUS, et des ruisseaux ALBUDINUS et HERCULANEUS mentionnés par Frontin. — La DIGENTIA d'Horace est la *Licenza*. J'en dirai un mot à propos de la campagne d'Horace.

Aquæ Albulæ.

Un peu avant le 14ᵉ mille de la VIA TIBURTINA, on rencontre des eaux blanchâtres qui coulent dans un petit canal de 3 mètres de large sur 1 mètre 50 centimètres de profondeur. Elles exhalent une forte odeur de soufre. En suivant ce canal vers le nord jusqu'à 1 mille de la route, on arrive à un lac d'eaux sulfureuses qui, du temps de Kircher[1], avait 1 mille de circonférence, mais qui n'a plus aujourd'hui que 200 mètres de diamètre sur 55

1. P. 203; — comparez Cluver. Ital. Ant., p. 714, ed. Elzev., 1624; — Bormann,

de profondeur. Près de ce lac sont les bains d'Agrippa. Des matières bitumineuses se condensent à la surface et se mêlent aux herbes chassées par le vent de manière à former les petites îles qui ont fait donner à ce lac le nom de *Lago delle isole natanti*. Il communique avec deux autres lacs plus petits : le *Lago di S. Giovanni* dont les eaux sont minérales, et le *Lago delle colonelle* qui est sulfureux comme le premier. Autrefois l'écoulement du plus grand de ces lacs était en partie souterrain[1] et suivait à peu près la direction du canal moderne creusé par le cardinal Hippolyte d'Este en 1549 pour contenir les eaux qui se répandaient souvent dans la campagne. Les trois lacs et leur écoulement naturel vers l'Anio étaient désignés sous le nom d'ALBULÆ AQUÆ. Ils ont été célébrés par les géographes et les poëtes[2]. M. Bonstetten, dans son petit livre sur le LATIUM maritime[3], a prouvé que les AQUÆ ALBULÆ n'étaient point l'ALTA ALBUNEA où Virgile, au livre VII[e], place l'oracle de Faune. Il démontre avec clarté que l'ALBUNEA du poëte latin était à la *solforata d'Altieri*, près de *Monte di Torre Tignosa*, à l'est de *Pratica* (LAVINIUM). C'est donc fort mal à propos que Servius et tous ceux qui l'ont suivi[4] ont confondu ces deux endroits célèbres. La description de Virgile ne convient nullement au *Lago delle isole natanti*, car la petite chute que forme le canal moderne est tout artificielle. On ne saurait non plus, selon moi, se fonder sur les vers de Stace pour placer près des AQUÆ ALBULÆ un second oracle de Faune différent de celui de Virgile; voici le passage du poëte[5] :

« Hic tua Tiburteis Faunos chelys et juvat ipsum
Alciden, dictumque lyra majore Catillum. »

Nous savons en effet, par les vers si connus d'Horace, que le LUCRETILIS

Altlatinische, etc., p. 74 et 75; — Vasi et Nibby, Itinér. de Rome et de ses envir., éd. franç., vol. II, p. 598 et 599.

1. Vitruv., VIII, 3.

2. Strab., l. V, c. VII, p. 223, éd. Gossel. et Duth. — Plin., l. XXXI, c. II; — Sueton. Octav. Aug., c. LXXXII; — *Id.* Nero, c. XXXI; — Martial, l. VI, ep. IV; — *Id.*, l. I, ep. XIII; — Stat. Silv., l. I, carm. III, v. 75; — Vitr., VIII, 3; — Isidor. Origin., l. XIII, c. XIII.

3. Voyage dans le Latium, Genève, an XIII, p. 208 et suiv.

4. Cluvier est du nombre. — Volpi a soupçonné le premier que cette confusion était une grave erreur.

5. Silv., l. I, carm. III, v. 99.

était consacré à Faune ainsi que la campagne voisine de TIBUR et d'USTICA. Il existait, il est vrai, une nymphe ALBUNEA dans ces environs, comme nous l'apprend Horace :

« Me nec tam patiens Lacedæmon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis
Et præceps Anio et Tiburni lucus....[1] »

Mais l'épithète de « resonans » ne peut s'appliquer aux AQUÆ ALBULÆ, et je crois qu'on ne peut chercher ailleurs qu'à *Tivoli* même la demeure de cette nymphe. Je la placerai près de la fameuse grotte appelée Grotte des Sirènes, au-dessous du temple de Vesta. C'est vers cet endroit qu'était la retraite de la Sibylle de TIBUR qui fut confondue dans la suite avec la nymphe ALBUNEA, ainsi que le prouve ce passage de Lactance sur les Sibylles[2] : « Decimam aiunt fuisse Tiburtem, nomine Albuneam, quæ Tiburi colitur « ut Dea, juxta ripas Anienis, cujus in gurgite simulacrum ejus inventum « esse dicunt, tenentem in manu librum. » Il ne faut donc pas confondre la fontaine ALBUNEA où était l'oracle de Faune, près d'ARDEA, avec la nymphe ALBUNEA, chantée par Horace et qui avait son séjour près des cataractes *résonnantes* de *Tivoli*.

Il y avait bien une nymphe qui présidait aux AQUÆ ALBULÆ ; mais elle était désignée sous le nom d'ALBULA et non sous celui d'ALBUNEA. Dans la description que Stace nous donne de la maison de campagne de Vopiscus, nous lisons :

« . . . . . . Illa recubat Tiburnus in umbra,
Illic sulfureos cupit Albula mergere crines[3]. »

Martial personnifie aussi l'eau ALBULA :

« Itur ad Herculei gelidas qua Tiburis arceis,
Canaque sulfureis Albula fumat aquis[4]. »

Près des AQUÆ ALBULÆ se trouvait aussi un champ consacré aux Muses. Mais je ne vois aucune raison pour le placer sur le bord même de l'un de ces lacs et pour croire que ces eaux leur fussent consacrées. On sait seulement, par le même passage de Martial, qu'il n'en pouvait être éloigné,

1. L. I, carm. VII, v. 11.
2. De falsa religione, l. I, c. VI.
3. Passage indiqué plus haut.
4. Idem.

puisqu'il se trouvait à 4 milles de Tibur[1]. Il existait, près du lac principal, un temple de Cybèle[2].

Aquæ Labanæ.

Les AQUÆ LABANÆ, auxquelles Strabon attribue la même propriété qu'aux précédentes, ne pouvaient être ailleurs qu'aux *grotte di Marozza*[3].

De divers autres affluents de droite de l'Anio.

Je ne dirai rien du *Magliano* ou *Fosso delle Molette*, affluent de droite de l'Anio et que Nibby[4] donne pour un ancien cours d'eau, le MAGULIANUS, dont aucun écrivain grec ou romain n'a fait mention.

Le *Rio Ulmano*, qui arrose le territoire de l'ancienne FICULEA et qui se jette dans l'Anio un peu au-dessus du MONS SACER, est le RIVUS ULMANUS[5].

Je ne connais aucun auteur ancien qui ait fait mention du *Laghetto di Tartaro* qui présente de curieux phénomènes de pétrification.

Affluents de gauche de l'Anio.

Le Peneus.

Passant à la rive gauche de l'Anio, je dois citer d'abord le petit ruisseau décoré par l'empereur Adrien du nom de PENEUS et qui arrose, dans sa VILLA, la vallée de TEMPE parfaitement reconnaissable aujourd'hui. C'est le petit cours d'eau qui se trouve à l'est des ruines principales. Je l'ai suivi dans tout son parcours et j'en donne le tracé sur ma carte. Il se jette dans l'Anio vis-à-vis des fameuses carrières Tiburtines.

1. Rura nemusque sacrum, dilectaque jugera Musis,
Signat vicina quartus ab urbe lapis. L. I, ep. XIII.

« Urbs » est ici Tibur.

2. Deux inscriptions trouvées en cet endroit en sont la preuve. Nibby, Viagg. antiq. Roma, 1819, t. I, p. 110.

3. Strab., l. V, c. VII, p. 223, éd. Duth. et Gossel. — Bormann, Altlatinische, etc., p. 71; — Mannert, p. 523; — Gell, II, p. 123.

4. Voy. carte de Gell et Nibby; — comparez Bormann, Altlatinische, etc., p. 73; — Müller, Kampagne, I, p. 158. — « .... Si passa quindi il fiume Magliano, che deve avere « tratto il nome da qualche possessione MANLIANA per la quale passava.... » Nibby, Viaggio antiq, p. 103, t. I.

5. Voy. Bormann, Altlatinische, etc., p 13.

Le Veresis.

Strabon[1] dit que le VERESIS coule dans le territoire de PRÆNESTE, ce qui peut s'appliquer, soit à l'*Acqua Rossa*, soit au *Rio di Zagarolo*, qui tous deux se jettent dans l'Anio; mais j'inclinerais, avec Bormann, pour le premier, qui prend sa source principale dans les montagnes vers *Poli*. Le territoire de PRÆNESTE pouvait et devait même s'étendre jusque-là; tandis que le *Rio di Zagarolo* ou *di Gallicano* arrose le territoire de PEDUM plutôt que celui de PRÆNESTE. Je crois que l'on doit repousser l'opinion de l'abbé Capmartin de Chaupy[2] qui propose le moderne *Sacco* (l'aucien TRERUS), affluent du *Garigliano* (LIRIS); or Strabon dit plus bas que FABRATERIA est sur le TRERUS : il n'est pas probable que le géographe grec ait désigné le même fleuve par deux noms différents.

Lac de Gabii.

Le lac de GABII n'existe plus. M. Luigi Canina l'a fait dessécher il y a quelques années. Mais sa position et son étendue sont faciles à reconnaître. Il s'appelait, dans les temps modernes, *Lago di Castiglione* et se trouvait au 12ᵉ mille de la VIA PRÆNESTINA.

Derniers affluents du Tibre.

Il est impossible aujourd'hui de retrouver la direction naturelle des ruisseaux qui coulent à proximité de Rome. Il n'en est peut-être pas un seul qui n'ait été détourné pour des usages publics ou privés.

Aqua Crabra et Fons Egeriæ.

Comment, par exemple, retrouver la vraie direction de l'AQUA CRABRA qui avait son cours naturel dans la vallée de *Molara* au pied de l'ancienne ville de TUSCULUM? On sait qu'elle arrosait le TUSCULANUM de Cicéron[3]. Mais à partir de cet endroit, ou du moins, au sortir de cette vallée, elle était complétement détournée pour alimenter l'aqueduc de la TEPULA[4]. Une prise d'eau considérable fut faite dans la partie supérieure du cours de ce ruisseau

1. L. V, c. VIII, p 225, éd. franç. Duth. et Gossel.

2. Recherches sur la maison de camp. d'Horace, IIᵉ part., § 113, t. II, p. 130.

3. Ep. ad div., l. XVI, ep. XVIII, ed. Amar, ex recens. J. V. Leclerc. — Orat. pro Cornel. Balbo, c. XX; même édit.

4. S. J. Frontini Commentarius, pars I, § 8, éd. Rondelet. Paris, 1820.

et conduite à Rome dans un aqueduc du même nom. Ce travail fut accompli sous la République. L'usage de cette eau fut rendu aux habitants de TUSCULUM par suite d'un nouveau détournement fait à l'époque d'Auguste[1]. Comment savoir aujourd'hui si le cours naturel de l'AQUA CRABRA se dirigeait vers le Tibre ou vers l'Anio? D'après le cours actuel, en supposant que le ruisseau eût repris sa direction primitive, il faudrait voir dans l'*Acqua di Torre di Sapienza*, qui se jette dans l'Anio, l'ancienne AQUA CRABRA, à peu près telle qu'elle existait avant les travaux d'aqueducs publics et les différents détournements qui en furent faits pour des usages privés. On donne aussi à ce ruisseau le nom de *Marrana*. Il faut soigneusement distinguer ce cours d'eau, affluent de l'Anio, de la *Marrana* qui coule dans Rome.

La *Marrana* de Rome a son origine vers *Morena*, au 10ᵉ mille de la VIA LATINA; mais elle communique évidemment par un conduit souterrain avec la *Marrana* supérieure. Elle entre dans la ville par l'ancienne porte METRONIA, traverse la vallée de *S. Sisto*, ancienne vallée d'EGERIA, coupe la *Via della porta S. Sebastiano* (VIA APPIA), vers les thermes de Caracalla, à l'endroit même où se trouvait l'ancienne porte CAPENA de l'enceinte de Servius Tullius, suit la direction longitudinale du grand Cirque, se perd à la *Via de' Fenili* et se jette dans le Tibre, entre le PONS PALATINUS et le PONS SUBLICIUS. Or je ne crois pas que ce ruisseau moderne représente dans toute son étendue un cours d'eau naturel, non-seulement quant à son parcours, mais quant à son existence même. Lorsque les aqueducs ont été abandonnés, les eaux qu'ils renfermaient ont suivi la direction que la pente du sol leur a tracée. La *Marrana* de Rome, alimentée par la même source que la *Marrana* de l'Anio, n'existait vraisemblablement pas vers la partie supérieure de son cours actuel, lequel se sera formé des eaux échappées de différents aqueducs. Il entrait à Rome, dans la direction suivie par la moderne *Marrana*, plusieurs conduits artificiels, la MARCIA, l'ANIO VETUS, l'aqueduc OCTAVIANUS, etc. On ne peut invoquer qu'un seul texte pour établir l'existence d'un cours d'eau naturel qui correspondît à ce ruisseau moderne dans la partie inférieure de son cours. Frontin, après avoir dit qu'à la sortie des grandes piscines qui sont au 7ᵉ mille, à gauche de la VIA LATINA, les eaux MARCIA, JULIA, TEPULA sont reçues dans un même aque-

1. Cela n'empêcha point que les fontainiers ne prissent encore une certaine quantité de l'AQUA CRABRA pour servir de supplément à la JULIA. Front., Comment., pars I, § 9.

duc (specus) à trois conduits, que la JULIA se répandait dans les châteaux d'eaux du MONS CŒLIUS, que la MARCIA continuait vers le nord-est de Rome, ajoute : « Marcia autem parte sui post hortos Pallantianos, in « rivum qui vocatur HERCULANEUS dejicit se per Cœlium, montis usibus « nihil ut inferior subministrans, finitur supra portam Capenam[1]. » Si l'on considère maintenant que l'aqueduc de l'AQUA APPIA, qui avait sa source vers la 8e borne de la VIA PRÆNESTINA, entrait dans Rome vers les GEMELLÆ et aboutissait à la porte CAPENA[2]; que l'aqueduc OCTAVIANUS se rendait dans le même quartier de Rome, vers les jardins d'ASINIUS[3]; que l'aqueduc NERONIANUS conduisait sur le CŒLIUS une partie des eaux de l'ANIO NOVUS et de la CLAUDIA; enfin qu'une prise d'eau de la MARCIA avait été conduite jusqu'à la porte CAPENA; on comprendra comment le ruisseau HERCULANEUS, grossi sans doute par plusieurs de ces eaux, après l'abandon des aqueducs, a pu former le cours et prendre la direction de la moderne *Marrana*. Dans la vallée de *S. Sisto* se trouvaient autrefois les fontaines de la nymphe EGERIA et de MERCURE, dont l'eau est sans doute confondue avec celles du ruisseau moderne. Je reviendrai plus bas sur cette célèbre vallée.

Je parlerai bientôt de la source d'ANNA PERENNA, voisine du PONS MILVIUS et de la fontaine JUTURNA, dans Rome.

Petronia Amnis.

Je mentionne en passant le petit ruisseau qui coulait dans Rome au pied du Capitole, du côté du champ de Mars, et dont parle Festus[4] comme consacré aux auspices. C'est le PETRONIA. Il est difficile de fixer plus exactement sa position.

L'Almo et la fontaine de la nymphe Lara.

Il n'est pas beaucoup plus facile de retrouver et de tracer aujourd'hui le

1. S. J. Frontini Comment., pars I, § 19, éd. Rondelet, voy. l'atlas, pl. 2.
2. Front., pars Ia, § 5, *id.*
3. Front., pars Ia, § 21 *id.*
4. « Petronia amnis est in Tiberim profluens, quam magistratus auspicato transeunt, cum in Campo quid agere volunt, quod genus auspicii perenne vocatur; amnem autem feminine antiqui enunciabant. »

cours supérieur de l'ALMO que celui de l'AQUA CRABRA. Nous savons seulement que ce petit ruisseau, consacré à Cybèle[1], était fort court :

« .... Cursuque brevissimus Almo[2], »

et qu'il coupait la VIA APPIA vers la porte CAPENA. C'est donc, sans aucun doute, l'*Acquataccia* qui arrose la *Caffarella* et se jette dans le Tibre un demi-mille au-dessous de Rome, après avoir coupé également la VIA OSTIENSIS avant la basilique de *S. Paolo.* Ainsi, pour le cours inférieur, point de difficulté. Depuis le nymphée dit d'Egérie, jusqu'au Tibre, le ruisseau moderne paraît coïncider exactement avec l'ancien; mais quant au cours supérieur de l'ALMO, il est impossible de lui assigner une origine et une direction, car les conduits artificiels abandonnés depuis tant de siècles ont dû grossir ses eaux et en changer le parcours. Je crois que ce serait une erreur grave que de chercher la source de l'ALMO dans les monts Albains où se trouve l'origine actuelle de l'*Acquataccia;* elle devait être dans la vallée *Caffarella* aux environs du nymphée (improprement appelé d'Égérie), ainsi que semble l'indiquer l'épithète de « brevissimus. » Il est hors de doute pour moi que tout le cours supérieur de l'*Acquataccia* a été formé par les dérivations des aqueducs qui se trouvent en grand nombre entre la VIA APPIA et la VIA LATINA. On sait aujourd'hui que le nymphée de la *Caffarella* n'est point la grotte d'Egérie, et que le temple qui domine cette colline (l'église *S. Urbano*) n'était point celui des Muses dont il a conservé l'appellation populaire. Jusqu'en 1816, cette opinion avait prévalu, et la proximité où ce temple se trouve de la source avait confirmé la supposition que la *Caffarella* était la vallée d'Egérie : « .... fons et lucus Egeriæ Camenis dicati....[3] » Mais l'on sait aujourd'hui que ce temple était consacré à Bacchus, car on lit sur l'autel l'inscription suivante, avec le serpent dionysiaque gravé sur la pierre :

ΕΣΤΙΑΙ ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΑΠΡΩΝΙΑΝΟΣ
ΙΕΡΟΦΑΝΤΗΣ

(*Corpus Inscr. græc.*, n. 5967.)

Pour en revenir à l'ALMO, si nous en plaçons l'origine vers le nymphée,

1. Lucan. Pharsal., l. I, v. 600; — Silius, l. VIII, v. 363; — Stat. Silv., l. V, carm. I, v. 223; — Ovid. Fast., l. IV, v. 338; — Martial., l. III, ep. XLII; — Vibius Sequester, Catal. flum.

2. Ovid. Metam., l. XIV, v. 330.

3. T. Liv., l I, c. XXI.

nous aurons une distance de 3 milles de ce point au Tibre. En supposant un plus long cours à ce ruisseau, l'épithète d'Ovide cesserait d'être exacte.

En parcourant ce frais vallon de *la Caffarella*, et en écoutant le murmure de ce ruisseau, je pensais à la nymphe LARA et aux vers d'Ovide :

« Forte fuit Nais, Lara nomine, prima sed illi
Dicta bis antiquum syllaba nomen erat,
Ex vitio positum. Sæpe illi dixerat Almo:
Nata, tene linguam ; nec tamen illa tenet[1]. »

Il faut évidemment chercher la nymphe indiscrète dans une des sources les plus vives et les plus bruyantes de celles qui viennent grossir le petit fleuve ALMO.

Je parlerai des FOSSÆ CLUILIÆ en faisant la topographie de la VIA APPIA.

Aqua Ferentina.

En descendant de *Marino* par la route qui conduit à *Castel Gandolfo*, au pied de la côte qui est très-rapide, on traverse un filet d'eau fraiche et limpide qui sort d'une vallée couverte d'arbres et tellement étroite qu'elle ressemble à un ravin; la source est à quelque distance de là, au pied de *Rocca di Papa*[2], dans un lieu mystérieux et entouré de rochers[3]. C'est la fameuse source FERENTINA où se trouvait le bois sacre de FERENTINUM, dans lequel s'assemblaient les députés des villes latines. C'est dans le *Parco di Colonna* que devaient se tenir ces assemblées. *Capo d'Acqua*, la source même, est auprès de l'église *S. Roco*.

Si l'on descend ce cours d'eau, l'on arrive à la *Caffarella* et l'on trouve que ce ruisseau n'est autre chose que l'*Acquataccia*. Mais il est évident que l'AQUA FERENTINA fut détournée dans la CRABRA et dans l'ALMO, que l'ancien lit abandonné fut rempli par les sources de la plaine, et qu'il se forma bientôt un cours d'eau qui se jeta dans le *Rio d'Albano* un peu au-dessus de son confluent avec le Tibre[4]. C'est donc dans la direction du *Rio d'Albano* qu'il faut placer le cours primitif de l'AQUA FERENTINA. Voici, selon moi, quel était le parcours de ce ruisseau célèbre : il sortait de la

1. Fast., II, v. 599.

2. Voy. Gell., I, p. 159.

3. Voy. pour le cours véritable de l'AQUA FERENTINA, la carte de Gell et Nibby, et surtout la carte des officiers de l'état-major français, dont l'épreuve seulement a été tirée en juillet 1854.

4. Bormann, Altlatinische, etc., p. 67

source qui est vers *S. Roco*, ainsi que je l'ai dit plus haut, passait au pied de *Marino*, puis se dirigeait dans la plaine qui est au pied des monts Albains, vers *Mura Francese*[1], coulait vers le sud, sous le *ponte Cipollaro* et suivait, à partir de ce point, la direction du moderne *fiume di Monaci* qui coupe la VIA APPIA vers le 10e mille et se réunit au *Rio d'Albano*, un demi-mille au-dessus de son embouchure dans le Tibre.

Le Rivus Albanus

L'AQUA FERENTINA aurait donc été un affluent du RIVUS ALBANUS, dont le nom nous est révélé par une inscription trouvée à BOVILLÆ, rapportée par Bormann, et que je reproduis ici :

FAVSTO · C. . . . .
SEXT. . . . . COS
L · CORNELIVS · A · F · A · VPILIVS
VT · CVM · M · IVNIVS ·
SILANI · L · MONIMVS · EX ·
ORDINE · SIT · NOSTRO · ET ·
VTILIS · REIPVBLICAE ·
ET · AMATOR · MVNICIPI · MVNERAQVE · EIVS ·
MVNICIPII · CONSPICIAMVS ·
CENSEO · LOCVM · QVI · EST · EXTRA
PORTAM · MEDIANAM · AB ·
EO · LOCO · IN · QVO · SCHOLA ·
FVIT · LONG · P · LXVII · AD ·
RIVOM · AQVAE · ALBANAE · ET ·
A · VIA · INTRORSVS · IN · QVO · ANTEA ·
COLVMNAR · PVBLICVM ·
FVIT · LAT · P · X · HONORIS · CAVSA ·
M · IVNIO · SILANI · L ·
MONIMO · POSTERISQVE · EIVS · DARI ·

Il est évident, d'après cela, que le RIVUS ALBANUS est le ruisseau le plus voisin de BOVILLÆ (vers les *Frattocchie*), et qu'il recevait le tribut d'un petit cours d'eau, lequel servait d'écoulement à l'EMISSARIUM du LACUS ALBANUS. — Cet EMISSARIUM, percé dans la montagne, a son origine sur les bords du lac au pied même de *Castel Gandolfo*, et son issue un peu au delà de BOVILLÆ. Il a un mille de long, deux mètres de large, sur trois de hauteur[2]. Il

1. Voy. carte de Gell et Nibby.

2. Voy. Piranesi, Descriz. e disegno dell' Emissario del lago di Alba Longa. Rom., 1768; — Abeken, p. 178.

est très-probable que l'AQUA FERENTINA se réunissait, comme aujourd'hui, au RIVUS ALBANUS vers son embouchure dans le Tibre. Ces deux eaux réunies forment le moderne *fosso della Torre di Valle*.

Le Nodinus et le Spino.

Entre l'embouchure de l'ALMO et celle du RIVUS ALBANUS, se trouvent deux petits affluents du Tibre : l'un qui coupe la VIA OSTIENSIS à un demi-mille au delà de la basilique *S. Paolo*, et l'autre qui passe à trois quarts de mille plus loin, près des *Tre fontane*, à l'endroit où Gell et Nibby placent, sur leur carte, le VICUS ALEXANDRINUS. Ces deux ruisseaux sont le SPINO et le NODINUS dont parle Cicéron au livre III du traité DE NATURA DEORUM[1]. Mais il me paraît bien difficile de savoir lequel est le NODINUS, lequel est le SPINO.

Fontaine Juturna.

La fontaine JUTURNA n'est point encore retrouvée. Bormann, qui a fait le dernier ouvrage publié sur le LATIUM, ne se prononce point sur la position de cette source célèbre consacrée à la sœur de Turnus[2].

Servius nous apprend qu'elle était située près du NUMICIUS : « .... Juturna « fons est in Italia saluberrimus juxta Numicium fluvium....[3] » Je prouverai tout à l'heure que le NUMICIUS ne saurait être que le *Rio di Pratica* ou *Rio di Turno*, suivant la désignation populaire. Il faudrait donc chercher la fontaine JUTURNA parmi les sources qui alimentent ce cours d'eau. Le nom de *Rio di Turno*, qui est appliqué à ce petit fleuve, me paraît confirmer le témoignage de Servius, qui ne suffirait pas à lui seul pour faire autorité en matière de géographie. Mais une autre appellation populaire s'est conservée jusqu'à nos jours, c'est celle de *Lago di Giuturna*, donnée à l'emplacement d'un lac desséché par Paul V et qui était situé près de *Monte-Savelli* à l'ouest d'*Albano*. Si nous lisons attentivement le passage de Virgile :

« At Juno ex summo[4], » etc.

nous serons porté à voir dans le *Lago di Giuturna*, l'ancien lac de JUTURNA, car le poëte, en plaçant Junon sur le sommet de l'Albain, semble l'avoir

1. C. xx, ed. Amar, ex recens. J. V. Leclerc.—Voy. Cluv., Ital. ant., p. 719, Elz., 1624.
2. Æneid., l. XII, v. 852 et 868.
3. Serv. ad l. XII, *ibid.*
4. Æneid., l. XII, v. 134

mise à portée d'adresser la parole à la nymphe qui présidait au lac situé au pied même de cette montagne. L'écoulement de cet ancien lac avait lieu dans le *Rio di Decimo*, qui se jette lui-même dans le Tibre, ce qui paraît d'accord avec un passage d'Ovide[1] qui semble compter la nymphe JUTURNA parmi les Tibérinides, ainsi que l'a remarqué Bormann[2]. Ce qui me paraît plus important que tous les autres témoignages, c'est le nom populaire *Lago di Giuturna;* car dans tous les pays que j'ai visités, et surtout en Italie, j'ai remarqué que les lieux célébrés par la religion païenne ont toujours retenu quelque chose de leur ancien nom et de leur caractère sacré. Cette observation est confirmée par tant de preuves que je ne pense pas qu'il y ait un seul voyageur en Italie qui n'en ait été frappé : le nom du vieux roi PICUS s'est conservé dans la *Trafusina di Pichi*, près de LAURENTUM ; celui d'*Anna Perenna*, dans la petite chapelle d'*Anna Petronella*, et les habitants du *Circello Monte*, ancienne résidence de CIRCÉ, disent encore : les *Bois de la Magicienne*[3]. Je crois donc que le *Lago di Giuturna* était autrefois consacré à JUTURNA.

Maintenant, comment accorder cette opinion avec le passage de Servius qui porte cette source près du NUMICIUS ? La plupart des géographes modernes ont placé le NUMICIUS au *Rio Torto*, afin de le rapprocher du *Lago di Giuturna ;* mais je ferai observer que la source du *Rio Torto*, bien que plus

1. Fast., l. II, v. 597.

2. Altlatinische, etc., p. 65. Il ne faut pas attacher toutefois à cette épithète une trop grande importance; car, outre qu'elle ne s'applique pas directement à la nymphe JUTURNA, mais seulement à ses compagnes, Ovide semble désigner par le nom de TIBERINIDES, non les seules nymphes qui président aux sources des affluents du Tibre, mais toutes celles qui ont rapport aux cours d'eau du LATIUM, car il dit dans le même passage :

« Convocat hic nymphas, Latium quæcumque tenebant, »

et plus bas il ajoute, en parlant des mêmes nymphes :

« .... adnuerant nymphæ Tiberinides omnes. »

3. « Le souvenir des anciennes superstitions est si vif chez le peuple, qu'aucun des habitants du *Monte Circello* n'oserait entrer dans la belle grotte que l'on trouve en haut de la montagne et que le peuple croit avoir servi de demeure à la *maga* ou magicienne Circé.... Ayant proposé à quelques paysans des environs de *Circello* de m'accompagner dans la grotte, tous me refusèrent, lorsqu'un soldat à grande moustache étant venu à nous, je leur dis : *En voilà un qui ne me refusera pas ;* mais l'homme aux moustaches, ayant appris de quoi il était question, s'enfuit à la seule proposition de me suivre chez Circé. » Bonstetten, Voyage dans le Latium, Genève, an XIII, p. 73.

rapprochée de ce lac que celle du *Rio di Pratica*, en est encore assez éloignée pour que le mot « juxta » de Servius ne puisse lui convenir. Il y a, ce me semble, un moyen de tout concilier, et l'on s'étonnerait qu'il ne se fût pas présenté à l'esprit des commentateurs et des géographes si, dans leurs études trop exclusives, ils ne perdaient souvent de vue les écrits mêmes des anciens poëtes. Le meilleur commentaire de Virgile, c'est Virgile lui-même. C'était l'opinion de Bonstetten, qui, sans chercher à faire un livre savant, a composé un travail fort remarquable sur l'Énéide. Si nous lisons attentivement les textes qui ont mentionné la nymphe JUTURNA, nous nous convaincrons facilement qu'elle était présente, et sur les bords du NUMICIUS, près de *Pratica*[1], et au *Lago di Giuturna*[2], et à Rome, dans le champ de Mars, près du temple de VESTA[3]. Les divinités troyennes ont en général suivi les progrès et les émigrations de la race latine. Quoi de plus naturel et de plus vrai tout à la fois que de montrer les descendants d'Énée, emportant avec eux leurs dieux, à l'exemple de leur ancêtre, et leur consacrant les bois, les sources, les collines de leurs nouvelles résidences? Sur les bords du NUMICIUS, où nous trouvons le premier établissement de la famille latine, nous rencontrons aussi le séjour primitif de ses dieux : aux environs de la ville d'Albe, de la grande colonie d'Ascagne, qui effaça bientôt l'ancienne métropole, les dieux et les nymphes se répandirent dans ces riantes vallées et s'en emparèrent. JUTURNA, qui présidait à l'humble source des bords du NUMICIUS, devint la nymphe d'un lac. Lorsque Rome fut fondée, elle attira à elle les dieux de LAVINIUM et d'ALBE, et la sœur de Turnus consacra par sa présence les eaux de la petite source du champ de Mars qu'elle rendit à la fois salutaires et saintes. Ne voyons-nous pas la célèbre ANNA SOROR, si malheureuse et si triste pendant sa vie, si joyeuse après sa mort, présider d'abord à l'une des sources du NUMICIUS, puis se retrouver aux environs de BOVILLÆ auprès du mont Albain, enfin, adopter plus tard une des fontaines voisines de Rome et du pont MILVIUS, pour y être plus facilement fêtée par le peuple? Ne voyons-nous pas la nymphe ALBUNEA rendre visite aux cascades de TIBUR? Sans déserter la vallée de LAVINIUM, la sage conseillère EGERIA ne vint-elle pas des bords du lac de *Nemi* jusqu'aux portes de Rome

1 Servius, ad Æn., passage cité plus haut.

2. Virg., Æn., l. XII, v. 138; — Ovid., Fast., l. II, v. 585 et suiv.

3. Den d'Hal., l. VI, c. 13; cf. Nardini, Roma Ant., l. V, c. v.

où elle partagea avec les Muses la petite vallée que domine le Cœlius? Picus et Faunus, les divinités du pays Laurentin, ne devinrent-ils pas les dieux protecteurs de la campagne de Rome[1], et ne vinrent-ils pas des bois sacrés de Lavinium et de Laurentum, se reposer auprès de la fraîche source ombragée par les chênes verts de l'Aventin[2]? La mythologie sert ici de flambeau à l'histoire, et l'on peut suivre en quelque sorte les déplacements de la race latine sur les traces de ses dieux. Comment se méprendre sur le sens des vers de Virgile, qui sont la confirmation évidente de l'opinion que je viens d'avancer en faveur de l'ubiquité de la nymphe Juturna :

« Extemplo Turni sic est adfata sororem,
Diva Deam, stagnis quæ fluminibusque sonoris
Præsidet : hunc illi rex ætheris altus honorem
Juppiter erepta pro virginitate sacravit.
Nympha, decus fluviorum, animo gratissima nostro,
etc.... [3] »

Est-ce à la nymphe d'une source obscure que Junon parle ainsi? Ce n'est plus la modeste sœur de Turnus, fixée sur les bords d'un ruisseau; sa vertu l'a grandie. Son empire s'étend à plusieurs sources, à de nombreux étangs; elle préside aux lacs et aux fleuves *sonores*. Plus tard, elle réside à la fois sur les rives du Numicius, au pied de l'Albain et dans le sein même de Rome.

Que ce soit à l'une ou à l'autre de ces sources que Pollux ait fait désaltérer son coursier couvert de la poussière de Régille, cela importe assez peu et je ne m'y arrête pas.

Quant au lacus Turni dont parle Columelle, c'est, je crois, la même chose que la source Juturna des bords du Numicius.

1. ..... poterunt ritum Picus Faunusque piandi
Prodere, Romani numen uterque soli.
Ovid., Fast., l. III, v. 292.

2. Lucus Aventino suberat niger ilicis umbra,
Quo posses viso dicere : Numen inest.
In medio gramen, muscoque adoperta virenti
Manabat saxo vena perennis aquæ.
Inde fere soli Faunus Picusque bibebant.
Ovid., Fast., l. III, v. 296.

3. Æn., l. XII, v. 138.

Fontaines d'Anna Perenna.

J'ai dit plus haut qu'Anna Perenna présidait à plusieurs sources. L'une d'elles se trouvait près de Rome, dans la direction du Pons Milvius. C'est, en effet, de ce côté du Submoenium qu'il faut chercher le Nemus Annæ Perennæ dont parle Martial[1]. C'est là que se faisait le joyeux pèlerinage dont Ovide nous a donné, dans ses Fastes, la charmante description. Car il serait absurde de le transporter sur les bords du Numicius, où était la première résidence d'Anna Perenna, d'autant plus que le passage d'Ovide commence par ces mots :

« Idibus est Annæ festum geniale Perennæ,
Haud procul a ripis, advena Tibri, luis,
Plebs venit.... », etc.[2],

et finit par ceux-ci :

« Quum redeunt, titubant... », etc. ;

ce qui serait tout à fait incompréhensible, si la source fêtée pendant les Ides eût été éloignée de 16 milles de Rome, distance où se trouvait l'autre fontaine d'Anna Perenna. C'est entre la Via Salaria et la Via Flaminia, ainsi que nous l'apprend Martial, qu'il faut placer celle dont parle Ovide[3].

1 ....
Hinc septem dominos videre montes
Et totam licet æstimare Romam;
Albanos quoque Tusculosque colles
Et quodcomque jacet sub Urbe frigus:
Fidenas veteres brevesque Rubras,
Et, quod virgineo cruore gaudet,
Annæ pomiferum nemus Perennæ.
Illic Flaminiæ Salariæque
Vectator pavet, essedo tacente,
Ne blando rota sit molesta somno;
Quem nec rumpere nauticum celeuma
Nec clamor valet helciariorum;
Quum sit tam prope Mulvius; sacrumque
Lapsæ per Tiberim volent carinæ.
Martial, l. IV, ep. LXIV.

2. Ovid., Fast., l. III, v. 523 et suiv.

3. M. Lacroix, dans son remarquable travail sur les Fastes d'Ovide, dit que le peuple traversait le Tibre pour se rendre au bois sacré d'Anna Perenna ; le poëte ne donne point à

J'établirai plus bas, à propos du NUMICIUS, que la première résidence d'ANNA PERENNA était sur les rives de ce fleuve célèbre, près de la petite chapelle moderne d'*Anna Petronella.*

Enfin il faut placer un des séjours d'ANNA PERENNA près des monts Albains. C'est cette même ANNA qui, sous les traits d'une vieille femme, venait de BOVILLÆ pour apporter des vivres aux plébéiens retirés sur le Mont sacré. Aussi, de toutes les divinités latines, ANNA était-elle la plus populaire, la plus fêtée par les pauvres gens, comme le donne à entendre Ovide dans la description mentionnée plus haut. Nous voyons, par le passage suivant, que l'ANNA de BOVILLÆ est bien *Anna Petronella :*

« Orta suburbanis quædam fuit Anna Bovillis;
  Pauper, sed multæ sedulitatis, anus.
Illa, levi mitra canos redimita capillos,
  Fingebat tremula rustica liba manu;
Atque ita per populum fumantia mane solebat
  Dividere : hæc populo copia grata fuit.
Pace domi facta signum posuere Perennæ,
  Quod sibi defectis illa tulisset opem [1]. »

ANNA a donc suivi la destinée des autres divinités du pays Laurentin, et a présidé aux rives du NUMICIUS, aux côteaux verdoyants de BOVILLÆ et à la source voisine du pont MILVIUS.

Lac d'Ostia.

Le lac d'OSTIA n'est qu'un étang salé que la mer a laissé lors du retrait de ses eaux, ainsi que je l'ai expliqué plus haut [2]. Sa forme a dû peu changer depuis les premiers temps de Rome. Selon la conjecture de Canina, c'est au XIVe siècle qu'il faut rapporter la formation de ce lac.

Les marais de LAURENTUM sont du côté du lac et de la mer.

entendre qu'il fallût franchir le fleuve, et Martial semble indiquer clairement que ce NEMUS était situé en deçà du Tibre, puisque c'était, en effet, en deçà du fleuve qu'avait lieu la bifurcation des voies Salarienne et Flaminienne que le poëte satirique semble associer au bois sacré d'ANNA PERENNA, dans le passage cité plus haut *in extenso*. Voy. Lacroix, Rech. sur la rel. des Rom. d'après les Fastes d'Ovide, Paris, 1846.

1. Fast., l. III, v. 667.

2. Voy. plus haut la Géologie.

Le Numicius.

L'emplacement du NUMICUS, ou mieux, NUMICIUS, n'est pas encore rigoureusement déterminé.

Bonstetten veut que ce ruisseau célèbre ait été près du Tibre, entre ce fleuve et LAURENTUM. Il fonde son opinion sur plusieurs passages de Virgile qui, selon lui, seraient inintelligibles si l'on ne supposait une très-petite distance entre les deux fleuves[1]. Il est vrai que, d'après Virgile, le NUMICIUS ne saurait être éloigné du Tibre, puisque les Troyens, le lendemain de leur débarquement, reconnaissent ce petit cours d'eau en explorant le pays. Il est vrai encore que ses rives étaient marécageuses, ce qui paraît convenir au ruisseau, anciennement canalisé, qui sert d'écoulement au lac d'OSTIA[2] et que l'on traverse sur un pont avant d'entrer dans le parc de *Castel Fusano*, en allant d'OSTIA à *Pratica*. En sortant de ce parc, à l'endroit même où l'on a reconnu le LAURENTINUM de Pline, est un autre petit cours d'eau, la *Focetta*, qui paraît à Bonstetten déjà trop éloigné du Tibre pour qu'on y puisse porter le NUMICIUS de Virgile. Mais, pour placer ce ruisseau entre LAURENTUM et le Tibre, il faudrait détruire tous les autres témoignages, ainsi que je le prouverai tout à l'heure. J'ajouterai que la position que je donne au NUMICIUS ne contredit point les passages de Virgile où il est parlé de ce petit fleuve. Le Latium de Bonstetten est le livre d'un philosophe et d'un artiste, aussi solide par le fond qu'agréable dans la forme; mais en se bornant à commenter Virgile, en n'empruntant aucun autre secours, l'auteur a dû

1. Bonstetten, Voyage dans le Latium, p. 83 et 84. Genève, an XIII.
Voici les passages de Virgile sur lesquels cet auteur s'appuie :

« Postera, cum prima lustrabat lampade terras
Orta dies, urbem et fines et littora gentis
Diversi explorant. Hæc fontis stagna Numici
Hunc Tibrim fluvium, hic fortes habitare Latinos »
Æn., l. VII, v. 148.

L'auteur remarque que le nom du Numicius est toujours associé à celui du Tibre dans Virgile :

« Qui saltus, Tiberine, tuos, sacrumque Numici
Littus arant,... » Æn., l. VII, v. 797.

« .... jussisque ingentibus urget Apollo
Tyrrhenum ad Tibrim et fontis vada sacra Numici. »
Æn., l. VII, v. 241

2. Bonstetten, Voyage dans le Latium, p. 120.

nécessairement commettre quelques erreurs, quoique la topographie de Virgile soit en général très-exacte. Car le poëte a pu dire, par exemple, sans manquer essentiellement à la vraisemblance, que les Troyens avaient exploré, le lendemain même de leur débarquement, les rives d'un ruisseau peu éloigné du Tibre, quoique en réalité ce ruisseau en fût distant de trois ou quatre lieues.

La religion qui avait consacré le Numicius, le bois de Jupiter Indiges qui s'élevait sur ses rives, les sources de Juturna et d'Anna Perenna qui y portaient le tribut de leurs eaux, enfin la réunion de tant de pieux souvenirs rendait ce petit fleuve considérable aux Romains. C'est pour cela que son nom revient sans cesse sous la plume du poëte et qu'il l'associe toujours au Tibre sacré : sur les rives du premier était le berceau de Rome; sur les rives de l'autre, le berceau de la race latine elle-même. Ce n'est pas sans intention que Virgile cite, parmi les lieux visités d'abord par les Troyens, les rives du Tibre et la source sacrée du Numicius, qui devait être à la fois si fatale à Énée et si glorieuse pour sa mémoire. On comprendra donc que le poëte, pour mettre ce ruisseau célèbre sous les yeux des Troyens qui devaient en immortaliser le nom, leur ait fait parcourir une distance un peu longue pour une première exploration. En plaçant le Numicius au *Rio di Pratica*, sa distance du Tibre ne serait que de quatre lieues. Les témoignages sont trop nombreux contre l'opinion de Bonstetten pour que je m'arrête plus longtemps à la réfuter. J'ai voulu seulement expliquer le sens des vers de Virgile et montrer qu'ils ne sont point incompatibles avec la conjecture que je propose. Il faut se rappeler toutefois que la description des lieux, dans le poëte d'Auguste, se rapporte seulement à l'époque où il vivait, et non pas au temps de son héros. Les Romains étaient très-ignorants de la géologie, et à peine avaient-ils eu l'idée de tirer des conséquences des faits intéressants qui se passaient sous leurs yeux. Je ne connais pas un seul auteur ancien qui ait parlé avec détail des phénomènes si sensibles que présentaient les atterrissements du Tibre. L'opinion de Bonstetten étant donc écartée, examinons celles des autres géographes :

1° Cluvier[1], d'Anville[2] et Kutscheit[3] placent le Numicius au *Rio di Pratica;*

1. Ital. ant., p. 894, ed. Elzev., 1624.
2. Tabul. Ital. ant., 1764.
3. Tabul. Geogr. ital. ant., sect. II, Berol., 1851.

2° Nibby et Gell[1], Westphal[2], Spruner[3], Cramer[4] et Bormann[5] le placent au *Rio Torto ;*

3° Enfin, Sickler[6], Kircher[7] et Reichard[8] le portent au *Rio di Nemi* qui coule près d'*Ardia* (Ardea).

De ces trois opinions, je n'hésite pas à adopter la première, qui est celle de Cluvier et de d'Anville. Voici mes raisons :

1° Virgile, en associant le nom du Numicius à celui du Tibre, semble donner à entendre qu'il n'existait entre eux aucun cours d'eau intermédiaire de quelque importance, et si Pline, dans son énumération, où l'ordre géographique est exactement suivi, m'empêche d'être d'accord avec Bonstetten, il ne m'empêche pas de l'être avec Virgile : « .... In principio est « Ostia colonia a romano rege deducta, oppidum Laurentum, Lucus Jovis « Indigetis, Amnis Numicius, Ardea, etc....[9] »

Le *Rio di Pratica* est le premier cours d'eau important que l'on rencontre au sud de l'embouchure du Tibre.

2° Denys d'Halicarnasse dit positivement qu'Énée fut tué près de Lavinium, que son corps ne fut point retrouvé, ce qui donna à penser qu'il était tombé dans le fleuve près duquel on avait combattu, et que les Latins, pour honorer sa mémoire, lui élevèrent un temple avec cette inscription : A Jupiter Indiges qui calme les eaux du Numicius[10].

Lavinium est à *Pratica*, le Numicius ne peut donc être que le *Rio di Pratica.* Le passage d'Aurelius Victor confirme celui de Denys : « Æneam....

1. Voy. Carta de' dintorni di Roma.
2. Agri Romani tab., Berol., 1829.
3. Spruneri, Atl. ant., n° xii, Gothæ, Justus Perthès.
4. Voy. Ital. ant. et nov., pars Australis, auctore J. A. Cramer, Oxford, 1825.
5. Bormann, Altlatinische, etc., Halle, 1852, p. 60.
6. Sickl. Alman., II, p. 208.
7. P. 49. Voy. Bormann, Altlatinische, etc., p. 60.
8. Reichardi orb. terrar. antiq. tab. XI, Norimbergæ, 1823.
9. Hist. nat., l. III, c. ix, éd. Lem.
10. Den., l. I, c. xv', § 2. Voici le texte grec :

« ...... Μάχης δὲ γενομένης καρτερᾶς, οὐ πρόσω τοῦ Λαουϊνίου, καὶ πολλῶν ἑκατέρωθεν ἀπολομένων, τὰ μὲν στρατεύματα νυκτὸς ἐπελθούσης διελύθη, τὸ δὲ Αἰνείου σῶμα φανερὸν οὐδαμῇ γενόμενον, οἱ μὲν εἰς θεοὺς μεταναστῆναι εἴκαζον, οἱ δ' ἐν τῷ ποταμῷ, παρ' ὃν ἡ μάχη ἐγένετο, διαφθαρῆναι. Καὶ αὐτῷ κατασκευάζουσιν οἱ Λατῖνοι ἡρῷον, ἐπιγραφῇ τοιᾷδε κοσμούμενον· ΠΑΤΡΟΣ ΘΕΟΥ ΧΘΟΝΙΟΥ, ΟΣ ΠΟΤΑΜΟΥ ΝΟΜΙΚΙΟΥ ΡΕΥΜΑ ΔΙΕΠΕΙ. »

« castra sub Lanuvio collocasse..... copias in aciem produxisse circa Nu-
« mici fluminis stagnum...., etc.... [1] »

3° Anna Perenna, pour échapper à la jalousie de Lavinia, se réfugie dans le sein du NUMICIUS, et elle devient une nymphe du fleuve : « Je suis une nymphe du paisible NUMICIUS; retirée au fond de ses eaux intarissables, je m'appelle Anna Perenna [2]. » Il est donc impossible de ne pas associer la nymphe au fleuve; or la source consacrée à la sœur de Didon, l'emplacement même du temple où les Romains lui rendaient leurs hommages, il y a vingt siècles, existent encore, et son nom se retrouve dans la petite chapelle de *S^e Anna Petronella*, située sur une hauteur près des rives du *Rio di Pratica*. D'après une règle constante en Italie et en Grèce, les lieux consacrés au culte païen ont été convertis en églises chrétiennes, et même le nom ancien s'est souvent conservé, soit avec une altération, comme pour la chapelle de *S^e Anna Petronella*, soit comme addition au nom chrétien, comme *S^a Maria sopra Minerva, S. Lorenzo in Lucina*, etc.

Telles sont les preuves qui me paraissent concluantes en faveur du *Rio di Pratica* ou *Rio di Turno*.

Voyons sur quoi se fonde l'opinion des savants qui veulent placer le NUMICIUS au *Rio Torto*.

Ce qui a déterminé quelques géographes à placer le NUMICIUS au *Rio Torto*, c'est la proximité de la source du fleuve moderne avec le *lago di Giuturna*, proximité qui semble justifier l'expression de Servius en parlant de JUTURNA « *juxta Numicum.* » J'ai combattu plus haut cette opinion au sujet de JUTURNA.

Bormann[3] allègue en outre que le *Rio Torto* est plus grand et qu'Énée y a trouvé plus d'eau pour s'y noyer; en second lieu, que la description d'Ovide, au livre XIVe des *Métamorphoses*[4], est plus conforme à l'aspect que présente aujourd'hui le *Rio Torto* qu'à celui du *Rio di Pratica*. Troisièmement, que les eaux du NUMICIUS étaient silencieuses comme il paraît par un passage des *Fastes* d'Ovide, dans l'épisode d'ANNA PERENNA, et que les eaux du *Rio Torto* sont en effet silencieuses.

Je répondrai d'abord qu'Énée aurait dû, en effet, trouver assez peu d'eau

1. Aurel. Victor, de origine gentis Romanæ, c. XIV.
2. Voy. tout l'épisode d'Anna Perenna dans Ovide. Fast., l. III, v. 523-657.
3. Altlatinische, etc., p. 59 et suiv.
4. V. 598.

dans le *Rio di Pratica* pour réussir à s'y noyer; mais Aurelius Victor y a pourvu : « Ubi cum acerrime dimicaretur, subitis turbinibus infuscato aere, « repente cœlo tantum imbrium effusum...., etc. » La pluie abondante qui avait accompagné l'orage avait dû considérablement accroître les eaux du fleuve. Servius, en outre, en rapportant une tradition religieuse, dit que le fleuve n'est plus le même que du temps d'Énée : « Post paulatim decrescens, « in fontem redactus.... » Or, comme il ne s'agit que de l'époque fabuleuse d'Énée, les traditions ont une grande importance, et ce passage de Servius nous apprend que c'était une croyance chez les Romains que le NUMICIUS avait considérablement diminué. La géologie du bassin du Tibre pourrait confirmer la légende romaine. Il n'est point inusité de voir, dans cette contrée, les sources se tarir ou se déplacer.

Je passe au second motif; voici le passage d'Ovide mentionné plus haut et sur lequel on se fonde pour placer le NUMICIUS au *Rio Torto :*

« Littus adit Laurens, ubi tectus arundine serpit
In freta flumineis vicina Numicius undis. »

Le *Rio Torto* est couvert de roseaux et coule lentement; cela est vrai, mais cette dernière remarque se peut appliquer aussi au *Rio di Pratica*, et, s'il n'est plus couvert de roseaux, après tant de siècles, nous ne pouvons guère nous en étonner.

Troisième motif : les eaux du Numicius étaient tranquilles, car Ovide a dit dans les *Fastes*, au vers 652 du livre III :

« Sustinuit tacitas conscius amnis aquas...; »

ce qui ne veut pas dire qu'elles fussent tranquilles, mais que le dieu du fleuve, pour plaire à la nouvelle nymphe, les rendit telles. Il est vrai que le poète ajoute plus bas, au vers 653 :

« .... Placidi sum Nympha Numici. »

Cependant les eaux du NUMICIUS n'ont pas toujours été tranquilles, d'après le témoignage même d'Ovide. Elles étaient bruyantes avant d'avoir donné retraite à la sœur de Didon, car on lit au vers 647 :

« Corniger hanc tumidis rapuisse Numicius undis
Creditur.... »

Devenues pendant longtemps calmes et silencieuses, aujourd'hui elles sont agitées de nouveau, car elles alimentent le petit moulin de *Pratica;* ce

dont on ne saurait rendre responsable ni le Pater Indiges, ni la nymphe Anna Perenna, ni le poëte qui l'a chantée.

Il reste donc, comme seul argument en faveur du *Rio Torto*, qu'il a des roseaux et que le *Rio di Pratica* n'en a point.

Examinons maintenant les preuves produites par Kircher et Sickler en faveur du *Rio di Nemi*.

Sickler s'appuie sur ce que le bois de Jupiter Indiges est chez les Rutules, au rapport de tous « les historiens érudits; » or, poursuit-il, le Numicius étant voisin du bois de Jupiter Indiges, il doit être chez les Rutules et ne peut être autre que le *Rio di Nemi*.

J'avoue, avec Bormann, ne point connaître ces historiens érudits qui ont dit que le bois de Jupiter Indiges était chez les Rutules. Mais Denys place, comme nous l'avons vu, le bois de Jupiter Indiges près de Lavinium à *Pratica*, et Aurelius Victor confirme le témoignage de Denys. L'érudition de ces deux écrivains doit nous suffire.

Voici un second argument qui paraît avoir plus d'importance que le premier : Sickler prétend prouver que la Via Ardeatina était aussi appelée Via Numici. Il en conclut que le Numicius était le fleuve qui se trouve coupé par la voie un peu avant Ardea; or ce fleuve est le *Rio di Nemi*.

Mais, en supposant le titre de Via Numici authentique, ce qui est fort douteux[1], cela ne prouverait pas que le Numicius fût le *Rio di Nemi*, puisque la Via Ardeatina coupe aussi le *Rio Torto* — et, en second lieu, il n'est pas nécessaire qu'une route coupe un fleuve pour en recevoir le nom. Il serait même plus naturel de supposer qu'elle eût pris le nom d'un fleuve consacré par la religion parce qu'elle conduisait aux rives ou à la source de ce fleuve, que parce qu'elle l'aurait traversé. Peut-être la Via Ardeatina n'a-t-elle porté le nom de Via Numici que jusqu'à l'embranchement qui se trouvait sur la droite, vers le 14e mille, et qui se rendait à Lavinium, en suivant la direction de l'aqueduc dont on voit les ruines en cet endroit.

Il est donc hors de doute pour moi, 1° que le Numicius est le *Rio di Pratica;* 2° que la chapelle de *Sa Anna Petronella* est le petit temple d'Anna Perenna, et que c'est la source la plus voisine de cette chapelle qui était consacrée à la nymphe; 3° que la source Juturna est une de celles qui

1. Je ne connais d'autre Via Numici que celle qui servait d'embranchement à la voie Appienne dans son prolongement jusqu'à Brindes à travers le Samnium.

alimentent le NUMICIUS, appelé lui-même, encore aujourd'hui, *Rio di Turno*, en mémoire du frère de la déesse; enfin, que le LUCUS JOVIS INDIGETIS était sur le bord de ce petit fleuve et sur sa rive droite, comme l'indique le passage de Pline que j'ai déjà cité.

La fontaine Albunea et l'oracle de Faune.

L'ALBUNEA de Virgile, source sulfureuse que Servius confond mal à propos avec les AQUÆ ALBULÆ, ainsi que je l'ai marqué plus haut, était à la *Solforata d'Altieri*. Volpi l'avait soupçonné et Bonstetten l'a démontré dans son judicieux commentaire. Il suffit de lire la description qu'il fait de cette source sulfureuse et de la rapprocher des vers de Virgile :

« Je sentis une forte odeur de soufre. J'avais dit à mon guide que je voulais aller voir le petit lac de Turnus; il m'en dépeignit un autre à un quart de lieue de la route. J'y allai. La forte odeur de soufre que je sentais me faisait espérer de trouver quelques vestiges de volcan. Nous prîmes à la droite du grand chemin, le long du coteau où je vis bientôt des roches nues, blanches, jaunes et rougeâtres, comme j'en avais vu tout au haut du Vésuve. Nous voilà dans un vallon assez étroit. A un quart de lieue plus loin, je vois une eau blanche serpenter lentement à travers le gazon; le sentier tournait avec le coteau. Tout à coup j'aperçois un petit étang d'une eau laiteuse d'où s'échappaient de grosses bulles d'air et dont on faisait fortement bouillonner l'eau en la remuant. Le terrain tout à l'entour était blanc et le bassin se trouvait placé sous un rocher volcanique tout blanc, presque à pic, assez élevé, où l'on voyait à travers les herbes des traces de plusieurs cascades qui devaient tomber dans le bassin, par-dessus l'entrée d'une caverne faite de main d'homme, à ce qu'il me semblait. Elle avait quatre à cinq pieds de haut environ, quinze de profondeur, sur six à sept de large. Je la trouvai pleine de cette eau bouillante dont les pétillements fréquents et le sifflement léger produisaient dans cette voûte mille bruits bizarres. Qu'on se représente l'antique forêt qui s'étendait entre Laurente et Albe (dans laquelle Nisus s'engagea), ces arbres touffus, ce profond silence, cette obscurité mystérieuse, cette odeur de soufre concentrée dans l'épaisseur de l'ombrage et ces roches éclatantes, cette muraille blanche d'où se précipitait de partout une eau bouillante qui allait tomber sur une terre blanchâtre, dans un petit bassin blanc où l'eau, quoique froide, dé-

gageait avec bruit de grosses bulles d'air, pétillait comme du feu et produisait dans la caverne mille sons et sifflements bizarres....[1] »

Voici maintenant la description de Virgile :

« At rex sollicitus monstris oracula Fauni
Fatidici genitoris adit, lucosque sub alta
Consulit Albunea nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat, sævamque exhalat opaca mephytim. »

Le bois sacré qui entourait cette source a disparu. Il n'est pas nécessaire, je pense, d'insister sur l'invraisemblance de l'opinion de Servius qui place l'oracle domestique de LATINUS dans un territoire étranger, situé à 40 milles de LAURENTUM.

Les bois sacrés étaient très-répandus sur cette côte : celui de JUPITER INDIGES était le plus voisin, celui de PICUS était sur la hauteur qui domine LAURENTUM, celui de PILUMNUS était près d'ARDEA, celui de HELERNUS était près du Tibre, ainsi que celui de STIMULA qui était vers l'embouchure du même fleuve, enfin celui de SILVANUS était au delà du Tibre, près de CÆRE.

Aquæ Ardeatinæ.

Il existe près d'ARDEA d'autres sources sulfureuses, FONTES SULPHURATI, d'après Vitruve[2]. Elles se trouvent au sud d'*Ardia*, à *la Solforata.*

Le Lacus Regillus.

Les avis des savants sont très-partagés sur la position du fameux LACUS REGILLUS. Nibby a cru retrouver l'emplacement de ce lac entre *Frascati* et *Monte Porzio*[3]. On voit, en effet, au-dessous de cette dernière colline, à l'ouest, un vaste cratère, rempli d'un sédiment lacustre, à présent desséché et appelé *Pantano Secco*. Mais M. Canina pense (et c'est de lui-même que je le tiens) que, aux époques historiques, ce lac n'a jamais existé[4].

D'autres géographes modernes proposent le *Laghetto*, qui se trouve au pied de la *Colonna*, près de la colline appelée *Monte Falcone*. Cette opinion

1. Bonstetten, Voyage dans le Latium. Genève, an XIII, p. 206 et suiv.

2. L. VIII, c. III.

3. Voy. la carte de Gell et Nibby, et la dissertation de ce dernier, Analisi, t. II, p. 166. Roma, 1837.

4. Nibby assure qu'il existait encore au XVIIe siècle et que les Borghèse l'ont fait dessécher. Mais comment expliquer alors qu'il ait passé inaperçu aux yeux de Fabretti et de Cluvier, l'un écrivant en 1680 et l'autre au commencement du XVIIe siècle? Voy. leurs cartes.

était généralement adoptée au temps de Cluvier[1]. Elle a été suivie après lui par Westphal[2], Reichardt[3], Spruner[4], d'Anville[5], Kudscheit[6], Cramer[7], etc.; enfin cette position, au *laghetto*, a été présentée par Gell et Nibby[8] dans leur carte en même temps que l'autre position à *Pantano Secco*.

Canina place le Lacus Regillus en Algide, au plus septentrional des deux petits lacs que l'on trouve à l'extrémité de la vallée de *Molara*, près du défilé que suit la Via Latina pour sortir des monts Albains.

Tite Live dit que le Lacus Regillus était dans la campagne de Tusculum : « in agro Tusculano[9]. » Or, en le plaçant au *Laghetto della Colonna*, on ne se conforme pas mieux à l'indication de l'historien latin, qu'en le portant au petit lac de la vallée de *Molara*. Cette vallée semblerait même avoir été une dépendance de Tusculum plutôt que la plaine de la *Colonna*, qui était proprement la campagne de Labicum.

Si, d'autre part, on lit attentivement le récit très circonstancié de Denys d'Halicarnasse[10], on se rangera, sans hésitation, à l'avis de M. Canina.

Voici le résumé de la narration de Denys:

Le dictateur Postumius se met en marche ; il fait si grande diligence qu'en une nuit, il arrive auprès du camp des Latins fortement établi près du Lacus Regillus. Il asseoit son camp sur une haute colline, de difficile accès, d'où il domine la position des ennemis.

Les chefs de l'armée latine tiennent conseil; ils proposent de mettre le dictateur en échec avec une partie de leurs troupes, tandis que le reste se portera en avant, pour surprendre Rome.

Pendant qu'ils délibèrent, le consul T. Virginius, qui, la nuit précédente, a forcé sa marche, paraît tout à coup avec son corps d'armée et vient camper à peu de distance du dictateur, sur une autre éminence, de

1. Ital. ant., p. 945, ed. Elzev., 1624.
2. Agri rom. tab., déjà citée.
3. Orbis terrarum antiquus. Tab. XI. Nuremberg, 1823.
4. Atl. ant. Tab. XII. Gotha.
5. Tab. Ital. ant., 1764.
6. Tab. geogr., Ital. antiq., sect. IV. Berolini, 1851.
7. Ital. antiq. et nov., pars Austral., Joseph Parker, Oxford, 1825.
8. Voy. leur carte déjà citée.
9. L. II, c. XIX.
10. L. VI, c. II, § 4 et suiv.

telle sorte que les Latins, menacés de deux côtés à la fois, ne peuvent plus opérer leur mouvement en avant.

C'est alors que Postumius détache son lieutenant Æbutius avec l'ordre de s'emparer, en tournant l'ennemi, d'une hauteur qui commande l'unique route par laquelle les Latins peuvent recevoir des vivres et du secours. Æbutius part avec la nuit, il traverse une forêt où il ne trouve aucun chemin frayé et, sans être découvert, prend position sur la montagne que le dictateur lui a désignée. Lorsque les Latins s'aperçoivent que toute communication avec le pays d'où ils attendent des renforts est interceptée, ils tentent une vive attaque contre Æbutius et sa troupe, mais ils échouent dans cette manœuvre. Cependant la cavalerie romaine, qui garde les avenues, arrête des courriers chargés d'annoncer aux généraux latins que les Volsques et les Herniques s'apprêtent à venir à leur aide. Les Romains, ainsi avertis, préviennent l'arrivée de ces nouveaux ennemis et engagent aussitôt la bataille. Suivent la harangue de Postumius et le récit de l'action.

Presque aucune des circonstances que je viens de rapporter ne peut s'appliquer à la position du *Laghetto della Colonna;* toutes, au contraire, s'accordent avec la position du petit lac de la vallée de *Molara*.

1° Le *Laghetto della Colonna* est à 13 milles de Rome. Postumius n'eût pas eu besoin de précipiter sa marche pour franchir en une nuit une distance de quatre lieues et demie. Le lac de la vallée de *Molara* est au 20° milliaire de la Via Latina. On comprend que le dictateur a dû se hâter pour faire parcourir à son armée, en une nuit, une distance de près de sept lieues.

2° Le dictateur occupe une hauteur; le consul en occupe une autre. Auprès du *Laghetto della Colonna*, il n'existe qu'une seule colline, le *Monte Falcone;* puis, à quelque distance, au sud, l'éminence qu'occupe la ville de la *Colonna* (Labicum) et qui, dès lors, ne pouvait pas servir à l'établissement d'un camp. Les Latins forment le dessein d'enfermer Postumius et de l'assiéger dans son camp. Or, si l'on suppose l'armée romaine placée à *Monte Falcone*, colline isolée au milieu de la campagne, le projet des Latins est inexécutable. Si nous nous transportons à la vallée de la *Molara* tout entourée de hautes montagnes, nous pourrons placer le dictateur à *Monte Fiore;* le consul, sur l'un des sommets voisins, et les Latins auraient bien pu songer alors à enfermer l'armée de Postumius dans une vallée qui n'offre

que deux issues, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, toutes deux dans la direction de la Via Latina.

3° Comment les Romains, à leur tour, seraient-ils parvenus à enfermer leurs ennemis et à rompre leurs communications, si les armées s'étaient trouvées en présence dans une campagne ouverte de toutes parts? Transportons-nous dans la vallée de la *Molara;* les deux armées romaines, en prenant leurs positions à l'ouest du camp des Latins, ferment une des deux issues. Æbutius, détaché avec sa troupe, traverse pendant la nuit la forêt qui couvre les flancs de la montagne de *Rocca Priora*, se porte sur la hauteur qui domine le défilé par où passe la Via Latina et se rend ainsi maître de la seconde issue.

Il est donc démontré pour moi : 1° qu'il est impossible de concilier le récit de Denys avec la position du *Laghetto della Colonna;*

2° Que le Lacus Regillus est en Algide, au lac de la vallée de *Molara*, près de l'*Osteria dell' Aglio.*

Lacus Albanus. Lacus Nemorensis. Fons Egeriæ.

Les positions du Lacus Albanus et du Lacus Nemorensis, ainsi que celle de la fontaine Egeria située sur ses rives, sont trop connues pour que j'aie rien à ajouter ici à ce qu'en rapporte Cluvier. Mais j'aurai occasion d'en parler plus bas en décrivant les lieux historiques qui les entouraient. Canina a donné une description de l'Emissarium du *Lago di Nemi* qui servait à déverser le trop-plein de ce lac dans celui d'Aricia.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE III.

LES VOIES ROMAINES.

§ I. — LES ITINÉRAIRES ANCIENS.

Nous possédons trois monuments principaux sur les voies romaines :

L'Itinéraire d'Antonin, qui date de cet empereur;

La Table de Peutinger, de l'époque de Théodose Ier ou de Théodose II, et qui serait par conséquent de la fin du IVe siècle, ou du commencement du Ve[1];

L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, qui semble de très-peu de temps postérieur à la Table Théodosienne, mais dont la date exacte n'est pas connue.

J'insiste sur la différence d'époque des deux premiers Itinéraires, car de fréquentes observations m'ont conduit à considérer comme très-faux le système qui consiste à combiner les distances fournies par ces divers monuments, et comme très-inutiles les efforts qu'on a faits jusqu'à présent pour les accorder entre eux. Il est aussi impossible de concilier les différentes distances qu'ils nous fournissent, que de faire cadrer nos routes modernes avec celles de l'époque de Louis XIV. Je n'ai pas besoin de dire que, sur presque tous les points, l'on trouverait de notables différences. Si les villes et les bourgades ne changent point de place, les voies qui les relient entre elles ne présentent plus le même parcours. L'art de l'ingénieur a su éviter, dans les pays montagneux, les pentes trop rapides et nous a donné des routes plus longues, il est vrai, mais plus commodes et plus sûres. Sur d'autres points, au contraire, les courbes tracées par les routes se sont plus

1. Voy. le Mém. de M. d'Avezac lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur les deux Itinéraires.

rapprochées de la ligne droite, soit que l'on n'eût plus les mêmes intérêts privés à ménager, soit que l'importance des localités ait varié et que le mouvement industriel et commercial, en se déplaçant, ait modifié le tracé des grands chemins. La même chose a eu lieu chez les Romains. Il faut donc tenir compte de toutes les circonstances qui ont dû amener des changements dans la direction des voies publiques de l'Empire, depuis le II[e] siècle jusqu'au V[e], et ne pas chercher à combiner et à accorder entre eux des Itinéraires dressés à des époques si différentes.

J'ai remarqué que les distances fournies par la Table de Peutinger sont, presque partout, plus longues que celles de l'Itinéraire d'Antonin, et particulièrement dans les pays montagneux. On comprend en effet que, tous les services publics étant plus compliqués à cause de la hiérarchie administrative, militaire et financière établie sous Dioclétien et sous Constantin, les routes dussent être plus commodes, mieux entretenues et, par conséquent, présenter des pentes mieux ménagées[1]. Je ne vois pour ainsi dire point de différence entre les trois Tables pour les routes qui, à notre connaissance, n'ont point changé de direction depuis la République jusqu'à la fin de l'Empire.

§ II. — LE RAPPORT DU MILLE ROMAIN AVEC LE MÈTRE DÉFINITIVEMENT FIXÉ.

Je rappellerai ici l'importante rectification faite récemment dans la mesure du mille ancien comparé au mètre.

Ideler, dans son savant mémoire sur les mesures anciennes[2], avait trouvé que le pied romain égalait

M. 0,2955.

M. Canina, dans sa grande carte de la campagne romaine, publiée en 1845, avait fixé le rapport du pied romain au mètre à

M. 0,297.

1. J'ai mesuré avec soin la distance entre Briançon et Suse par la route actuelle à travers les Alpes, vers le mont Genèvre, et je l'ai comparée avec celles que nous fournissent les Itinéraires anciens; j'ai trouvé les rapports suivants :

	Itin. d'Anton.	*Table de Peut.*	*Route actuelle.*
De Briançon à Suse...	34 milles.	36 milles.	
	(50 kil. 413 m.)	(53 kil. 379 m.)	55 kil. et demi.

2. Il a été reproduit en français à la suite de la traduction de Ptolémée par l'abbé Halma.

Or, le mille romain étant de 5000 pieds juste, on obtenait le rapport suivant :

D'après Ideler, 1 mille = M. 1477,50.

D'après Canina, 1 mille = M. 1485,00.

Mais le savant italien ayant fait mesurer avec soin la colonne Trajane, qui avait juste 100 pieds romains, a trouvé :

M. 29,655.

Il a donc obtenu le rapport suivant, qui est certain et définitif :

Le pied romain = M. 0,29655.

Donc

1 mille = M. 1482,75.

Je remarque que les 3 milles romains reproduisent presque exactement notre ancienne lieue légale de France :

3 milles = M. 4448,25.

L'ancienne lieue légale de France = M. 4444,00.

La différence entre les 3 milles anciens et la lieue de poste de 4 kilomètres est donc de

M. 448,25.

§ III. — IL FAUT COMPTER LES MILLES DES VOIES ROMAINES A PARTIR DE L'ENCEINTE DE SERVIUS TULLIUS.

Les deux enceintes de l'ancienne Rome ont été retrouvées et peuvent être tracées l'une et l'autre avec certitude. Ce sont : l'enceinte dite de Servius Tullius et l'enceinte dite d'Aurélien ; cette dernière a été refaite et agrandie sur plusieurs points par Honorius. La première est entièrement embrassée par la seconde. Les géographes ont été longtemps incertains sur le point de départ des milles. Devaient-ils se compter à partir du mille d'or qui était au FORUM, ou bien à partir de l'une des deux enceintes ? Ces doutes ne sauraient plus exister. Westphal avait compté les milles sur sa carte à partir de l'enceinte de Servius Tullius. Les bornes qu'on a retrouvées en place confirment l'opinion suivie par le géographe allemand.

Le premier milliaire de la voie Appienne, qui est placé aujourd'hui sur la balustrade du Capitole, a été trouvé non loin de la porte *S. Sebastiano*, au *casino della villa Casali*. La place où il fut découvert prouve que l'on com-

mençait à compter de la porte Capena de l'enceinte de Servius, et non de la porte Appia de l'enceinte d'Aurélien[1]. Ce premier milliaire est en marbre blanc; on y lit les deux inscriptions suivantes :

I

IMP · CAESAR
VESPASIANVS · AVG
PONTIF · MAXIM
TRIB · POTESTAT · VII
IMP · XVII · P · P · CENSOR
COS · VII · DESIGN · VIII

IMP · NERVA · CAESAR
AVGVSTVS · PONTIFEX
MAXIMVS · TRIBVNICIA
POTESTATE · COS · III · PATER
PATRIAE · REFECIT

§ IV. — VIA APPIA.

Je commence par la via Appia, la plus célèbre des voies romaines, sur laquelle on a tant écrit jusqu'à nos jours[2]. Les importantes fouilles qu'on a entreprises sur cette voie, et qui sont à peine terminées, ont mis à découvert la longue suite de tombeaux qui se trouvent entre Rome et Bovillæ. L'espace considérable compris entre le 5e et le 12e mille a été exploré dans ces derniers temps à la gloire du pontificat de Pie IX. L'étude de cette topographie est donc toute nouvelle. Ces travaux ont été dirigés avec une profonde intelligence et une rare habileté par le savant ingénieur en chef M. Luigi Canina. L'Institut archéologique de Rome s'occupe, dans ses séances, de constater les découvertes à mesure qu'elles se font, de les mettre en lumière et d'en produire les résultats dans le monde savant. Enfin Borghesi, le patriarche de l'épigraphie; Cavedoni, le célèbre numismatiste; les savants Visconti, Henzen, Jacobini, Rossi, Campana, Pietro Rosa, par l'autorité que leur donnent une érudition profonde, une critique

1. Les textes confirment le témoignage des fouilles. Voy. Canina, Annali dell' Instituto di corrisp. arch., 1851, Esposizione topogr. della prim. part. dell' antic. via Appia.

2. Voy. la bibliographie de la voie Appienne, à la fin de cet ouvrage : Appendice.

exercée et des connaissances spéciales, ont répandu sur les fouilles de la voie Appienne l'intérêt le plus vif et le plus neuf. Guidé par les doctes conseils et les précieuses indications de plusieurs d'entre eux, j'ai visité moi-même, leurs livres à la main, cette immense nécropole de quatre lieues; j'ai pu apprécier les beaux résultats auxquels ils sont parvenus, et c'est pour ainsi dire le résumé de leurs travaux que je présente ici. Je n'ose y ajouter qu'un petit nombre d'observations personnelles que j'ai faites en suivant les pas de tant d'hommes dont les noms sont illustres dans la science.

La porte Capena.

La porte Capena n'existe plus, mais on connaît sa position à quelques mètres près. Les murs de Servius Tullius suivaient le flanc oriental du Coelius, comprenant dans Rome l'espace occupé par l'église *S. Stefano rotondo* et la *villa Mattei*. C'est précisément au-dessous de cette *villa*, et tout près de l'endroit où la rue moderne dite *della porta S. Sebastiano* coupe le petit ruisseau de la *Marrana*, que se trouvait la porte Capena[1]. L'eau Marcia passait au-dessus de cette porte d'après le témoignage de Frontin[2], confirmé par Juvénal[3] et par Martial[4]. Les thermes de Caracalla étaient en dehors des anciens murs de Servius; mais ils étaient compris dans l'enceinte dite d'Aurélien. Il ne faut pas cependant que ce nom d'enceinte d'Aurélien nous trompe : cet empereur n'est assurément pas le premier qui ait reculé, de ce côté, l'enceinte de Rome. C'est entre les règnes de Trajan et de Caracalla qu'il faut placer, je crois, cette extension des murailles de la ville au sud; car il paraît assuré que Caracalla n'a point construit ses thermes en dehors de la ville; d'autre part, Juvénal nous représente Umbricius sortant de Rome par la porte Capena :

« Substitit ad veteres arcus madidamque Capenam, » etc.....

C'était donc encore l'enceinte dite de Servius qui terminait la ville au temps du poëte.

1. Voy. le petit plan de Rome tracé sur la carte de Westphal.
2. Voy. plus bas, les Aqueducs.
3. Juvénal, il est vrai, ne nomme point la Marcia, mais il désigne clairement un aqueduc comme passant au-dessus de la porte Capena par ces mots : « ... Madidamque Capenam. » Sat. III, v. 11.
4. Même observation que pour Juvénal : « Grandi gutta pluentem. » L. III, epig. XLVII.

Ier MILLE.

Si, du point que j'ai indiqué comme étant l'emplacement de la porte CAPENA, nous suivons la ligne des tombeaux, nous ne nous écarterons pas sensiblement de la route moderne dite *via della porta S. Sebastiano*. Cette *strada* représente donc à peu de chose près la direction de l'ancienne VIA APPIA. Cependant, elle n'a pas dû toujours suivre cette ligne courbe dans le parcours du premier mille, ainsi que je tâcherai de l'établir bientôt.

1. Le premier objet qui frappe les yeux, à gauche, en partant de l'endroit où était la porte CAPENA[1], c'est le petit ruisseau appelé aujourd'hui *la Marrana*, qui arrose l'étroite vallée comprise entre le CŒLIUS et le *Monte d'Oro*, et dans laquelle s'élève aujourd'hui l'église *S. Sisto*. C'est la fameuse vallée d'EGERIA, placée très-mal à propos par les anciens géographes dans la *Caffarella*, à 2 milles de Rome. Il suffit de lire les vers si connus de Juvénal (3e satire) pour se convaincre que la source et la grotte de la Nymphe, le bois sacré, le temple des Muses[2], étaient dans cet étroit vallon, désert et triste aujourd'hui, mais si animé, au temps de Juvénal, par la population de mendiants qui avait déjà mis en fuite la sage conseillère de Numa. — C'est aussi dans cette petite vallée que devait être la fontaine de Mercure ou plutôt l'AQUA MERCURII dont parle Ovide :

« Est aqua Mercurii portæ vicina Capenæ.
Si juvat expertis credere, numen habet[3]. »

2. Je ne parle pas des thermes de CARACALLA, situés à droite en face de la vallée d'EGERIA ; ils ont été savamment restitués par Canina, et ses dessins ont été reproduits et publiés par un jeune architecte français.

3. D'après Strabon[4], la séparation de la VIA APPIA et de la VIA LATINA avait lieu à quelque distance de la porte CAPENA. Cette bifurcation, extérieure à la ville à l'époque du géographe grec, fut enfermée dans l'enceinte d'Aurélien. Aussi ouvrit-on une porte, la porte LATINA, pour donner passage à cette voie. La séparation des deux routes devait avoir lieu à l'endroit

1. Voy., pour cette topographie du premier mille, le Plan topograph. de Rome mod. de Letarouilly, architecte. Paris, 1841.

2. On sait, par un passage (cité plus haut) de Tite Live, l. I, c. XXI, que ce temple était dans la vallée d'Égérie : « .... fons et lucus Egeriæ Camenis dicati.... »

3. Fast., l. V, v. 673.

4. Lib. V, c. VII, éd. fr. Duth. et Gossel.

même de la *via della porta S. Sebastiano* où l'on trouve, à gauche, la *via della porta Latina*, vis-à-vis l'église *S. Cesareo.* La porte Latina, fermée aujourd'hui, est parfaitement reconnaissable.

4. C'est mal à propos que Nibby place le Fanum et le Clivus Martis à droite, avant la *porta S. Sebastiano.* Le monument de Salvia Marcellina a permis de fixer exactement la position de ce temple au delà des murs d'Aurélien et du 1er mille[1]. J'en parlerai bientôt.

5. A gauche, dans la *Vigna* n° 13, dite *Vigna Sassi*, sous le pape Pie VI, on découvrit le tombeau des Scipions en 1780. Le sénateur vénitien Angelo Querini a recueilli précieusement les dépouilles de ces héros, et les a transportées dans sa maison de campagne d'*Altichiero* près de Padoue. Toutes les inscriptions ont été publiées depuis longtemps. Le sarcophage de L. Scipio Barbatus, consul l'an de Rome 456, est au Vatican[2]. J'en reproduis l'inscription archaïque, afin qu'on puisse la comparer avec celles que j'aurai à citer plus loin :

. CORNELIVS · LVCIVS · SCIPIO · BARBATVS · GNAIVOD · PATRE
PROGNATVS · FORTIS · VIR · SAPIENSQVE · QVOIVS · FORMA · VIRTVTEI · PARISVMA
FVIT · CONSOL · CENSOR · AEDILIS · QVEI · FVIT · APVD · VOS · TAVRASIA · CISAVNA
SAMNIO · CEPIT · SVBIGIT · OMNE · LOVCANA · OPSIDES QVE · ABDOVCIT

6. Dans la *Vigna Codini* n° 14, qui suit immédiatement la précédente, à gauche de la route, se trouvent plusieurs Columbaria. Je ne parlerai pas de celui qui fut découvert en 1830, et qui est désigné sous le nom de Columbarium de Pomponius Hylas. Il est vers la via Latina, ainsi que celui des Affranchis d'Octavie, mis au jour en 1832. Deux autres, plus rapprochés de la via Appia, ont été découverts à une époque plus récente (1845), et ont été restaurés avec beaucoup de soin et d'habileté par M. Pietro Campana[3]. Celui qui est le plus près du mur d'enceinte d'Aurélien est désigné sous le nom de Columbarium *della corte de' primi Cesari*[4]. Il est spacieux et d'une

1. « ... Extra Urbem... » Serv. ad l. I Æn.

2. Voy. la dissertation qui se lit à la p. 314 du IIe vol. de l'Hist. de l'art chez les anciens, par Winckelmann, éd. franç., in-4. Paris, 1802, et le dessin donné dans ce même vol., pl. XXVI. — Comp. Visconti, Ant. rom., t. VIII, n° 32, 33, p. 249, 257, année 1782.

3. Le Bulletin de l'Institut de correspond. archéol. de Rome (année 1845) fait mention de cette découverte.

4. Cette désignation, qui lui est donnée par le *Custode*, est impropre. Ce Colombaire fut restauré par un affranchi, C. Memmius. Peut-être conviendrait-il mieux de le désigner sous ce nom.

conservation admirable. Il a été décrit par M. Campana, qui en a publié les inscriptions[1]. En visitant ce Columbarium, j'ai été si frappé du sens d'une des inscriptions qu'il renferme, et je la trouve si curieuse, que je cède au plaisir de la reproduire ici :

CAESARIS · LVSOR
MVTVS ARCIVS IMITATOR
TI · CAESARIS AVGVSTI QVI
PRIMVM INVENIT CAVSIDICOS IMITARI

L'Intimé et Petitjean ne sont point, comme on voit, une création moderne. — Près de ce Columbarium, on en a trouvé un autre, également en 1845, et qui est désigné sous le nom de Columbarium Pompeii magni[2]. — Enfin, deux mois avant mon arrivée à Rome (1852), on en avait découvert un troisième presque sur le même alignement; mais celui-ci est plus éloigné de l'enceinte d'Aurélien. On le désigne sous le nom de Novum Columbarium, pour le distinguer des deux autres. Il est d'une époque un peu postérieure et paraît appartenir au temps d'Adrien. Sa forme est très-remarquable et tout à fait exceptionnelle. Il présente la figure d'un carré auquel il manque un côté. On y descend par un escalier d'une vingtaine de marches. Il renferme un très-grand nombre de niches cinéraires; mais, dans la partie inférieure, on y voit des tombeaux renfermant les dépouilles de corps entiers qui n'ont point été brûlés. J'ai trouvé chez le *custode* une mâchoire renfermant l'obole de Caron, que je me suis procurée et que j'ai rapportée comme un rare et précieux témoignage de la belle conservation de ces dépouilles humaines[3]. J'ai relevé, dans ce Columbarium, plusieurs inscriptions fort curieuses. Je me bornerai à en donner deux qui me paraissent avoir le plus grand intérêt. Voici la première :

C · IVLIO CHRYSANTO
ET · P · AELIVS · AVG · LIB · EVTYCHVS · PRAEPOSITVS · VELARIS
CASTRENSIBVS · FECIT · ET · SIBI · ET · SVIS · POSTERISQ · EORVM

Cette fonction de Præpositus velaris castrensibus était entièrement inconnue. M. Canina, auquel j'en ai parlé, pense que c'étaient les employés chargés de tendre et de plier les voiles dans les théâtres des camps. S'il

1. Voy. l'ouvrage indiqué à la Bibliographie, Appendice.

2. Il fut restauré par un affranchi de Sextus Pompeius.

3. M. Braun a donné, dans le Bulletin de l'Institut archéologique du mois de juin 1852, la première notice de cette importante découverte.

m'est permis de donner mon avis, je crois plutôt que c'étaient les hommes préposés à l'entretien des tentes des soldats. La seconde inscription n'est pas moins curieuse ; elle nous fait connaître quelle était la suite d'un DISPENSATOR AD FISCUM dans la Gaule au IIe siècle :

MVSICO · TI · CAESARIS · AVGVST
SCVRRANO · DISP AD FISCVM · GALLICVM
PROVINCIAE LVGDVNENSIS
EX · VICARIIS · EIVS · QVI CVM · EO · ROMAE CVM
DECESSIT · FVERVNT · BENEMERITO

VENVSTVS NEGOT	AGATHOPVS · MEDIC	FACILIS · PEDISEQ
DECIMIANVS · SVMP	EPAPIRA · ABARGENT	ANTHVS · AB · ARG
DICAEVS · AMANV	PRIMIO · AB · VESTE	HEDYLVS · CVBICV
MVTATVS · AMANV	COMMVNIS · A · CVBIC	FIRMVS · COCVS
CRETICVS · AMANV	POTHVS · PEDISEQ	SECVNDA
	TASVS · COCVS	

7. La VIA APPIA devait passer, comme fait aujourd'hui la route moderne, sous l'arc de DRUSUS, qui était autrefois surmonté de la statue équestre de ce personnage[1] entre deux trophées. On y lisait l'inscription suivante :

NERO CLAVDIVS DRVS GERM IMP

Les ornements, l'inscription, le revêtement de marbre, n'existent plus aujourd'hui. Le conduit (*specus*) qu'on voit dans la partie supérieure de ce monument, et les arcades qui sont à gauche[2], appartiennent à un ancien aqueduc qui conduisait une prise d'eau de la MARCIA aux thermes de Caracalla[3].

8. Après avoir franchi la porte APPIA, réparée par Bélisaire, un peu avant d'arriver à l'emplacement présumé du temple de MARS EXTRA-MURANEUS, on trouvait la première borne, posée par Vespasien, et dont j'ai reproduit plus haut l'inscription.

La route n'était pas droite dans le parcours de ce premier mille. Dans le parcours du second mille, elle décrivait une courbe encore plus pro-

1. Vasi et Nibby, Itin. de Rome, p. 397, éd. franç., 1849.

2. Voy. le dessin de Piranesi, reproduit par Rondelet dans son atlas de Frontin. Paris, 1820.

3. Voy. plus bas, au chap. des AQUEDUCS, l'eau ANTONINIANA.

noncée ; mais, à partir du troisième mille, elle était rectiligne presque sans déviation importante jusqu'à Terracina.

(*Pour ce premier mille et les trois suivants, voyez l'Appendice III*.)

IIe MILLE.

1. Nous savons, par l'inscription que je cite plus bas, que le temple de Mars était à gauche de la route entre le 1er et le 2e milliaire, et que, près de ce temple, était une édicule et une statue d'Esculape[1]. Il est vrai qu'Ovide donne à entendre que le temple de Mars était à droite de la route :

« Lux eadem Marti festa est quem prospicit extra
Appositum, dextræ Porta Capena viæ, » etc.[2]

Mais il faut se rappeler qu'au temps d'Ovide la porte Appia n'existait pas, et que le parcours de la voie devait présenter une courbe moins prononcée vers le sud près de la vigne 14. Le temple de Mars se serait trouvé à droite de l'ancienne route et à gauche de la nouvelle, qui passait sous l'arc de Drusus. Voici l'inscription de l'édicule :

SALVIA · C · F · MARCELLINA ·
OB · MEMORIAM · FL · APOLLONII · PROC · AVG ·
QVI · FVIT · A · PINACOTHECIS · ET · CAPITONIS · AVG · L · ADIVTORIS ·
EIVS · MARITI · SVI · OPTIMI · PIISSIMI · DONVM · DEDIT · COLLEGIO ·
AESCVLAPII · ET · HYGIAE · LOCVM · AEDICVLAE · CVM · PERGVLA ·
ET · SIGNVM · MARMOREVM · AESCVLAPII · ET · SOLARIVM ·
TECTVM · IVNCTVM · IN · QVO · POPVLVS · COLLEGII · S · S ·
EPVLETVR · QVOD · EST · VIA · APPIA · AD · MARTIS · INTRA ·
MILLIARIVM · I · ET · II · AB · VRBE · EVNTIBVS · PARTE · LAEVA ·
INTER · ADFINES · VIBIVM · CALOCAERVM · ET · POPVLVM

On sait qu'un clivus conduisait à ce temple situé sur une petite éminence à gauche, et un peu après la 1re borne. Voici l'inscription qui fut trouvée près de la porte *San Sebastiano :*

1. Voy. l'art. de Canina sur le temple et le clivus de Mars-extramur. Bullett. dell' Instit. di corrisp. archeol. Rom., Maggio, 1850.

2. Ov. Fast., l. VI, v. 190; les éditions nouvelles portent « lectæ » au lieu de « dextræ, » voy. éd. Panck.; mais je ne sais trop si cette leçon est préférable : je ne vois rien dans les auteurs ni dans les monuments, rien dans la topographie des environs de la porte Capena, qui puisse justifier l'existence d'une via Tecta aux abords du temple de Mars. On sait qu'un clivus y conduisait; mais je ne sache pas que les sentiers ou plutôt les rampes désignées sous le nom de clivus fussent jamais couvertes.

SENATVS
POPVLVSQVE
ROMANVS
CLÎVOM
MARTIS
PECVNIA · PVBLICA
IN · PLANITIAM
REDIGENDVM
CVRAVIT[1]

2. L'arc triomphal de Trajan était presque en face. Il n'en reste rien aujourd'hui, mais cette position est reconnue.

3. A droite et à gauche se trouvaient des tombeaux peu importants, et l'on arrivait au petit fleuve ALMO que l'on passe, comme autrefois, sur un pont. Au delà se trouve l'*osteria di Acquataccio*.

4. Quelques pas plus près de Rome, à gauche, est une grande ruine surmontée d'une baraque moderne; c'est le SEPTIZIONUM de GETA[2].

5. Un peu plus loin, toujours à gauche, est l'église *Domine-quo-vadis*. A quelques pas de là, la route moderne se partage en deux. Celle de droite représente la direction de la VIA APPIA. Presque vis-à-vis l'église *Domine-quo-vadis*, mais un peu plus près de Rome, à droite de la route, est une vaste ruine dans l'*osteria* même *di Acquataccio*. Le soubassement de cet édifice est carré et revêtu de grosses dalles; le second ordre est rond et orné de niches sur le pourtour. Jusqu'en 1780, on a cru que c'était le tombeau des Scipions. Mais une inscription, trouvée dans les environs, a fait connaître que c'était le tombeau de PRISCILLA, femme d'ABASCANTUS, favori de Domitien, monument mentionné par Stace[3].

6. Un peu après ce tombeau, sont les traces d'une voie antique qui se détachait de la VIA APPIA, à droite entre la 1re et la 2e borne, et rejoignait la VIA ARDEATINA[4].

7. J'ai dit que tout près de l'église *Domine-quo-vadis*, la route se partageait. Le chemin de gauche est moderne et conduit à la vallée de la *Caffa-*

1. Grut., p. 152, 7. — Fabretti, De aquis et aquæductibus, p. 32. Romæ, 1680.
2. Voy. la belle restitution proposée par Canina (album de dessins indiqué à l'APPENDICE I).
3. Silv., l. V, I, v. 221; — Voy. la restitution de Canina (album de dessins). Les inscriptions ont été reproduites depuis longtemps par Amaduzzi, Anedotti letterari, t. I.
4. Voy. carte de la Westphal.

rella, dans laquelle se trouvent, 1° le petit temple attribué à tort au dieu REDICULUS; 2° le NYMPHEUM dit improprement D'ÉGÉRIE; 3° le temple de BACCHUS, au-dessus du NYMPHEUM, aujourd'hui chapelle *Sant' Urbano*. Cette petite vallée formait une partie du PAGUS SULPICIUS CITERIOR. Je parlerai plus bas du PAGUS SULPICIUS ULTERIOR. La route qui est à droite continue dans la direction de la VIA APPIA. Ici se termine la courbe dont j'ai parlé plus haut.

8. Un peu plus loin que le chemin de la *Caffarella*, sur la gauche, se trouve, dans la vigne *Vagnolini*, le COLUMBARIUM DES ESCLAVES D'AUGUSTE.

9. Je dois mentionner les cippes et les inscriptions de la famille VOLUSIA, toujours à gauche, dans la *Vigna Casali*.

10. Dans l'endroit où l'on trouve, à gauche, la vigne *Benci*, avant le 2° milliaire, on découvrit en 1726 le tombeau des affranchis et des esclaves de LIVIA AUGUSTA, qui a été décrit et expliqué par Gori[1]. Toutes les inscriptions qu'il renfermait ont été relevées et publiées depuis plus d'un siècle. Il ne reste presque plus rien de ces ruines.

11. C'est à la droite de la route, vers le 2° mille, que devaient être le champ et le temple du dieu REDICULUS, d'après Pline (*Hist. nat.*, l. X, c. LX).

III° MILLE.

A partir du 2° milliaire, la route descend dans un vallon étroit, pour remonter presque aussitôt jusqu'au tombeau de CÆCILIA METELLA. C'est au fond de ce vallon, à gauche, qu'est le cirque de ROMULUS, fils de Maxence.

1. A droite, se trouve la fameuse *Vigna Ammendola*[2], où l'on a fait de si belles découvertes. La dernière qui mérite d'être citée est celle du COLUMBARIUM de C. ANNIUS POLLIO[3] et de celui de la GENS CÆCILIA (1819-1823).

2. Un peu plus loin, à gauche, est un chemin qui coupait autrefois la VIA APPIA. Je montrerai plus bas que c'était probablement la VIA ASINARIA, dont le prolongement gagnait la VIA ARDEATINA.

1. Ouvrage cité plus bas, voy. Bibliogr., à l'APPENDICE I. — Voy. aussi le résumé de cet ouvrage présenté avec une élégante clarté dans le savant travail de M. Wallon : *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, part. II, t. II, c. III, Nombre et emploi des esclaves, p. 145-148. Voy. aussi les notes 47 et 48, pour ce qui concerne les affranchis, à la fin du même t. II, p. 482 et 483.

2. Voy. les ouvrages cités plus bas à la Bibliographie, APPENDICE I.

3. Bullett. dell' Instit. di corrisp. arch. Adunanze, aprile, 1845.

3. Un peu avant ce chemin, à 2 milles et demi de Rome, se trouve, à droite, la basilique *San Sebastiano* et l'entrée principale des Catacombes. La route descend sensiblement vers le Cirque, le temple de Romulus, fils de Maxence, et la villa impériale. M. Canina a donné le plan de ces vastes édifices et la restitution du Cirque (dessin). Les CARCERES, la SPINA, les portes, les gradins sont parfaitement reconnaissables, et l'état de conservation de ce cirque nous permet de nous faire une idée très-exacte de ces somptueux édifices. On sait que c'est en 1825 seulement que, dans une fouille faite par ordre du duc de Torlonia, l'on trouva l'inscription qui permit d'attribuer l'origine de ces monuments, cirque, temple et villa, à Romulus, fils de Maxence. Voici l'inscription restituée d'après les médailles :

DIVO · ROMVLO · N · M · V
COS · ORD · II · FILIO
D · N · MAXENTII · INVICT ·
VIri · et · perp · AVG · NEPOTI
T · DIVI · MAXIMIANI · SENi
ORIS · AC · bis · augusti ·

L'entrée du Cirque est opposée à la VIA APPIA; c'était un embranchement de la VIA ASINARIA qui devait y conduire.

4. Le tombeau de CÆCILIA METELLA, femme de Crassus le Riche, est à la 3[e] borne. Les créneaux qui surmontent ce gigantesque mausolée sont de 1299, époque où les Gaetani s'y fortifièrent. On voit encore les ruines de l'enceinte de l'église et du palais dépendant de ce château du moyen âge. Cet endroit est désigné aujourd'hui sous le nom de *Capo di Bove*.

5. Je rappellerai seulement ici la *Vigna Strozzi*, voisine du tombeau de CÆCILIA METELLA, et dans laquelle furent trouvés, en 1766, trois cariatides de Criton et Nicolaüs, artistes grecs, que Winckelmann place à l'époque de Jules César. Ces cariatides sont à la *Villa Albani*[1]. On sait que c'est près de ce même tombeau de CÆCILIA METELLA que l'on découvrit la fameuse pierre qui représente le portrait de SEXTUS POMPEIUS, et qui a été décrite par Winckelmann[2].

1. Hist. de l'art, l. VI, p. 377, c. v, éd. franç., 1802. Paris.
2. *Id.*, l. VI, p. 384.

IVᵉ MILLE.

A partir de la 3ᵉ borne, la voie ne présente plus de montée ni de descente sensible avant le 11ᵉ mille.

Les fouilles faites entre le 3ᵉ et le 4ᵉ milliaire ne sont pas toutes récentes. On voit, à droite et à gauche, des tombeaux dont les inscriptions et les dessins ont été reproduits pour la plupart.

Ce qui paraît surtout remarquable, à partir du tombeau de CÆCILIA METELLA, c'est la belle conservation du pavé romain et des trottoirs des deux côtés de la route. La largeur de la voie, entre les trottoirs, est de 15 pieds romains. Deux chars seulement pouvaient y passer de front. Dans certains endroits, l'empreinte des roues est encore marquée comme dans les rues de Pompéi. Le seul monument que je citerai entre les deux bornes est le célèbre tombeau de SERVILIUS QUARTUS, découvert par l'illustre Canova en 1808. On en voit les restes à gauche de la route.

Vᵉ MILLE.

C'est à partir de la 4ᵉ borne qu'on a commencé les dernières fouilles. Elles ont été poussées depuis cet endroit jusqu'à BOVILLÆ, pendant les années 1850, 51, 52 et 53.

1. A 2 mètres 30 centimètres du 4ᵉ milliaire, se trouve, à gauche, le petit *Sarcophage*, dit de *Sénèque*. Il n'a point d'inscription, et le bas-relief du fronton représente un homme mourant, toutes circonstances qui semblent confirmer la destination qu'on lui a attribuée. Car Tacite dit[1] que Sénèque reçut l'ordre de se tuer dans un fonds de terre situé au 4ᵉ mille de Rome, pendant qu'il revenait de Campanie. La voie Appienne semble clairement désignée dans ce passage. Sénèque devait s'être arrêté à cet endroit même, dans une de ses villas. L'absence d'inscription est encore un indice favorable à cette conjecture ; car le monument fut élevé sans doute sous Néron. L'on s'est contenté d'y représenter un homme mourant, et dans un autre bas-relief, une scène tirée de l'histoire d'Hérodote[2] et relative à Crésus, ce qui semblait être une prédiction de la fin qui attendait Néron lui-même.

2. Le grand tombeau de forme circulaire qui suit est demeuré inconnu.

3. A peu de distance de là, la route est traversée par un chemin. L'on

1. Annal., l. XV, c. LX.
2. Liv. I, c. XLV.

retrouve à cet endroit les traces d'un petit pont qui date du moyen âge, car les pierres qui ont servi à le construire sont des débris de tombeaux.

4. Toujours à gauche, se trouve le tombeau que Sextus Pompeius Justus, affranchi d'un des membres de la famille de Sextus Pompeius (branche collatérale de la famille du grand Pompée), fit élever à ses fils. Telle est l'opinion de Borghesi[1]. L'inscription est composée de huit distiques. L'illustre épigraphiste italien en a proposé la restitution suivante, adoptée par Visconti :

HIC · SOROR · ET · FRATER · VIVentis · damnA · PAReNTIS
AETATE · INPRIMA · SAEVa · rapiNA · tuliT
POMPEIA · HIS · TVMVLIS · COmes · aNTEIT · funeRIS[2]
HAEBET · ET · PVER · INMITES · QVEm · rapuere · DEI
SEX · POMPEIVS · SEXTI · PRAECo · Agnomine · iVSTVS
QVEM · TENVIT · MAGNi · maxima · honore · domVS
INFELIX · GENITOR · GEMINA · iam · prole · reliCTVS
ANATIS · SPENRANS · QVI · DEDerit · titulOS (sic)
AMISSVM · AVXILIVM · FVNCTAE · POST · funera · NATAE
FVNDITVS · VT · TRAHERENT · INVIDa · fata · lAREM
QVANTA · IACET · PROBITAS · PIETAS · QVAM · VERA · sepVLTA · EST
MENTE · SENES · AEVO · SED · PERIERE · brevI
QVIS · NON · FLERE · MEOS · CASVS · POSSITQ · DOLORE (sic)
cur · dVRARE · QVEAM · BIS · DATVS · ECCE · ROGIS
SI · SVNT · DI · MANES · IAM · NATI · NVMEN · HABETIS
PER · VOS · CVm · VOTI · NON · VENIT · HORA · MEI ·

M. Henzen remarque[3] que le cinquième vers ainsi restitué est faux ; mais ce n'est pas la seule faute qui se rencontre dans cette inscription. Malgré ce qu'on peut alléguer en faveur de la version de PRÆCO[4], je crois avec M. Henzen qu'il conviendrait mieux de lire PRÆCLA*ro nomine*, ce qui ferait sans doute un pied de trop ; mais, comme le vers est faux dans les deux hypothèses, je préfère la seconde, et voici pourquoi : La profession de præco

1. Lettre adressée à M. Canina, le 30 juillet 1851, et publiée par M. Agostino Jacobini.

2. Le premier mot de la ligne suivante complète le vers.

3. Annali, 1852, p. 315.

4. Voy. Canina, Annali, 1852, p. 258 et 259. — Voici le passage de Martial, sur lequel on s'appuie pour prouver que la profession de præco conduisait quelquefois à la fortune :

« Artes discere vult pecuniosas ?
Fac, discat, citharœdus aut choraules.
Si duri puer ingeni videtur,
Præconem facias vel architectum. » Lib. V, ep. 56.

eût-elle accompagné la haute fortune que fait supposer la richesse du monument, on ne peut croire qu'elle eût été tellement en honneur, qu'un personnage vivant s'en parât inutilement dans une inscription tumulaire consacrée à ses enfants.

5. Du même côté de la route, est un petit édifice ayant la forme d'un temple, avec trois niches. Il ne reste que la cella. Les colonnes et les chapiteaux du portique ont été enlevés à l'époque de la découverte, en 1850. Or, on voit dans les Actes des Martyrs qu'il y avait, au 4[e] mille de la Via Appia, un endroit où l'on conduisait les chrétiens pour les forcer à adorer la statue de Jupiter[1]. C'était vers le Pagus Sulpicius. Nous avons déjà mentionné un autre Pagus de ce nom. L'autel du Musée du Vatican, décrit par Marini[2], nous fait connaître en effet deux pagi Sulpicii. En voici l'inscription archaïque :

MAG · DE · DVOBVS · PAGEIS · ET · VICEI · SVLPICEI

Le pagus citérieur était, comme nous l'avons dit, à la vallée de la *Caffarella*, et le pagus ultérieur au 4[e] mille. Les monuments anciens trouvés près de cet endroit, en 1823, par Francesco Capranesi, sont sans doute les restes d'un ancien Vicus Sulpicius. Quant au temple, il devait contenir la statue de Jupiter dans la niche du fond; celles de Junon et de Minerve dans les niches latérales, à l'imitation du temple de Jupiter Capitolin. Il est de la dernière époque de l'empire.

6. Un peu au delà de ces ruines, à droite, se trouve le tombeau élevé par C. Plinius Zosimus à C. Plinius Eutychus, que Borghesi[3] croit être le même affranchi dont Pline le Jeune parle dans la lettre xix du livre V. L'inscription grecque de ce tombeau a déjà été donnée par Jacobini[4] et par Henzen[5]. La conjecture de Borghesi la rend intéressante et m'engage à la reproduire ici :

Γ · ΠΛΕΙΝΙΩΙ
ΕΥΤΥΧΩΙ
ΚΩΜΩΔΩΙ
Γ · ΠΛΕΙΝΙΟϹ

1. Voy. Vit. Sanctæ Cæciliæ : « .... Locus igitur qui vocatur Pagus quarto milliario ab Urbe situs erat...; venientes igitur ad Templum Jovis juxta Pagum, etc.... »

2. Atti e mon. degli Arvali, t. I, p. 18.

3. Même lettre du 30 juillet déjà citée.

4. Ouvrage cité plus haut.

5. Annali, 1852, p. 314, n° 34.

ΖΩCΙΜΟC
CΥΝΤΡΟΦΩΙ · ΚΑΙ
ΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΙ
ΤΕΙΜΙΩΤΑΤΩΙ

7. Immédiatement après, se trouve, du même côté, le tombeau élevé à Licinia Paula par C. Licinius, de la tribu Sergia.

8. Un peu plus loin, du même côté, se voit un monument dorique que Canina croit antérieur à l'Empire[1].

9. Un peu plus loin, toujours à droite, est le monument d'Hilarius Fuscus, de l'époque des Antonins.

10. Immédiatement après la petite enceinte quadrangulaire que l'on trouve un peu plus loin, côté droit, est le tombeau de T. Claudius Secundus exerçant la profession de « coactor, » et d'autres personnes de sa famille[2].

11. Du même côté, se trouve le tombeau attribué par Canina[3], d'après un fragment d'inscription, à Q. Appuleius.Pamphilus.

12. A gauche, est le tombeau de Jasdius Domitianus, que Borghesi[4] croit avoir été legatus d'Alexandre Sévère, ce qui l'amène à prouver l'existence d'une nouvelle famille consulaire dans la *gente* Jasdia. Canina a trouvé, à peu de distance de cette inscription mutilée, un bas-relief qui représente les faisceaux consulaires, et qui devait appartenir à ce monument.

Voici la restitution proposée par Borghesi :

. . . . . . leg · AVG · PRo · praet · provinciae
syriae · phoenicIAE · leg · aVG · PR · Pr · prov · rhaetiae · cvrat
viae · aemILIAE · PRAEF · ALim · leg · leG · XIIII · GEM · cvrat
rei · P · FVLGINATIVM · praetori · aeDILI · CVRVLi · qvaestori
prov · ACHAIAE · TRIB · LAT · Leg · i · ad · iiiv · cap · IASDII · DOMiti
anvs. . . . . et. . . . . fili · paTRI · optimo · fec.[5]

13. Presque vis-à-vis de ce monument, à la droite de la route, est un bas-relief représentant trois figures, une figure d'homme et deux de femmes, avec leurs noms gravés au-dessous.

Protome viri.	*Mulieris.*	*Puellæ.*
C · RABIRIVS · POST · L	RABIRIA	VSIA · PRIMA · SAC
HERMODORVS	DEMARIS	ISIDIS

1. Annali, 1852, p. 261.
2. Voy. les deux inscriptions données par Henzen, p. 314 des Ann. de 1852, n[os] 30 et 31.
3. P. 262 et 263.
4. Lettre à M. Canina, 8 sept. 1851.
5. Voy. Henzen, Annali, p. 315, n° 39.

Le sistre propre au culte d'Isis est gravé à côté de la troisième inscription[1]. Je donne, après Canina, l'admirable ornement qui couronne ce tombeau (planche n° 5).

14. Un peu plus loin, à droite, sont deux tombeaux construits avec un art remarquable : l'un, en pierre tiburtine, qui est du milieu de l'époque impériale, appartenait à A. ÆMILIUS ALEXA, à ÆMILIA PHILUSA et à M. CLODIUS PHILOSTORGUS; l'autre, construit en pierre albaine, est d'une époque un peu plus ancienne (inconnu)[2].

15. Un peu plus loin, du côté droit, est un tombeau très-remarquable par sa belle architecture, et qui date de la fin de la République ou du commencement de l'Empire (inconnu)[3].

16. Encore un peu plus loin, à droite, est un tombeau avec une porte décorée à la façon des monuments étrusques, que les Romains imitaient dans les premiers temps (inconnu).

17. A très-peu de distance, du côté droit, est le tombeau qui porte l'inscription suivante. Elle a donné lieu à de curieux commentaires de Borghesi et de Cavedoni :

L · VALERIVS · M · L · OVF · GIDDO
L · CALPVRNIVS · M · L · MENOPHIL
VALERIANVS
VALERIA · L · L · TRVPHERA[4]

18. Tout près de ce dernier, du côté droit, est le tombeau d'un certain ANTIOCHUS, dont le titre, COACTOR INTER AERARIOS, est assez remarquable :

A · ARGENTARI · A · L · ANTIOC · A....
COACTOR · INTER · AERARIOS A....
OCTAVIAE · A · L · EPICHAR · SOROR....[5]

19. Presque en face, à gauche, est un tombeau digne, par l'art exquis qui a présidé à sa construction, de fixer l'attention des archéologues.

1. Voy. Henzen, p. 313, n° 29.

2. Canina, Annali, 1852, p. 263, 264.

3. Canina, p. 264.

4. Voy. Jacobini. App. n° 1. — Henzen, Annali, p. 312.

5. Henzen, p. 312, n° 16. — Voy. l'explication qu'il en donne, p. 308. « .... Forse poteva anche chiamarsi COACTOR ÆRARIUS; parmi che non sia altro che un impiegato degli ÆRARII, come oltre i COACTORES ARGENTARII, abbiam puranco un COACTOR VINARIUS DE FORO VINARIO. Mur. 942, 8. »

20. Du même côté, un peu plus loin, est le tombeau de P. CACURIUS PHILOCLES[1], et celui que JUNIA PROCULA fit élever à la mémoire de son mari, Q. FLAVIUS CRITO, et de son fils, Q. FLAVIUS PROCULUS, soldat dans la 12e cohorte urbaine[2].

21. Du même côté, est le tombeau de P. FAIANUS SATURIO[3].

22. Un peu plus loin, à droite, sont des ruines considérables sans inscriptions. On y a trouvé une statue d'un beau style qui a été envoyée au Musée du Vatican.

23. Du même côté, à peu de distance, est un tombeau dont on n'a retrouvé que l'inscription mutilée, qui porte LOTIVS, Plotius[4].

24. Tout près de là, du côté droit, on lit l'inscription suivante, dont les noms étrangers ont fourni la matière de savantes observations à MM. Borghesi et Cavedoni :

L · VALERIVS · L · L
BARICHA
L · VALERIVS · L · L
ZABDA
L · VALERIVS · L · L
ACHIBA[5]

25. Vis-à-vis, du côté gauche, est le tombeau de CHRESTUS, LICTOR CÆSARIS[6].

26. Du même côté, un peu plus loin, est l'inscription des TREBONII, curieuse par son orthographe, qui en fait remonter la date à la fin du VIIe siècle de Rome[7].

1. Henzen, p. 312, n° 13. Ce Cacurius Philocles, affranchi de P. et L. Cacurius (P. L. L.), habitait un endroit de Rome appelé ARA MARMOREA, qui ne se trouve ni dans les VICI de l'inscription du Capitole ni dans les Régionnaires.

2. Henzen, p. 311, n° 8.

3. Henzen, p. 312, n° 20.

4. Henzen, p. 313, n° 21.

5. Henzen, p. 312, n° 14.

6. Henzen, p. 311, n° 6.

7. Elle a été reproduite par Henzen, p. 310, n° 1, et par M. Egger (Journal officiel de l'instruction publique, 1853, n° 30). — M. Henzen avait cru (voy. Bullettino dell' Instit. di corr. archeol., 1851, p. 72) que les nominatifs pluriels de la 2e déclinaison en EIS, TURARIEIS et LIBERTEIS, pour TURARII et LIBERTI, étaient une imitation archaïque; mais, dans les Annales de 1852 (p. 302 et 303), il assigne à cette inscription une époque vraiment archaïque. C'est une des plus anciennes de celles qui ont été trouvées sur la VIA APPIA. Le savant

27. Vis-à-vis, du côté droit, est l'inscription de T. FIDICLANIUS[1].

28. Un peu plus loin, du même côté, est l'inscription archaïque de l'époque d'Auguste, qui appartenait à un monument très-important; la voici :

L · ARELLIO · GLABRAI · L
DIOPHANTO
TITINIAI · NOBILI
VXSORI[2]

29. Plus loin, du même côté, se trouve un très-remarquable monument de forme circulaire, sans inscription.

30. Vis-à-vis, est une sépulture considérable demeurée inconnue.

31. La cinquième borne était à 44 mètres 20 centimètres en deçà du grand tombeau circulaire que l'on voit à droite et qui est surmonté d'une construction du moyen âge.

VI[e] MILLE.

C'est près de la cinquième borne que fut livré le combat des Horaces et des Curiaces. J'ai examiné attentivement les lieux environnants d'après les indications de M. Canina. Les récits de Tite Live et de Denys sont si clairs qu'il est possible de retrouver l'emplacement du camp romain, celui du camp Albain, les FOSSÆ CLUILIÆ et les deux tombeaux élevés à la mémoire des Horaces. Voici le passage de Tite Live :

« Albani priores ingenti exercitu in agrum romanum impetum fecere. « Castra ab Urbe haud plus quinque millia passuum locant, fossa circumdant : fossa Cluilia ab nomine ducis per aliquot sæcula appellata est, donec « cum re nomen quoque vetustate abolevit : in his castris Cluilius Albanus « rex moritur.... Interim Tullius... expetiturum pœnas ob bellum impium « dictitans, nocte, præteritis hostium castris, infesto exercitu in agrum « Albanum pergit[3]. »

Le récit de Denys est plus complet : il nous donne la position des deux camps; je traduis : « Tout étant prêt, les deux armées se campèrent l'une vis-à-vis de l'autre à 40 stades de Rome, les Albains aux FOSSÆ CLUILIÆ qui portent encore aujourd'hui le nom de celui qui les fit creuser, et les Ro-

allemand la croit être de la même époque que celle des vers saturniens du tombeau de Marcus Cæcilius dont je parlerai plus loin, p. 112.

1. Henz., p. 312, n° 19.

2. Henz., p. 311, n° 7, et p. 304.

3. T. Liv., l. I, c. XXIII.

mains un peu en deçà dans le poste le plus avantageux qu'ils purent trouver[1]. »

Il est vrai que les deux armées levèrent leurs camps pendant la trêve; mais, au jour marqué pour le combat, elles reprirent leurs positions[2].

Il ne faut pas croire, d'après le passage de Tite Live que j'ai cité, que l'armée romaine, pour avoir dépassé le camp des Albains, ait elle-même campé au delà. Tullius avait voulu seulement faire dans la campagne des Albains les mêmes ravages que ceux-ci avaient exercés dans la campagne romaine; après quoi, il était venu sans aucun doute occuper la position que lui assigne Denys entre l'armée albaine et Rome. Tite Live ne le dit pas, mais l'historien grec nous le fait entendre. La limite des deux territoires se trouvait entre les deux camps[3]. Les deux armées sortirent de leurs retranchements pour être témoins du combat. L'espace qui les séparait n'était que de 3 ou 4 stades, ce qui fait un peu moins d'un demi-mille. Rien dans les textes des deux écrivains n'indique que le combat fut livré dans le champ traversé plus tard par la Via Appia. Mais l'épigramme de Martial sur Bassus ne laisse aucun doute à cet égard, et elle nous apprend de plus que le champ du combat fut consacré à la mémoire des Horaces :

« Capena grandi porta qua pluit gutta,
Phrygiæque Matris Almo qua lavat ferrum,
Horatiorum qua viret sacer campus,
Et qua pusilli fervet Herculis fanum,
Faustine, plena Bassus ibat in rheda, » etc.[4]

1. La situation du camp albain est déterminée, selon Canina, par celle de la Villa des Quintilii, qui est précédée d'une immense cour, espace quadrangulaire entouré de murs et qui présente, en effet, l'étendue et la figure d'un camp. Ce n'est point un effet du hasard, dit le savant archéologue italien; mais les Quintilii, descendants sans doute des Quinctii cités parmi les grandes familles d'Albe établies à Rome sous Tullus Hostilius[5], avaient

1. « .... Καταστρατοπεδεύονται τετταράκοντα σταδίους τῆς Ῥώμης ἀποσχόντες· οἱ μὲν Ἀλβανοὶ περὶ τὰς καλουμένας Κλοιλίας τάφρους (φυλάττουσι γὰρ ἔτι τὴν τοῦ κατασκευάσαντος αὐτὰς ἐπίκλησιν), Ῥωμαῖοι δὲ ὀλίγον ἐνδοτέρω. » — Voy. l'édit. franç., Den., l. III, c. II, § 7.

2. Den., l. III, c. v, § 1.

3. *Id.*, *id.*

4. L. III, ep. 47.

5. « Principes Albanorum in Patres, ut ea quoque pars reipublicæ cresceret, legit Tullios, Servilios, Quinctios, Geganios, Curiatios, Clœlios. » Tit. Liv., l. I, c. xxx.

honoré le souvenir de leur ancienne patrie en conservant la forme du camp des Albains et en dérobant aux usages publics ou privés un sol consacré par la mort de Cluilius, dictateur d'Albe[1]. Cette explication ingénieuse ne me paraît pas fondée. Il faut remarquer la différence très-importante de l'orthographe des noms Quintilii ou Quinctilii et Quinctii. La famille Quinctia et la famille Quintilia ne me paraissent avoir eu rien de commun, même dans l'origine. La première a fourni à Rome les Cincinnatus, les Capitolinus, les Flamininus; l'autre les Varus. L'une vint se fixer à Rome sous Tullus Hostilius, comme on vient de le voir, d'après Tite Live; l'autre remonte à une époque plus ancienne encore, car nous savons, d'après Ovide, que les Quintilii ou Quinctilii étaient contemporains de Romulus[2]; c'est cette famille qui partageait avec les Fabii et les Julii le culte des Lupercales[3]; enfin, les Quinctii sont originaires d'Albe et les Quintilii assistent à la fondation de Rome. (Je donne plus bas l'inscription des frères Quintilii.) Quoi qu'il en soit, le camp des Albains ne pouvait, en effet, être éloigné de la Villa des Quintilii. Il devait même s'y trouver, à moins qu'on ne veuille le placer, avec autant de raison, sur le tertre carré qui est vis-à-vis, à droite de la route.

2. Les Fossæ Cluiliæ étaient vers le même endroit. Comme elles avaient disparu du temps de Tite Live, il n'en faut pas chercher les traces aujourd'hui. J'en parlerai en décrivant la Via Latina.

3. Quant au camp romain, on a voulu le retrouver dans un petit espace quadrangulaire et entouré de murs, situé à droite de la route. D'autres ont pensé que c'était le champ sacré dont parle Martial; mais, outre qu'il est naturel de le placer près des tombeaux des Horaces qui sont plus loin, il est prouvé que cet espace n'est autre chose que le Campus Ustrinus où se brûlaient les corps[4]. Il est vrai que l'emplacement du Campus Ustrinus à cet endroit n'empêcherait pas qu'au temps de Tullus il y eût eu un camp. C'est à cette distance de Rome qu'il devait être, en effet; mais, pour qu'il se trouvât à 4 stades du camp albain, il faudrait le placer sur le petit plateau

1. Canina, Annali, 1852, p. 275 et 276.

2. Fast., l. II, v. 378.

3. Recherches sur la religion des Romains d'après les Fastes d'Ovide, par L. Lacroix, p. 142, Paris, 1846.

4. Canina, Annali, 1852, p. 270. — Fabretti, c. III, p. 231.

qui s'élève à droite de la route, avant la cinquième pierre, et sur lequel existent des ruines d'anciennes constructions.

4. Les deux tombeaux des Horaces, qui furent érigés au lieu même où les héros romains étaient tombés, sont évidemment les deux monuments circulaires situés à droite de la route. Ils sont construits en forme de TUMULUS, d'après les anciens usages empruntés aux Étrusques. On leur conserva toujours la forme primitive qui existe encore aujourd'hui. L'espace qui les entourait était sacré, comme on le voit dans Martial. En faut-il une preuve de plus? J'ai remarqué en cet endroit une légère déviation à gauche, dans la direction de la voie; ce qui semble indiquer que ces monuments existaient avant que la voie fût construite, et qu'on la fit dévier pour ne point empiéter sur le sol consacré. Les tombeaux des Curiaces ont été élevés, d'après Tite Live, au lieu où chacun d'eux était tombé. Mais ces guerriers avaient été frappés, comme on le sait, dans trois lieux différents, séparés par de certains intervalles[1]. Leurs tombeaux ne pouvaient donc être tous trois dans l'alignement de la voie. Ils auront sans doute été détruits. J'ai examiné avec la plus grande attention tout le sol aux environs du CAMPUS USTRINUS, sans avoir pu retrouver le moindre vestige de ces tombeaux qui cependant ont dû être entretenus tant qu'a duré la domination de Rome, car les grandes familles d'Albe, devenues romaines, devaient être soigneuses de conserver ces précieux témoignages du dévouement de leurs ancêtres et de l'ancienneté de leur race.

5. Avant d'arriver aux tombeaux des Horaces, à droite de la route et devant le CAMPUS USTRINUS, se trouve un grand monument circulaire de la première époque impériale, mais sans inscription. On ne comprend pas comment on a pu voir dans cet édifice le tombeau des Curiaces.

6. Presque vis-à-vis, à gauche, sont des ruines importantes qui paraissent avoir appartenu à une villa.

7. Du même côté, est un grand tombeau inconnu.

8. C'est près de ce lieu, du même côté, qu'était le tombeau de Pomponius Atticus, car on lit dans Cornelius Nepos : « Sepultus est juxta viam « Appiam, ad quintum lapidem, in monumento Q. Cæcilii, avunculi sui[2]. » Valère Maxime nous apprend que ce Q. Cæcilius avait fait Atticus héritier de

1. T. Liv. l. I, c. xxv.
2. Vita Pomponii Attici, c. xxii.

tous ses biens, au détriment de L. Lucullus[1]. Or, le tombeau de Q. Cæcilius, à la cinquième pierre, ne pouvait être éloigné de celui de M. Cæcilius qui est à gauche de la route, un peu avant la villa des QUINTILII. On a retrouvé du tombeau de M. Cæcilius la belle inscription archaïque en vers saturniens publiée par M. Henzen[2], et qui est considérée par lui comme une des deux plus anciennes de toutes celles qui ont été découvertes sur la VIA APPIA.

9. Immédiatement après, du même côté, on a trouvé une très-belle statue acéphale de POMPEIA ATTIA, femme de T. DIDIUS EUPREPES. Elle se voit au Vatican. On y a adapté une tête de Julia Augusta.

10. La villa des QUINTILII est précédée d'un vestibule où l'on a découvert : 1° Une statue d'HERCULE; 2° une autre statue représentant la muse EUTERPE, trouvée en 1780, et aujourd'hui au Vatican. Il est probable que ce vestibule était décoré de dix statues représentant Hercule entouré des Muses. On sait qu'Hercule était la divinité de Commode, qui en avait même pris le nom. Dans l'intérieur de la villa, on a trouvé sur un tuyau de plomb l'inscription suivante :

II · QVINTILIORVM · CONDIANI · ET · MAXIMI

Ce sont les deux frères Quintilii mis à mort par Commode qui s'empara de leurs richesses[3]. Si on lit attentivement le récit d'Hérodien[4], on voit que l'empereur habitait déjà cette villa lorsque le peuple vint en foule de Rome pour demander justice. Le grand espace entouré de murs qui sépare la villa de la route s'accorde avec le récit de l'historien et ne permet aucun doute à cet égard. La statue d'Hercule, trouvée à l'entrée de cette vaste habitation, confirme encore ce qui précède touchant l'occupation de la villa par Commode. Enfin, un bel aqueduc que l'on suit dans une longueur de plus de 2 milles, à gauche de la voie, dans la direction d'*Albano*, ne pouvait appartenir qu'à une villa impériale, car il traversait plusieurs propriétés privées. Je montrerai plus bas, en parlant des aqueducs, que c'était l'ANIO NOVA qui devait alimenter la villa des QUINTILII par le moyen de ce magnifique conduit.

11. Le petit NYMPHEUM, situé sur la VIA APPIA, à côté du vestibule dont j'ai parlé plus haut, recevait aussi l'eau de cet acqueduc.

1. L. VII, c. VIII, 5.
2. Bullett., 1851, aprile, p. 72; voy. l'APPENDICE III.
3. Dion, l. LXXII, c. V et seq.
4. L. I, c. XII.

12. Les tombeaux qui suivent à droite et à gauche ne présentent que peu d'intérêt. On trouve à droite une villa inconnue devant laquelle était le tombeau de Valeria[1] et celui de Supsifana, dont l'inscription a été donnée par Jacobini[2] et par Henzen[3].

13. Un peu plus loin, à droite, est le tombeau d'Atidia[4].

14. Celui de l'affranchi C. Vettenus Chrestus est du même côté[5].

15. Plus loin, à gauche, est un tombeau inconnu, de forme circulaire et d'une belle architecture[6].

16. Presque en face, à droite, est le tombeau de L. Arrius Gerulonius[7].

17. Un peu plus loin, à gauche, est le tombeau de l'affranchi P. Sergius Demetrius, marchand de vin du Vélabre. Voici l'inscription :

P · SERGIVS · P · P · L ·
DEMETRIVS
VINARIVS · DE · VELABRO
SERGIA · P · P · L · RVFA · VXOR
P · SERGIVS · P · ET · Ɔ · L · BASSVS · L
ARBITRATV · RVFAE · VXORIS · [8]

J'ai dessiné, et je reproduis sur ma planche n° 5, l'ornement de la frise de ce petit tombeau, qui m'a paru d'un art achevé et qui présente un caractère d'originalité telle que je n'ai rien vu à Rome, ni même à Pompéi, ni dans aucun musée, qui y ressemble. M. Canina ne l'a point publié dans l'album dont j'ai un exemplaire sous les yeux. Le dessin de cette frise peut donner l'idée d'un genre tout à fait inconnu de l'ornementation des anciens, qui apportaient dans les détails de leur architecture beaucoup plus de variété qu'on ne le croit communément.

18. Plus loin, à gauche, est le tombeau de Calvius Rufus et de Salvia Urbana[9].

19. Un peu plus loin, à droite, sont les ruines considérables d'une villa

1. Canina, Annal., 1852, p. 277.
2. Append., n° 9.
3. Annali, 1852, p. 312, n° 18.
4. Voy. l'inscription dans Jacobini et dans l'art. de Henzen, Annali, 1852, p. 315, n° 38.
5. Henzen, p. 313, n° 23.
6. La frise rappelle celle du temple d'Antonin et Faustine à Rome.
7. Henzen, p. 314, n° 37.
8. Henzen, p. 312, n° 12.
9. Canina, Annal., 1852, p. 278

et d'un tombeau inconnu de la première époque impériale, avec des trophées et les faisceaux consulaires.

20. Un peu avant ce tombeau, et à l'angle de la villa, sont les ruines d'un établissement de bains, qui devaient être publics et à l'usage de ceux qui voyageaient à pied, comme Horace et Héliodore, sur les beaux trottoirs de la VIA APPIA.

21. A l'autre extrémité de la villa, à droite de la route et en face du *Casal Rotondo*, est un tombeau circulaire de l'époque de la République (pierre d'*Albano*).

22. C'est à la 6e borne, à gauche, qu'est le fameux *Casal Rotondo*, le plus grand tombeau de toute la voie, même en comptant celui de CÆCILIA METELLA. On n'a retrouvé d'autre indication sur la destination de ce monument que le mot COTTA, à l'extrémité d'un carré long, qui portait deux lignes d'inscription. La restitution proposée par Canina et approuvée par Borghesi n'en est pas moins certaine. Que l'on se reporte d'abord à ce passage de Martial :

« Et quum rupta situ Messalæ saxa jacebunt,
Altaque cum Licini marmora pulvis erunt,
Me tamen ora legent.... [1] »

Le poëte exprime ailleurs encore la même idée avec le même terme de comparaison :

« Marmora Messalæ findit caprificus et audax
Dimidios Crispi mulio ridet equos.
At chartis nec furta nocent nec sæcula prosunt,
Solaque non norunt hæc monumenta mori [2] ».

Dans ces vers, le poëte a semblé choisir le monument le mieux fait pour tenir contre le temps, et ce monument doit être le *Casal Rotondo*. La conservation de ce tombeau atteste que c'est bien celui que Martial a désigné sous le nom de « marmora Messalæ »; mais plusieurs siècles passeront encore avant que sa prédiction ne soit réalisée. Il est vrai que ce sont ses vers qui nous le font reconnaître. Le nom de Messala est allié, comme tout le monde sait, avec celui de Cotta. Je renvoie à la dissertation de M. Canina[3] pour les autres preuves. Je me contente de reproduire

1. L. VIII, ep. III.
2. L. X, ep. II.
3. Annali, 1852, p. 281 et suiv.

ici la restitution de l'inscription que l'on peut considérer comme très-exacte :

marcus · valerius · messalinus · COTTA
messalae · corvino · patri ·

VIIe MILLE.

1. Un peu au delà de la 6e borne, du côté gauche, est le tombeau de la GENS VENULEIA[1], dont l'époque est très-ancienne (pierre d'*Albano*).

2. Du même côté, se voit le tombeau de P. FURIUS FLACCUS, de la fin de la République (pierre tiburtine).

3. Du même côté, on a trouvé une inscription sur marbre qui appartient à un tombeau élevé par ANTONIA TRUPHERA à ANTONIUS TRITUS.

4. Plus loin, à droite, est le tombeau de P. QUINCTIUS, tribun militaire de la 16e légion, avec des ornements en marbre artistement sculptés; en voici l'inscription :

P · QVINCTIVS · P · F · POM
TR · MIL · LEG · XVI
EX · TESTAMENTO · ARBITRATV · P · QVINCTI · P · L · ZENONIS[2]

5. Du même côté, une sépulture commune, monument considérable où l'on a retrouvé les inscriptions de C. COMINIUS SIMPHORUS, de SOZOMENUS, de CLARUS, de SELEUCUS, de TROPHIMUS, et un beau sarcophage de marbre, aujourd'hui au Vatican, ayant appartenu à ÆLIUS PISTOCRITUS[3].

6. Du même côté, tombeau de l'affranchi M. LOLLIUS, de la tribu ESQUILINA, et qui était « argentarius »[4].

7. A gauche, presque en face de ce dernier tombeau, est celui d'HILARA, du milieu de l'époque impériale.

8. Du même côté, est le grand tombeau communément appelé *Torre Selce*. Il est surmonté d'une tour du moyen âge. Il a un revêtement de marbre. Tout ce qu'on peut affirmer sur ce monument, c'est qu'il a appartenu à quelque personnage considérable du premier siècle de l'Empire.

9. Tout près de la *Torre Selce*, est un tombeau moins ancien, à quelque distance de l'alignement de la voie. (Inconnu.)

1. Voy. Nibby, Analisi, t. III, p. 549.
2. Voy. Henz., Annal., 1852, p. 313, n° 27.
3. Canina, Annal., 1852, p. 284.
4. Henz., Annal., 1852, p. 312, n° 15.

10. Du côté droit, en face de ce dernier tombeau, est le monument dit du Comédien. On y voit des inscriptions grecques qui font connaître des fragments des rôles où cet acteur, dont le nom est resté inconnu, s'est particulièrement signalé. D'autres inscriptions nous apprennent qu'il obtint des couronnes pour ses représentations tragiques ou comiques, et pour ses succès comme citharède à Nicomédie, à Cyzique, à Pergame, à Rome, à Smyrne, à Naples, à Pouzzoles[1].

11. Du même côté, se trouve le tombeau de M. Julius, dispensator de Ti. Claudius Cæsar, pour les édifices dits « voluntaria ; » titre singulier qui n'a pu encore être expliqué. Voici l'inscription :

M · IVLIO · SP · F · PIETATi
EPELYS · TI · CLAVDI · CAESARis
AVG · DISP · MATERNVS · AB
AEDIFICIS · VOLVNTARIS[2]

12. Presque vis-à-vis, côté gauche, on a découvert la statue de Titia Eucharis.

13. Du même côté, est le tombeau du margaritarius G. Atilius Evhodus, qui habitait la Via Sacra. La belle inscription qui s'y trouve est évidemment de la fin de la République. Elle a été publiée par M. Henzen[3] et par M. Egger[4].

14. A droite, est le monument bizarre d'un personnage qui est surnommé Philomusus, ce qui ne veut pas dire ami des Muses, mais ami des rats. En effet, deux de ces animaux sont représentés sur ce tombeau et le mot de Mus est ajouté au surnom. Voici l'inscription :

P · DECVMIVS · M · P · V · L
PHILOMVSVS
MVS[5]

15. Du même côté, l'on a trouvé deux cippes sur lesquels se lisent les noms

1. Voy. Gruter, Inscript. p. MXC, n° 1 ; — Giocondo, nel codice Borgiano (Biblioteca di propaganda fede).
2. Henz., Ann., 1852, p. 314, n° 36.
3. Annali, 1852, p. 311, n° 4.
4. Journal général de l'instr. publ., 1853, n° 17.
5. Henz., Annal., 1852, p. 313, n° 24.

de C. Cæcidius. C. Filius. Flacceianus, de la tribu Falèria. L'un porte ces mots : TR.MIL.[1].

16. Au même endroit, l'on a trouvé les fragments d'une inscription ayant appartenu au tombeau d'un tailleur, vestiarius.

17. A gauche, on a découvert une statue de Télamon, qui devait servir de cariatide.

18. Un peu plus loin, à droite, est le tombeau de M. Ulpius.

19. Du même côté, plus loin, on trouve un second Campus Ustrinus, plus petit que le premier et qui devait en être comme la succursale.

20. Ici la route abandonne le petit plateau qu'elle a traversé depuis le tombeau de Cæcilia Metella. C'est la première descente que l'on rencontre à partir du 7e mille. La voie présente à cet endroit une déviation sensible vers la droite. Il est facile de voir que cette déviation n'existait pas primitivement et que la direction rectiligne était parfaitement observée. On pense que les ruines considérables des constructions faites à gauche, pour soutenir la route au temps de C. Gracchus, ont nécessité l'abandon de cette direction première et la flexion de la route à droite.

21. Au pied de la petite pente et au terme de la déviation, a été trouvée la 7e borne en place[2].

VIIIe MILLE.

Dans les fouilles qui furent faites à gauche, un peu plus loin que la 7e borne, fut retrouvé le beau vase égyptien d'albâtre que l'on admire au Vatican.

1. Plus loin, du même côté, est un banc en forme d'hémicycle pour les voyageurs. Il rappelle celui de la voie des tombeaux, près de la maison de Diomède, à Pompéï.

2. A droite, à quelque distance de la route, sont les ruines d'une villa.

3. A gauche, est une Area dont la destination est demeurée inconnue.

4. Vis-à-vis, à droite, est le tombeau de Zosimus et de Lupus, fils de Barberia.

5. Plus loin, du même côté, est le tombeau de M. Pompeius, de la tribu Mæcia, scribe des Questeurs.

1. Henz., p. 313, nos 25 et 26.

2. Voy. Canina, Annal., 1852, p. 289. — Corradini, Vet. Lat., t. II, p. 168.

6. Presque immédiatement après, est celui de CORNELIA SALVIA. Elle l'avait élevé pour elle-même, pour sa famille et pour ses affranchis.

7. Plus loin, à droite, est un tombeau considérable de la fin de la République (pierre d'Albano).

8. Avant d'arriver à la 8[e] borne, du même côté, se trouve un petit temple que l'on a cru être celui dont parle Martial[1], et qui avait été construit sous le règne de Domitien ; mais, outre que la description du poëte ne peut convenir aux ruines de ce petit temple, la forme des colonnes et le petit autel que l'on a découvert près de cet endroit montrent que c'était un ATRIUM consacré à SILVAIN, vers le milieu de l'époque républicaine.

9. Le TEMPLE D'HERCULE devait être tout près de cet ATRIUM, car Martial le place à la 8[e] pierre ; or, entre ce monument et le grand tombeau dont j'ai parlé au n° 7, se trouvent des substructions importantes qui ont été reconnues par les archéologues pour être du temps de Domitien. C'est donc entre ces deux ruines qu'il faut placer le temple d'Hercule. Nous savons d'ailleurs que le culte de cette divinité était très-souvent associé à celui de Silvain.

10. A la 8[e] pierre, était située la ferme de Bassus, comme nous l'apprend Martial[2]. C'est en cet endroit de la route que le dictateur M. Valerius Corvus vint s'opposer à l'armée des rebelles de Campanie, l'an 413 de Rome[3].

IX[e] MILLE.

1. Entre la 8[e] et la 9[e] pierre, on trouve encore à droite et à gauche un grand nombre de monuments; mais ils sont pour la plupart inconnus. Au tiers de la distance qui sépare les deux bornes, à gauche, se trouve, ainsi que l'a prouvé Canina, la petite église de *Santa Maria Genitrice*[4].

2. Le PAGUS LEMONIUS, dont parle Festus, devait se trouver à gauche de la voie et faire suite au PAGUS SULPICIUS ULTERIOR[5].

1. Lib. III, ep. XLVII et lib., IX, ep. LXV et CII.
2. L. III, ep. XLVII.
3. T. Liv., l. VII, c. XLIX. « ..... Ad lapidem octavum viæ, quæ nunc Appia est, perveniunt. »
4. Comp. Nibby, Analisi, t. II, p. 535.
5. Ricci, Dell' antico pago Lemonio. Ouvrage cité à l'Appendice I.

3. Avant d'arriver à la 9e pierre, on trouve, à droite, de grandes ruines qui occupent un espace considérable. Des fouilles furent faites en cet endroit, en 1792, par le peintre Hamilton. C'est là que fut découvert le *Discobole* du musée du Vatican. Ces ruines appartiennent évidemment à une ancienne villa qui fut convertie, à la fin de l'époque impériale, en une station de poste. C'était la station AD NONUM, ainsi que nous l'apprend l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem[1]. Ce relais ne fut établi qu'à une époque très-rapprochée de la chute de l'Empire, car la Table de Peutinger n'en fait pas mention. Il faudrait placer la création de ce relais après l'époque de Théodose, c'est-à-dire dans l'intervalle de temps qui sépare la rédaction des deux itinéraires.

4. Sur la route, devant cette station, du côté droit, est un grand monument que l'on attribue à l'époque de Gallien, et qui n'est, en effet, autre chose que le tombeau de cet empereur et celui de Sévère : « Severus ab « Herculio Maximiano Romæ extinguitur : funusqus ejus Gallieni sepulcro « infertur, quod ex Urbe abest per Appiam millibus novem[2]. »

5. C'est à la 9e borne que s'arrêtèrent les fouilles poursuivies par ordre du gouvernement pontifical jusqu'en 1852. Elles ont été continuées depuis, en 1853 et 1854, et ont été poussées jusqu'au pied de la côte d'*Albano*, avant l'endroit où l'ancienne voie se raccorde avec la nouvelle.

(*Voyez pour les quatre milles suivants l'Appendice III, 2e partie.*)

Xe MILLE.

Au commencement de ce mille, existait vraisemblablement une voie antique, qui coupait un peu plus loin la route moderne d'*Albano*, et se dirigeait vers *Marino*. C'est la VIA TRIUMPHALIS qui conduisait au temple de Jupiter Latial.

XIe MILLE.

Les fouilles ont dû être poursuivies, cette année, dans l'espace qui sépare la 10e pierre de la 11e.

C'est par erreur que la Table de Peutinger place BOVILLÆ au 10e milliaire. On ne trouve, en cet endroit, aucune ruine qui puisse justifier

1. Manuscrit 4808. Biblioth. Richel. — Voy. l'éd. du marquis de Fortia d'Urban, Imp. roy., 1845, p. 192. L'indication donnée par Lapie, à *Torre Selce*, est fausse.
2. Aurel. Victor, Epitome, c. XL.

cette mesure. Les monuments importants trouvés au 12e mille ne permettent pas de douter que Bovillæ ne dût y être placé. Il faut donc rectifier ainsi la Table de Peutinger :

BOBELLAS XII.

L'Aqua Ferentina devait couper la Via Appia entre la 10e et la 11e borne. L'on traverse, entre ces deux milliaires, le *Fiume di Monaci*.

XIIe MILLE.

A la 11e pierre, on commence à monter sensiblement la grande côte d'*Albano*, qui a quatre milles de long. La voie ancienne se joint à la route moderne près d'une auberge désignée sous le nom des *Frattocchie*. Dans les fouilles faites en cet endroit, au commencement du XVIIIe siècle, fut trouvé le beau buste de Claude, dont parle Winckelmann[1].

XIIIe MILLE.

Au 12e milliaire, sur la côte d'*Albano*, se voient les importantes ruines de Bovillæ qui bordent la route. On reconnait un théâtre, un cirque, des substructions considérables de maisons privées et d'édifices publics à droite[2]. A gauche, vis-à-vis, est le Sacrarium de la famille Julia.

C'est entre le 12e et le 13e milliaire qu'il faudrait placer le camp de Marius et de Cinna dans la guerre civile : « ....ἑκατὸν σταδίους.... » (Appian. lib. I). Or, 100 stades font 12 milles et demi. Il est vrai que l'emplacement est peu favorable en cet endroit à l'établissement d'un camp, et l'on comprend plus difficilement encore comment était placé le camp de Crassus et de Métellus qui était opposé au premier. Appien nous dit que ce camp était sur le flanc de l'Albain « ....περὶ τὸ ὄρος, τὸ Ἀλβανὸν...., » ce qui n'est

1. Hist. de l'art chez les anciens, l. VI, c. VI, p. 407, t. II, in-4, éd. franç., Paris, 1802, —Comp. Montfaucon, Antiq., expliq. t. V, p. 129. — Ce beau buste est à Madrid au palais *del Retiro*.

2. L'on a trouvé en 1845 des monuments curieux sur les Sodales de Bovillæ dans la villa du prince Colonna. Voy. Bullett. dell' Instit. di corrisp arch., Roma. Adunanze di aprile, 1845. Une des découvertes les plus curieuses faites précédemment est celle de la belle inscription archaïque suivante :

VEDIOVEI · PATREI
GENTILES · IVLIEI ·

Voy. sur Bovillæ, Nibby, Analisi, t. I, p. 310, Roma, 1837.

pas assez précis pour qu'on puisse en fixer exactement la position. Cluvier[1] s'est gravement trompé en plaçant ces deux camps sur le plateau où est aujourd'hui la ville moderne d'*Albano*, et en s'autorisant de la mesure d'Appien. Il a compté 12 milles et demi de Rome à *Albano*. Or, *Albano* est au 15ᵉ milliaire. L'erreur de Cluvier provient de celle qui se trouve dans la Table de Peutinger. Sans vouloir trancher la difficulté relative à l'emplacement des deux camps, j'ajouterai que l'on ne peut adopter la position que Cluvier leur donne à moins de lire dans Appien « 130 stades » au lieu de « 100. »

A la 13ᵉ borne, c'est-à-dire à 1 mille de BOVILLÆ, à gauche de la route, était l'autel de la BONNE DÉESSE. C'est en cet endroit qu'eut lieu la rencontre de Milon et de Clodius[2]. Que l'on lise attentivement la Milonienne de Cicéron et l'on se convaincra : 1° que la villa DE POMPÉE LE GRAND était sur l'emplacement actuel d'*Albano* et s'étendait des deux côtés de la route, vers le monument connu vulgairement sous le nom de Tombeau d'Ascagne, situé à la 15ᵉ borne; 2° que la villa DE CLODIUS était plus près du lac et du mont Albain proprement dit; 3° qu'il possédait néanmoins, à gauche de la VIA APPIA, un fonds de terre, vers le 13ᵉ mille, c'est-à-dire au-dessous de la villa de Pompée et auprès du SACELLUM DE LA BONNE DÉESSE. Que ce fonds fût ou non rattaché à sa villa, cela importe peu. Il est certain que Clodius avait disposé son embuscade dans ce fonds de terre et que lui-même traversa la villa de Pompée pour marcher à la rencontre de Milon en descendant la côte tandis que ses gens se tenaient sur l'éminence qui domine la route à gauche, à 1 mille de BOVILLÆ. De sorte que l'une de ses bandes armées devait faire l'attaque tandis que l'autre, avec Clodius en personne, devait barrer la route. En supposant que le fonds situé près de la voie au 13ᵉ mille fût attenant à sa villa, Clodius n'en était pas moins forcé, pour opérer sa double manœuvre, de passer sur les terres de Pompée. Quant au domaine même de Clodius, si nous nous rappelons les expressions de la Milonienne, il devait être vers *Palazzola*, et s'étendre sur le rebord occidental du cratère d'*Albano* et jusque sur le penchant du *Monte Cavo*, près du bois sacré de JUPITER LATIAL. Pour que le fonds du 13ᵉ mille eût été attenant à ce domaine, il faudrait

1. Ital. ant., p. 910.
2. Cicer., pro Milone.

supposer à cette villa une immense étendue dont la *Villa Torlonia* ne nous représenterait aujourd'hui qu'une faible partie et la portion inférieure.

XIV[e] MILLE.

Entre le 13[e] et le 14[e] milliaire, on continue à monter la côte d'*Albano*.

XV[e] MILLE.

C'est un peu au delà de la 14[e] borne que l'on passe au-dessus de l'EMISSARIUM du lac d'Albe. La 15[e] borne se trouve à la porte d'*Albano* moderne. Le monument dit d'Ascagne, situé à gauche de cette porte, est considéré avec vraisemblance d'après Plutarque, comme ayant été celui de JULIA, fille de César et femme de Pompée. C'est dans ce tombeau que Cornélie aurait déposé les cendres de son époux. Dans l'intérieur, se trouve une chambre qui a 11 pieds de large sur 7 de long. La villa DE POMPÉE devrait donc être au 15[e] mille et vraisemblablement des deux côtés de la route. D'après le passage suivant d'une lettre de Cicéron à Atticus, nous voyons du moins qu'elle était sur la voie : « Ego de For- « miano Tarracinam; inde Pomptinam summam; inde Albanum Pompeii. « Ita ad urbem[1]. »

XVI[e] MILLE.

Ce mille s'étend de la porte d'*Albano* moderne jusqu'à ARICIA. Je n'ai rien à ajouter à la dissertation de Cluvier sur l'origine d'*Albano*. Sur l'emplacement de la villa DE CLODIUS se trouvèrent dans la suite celle de Tibère, puis celle de Néron, enfin la grande villa de Domitien qui reçut de considérables embellissements. L'amphithéâtre, dont on voit les ruines vers la chapelle des Capucins au-dessus d'*Albano*, a été reproduit, ainsi que les autres constructions romaines des environs, sur le plan détaillé de la VILLA DOMITIANI, exécuté par M. Pietro Rosa[2]. Le dessin qu'il nous en a présenté est si exact et si complet qu'il ressemble plutôt au projet d'un architecte qu'à la restitution d'un archéologue (*Voy.* l'APPENDICE IV).

Pendant la première époque de l'Empire, il n'y avait rien à la place qu'occupe *Albano* que la suite des tombeaux à droite et à gauche de la route. Sur la hauteur, à gauche, le PRÆTORIUM, et au-dessus, la villa des Empereurs.

1. L. VII, ep. v. — Compar. Plutarque in Cicer.
2. Ouvrage inédit dont j'ai vu les admirables dessins chez l'auteur, à *Castel Gandolfo*.

Nous trouvons encore des tombeaux dans le petit espace compris entre *Albano* et *la Riccia*.

Je ne dirai rien du tombeau dit des Horaces ou des Curiaces, situé à droite de la route, près de l'église de la *Madonna della Stella*, et formé d'un grand socle carré de 55 pieds de circonférence surmonté de quatre cônes au milieu desquels s'élève un piédestal rond qui devait soutenir un trophée ou une statue. Je renvoie à la dissertation de M. Canina et aux notices de M. Quatremère de Quincy et du duc de Luynes sur ce sujet. Malgré la forme très-antique de ce monument, qui rappelle les hypogées étrusques, le savant italien l'attribue, d'après Plutarque, à C. Gracchus[1].

Presqu'en face de ce monument, à gauche de la route, est un tombeau de la fin de la République[2].

Avant d'atteindre la 16ᵉ borne, la route gagnait, par une descente très-rapide, la vallée d'ARICIA et suivait, en décrivant une courbe, le pied de la colline où se trouve aujourd'hui la bourgade moderne de *la Riccia* sur l'emplacement même de l'ancienne ARX ARICINA. La route moderne se détache de l'ancienne et gagne *la Riccia* en traversant l'étroite vallée qui sépare cette dernière ville du plateau d'*Albano*, sur un magnifique viaduc qui vient d'être terminé cette année et qui est composé de deux rangs d'arcades superposées et d'une élévation assez grande pour atteindre le niveau de faite des deux collines.

XVIIᵉ MILLE.

Les ruines de l'ancienne ARICIA sont sur le penchant de la colline qui regarde la mer et sur les bords du grand lac volcanique, aujourd'hui desséché, et que côtoyé l'ancienne route. On voit encore à gauche de la route, dans l'*Orto di Mezzò*, la cella d'un temple de Diane, découvert par Nibby[3], un reste de thermes, des substructions formées de blocs irréguliers et l'émissaire de la citadelle.

Entre Rome et ARICIA, deux des trois itinéraires présentent la même

1. Voy. à l'Appendice I, Bibliogr. de la Via Appia. — Piranesi, d'Hancarville et Nibby, ont pensé que c'était le tombeau d'Aruns, fils de Porsenna, qui devait se trouver vers cet endroit, d'après le témoignage très-connu de Denys d'Halicarnasse.

2. Voy. Bullett. dell' institut. di corrisp. arch. Roma, 1851, p. 130.

3. Voy. la description de ce temple dans Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 156. Roma, 1819.

distance. Mais la Table de Peutinger diffère des deux autres ; toutefois l'erreur est tellement manifeste qu'on ne peut guère s'arrêter à la discuter :

Itin. d'Antonin.	*Itin. de Bordeaux à Jerusalem.*	*Table de Peutinger.*
Urbs.	Urbs.	Urbs.
Aricia XVI.	Ad nonum IX.	Bobellas X.
	Aricia et Albona VII.	Aricia III.

J'ai dit plus haut que Bovillæ ne pouvait être à la 10ᵉ borne, mais bien à la 12ᵉ, puisque les ruines sont retrouvées. On compte 4 et non 3 milles de Bovillæ aux ruines d'Aricia. On peut donc rectifier avec certitude la Table de Peutinger de cette manière :

Urbs.
Bobellas XII.
Aricia IIII.

Pour toute cette partie du parcours de la Via Appia, je renvoie au premier travail de Canina. C'est vers la 17ᵉ borne que l'Emissarium du Lacus Nemorensis venait se jeter dans le Lacus Aricinus[1].

DU XVIIᵉ AU XXIᵉ MILLE.

La voie, en décrivant de nouvelles courbes, passait au pied de la moderne *Genzano*, laissant à gauche le Lacus Nemorensis et, à droite, un peu plus loin, la colline des *Due Tori* et celle de *Monte Giove* où était vraisemblablement Corioli ; enfin, vis-à-vis de la *Città di Lavigna* (Lanuvium), se trouvait sur la route, la station de Sublanubio, mentionnée dans la Table de Peutinger sans indication de distance. D'après le calcul de Westphal elle était au 21ᵉ milliaire.

A partir de ce point, la route était tout à fait droite jusqu'à Terracina, sauf une légère déviation que l'on remarque à 3 milles de cette ville.

Je termine en prévenant que, parmi les auteurs qui ont joui jusqu'à présent d'une certaine autorité pour ceux qui étudient la Via Appia, il en est un, Pratilli, que les récentes observations de M. Henzen et de M. Mommsen doivent faire complétement rejeter comme donnant des inscriptions fausses, supposées et souvent composées par lui-même.

1. Voy. carte de Canina, Topogr. della Campagna Romana, 1845.

§ IV. — EMBRANCHEMENTS DE LA VIA APPIA.

I. A droite, avant le 2e milliaire, est la VIA ARDEATINA Ie, dont je parlerai plus bas.

II. A droite, entre le 2e et le 3e milliaire, se trouve une autre voie suivant la même direction que la précédente et se confondant avec elle après un très-petit parcours. C'est la VIA ARDEATINA IIe. Ce second embranchement devait être le prolongement de la VIA ASINARIA.

III. VIA TRIUMPHALIS.

Au 9e milliaire de la VIA APPIA, à gauche, commençait la VIA TRIUMPHALIS, ou VIA NUMINIS. Elle conduisait au FANUM JOVIS LATIALIS sur le sommet de l'ALBANUS MONS. Elle passait vers CASTRIMOENIUM (*Marino*), où se trouvaient les maisons de campagne de Marius et de Murena, laissait à droite FERENTINUM (dans le parc Colonna), où étaient la source et le bois sacrés; puis elle tournait le cratère du lac vers le nord-est et gagnait le rebord oriental, au pied de *Rocca di Papa*. C'est sur le petit plateau figurant ce rebord qu'était autrefois située ALBA LONGA, vers le couvent des Franciscains de *Palazzola*. Au temps des Empereurs, il ne restait de l'ancienne ville d'Ascagne, métropole de la race latine, qu'un temple de VESTA, seul monument qui eût été épargné, comme nous l'apprend Juvénal :

« ..... Quanquam diruta, servat
Ignem Trojanum et Vestam colit Alba minorem [1]. »

La piété romaine entretint toujours, parmi les ruines d'Albe, le culte de la déesse conservatrice du Palladium.

C'est près du temple de VESTA et vers les ruines d'Albe qu'aurait dû se trouver le FORUM POPULI indiqué par Pline, si la conjecture de Cluvier était vraie; on lit dans Pline : « Fabium [,] in monte Albano [,] Foropopulien- « ses, ex Falerno, Frusinates, Ferentinates, etc.... » Selon qu'on place la virgule avant ou après les mots « in monte Albano, » le sens de la phrase est changé et c'est FABIUM ou bien FORUM POPULI qui se trouvait dans les monts Albains. Cluvier [2] croit retrouver les FOROPOPULIENSES de Pline dans

1. Sat. IV, v. 60.
2. Ital. ant., p. 908, Elzev., 1624.

la « Forensis turba » d'Ovide. Voyez le passage relatif au culte de Mars dans les Fastes :

> « Quintum Laurentes[1], bisquintum Æquiculus acer,
> A tribus hunc primum turba Forensis habet. »

Je ne puis admettre cette opinion. En effet, si Forum Populi était dans les monts Albains, cette ville, si c'en était une, avait sans doute bien peu d'importance, Pline étant le seul qui en ait fait mention. Cluvier reconnait lui-même que ce devait être un très-petit endroit. Or, il n'est pas probable qu'Ovide eût fait une mention particulière d'une bourgade qui devait, par son peu d'importance et sa proximité d'Albe, participer de ses usages religieux. Quels sont les peuples mentionnés dans l'énumération d'Ovide? Faleria, la nation des Herniques, Aricia, Tusculum, Laurentum, la nation des Èques, celle des Péligues, celle des Sabins, enfin Albe elle-même : « Tertius Albanus.... » On comprendrait difficilement que le poëte eût cité, parmi ces noms célèbres et ces nations importantes, la bourgade de Forum Populi qui était si petite dans l'opinion de Cluvier lui-même qu'il la réduit presque à une seule maison pour pouvoir concilier ce passage d'Ovide avec celui de Dion, que je citerai tout à l'heure. Il est vrai que je ne puis admettre avec Cluvier que, par les mots « *Forensis turba*, » le poëte ait entendu désigner une très-petite population et ne se soit pas servi avec intention des mots *plebs* ou *populus*. Je pense au contraire que *turba* est l'opposé de *manus*, c'est-à-dire *multitudo*, *numerus;* mais je crois que la véritable version est celle que donnent plusieurs manuscrits :

> « A tribus hunc primum turba Curensis habet, »

Toute la dissertation de Cluvier se trouverait ainsi dénuée de fondement.

Le Forum Populi a pu se trouver près de l'emplacement d'Albe, mais il n'y a aucune preuve que cela ait été. Si l'on veut le porter à *Rocca di Papa*, il faut placer la virgule, dans la phrase de Pline, après Fabium et la lire ainsi : « ....Fabium, — in monte Albano Foropopulienses.... etc. » Si l'on place Fabia, comme Nibby, à *Rocca di Papa*, il faut lire : « Fabium « in monte Albano, — Foropopulienses. » Peut-être faudrait-il renfermer Fabia dans la tribu du même nom. On ne sait où cette tribu était située; mais elle ne pouvait être dans les monts Albains, car la tribu comprise entre la Via Latina et la Via Appia, par conséquent embrassant dans

1. L. III, v. 96. Il s'agit du mois consacré à Mars chez les différents peuples du Latium.

l'angle de ses deux routes les Montes Albani, devait être la tribu Lemonia. Festus nous apprend en effet que cette tribu s'étendait le long de la Via Latina[1] et le *Pagus Lemonius* devait être, ainsi que je l'ai dit plus haut, à gauche de la via Appia.

Lorsque les consuls montaient au temple de Jupiter Latial, ils séjournaient quelque temps daus une maison qui leur était réservée. Elle était probablement située auprès du temple de Vesta, vers l'emplacement de l'ancienne ville d'Albe. L'existence de cette demeure et de sa destination nous est révélée par Dion. Cluvier la confond, saus raison, avec le *Forum Populi*. Voici le passage de l'historien grec : « ....Καὶ κεραυνὸς ἐς τὴν ἐν τῷ « Ἀλβανῷ οἰκίαν, ἐς ἣν οἱ ὕπατοι ἐν ταῖς ἱερουργίαις καταλύουσιν, ἐνέσκηψε[2]. » Je ne serais pas éloigné de placer la maison des consuls au couvent de *Palazzola*, daus lequel a été trouvé le fameux sépulcre consulaire du temps de la guerre punique, en présence de Pie II Piccolomini, dans l'année 1463.

La Via Triumphalis gravissait le flanc septentrional du mont Albain. Cette partie de son parcours se reconnaît parfaitement aujourd'hui[3]. Elle passe, comme autrefois, sous les ombrages épais qui couvrent le *Monte Cavo*. C'était un immense bois sacré : «Albani luci[4]. »

Sur le sommet du mont Albain, terme de la Via Triumphalis, se trouvait le temple de Jupiter Latial dont la cella existe encore et qui était lui-même debout il y a moins d'un siècle, lorsque le cardinal d'York détruisit en 1783 ce monument national de l'ancien Latium qui comptait vingt-trois siècles d'existence. Des maçons ont élevé sur ces ruines augustes un couvent de Passionistes. Mais la barbarie n'a pas dépouillé ces lieux célèbres de leur charme poétique ni des souvenirs de l'antiquité, car on n'a pu détruire ces sites admirables qui sont tels aujourd'hui qu'ils paraissaient aux yeux de Cicéron, de Virgile et d'Ovide, tels qu'ils parurent aux yeux de Poussin, de Winckelmann et de Gœthe.

IV. A Bovillæ se trouvaieut trois embranchements : un à gauche qui coupait les voies Triumphalis, Latina, Tusculana, Labicana, Prænestina et se raccordait avec la Via Tiburtina vers la Villa Hadriani. Cette route n'était que le prolongement de la Via Antiatina dont on trouve les vestiges

1. « Est a porta Capena, via Latina. »
2. Dio., l. LIV.
3. Les pierres polygonales de l'ancienne route sont encore en place.
4. Cicer. pro Mil.; Tit. Liv., l. V. Cités par Cluv., p. 908. Ital. ant., 1624, Elzev.

dans la direction d'ANTIUM, à droite de la VIA APPIA. Elle traversait ainsi tout le LATIUM et avait ses deux extrémités à ANTIUM et à la VILLA HADRIANI, les deux séjours favoris de cet empereur.

De BOVILLÆ partait un autre embranchemeut dans la direction de la VIA ARDEATINA. Le carrefour de BOVILLÆ se composait donc de cinq têtes de route : 1° la VIA APPIA vers Rome ; 2° la même voie vers TERRACINA ; 3° la VIA ANTIATINA vers ANTIUM ; 4° le prolongement de cette dernière vers la VILLA HADRIANI ; 5° l'embranchement qui se dirige vers la VIA ARDEATINA.

En suivant la VIA ANTIATINA, on trouve, entre la 13° et la 14° borne, un embranchement à gauche qui rejoignait encore la VIA ARDEATINA. Bien qu'on perde les traces de la VIA ANTIATINA vers le 27° mille, il est facile d'y suppléer ainsi que l'a fait Westphal. ANTIUM devait être au 36° et au 37° mille de Rome par BOVILLÆ.

V. VIRBII CLIVUS.

Il existait un chemin à gauche de la VIA APPIA, qui conduisait au temple et au bois sacré de Diane et qui probablement avait un embranchement vers le temple de Jupiter Latial. Cluvier et Bormann ont placé l'origine de ce sentier au 14° milliaire. Il me parait difficile d'admettre cette opinion. Voyons le passage de Perse et celui de son commentateur Cornutus, sur lesquels se fondent les géographes modernes : le poëte satirique s'exprime ainsi[1] :

« .... Accedo Bovillas
Clivumque ad Virbî, præsto est mihi Manius heres. »

Voici le commentaire : « Persius quatuor millibus ab urbe est Virbii Clivus, « qua est iter ad Ariciam et nemus Dianæ. » Cluvier et Bormann ont pensé qu'il fallait lire « quatuordecim, » c'est-à-dire qu'il fallait placer l'origine du Clivus à 14 milles de Rome, par conséquent entre BOVILLÆ et *Albano*. Mais rien n'autorise cette supposition et l'on ne comprendrait pas comment un sentier conduisant au lac *Nemi* se séparait de la VIA APPIA pour suivre cette route dans une direction parallèle et à un intervalle à peine sensible sur une longueur de 2 milles. Il est plus naturel de le faire partir du 16° mille, c'est-à-dire d'ARICIA. Il n'y aurait rien à ajouter au texte de Cornutus, car ARICIA est à 4 milles de Bovillæ : « ....Quatuor millibus ab

1. Sat. VI, v. 55.

« urbe » sous-entendu Bovillis, dont le commentateur n'avait pas à mentionner le nom qui est cité dans le vers de Perse. La conjecture que je viens de présenter est encore confirmée par ce vers de Martial :

« ....
Migrare clivum crederes Aricinum[1]. »

Il s'agit ici du Clivus Virbii. Enfin il faut comparer avec le vers de Perse le passage suivant de Pompeius Festus : « Manius Egerius agrum Nemorensem « Dianæ consecravit ; a quo multi et clari viri orti sunt et per multos annos « fuerunt. Unde et proverbium : multi Manii Ariciæ. » Or, on trouve, près du temple de Diane Aricine, à gauche, un chemin antique dont Nibby[2] donne la description et qui me paraît devoir être le Clivus Virbii.

VI. En sortant d'Aricia, un peu après la 16ᵉ borne, se trouvait, à droite, un embranchement qui gagnait la Via Antiatina, à l'ouest du *Monte Giove* (Corioli).

VII. Au 19ᵉ mille, à droite, existait un embranchement sur Lanuvium (*Città di Lavigna*), dont le prolongement devait traverser les marais Pontins et conduire à Astura. On a retrouvé une partie du parcours de cette voie à 4 milles au sud de Lanuvium.

VIII. Après la 20ᵉ borne, on trouve à droite de la Via Appia un autre embranchement qui rejoint la Via de Lanuvium un demi-mille environ avant d'arriver à cette ville.

IX. Du même point, à gauche, partait vraisemblablement une route conduisant à Velitræ (*Velletri*).

X. A la 24ᵉ borne, on rencontre des vestiges de voies antiques à droite et à gauche de la Via Appia. Celle de gauche conduit à Velitræ, et celle de droite tombe dans la voie qui conduit de Lavinium à Astura, dont j'ai parlé plus haut.

Après avoir décrit la Via Appia et ses embranchements, je procéderai avec ordre pour toutes les autres routes anciennes, et je commencerai par la rive droite du Tibre.

1. L. XII, ep. xxxii.
2. Viagg. ant., t. II, p. 159. Roma, 1819.

§ V. — VIA PORTUENSIS.

Cette voie sortait de Rome par la porte PORTUENSIS. Il ne faut pas placer cette porte à la moderne *porta Portese*, mais à un grand quart de mille au sud de cette dernière[1]. En effet, de ce côté, les murs d'Aurélien excèdent les murs actuels du *Transtevere* de 450 mètres environ. Cette voie suivait la rive droite du fleuve et atteignait le PORTUS TRAJANI sur le bras droit du Tibre. Le parcours de cette voie était plus direct que celui de la VIA OSTIENSIS, car la première atteignait le PORTUS TRAJANI un peu après le 14e mille, et la seconde touchait OSTIA au 16e mille seulement.

D'après les ruines qui se voient à *Porto*, on peut faire aujourd'hui le plan de l'ancienne ville et des deux ports, celui de Claude et celui de Trajan. Canina en a présenté la disposition sur sa grande carte de la Campagne romaine (1845). Une inscription, trouvée au XVe siècle, fait connaître l'existence du FORUM, d'un tribunal construit en marbre, d'un temple de Vulcain, d'un autre de Cérès, d'un autre de la Fortune, et d'un chemin pavé. On y a découvert des statues du plus beau style, entre autres une Pallas et une Hygie (ou plutôt Hygiée). Le port de Trajan existe encore. C'est un petit lac assez profond d'environ un quart de lieue de diamètre. Le bassin, autrefois pentagone, est rond aujourd'hui. On a trouvé près du port un arc et des tuyaux de plomb portant le nom de Messaline, qui avait une villa en cet endroit[2].

§ VI. — VIA AURELIA.

Cette voie partait de la porte JANICULENSIS ou porte AURELIA, aujourd'hui *San Pancrazio*. Elle se dirigeait vers la mer par LORIUM, et traversait toute l'Italie du milieu et toute la Gaule cisalpine; mais elle appartenait à l'Étrurie dès son origine. Une autre route commençait au PONS TRIUMPHALIS, et rejoignait la VIA AURELIA au 3e mille de son parcours. Cette autre VIA AURELIA, que Fabretti a tracée sur sa carte n° 1 (De aquis et aquæd. Rom., 1680), est distinguée de la première par le nom de VIA AURELIA NOVA. Elle envoyait à droite, vers la VIA CLAUDIA, un embranchement qui

1. Voy. le plan de Rome antique et moderne de Letarouilly. Paris, 1841.
2. Voy. Bonstetten, Voyage dans le Latium, p. 108 et 109.

était la VIA CORNELIA. La VIA AURELIA envoyait aussi un embranchement vers la VIA PORTUENSIS, auquel on donnait le nom de VIA VITELLIA[1].

§ VII. — VIA TRIUMPHALIS.

Elle partait du PONS TRIUMPHALIS, dont on voit les ruines un peu au-dessous du *Ponte Sant' Angelo*, traversait le VATICANUS AGER et se raccordait à la VIA CASSIA vers l'*Osteria della Giustiniana*, après un parcours de 7 milles et demi.

§ VIII. — VIA FLAMINIA ET VIA CASSIA.

Elle commençait à la porte RATUMENA de l'enceinte de Servius Tullius, vers l'extrémité nord de la rue moderne de *Marforio*[2], au-dessous du Capitole. La VIA FLAMINIA suivait la direction du *Corso;* elle gagnait, à l'extrémité du 1er mille, la porte FLUMENTANA de l'enceinte d'Aurélien. Elle se trouvait vraisemblablement à l'endroit de la *Porta del Popolo*. Mais, en 402, sous Honorius, à l'époque où les murs furent relevés de ce côté de la ville, la porte FLAMINIA fut percée sur le penchant du *Pincio*, à très-peu de distance à l'est de *Santa Maria del Popolo*. La porte d'Honorius fut abandonnée vers le VIIe siècle, et l'issue de la VIA FLAMINIA fut reportée à l'ancienne porte FLUMENTANA, qui prit le nom de porte FLAMINIA, qu'elle conserva jusqu'au XVe siècle, époque à laquelle on lui donna le nom de *Porta del Popolo*, qu'elle a gardé depuis[3].

1. Voy. Fabretti, De aquis et aquæduct. urb. Romæ, éd. de 1680.

2. Voy. le plan moderne de Rome de Letarouilly. — Comparez le plan de Rome au temps d'Auguste et de Tibère, par Léveil. Paris, 1847. Ce plan accompagne l'ouvrage de Dezobry, Rome au temps d'Auguste.

3. On sait que l'église *Santa Maria del Popolo* fut élevée en 1099, sous Pascal II, pour délivrer le peuple des apparitions nocturnes dont la superstition populaire était alarmée. On attribuait une puissance diabolique aux mânes de Néron, dont les cendres avaient été déposées dans le tombeau de la famille DOMITIA au pied des jardins du PINCIUS, selon Suétone. — Vasi et Nibby, Itinér. de Rome et de ses environs, l. I, p. 6, éd. fr. Rome, 1849. — Il existait avant 1574, à Notre-Dame de Brou, un tableau représentant la Vierge environnée de sept médaillons. Sur l'un d'eux, on lisait cette légende : *Comment les démons gardent le corps de Néron sous un noyer*. C'était une allusion à la légende dont je viens de parler, et dont l'origine remonte au temps de Tacite : « Pons Milvius in eo tempore celebris nocturnis illecebris erat ; ventitabatque illuc Nero, quo solutius urbem extra lasci-

Nibby reconnait en cet endroit, vers la villa Borghèse, un ancien cirque[1].

A la fin du 3e mille, elle atteignait le Tibre qu'elle franchissait sur le PONS MILVIUS, ou mieux MOLVIUS (aujourd'hui *Ponte Molle*), si célèbre dans l'histoire romaine.

Au delà du fleuve, la VIA FLAMINIA entrait en Étrurie et se partageait en deux bras : 1° la VIA FLAMINIA proprement dite, qui suivait la rive droite du Tibre à une certaine distance et le coupait une seconde fois au 42e milliaire, avant d'arriver à OCRICULUM; — 2° la VIA CASSIA, qui traversait l'Étrurie dans la direction de SUTRIUM.

Je ne dois pas omettre de mentionner l'embranchement que la VIA FLAMINIA envoyait à partir du 8e mille du côté du fleuve. C'était la VIA TIBERINA, qui suivait la rive du Tibre, ainsi que son nom l'indique[2].

§ IX.

De la porte PINCIANA, dont le nom ni la place n'ont changé, sortait une route qui, d'après la position de cette porte, tournée vers l'orient, devait se réunir, au 2e mille environ, à la VIA SALARIA.

§ X. — VIA SALARIA.

De la porte COLLINA[3] (enceinte de Servius), sortait la VIA SALARIA ou SALARA qui, au temps d'Antonin, conservait ce nom jusqu'à HADRIA, et au temps de Théodose, jusqu'à FORTUNA FANESTRIS[4].

Elle franchissait l'enceinte d'Aurélien à la porte SALARIA (*Salara*). Mais il paraît que ce ne fut qu'au temps d'Honorius que cette porte prit le nom de la route, et qu'auparavant elle s'appelait porte COLLINA, comme celle de l'ancienne enceinte. Cette conformité de nom s'explique par le peu

virei. » — Voy. Recherches historiques et archéologiques sur l'église de Brou, par J. Baux Paris, Techener.

1. Viaggio antiquario ne' contorni di Roma, t. I. Viaggio a Veji, p. 22. Roma, 1819. — Nibby pense qu'il appartenait aux jardins de Domitia.

2. Voy. Agri Romani tabul. Westphal. Berol. 1829.

3. « Questa dovea essere nell' angolo che formavano l' ultima estremità del Quirinale, e l' argine di Servio.... » Nibby, Viaggio antiquar. ne' contorni di Roma, t. I. Viaggio a Fidene, p. 68. Roma, 1819.

4. Comparez les deux Itinéraires, éd. du marquis de Fortia d'Urban.

d'intervalle qui séparait de ce côté les deux murs. La porte COLLINA primitive était vers le temple de Vénus, à l'extrémité des jardins de Salluste. De ce point à l'autre, je n'ai compté que 300 mètres[1].

Après avoir dépassé la fameuse *Villa Albani*, où, mieux que partout ailleurs, on peut étudier l'art antique, grâce à la belle ordonnance dans laquelle l'immortel Winckelmann a su distribuer les richesses qu'un homme d'un goût délicat et éclairé a choisies et rassemblées ; — on arrive, au delà du 2ᵉ mille, à l'emplacement d'ANTEMNÆ, parfaitement reconnaissable, à gauche de la route, sur une petite éminence située dans l'angle formé par le confluent du Tibre et de l'Anio. Bormann en a relevé un plan exact qu'il donne dans son ouvrage récemment publié[2].

La VIA SALARIA franchit l'Anio sur le PONS SALARIUS (*Ponte Salaro*), construit par Narsès, et atteint la 3ᵉ borne un peu au delà.

A la 5ᵉ, on trouve la *Villa Spada*, et, à la 6ᵉ, à gauche et à droite de la route, les ruines de FIDENÆ. Cette position est aujourd'hui trop bien déterminée pour que je m'y arrête. Bormann en a donné le plan[3]. Je dirai seulement que la ville proprement dite n'était pas au *Castel Giubileo*, mais au pied de cette colline. La plus grande partie même était à droite de la voie. On peut croire que la citadelle était au *Castel Giubileo*. Les différentes descriptions de Denys d'Halicarnasse sont d'une rigoureuse exactitude et confirment de tout point l'opinion que j'ai suivie. Enfin, du *Castel Giubileo*, on découvre le Capitole, ce qui est toutefois moins facile aujourd'hui que du temps de Tite Live[4], lorsque le temple de Jupiter s'élevait majestueusement sur l'emplacement où se trouve la pauvre église plate et écrasée d'*Ara Celi*.

Je m'arrête ici et je renvoie, pour la suite du parcours de la VIA SALARIA, à ce que j'ai dit plus haut, relativement à ERETUM et au petit fleuve ALLIA. Je dirai seulement que CRUSTUMERIUM, qui a été fixé à *Marcigliana Vecchia*, devait se trouver sur la VIA SALARIA que j'appellerai RIPENSIS, vers la 10ᵉ ou la 11ᵉ borne. Mais cette ville avait sans doute cessé d'exister au temps d'Antonin ; c'est pour cela que les Itinéraires ne la mentionnent pas.

1. Plan de Rome de Letarouilly.
2. Altlatinische Chorographie, etc. Halle, 1852. Voy. p. 182.
3. P. 240.
L. III, c. XVIII.

Du 1er mille de la VIA SALARIA se détachait, à gauche, un embranchement qui gagnait la VIA FLAMINIA, au PONS MILVIUS[1].

§ X. — VIA NOMENTANA OU FICULENSIS.

La VIA NOMENTANA partait de la plus ancienne porte COLLINA, de celle de l'enceinte de Servius, et franchissait le mur d'Aurélien à la porte NOMENTANA, fermée aujourd'hui, mais très reconnaissable. Elle est près du camp prétorien, à 100 mètres au sud de la *Porta Pia*, ouverte en 1564 par le pape Pie IV, et ornée à l'intérieur d'après les dessins de Michel-Ange.

En 1825, les fouilles entreprises près de la porte NOMENTANA ont fait connaître le tombeau de Q. HATERIUS, préteur sous Tibère.

La route ancienne traversait le lieu où se trouvent aujourd'hui la *Villa Patrizi*, la *Villa Bolognetti* (au duc Torlonia), la *Villa Massimi;* enfin, la *Villa Torlonia*, un peu au delà du 1er mille.

Entre la 1re et la 2e borne, se trouvent, sur la gauche de la voie moderne qui coïncide en ce point avec l'ancienne, les deux églises de Sainte-Agnès et de Sainte-Constance. On a cru longtemps que cette dernière avait été un temple de Bacchus avant d'être consacrée au culte chrétien. Mais Winckelmann[2] a établi qu'elle avait été fondée par Constantin, en l'honneur de sa fille Constance, parce que c'est en cet endroit qu'elle avait été baptisée et qu'elle voulait être enterrée. L'illustre savant a prouvé que les candélabres qu'on admire dans cette église et dans celle de Sainte-Agnès (également édifiée par Constantin à la prière de sa fille[3]), étaient de l'époque de Trajan et d'Adrien. Quant à la représentation bachique qui est figurée sur l'urne funèbre de Sainte-Constance, Winckelmann fait observer que les images païennes se trouvent souvent, dans les premiers siècles de Jésus-Christ, mêlées aux signes de la religion nouvelle. Il autorise cette opinion de l'exemple du sarcophage de sainte Hélène, qui représente un combat

1. Fabretti l'a tracée sur la carte n° 1 de son ouvrage, De aquis et aquæduct. urb. Rom., 1680.

2. Hist. de l'art chez les anciens, l. VI, c. VIII, t. II, p. 493 et suiv., éd. fr. Paris, 1802.

3. S. Ambr., t. IV, col. 598, D; — les Bolland. die 21 januarii, t. II, p. 353, n. 16 et 18 febr., t. III, p. 70. — Anastas. vie de S. Silvestre, sect. LXII, t. I, p. 46. — Arringhi Roma subterr., l. IV, c. XXV, n° 14, p. 156.

d'hommes à cheval. Ainsi, les deux églises de Sainte-Constance et de Sainte-Agnès sont des fondations toutes chrétiennes[1].

Près de ces monuments se voient les murs d'une construction ancienne, improprement appelée l'hippodrome de Constantin. Les fouilles ont montré que c'était un cimetière chrétien du VII[e] siècle.

Dans la *Vigna Rufini* se trouve un COLUMBARIUM très-bien conservé.

La VIA NOMENTANA atteint et franchit l'Anio sur le PONS NOMENTANUS, entre la 2[e] et la 3[e] borne. Ce pont a été refait par Narsès; c'est aujourd'hui le *Ponte Lamentano*.

Après avoir passé la rivière, on trouve, à droite, le MONS SACER, à l'angle formé par la voie et l'Anio.

On sait, par un passage de Tite Live[2], que la VIA NOMENTANA passait à FICULEA ou FICULNEA, puisqu'on lui donnait aussi, sous la République, le nom FICULENSIS.

Vers le 4[e] mille de la VIA NOMENTANA, se voient, dans les *Vigne Nuove*, des ruines où Nibby place avec vraisemblance la maison de campagne de l'affranchi Phaon, dans laquelle Néron se donna la mort au rapport de Suétone[3].

La voie coupait ensuite le RIVUS ULMANUS, *Rio Ulmano*.

Au 7[e] mille environ, c'est-à-dire à la moitié du chemin de ROME à NOMENTUM, se trouvait le bois sacré de la déesse ROBIGO. Voici ce qu'on lit dans Ovide :

« Hac mihi Nomento Romam quum luce redirem
Obstitit in media candida pompa via.
Flamen in antiquæ lucum Robiginis ibat[4]. »

Je ne dirai rien de FICULEA, dont la position a été déterminée dans la première partie de ce travail[5]. — La route s'engageait ensuite dans les collines de CORNICULUM. Cette ville devait être à droite, au 11[e] mille, vers le *Monte Gentile*, ainsi que je l'ai dit plus haut. — La voie atteignait enfin NOMENTUM, au 14[e] mille. Les ruines de NOMENTUM se trouvent à très-peu de

1. Voy. la description de ces monuments dans Nibby, Analisi, t. I, p. 47-59. Roma, 1837.
2. T. Liv., l. III, c. LII.
3. Nero, c. XLVIII. — Voy. Nibby, Viaggio antiq., t. I. Roma, 1819. Viagg. a Fidene, p. 75.
4. Fast., l. IV, v. 906.
5. Une inscription alimentaire trouvée en 1764, et publiée par Winckelmann pour la première fois, atteste que FICULEA existait encore au temps d'Antonin. Voy. cette inscription dans ma dissertation latine : *De Tabulis alimentariis*.

distance au sud-est de *La Mentana*. C'est, en effet, la mesure fournie par la Table de Peutinger :

Via Nomentana.

Roma Eretum.	
Nomento.	XIIII
Ereto.	
A Nomento Tibur. . . .	VIIII[1]

D'après ce petit tableau, on voit : 1° que la Via Nomentana regagnait la Via Salaria à Eretum, ce qui fait un parcours de 5 kilomètres et demi entre les deux villes ; — 2° qu'il existait autrefois une route directe entre Nomentum et Tibur. Je ne l'ai pas tracée sur ma carte, dans la crainte d'être inexact ; mais, si la mesure de la Table est juste, cette voie devait être presque droite entre ces deux points, car je compte 9 milles, à vol d'oiseau, sur la carte de Westphal.

On trouve, à gauche de la Via Nomentana, après la 5e borne, les vestiges d'un embranchement dans la direction du nord-est. On peut le suivre jusqu'à *S. Angelo* et même au delà, vers *Palombara;* mais les traces se perdent avant d'arriver à cette dernière bourgade.

§ XII. — VIA TIBURTINA ET VIA VALERIA.

La Via Tiburtina partait de la porte Esquilina[2], qui était située vers *Santa Maria Maggiore*. Elle franchissait les 800 mètres qui séparaient les deux enceintes. La porte du mur d'Aurélien a été construite sous Honorius[3].

1. Recueil des Itin. anc., éd. du marquis de Fortia d'Urban, Paris, 1845.

2. Selon Nibby, de la Porta inter aggeres. Viagg. ant., t. I, p. 91. Roma, 1819.

3. Voici l'inscription que l'on lit sur cette porte :

S · P · Q · R
IMPP · CAES · DD · NN · INVICTISSIMIS · PRINCIPIBVS
ARCADIO · ET · HONORIO · VICTORIBVS · AC · TRIVMPHATORIBVS · SEMPER · AVGG
OB · INSTAVRATOS · VRBIS · AETERNAE · MVROS · PORTAS · AC · TVRRES · EGESTIS · [IMMENSIS
RVDERIBVS · EX · SVGGESTIONE · V·C · ET · INLVSTRIS · MILITIS · ET · MAGISTRI · [VTRIVSQ
MILITIAE · FL · STILICONIS · AD · PERPETVITATEM · NOMINIS · EORVM · SIMVLACRA · [CONSTITVIT
CVRANTE · FL · MACROBIO · LONGINIANO · V·C · PRAEF · VRBIS · D · N · M · Q · EORVM

Elle est formée par une des arcades de l'aqueduc des eaux MARCIA, TEPULA et JULIA, restauré par Auguste, Titus et Caracalla[1]. Ces trois eaux différentes avaient chacune leur conduit (SPECUS). Cette porte est aujourd'hui désignée sous le nom de porte *San Lorenzo*.

La VIA TIBURTINA paraît avoir suivi primitivement à son origine une autre direction. Elle aurait fléchi vers le nord-est au sortir de la porte ESQUILINA et aurait incliné vers le camp prétorien. Il aurait même existé dans la grande enceinte une porte à cet endroit, vers l'angle méridional du camp. Westphal[2], d'après Fabretti[3], désigne cette porte sous le nom de TIBURTINA. La route à laquelle elle livrait passage se serait confondue avec celle qui est représentée aujourd'hui par la voie moderne de *Tivoli*, vers l'endroit où est la basilique *S. Lorenzo*. Fabretti donne à la porte *S. Lorenzo*, vulgairement considérée comme l'ancienne porte TIBURTINA, le nom de porte COLLATINA[4].

C'est entre les deux enceintes, et même au delà de la grande, qu'étaient les fameuses ESQUILIÆ qui avaient été purifiées et assainies au temps d'Horace. Tout le monde connaît les vers :

« Nunc licet Esquiliis, etc. [5] »

La route moderne est faite, presque dans toute sa longueur jusqu'à *Tivoli*, sur le parcours de la voie ancienne dont on voit souvent les vestiges à droite et à gauche.

La basilique *San Lorenzo*, qui se trouve à 1 mille de la porte ESQUILINA, ou plutôt de son emplacement, fut construite dans le FUNDUS VERANUS[6].

A un mille de la porte *San Lorenzo*, on a trouvé une belle urne sépulcrale en porphyre que l'on croit avoir appartenu au tombeau de l'affranchi PALLAS qui devait être dans ces environs[7]. Mais cela me paraît très-douteux.

Entre le 3e et le 4e milliaire, on passe au-dessus de l'AQUA VIRGO, qui est souterraine en cet endroit comme autrefois.

1. Voy. plus bas les trois inscriptions qui se trouvent sur cette porte.
2. Agri romani Tabula.
3. De aquis et aquæduct. urb. Romæ, 1680 (voy. la carte).
4. De aquis et aquæduct. Dissert. III, p. 187.
5. L. I, sat. VIII.
6. Vasi et Nibby, Itin., t. I, p. 190, éd. franç., Rome, 1840.
7. Nibby, Viaggio antiq. ne' contorni di Rom., t. I, Rom., 1819, p. 100.

Entre le 4[e] et le 5[e] milliaire, la voie franchit l'Anio sur le *Ponte Mammolo*, au moyen âge PONS MAMMÆUS, nom qui lui vient, à ce qu'on croit, de MAMMÆA, mère d'Alexandre Sévère. Il fut, comme les autres ponts de l'Anio, détruit par Totila et réédifié par Narsès.

Entre le 6[e] et le 7[e] milliaire, la voie coupe le ruisseau *Magliano*.

Au 8[e] mille, elle se partageait en deux routes conduisant toutes deux à *Tivoli*: l'une passait au nord des AQUÆ ALBULÆ, l'autre au sud. Celle du nord donne un parcours de 20 milles de Rome à Tibur; celle du sud n'en compte que 19. C'est la route nationale moderne. Elle paraît avoir été la plus ancienne des deux. Les monuments qui y ont été trouvés en font foi. Celle du nord a dû être suivie surtout à partir du second siècle, car c'est évidemment celle qui est indiquée dans les deux Itinéraires. Nous lisons dans celui d'Antonin :

[Via] Valeria.
Ab Urbe Adriæ usque
Tiburi. . . . . XX [1]

Et dans la Table de Peutinger :

Via Tyburtina.
Roma Sublacium
Ad Aquas Albulas. . . XVI
Tibori. . . . . [2]

La voie du nord passait, en effet, comme ses vestiges le constatent, tout près du lac des AQUÆ ALBULÆ, tandis que la voie du sud en est éloignée de plus d'un mille. Ainsi la distance de 20 milles fournie par l'Itinéraire d'Antonin et la station des AQUÆ ALBULÆ, donnée par la Table de Peutinger, prouvent qu'il s'agit dans les deux monuments de la route du nord.

Je commence par la route du sud, comme étant la voie primitive.

Entre le 11[e] et le 12[e] milliaire, à gauche, on trouva, dans des fouilles qui datent de quelques années, le tombeau en marbre érigé à la mémoire

1. Rec. des Itin. anciens, éd. du marquis de Fortia d'Urban, p. 93
2. Id., p. 208.

de JULIA STEMMA par ses enfants, JULIUS EUTACTIANUS, ATTHIS SIMILIS et LÆTUS EVENUS[1]. Il est au Vatican.

Au 12e milliaire, vis-à-vis de la ferme de *Martellone*, on trouve le *Lago di Tartaro*, si connu pour ses eaux pétrifiantes et dont aucun auteur ancien n'a fait mention. En face de *Martellone*, se trouvent des ruines que l'on croit être celles de la villa de STATILIA PRISCILLA[2].

Presque immédiatement après la 12e borne, on voit, à gauche, une route ancienne[3], qui gagnait les THERMES d'AGRIPPA aux AQUÆ ALBULÆ, et joignait en cet endroit l'embranchement du nord dont je parlerai bientôt.

Entre le 13e et le 14e milliaire, la voie coupe le petit canal que le cardinal Hippolyte d'Este fit creuser pour l'écoulement des AQUÆ ALBULÆ dont j'ai fait plus haut la description.

A peu de distance du pont de la Solfatare, à gauche, on trouve la 14e borne que l'on a prise pour les restes du tombeau de M. PLAUTIUS LUCANUS[4].

1. IVLIAE · STEMMAE
VIXIT · ANN · XXX
IVLI · EVTACTIANVS
ATTHIS · SIMILIS
LAETVS · EVENVS
FILII
MATRI · CARISSIMAE

Nibby, Viaggio antiq., t. I, p. 104.

2. Ce qui a conduit à cette conjecture, c'est qu'on a trouvé son tombeau sur la route, en face de ces ruines; voici l'inscription qu'il porte :

STATILIAE
SP · FIL
PRISCILLAE

Nibby, Viaggio antiq., t. I, p. 104.

3 Voy. carte de Gell et Nibby.

4. Voici l'inscription :

M · PLAVTIVS
M · F · ANIEN
LVCANVS
TI · CLAVDIVS
TI · F · PAL
NERO · AED · CVR
PR · CENS · IIVIR · V
M · XIV

Nibby, Viaggio, t. I, p. 111.

La voie moderne, dans toute cette partie, ne correspond pas exactement avec la voie antique[1].

A un mille du pont de la Solfatare, se voit, à droite, le tombeau de CLAUDIUS LIBERALIS. — Un peu plus loin, à gauche, était le tombeau de COSSINIA et de SEXTIA EUGENIA. — A droite, du côté de l'Anio, sont les anciennes carrières de pierre tiburtine exploitées par les Romains; — à gauche, sont les nouvelles[2].

A peu de distance de la 16ᵉ borne, la voie ancienne franchissait l'Anio, au même endroit que la route moderne, sur le *Ponte Lucano*, nom qui lui vient du tombeau dont j'ai parlé plus haut. Ce pont, détruit par Totila, fut refait par Narsès et réparé par Nicolas V.

Immédiatement après avoir traversé le fleuve, à gauche, on rencontre le grand tombeau en travertin de la *gens Plautia*. Il est de l'époque d'Auguste et présente une très-belle conservation. Le fondateur de ce monument funèbre est M. PLAUTIUS SILVANUS, SEPTEMVIR EPULO. L'inscription qui rappelle ses hauts faits et ses dignités se termine par ces mots : VIXIT · ANN · IX. Wright[3] avait pensé qu'on devait lire LIX; mais Winckelmann a pénétré le vrai sens de cette inscription à laquelle il ne faut rien ajouter. « M. Plautius, dit l'illustre auteur de l'Histoire de l'art chez les anciens, comptait n'avoir vécu que les années qu'il avait passées à sa maison de campagne, et il regardait comme non avenue la vie qu'il avait menée jusqu'alors[4]. » On trouve, sur le même monument, une inscription de T. Plautius Silvanus qui avait accompagné Claude dans son expédition de Bretagne[5].

En face de ce tombeau, à droite, une route ancienne conduisait à la VILLA HADRIANI et regagnait, par la montagne, la VIA TIBURTINA, dans la ville même de TIBUR.

Cet embranchement, que l'on peut appeler VIA HADRIANI VILLÆ, envoyait lui-même, à droite, une route qui coupait la PRÆNESTINA, la LABICANA, la TUSCULANA, la LATINA, la TRIUMPHALIS et l'APPIA, et se dirigeait vers ANTIUM.

1. Voy. la carte de Gell et Nibby, sur laquelle les deux voies sont tracées.
2. Nibby, Viagg. ant. t. I. p. 112.
3. Travels, p. 369.
4. L. VI, c. VI, t II, p. 400, éd. franç., 4°, Paris. 1802.
5. Voy. la description de ce monument, et les diverses inscriptions qui y figurent, dans Nibby, Viaggio antiq., t I, p. 115 et suiv.; — voy. Tacit., Annal., l. XIV, c. XXII.

La première fondation de cette voie remontait sans doute à l'époque d'Adrien[1].

En continuant la Via Tiburtina, depuis le tombeau de la *Gens Plautia*, on commence à monter à la fin du 18e mille. C'est à cet endroit que se fait le raccordement de la voie du nord. Le 19e mille est dans la ville même de Tibur.

Quant à l'embranchement du nord, il commence, ainsi que je l'ai dit plus haut, au 8e mille. Il passe près du lac des Aquæ Albulæ, au 14e mille. C'est ce qui me porte à croire qu'il y a une erreur dans la Table de Peutinger et qu'il faudrait lire XIV au lieu de XVI[2]. Ces interpositious du signe I sont assez fréquentes dans cette Table et, comme les vestiges des routes anciennes subsistent encore, il me paraît plus naturel de placer la station des Aquæ Albulæ auprès de ces eaux mêmes que deux milles plus loin.

La voie coupait l'Anio au 19e mille, au pied de la pente qui conduit à la *Villa d'Este* et à la ville moderne de *Tivoli*, qui est à l'emplacement même de l'ancienne Tibur. Les pavés autiques de cette rampe sont parfaitement conservés.

C'est à Tibur que commençait la Via Valeria, qui franchissait de nouveau le fleuve au-dessus des cataractes et conduisait à Varia, en suivant la rive droite, au pied des monts *Peschiavatori*.

Embranchements de la Via Tiburtina. 1° Entre le 12e et le 13e milliaire, à gauche de la voie du nord, on a retrouvé des vestiges de voie antique qui suivent la direction de *Monticelli* où j'ai placé, par conjecture, Cameria. On trouve des tombeaux sur cette route, ce qui en prouve l'ancienneté.

2° On a découvert des fragments de voie romaine dans les montagnes au sud de l'Anio. Il existait, en effet, une route qui partait de Tibur et suivait la rive gauche du fleuve, laissant à droite les *Monti Ripoli* et *Affliano*, sur le versant oriental duquel Nibby place dans sa carte la *Villa Lolli ;* elle passait ensuite au pied des collines où étaient Empulum et Sassula, et laissait à gauche *Siciliano*. A partir de cet endroit, on perd les vestiges de cette voie, qui devait traverser le pays des Èques. On en ignore d'ailleurs le nom.

1. Voy., plus haut, le cinquième et le sixième embranchement de la Via Appia.
2. Cette remarque a déjà été faite par Nibby.

3° Au 33° milliaire de la VIA VALERIA, était un embranchement à droite. C'était la VIA SUBLACENSIS qui suivait la rive droite de l'Anio et conduisait vers SUBLAQUEUM à la campagne de Néron. C'est sous cet empereur que cette voie fut pavée : « Sub Nerone principe primum strata est[1]. » SUBLAQUEUM était un peu au delà du 44° mille.

4° Au 36° milliaire de la VIA VALERIA, à droite, se trouvait un DIVERTICULUM qui ralliait la VIA SUBLACENSIS, au 36° milliaire, et formait avec ces deux routes un triangle ayant trois milles sur chaque côté.

§ XIII. — VIA COLLATINA.

Cette voie n'est pas mentionnée sur les Itinéraires. Il ne reste de son parcours que quelques vestiges, et il est très-probable qu'elle aura été abandonnée dans les derniers temps de l'Empire. Elle subsistait encore à l'époque de Trajan, puisque Frontin en parle. Mais la ville de COLLATIA, la seule que cette route mit en communication avec Rome, avait sans doute disparu vers le second siècle de J. C., puisque les Itinéraires n'en font pas mention. On sait, d'ailleurs, qu'à l'époque de Strabon elle avait déjà perdu toute son importance, puisqu'il la cite comme une petite bourgade[2]. COLLATIA devait se trouver aux ruines qui sont au nord-ouest de GABII et au sud de la moderne *Longhezza*, au *Castellaccio*. C'est la position que lui assigne avec raison Bormann[3]. *Castellaccio* est situé sur une colline formée de rochers de basalte, d'un accès difficile du côté du sud et de l'ouest. On y trouve des vestiges de murailles antiques de basalte, d'anciens tombeaux et des traces de voie romaine entre *Longhezza* et cette colline. D'autres géographes ont placé COLLATIA au *Castel d'Osa;* mais la voie antique n'y conduit point, et les murs que l'on remarque dans ce dernier endroit sont du moyen âge. Je ne vois pas que le passage de Strabon sur COLLATIA soit un obstacle à l'opinion que je viens de reproduire. Il cite, il est vrai, cette ville parmi les bourgades situées à 30 ou 40 stades de Rome, ce qui ne ferait que trois ou quatre milles (d'après d'Anville qui a établi que Strabon comptait 10 stades au mille au lieu de 8). Mais cette indication qui n'a rien de précis dans la phrase de Strabon, présente évidemment un chiffre trop réduit; car parmi

1. Sexti Julii Frontini, De aquis et aquæduct. urb. Romæ commentarius, c. VII.
2. Strab., l. V, c. VII.
3. Altlatinische, etc., p. 186 et 187.

les bourgades citées par le géographe grec se trouvent, outre COLLATIA, FIDENÆ et LABICUM, dont la position est démontrée, l'une à six milles de Rome (60 stades à 10 par mille), l'autre à quinze milles (150 stades), — et auxquelles, par conséquent, la distance de 40 stades est loin de pouvoir convenir. On voit, d'ailleurs, que Strabon, en supposant que le texte n'ait pas été altéré en cet endroit, n'attache aucune idée d'exactitude à cette indication, car il ajoute après les mots 30 ou 40 stades, ceux-ci : « ἢ μικρῷ « πλείονων.... » D'ailleurs, Frontin dit expressément que l'AQUA VIRGO prenait sa source vers le 8[e] milliaire de la VIA COLLATINA. «.... Concipitur (aqua « Virgo) VIA COLLATINA ad milliarium VIII....[1] » Voilà un texte formel que l'on peut opposer au passage très-vague de Strabon. Le même auteur dit, dans un autre endroit, que la 6[e] borne de la VIA COLLATINA n'était éloignée que d'un mille de la VIA PRÆNESTINA. On n'objectera pas que la voie aurait pu se prolonger dans une longueur de plusieurs milles au delà de COLLATIA; car, après avoir dépassé cette ville, elle n'aurait pu conduire nulle part. Elle se raccordait sans doute avec la VIA PRÆNESTINA, mais immédiatement après COLLATIA.

La VIA COLLATINA partait de la porte ESQUILINA (enceinte de Servius). lle devait suivre la direction de la moderne *Via Santa Bibiana*[2]. Mais, comme la ville de COLLATIA avait perdu toute son importance sous les empereurs et avait même vraisemblablement cessé d'exister sous les derniers Césars, on n'ouvrit point de porte spéciale pour la sortie de cette voie dans les murs de la grande enceinte. C'est de la porte TIBURTINA (*Porta San Lorenzo*) que partait sans doute le chemin qui se raccordait avec l'ancienne VIA COLLATINA, et il dut prendre ce dernier nom, lequel est même donné par quelques auteurs à la porte TIBURTINA, entre autres par Fabretti[3].

§ XIV. — VIA PRÆNESTINA.

Elle partait de la porte ESQUILINA, à l'endroit où se voit l'ARCUS GALLIENI[4] (enceinte de Servius Tullius), peut-être aussi de la porte QUERQUETULANA; elle franchissait la seconde enceinte à la porte PRÆNESTINA, au-

1. De aquæd., l. I, c. x, ed. Rondelet Paris, 1820.
2. Voy. le plan de Rome moderne de Letarouilly.
3. De aquis et aquæduct. urb. Romæ, 1680, p. 45.
4. Voy. le plan de Rome de Letarouilly, *Via S. Martino*.

jourd'hui *Porta Maggiore*. Cette porte est encore, maintenant, formée par le monument que Claude avait élevé pour l'AQUA CLAUDIA et l'ANIO NOVA [1]. La bifurcation des deux voies LABICANA et PRÆNESTINA avait lieu, à l'époque d'Honorius, un peu avant le mur d'enceinte. Cet empereur ouvrit la 2e porte LABICANA qui a été murée, mais que l'on reconnait parfaitement près de la *Porta Maggiore*. Avant cette époque, il est certain qu'il n'y avait qu'une porte qui s'appelait porte LABICANA. La bifurcation ne commençait alors qu'à cet endroit. Honorius, sans rien changer aux routes, recula l'enceinte de ce côté et profita de deux arcades de l'AQUA CLAUDIA pour y faire figurer les deux portes PRÆNESTINA et LABICANA. Ainsi, à l'époque d'Honorius, la bifurcation était en deçà; à l'époque d'Aurélien, elle était au delà de l'enceinte de Rome, parce que c'est l'enceinte qui avait changé de place.

Un peu avant la *Porta Maggiore*, à gauche de la route, se trouve le monument décagone dit temple de MINERVA MEDICA. On sait aujourd'hui que cette désignation est fausse et que cet édifice n'est autre chose qu'une vaste salle attenante à un jardin du IIIe siècle. La statue de Minerve n'est pas la seule qui fut trouvée en cet endroit; on y découvrit celles d'Esculape, de Pomone, de Vénus, d'Adonis, d'Hercule, d'Antinoüs et d'un faune. C'est de ce côté qu'étaient, au temps de Trajan, les jardins PALLANTIANI, dont parle Frontin.

Entre le monument dit de MINERVA MEDICA et la porte d'enceinte, sont deux COLUMBARIA; l'un est celui que fit construire L. ARRUNTIUS, consul sous Auguste, an VI de notre ère, pour y renfermer les cendres de ses affranchis; — l'autre consiste en une seule chambre sépulcrale qui paraît avoir été destinée par la spéculation à recevoir les cendres de ceux qui n'étaient pas assez riches pour avoir un lieu de sépulture privée.

Dans les travaux entrepris il y a peu d'années à la porte PRÆNESTINA (*Porta Maggiore*), on a trouvé le tombeau du boulanger M. VIRGILIUS EURYSACES, des derniers temps de la République [2].

1 Voy. les inscriptions de Claude, de Vespasien et de Titus, qui se lisent encore sur ce monument, et que Fabretti a reproduites avec le dessin, De aquis et aquæduct. urb. Romæ, 1680, p. 18 et suiv.

2. Brevi cenni di un monumento scoperto a la Porta Maggiore, pubblicato nell' anno 1838, da il sig cav. Luigi Grifi. Annali (1838) dell' Instituto di corrispondenza archeol. — Descrizione del luogo denominato anticamente la Speranza vecchia, del monumento delle acque Claudia ed Aniene nuovo e del sepolcro di Marco Vergilio Eurisace, ivi ultimamente discoperto.

C'est en sortant de la *Porta Maggiore* que, selon Nibby, se voit le VIVARIUM dont parle Procope[1].

Le 1[er] mille de la VIA PRÆNESTINA se trouve un peu après la *Porta Maggiore*.

Au 2[e] mille, la voie coupe l'*Acqua Bollicante*.

Vers le 3[e] milliaire, à gauche, se trouvent, à la *Torre de' Schiavi*, les ruines considérables de la VILLA GORDIANORUM, décrite par Nibby[2], et qui se composait d'un temple, d'un hippodrome et de plusieurs édifices considérables[3].

A la 9[e] borne, la route traverse un petit cours d'eau sur un admirable pont antique. Cet endroit devait s'appeler PONS AD NONUM, car il est désigné aujourd'hui sous le nom de *Ponte di Nona*.

A la 11[e] borne, la VIA PRÆNESTINA est coupée par la route qui conduisait de la VILLA HADRIANI à ANTIUM. (Voy. le 5[e] et le 6[e] embranchement de la VIA APPIA.)

Le tracé de la VIA PRÆNESTINA, entre Rome et PRÆNESTE, n'a point changé dans l'espace de temps qui sépare les deux itinéraires :

Itin. d'Antonin.		*Table de Peutinger.*	
PRÆNESTINA.		VIA PRENTINA (al. PRÆNESTINA).	
Ab Urbe Benevento usque		Roma Carsulos.	
Gabios	XII.	Cabios	XII.
Præneste	XI.	Preneste	XI.

Aujourd'hui, l'on compte 23 milles en suivant les traces de la voie ancienne qui coïncide avec la route moderne de *Palestrina*.

GABII a été retrouvée depuis longtemps, au 12[e] milliaire, à l'est du lac dont il n'existe plus aujourd'hui que la place. On peut même reconnaître le temple de JUNO GABINA. Les monuments découverts à GABII ont été publiés par Visconti[4]. Il s'en trouve un grand nombre dans la collection Borghèse. Le prince Borghèse et sir Gavine Hamilton ont trouvé, dans

1. L. I, c. XXII et XXIII. — Voy. Nibby, Viaggio antiq., t. I, p. 246.
2. Viaggio antiq. ne' contorni di Roma, 1819, t. I, p. 226.
3. Jul. Capitolinus, c. XXXII.
4. Monumenti Gabini inediti (3[e] vol. de la collect. du pal. Farnèse), M. E. Q. Visconti. — Comp. gli Antichi tempj di Gabii ed Aricia, G. Abeken. Annali (1840) dell' Instituto di corrisp. arch. Roma. — Gell, Rome and its vicinity. — Nibby, contorni di Roma.

cet endroit, beaucoup de statues et d'inscriptions. La statue de Gordien Pie, qui est au Louvre[1], ainsi que beaucoup d'autres monuments de GABII, provient de ces fouilles.

Tout le monde connaît PRÆNESTE, *Palestrina*, le temple de la Fortune, la forteresse ancienne et la riche collection d'antiques réunis dans le palais Barberini, faible et tardive réparation du dommage que cette famille a fait aux arts[2]. Les villas d'Adrien et de Gordien Pie étaient à un mille de PRÆNESTE.

Je ne suivrai pas au delà de cette ville le parcours de la VIA PRÆNESTINA; mais je dois faire remarquer que le nom de cette route s'appliquait, au temps d'Antonin, à la VIA LAVICANA ou LATINA, depuis le COMPITUM d'ANAGNIA. Les stations sont les mêmes et cela fait double emploi dans l'Itinéraire qui date de cet empereur[3]; tandis qu'à l'époque de Théodose, on donnait le nom de VIA PRÆNESTINA à celle qui tirait vers TREBA *(Trevi)* et CARSULA, par la montagne.

La première station indiquée après PRÆNESTE, sur la VIA PRÆNESTINA de l'Itinéraire d'Antonin, est

« Sub Anagniæ XXIV »

La voie ne pouvait être directe entre les deux points, car on ne compte que 20 milles à vol d'oiseau. Westphal, d'après des vestiges encore existants, donne deux raccordements différents de la VIA PRÆNESTINA avec la VIA LATINA ou LABICANA[4]. Peut-être faut-il suivre le plus long.

§ XV. — VIA LABICANA.

J'ai dit plus haut que la VIA LABICANA était confondue, à son origine, avec la VIA PRÆNESTINA, que la bifurcation avait lieu avant la fin du 1er mille, à l'enceinte d'Aurélien, et qu'elle passait sous la porte LABICANA de l'enceinte d'Honorius.

Vers le 3e mille, on trouve les ruines de l'AQUÆDUCTUS ALEXANDRINUS.

Peu après le 3e mille, vers *la Torre Pignatarra*, sont les ruines importantes du mausolée de SAINTE HÉLÈNE, dont l'urne funéraire a été transportée à

1. Descript du Musée royal des Antiq., par le comte de Clarac. 1830, p. 2.

2. On sait le proverbe populaire : « Quod non fecere Barbari, fecere Barberini. »

3. Comparez la VIA LABICANA, p. 91 (éd. du marquis de Fortia d'Urban), et la VIA LATINA, p. 92.

4. Voy. sa carte et la mienne, qui reproduit ce tracé.

S.-Jean de Latran et, de là, au Vatican. Dans l'enceinte de ce mausolée, fut élevée, sous Clément XI, l'église *S. Pietro e S. Marcellino*, que l'on voit à gauche. Près de là aussi ont été trouvées de nombreuses inscriptions mortuaires appartenant au cimetière des EQUITES SINGULARES[1]. On en a découvert de nouvelles, qui ont été encastrées dans le mur du mausolée et dans la façade de l'église. On sait que cette cavalerie d'élite avait ses casernes sur le CŒLIUS.

A un demi-mille plus loin, avant la 4e borne, on a découvert, à la fin de 1841, un COLUMBARIUM. L'Institut archéologique de Rome a rendu compte de cette découverte[2].

A la *Torre Nuova*, la route moderne se sépare de l'ancienne, à gauche. Fabretti a établi très-nettement la direction véritable de la VIA LABICANA, vers la *Torre Forame* et *Fontanile*[3].

Après la 10e borne, la voie est traversée par la route qui conduit de la VILLA HADRIANI à ANTIUM. (Voy. les embranchements de la VIA APPIA.)

La voie atteint le 15e mille au pied de *la Colonna* (LABICUM). AD QUINTANAS est la 1re station indiquée sur les deux Itinéraires, qui sont d'accord pour tout le parcours qui se trouve dans le LATIUM VETUSTISSIMUM.

Table Antonine.		*Table de Peutinger.*	
LABICANA.		VIA LAVICANA.	
Ab Urbe Benevento[4].		Roma ad Birium.	
Ad Quintanas	XV.	Ad Quintanas	XV.
Ad Pictas	X.	Ad Statuas	III.
		Ad Pactas	VII.
		Ad Birium	V.

On ne peut s'étonner de ne pas voir figurer LABICUM parmi les stations de la voie qui lui devait son nom. Cette ville ancienne, qui était détruite au temps de Strabon[5], n'avait jamais dû se trouver sur le parcours de la voie,

1. Voy. la salle des inscriptions au Vatican.

2. Abeken, dans le Bullett, gennaio et febr., 1842.

3. De aquis et aquæd. urb. Romæ, 1680.

4. J'ai dit plus haut que, dans l'Itinéraire d'Antonin, la VIA LABICANA faisait double emploi avec la VIA LATINA depuis le COMPITUM ANAGNINUM.

5. L. V, c. VII, § 5, éd. franç., trad. Duth. et Gossel. — On sait, par d'importantes fouilles, qu'il a existé en cet endroit des villas considérables sous les premiers empereurs. — C'est à LABICUM que fut trouvée la statue authentique de Domitien. Voy. Winckelmann, l. VI, c. VI, t. II, p. 442, 4°, éd. franç., Paris, 1802.

car elle était sur la hauteur où se trouve aujourd'hui *la Colonna*. Holstenius a clairement établi cette position d'après Strabon qui dit expressément qu'elle était à 120 stades de Rome, à droite de la route et sur une hauteur. Gell, Nibby et Canina ont suivi l'opinion d'Holstenius; mais l'abbé Capmartin de Chaupy [1] s'est avisé de placer la ville de Labicum à *Monte Compatri*, et, pour accorder cette position avec le texte de Strabon, il a déplacé la voie antique et l'a fait passer dans le vallon compris entre *la Colonna* et *Monte Compatri*. Il a retrouvé en cet endroit, dans les bois de *Monte Melone*, les vestiges d'une voie romaine : c'est la seule preuve qu'il allègue. Mais cette voie n'a jamais été la Via Labicana dont les traces sont visibles au nord de *la Colonna*. C'est le prolongement de la Via Tusculana qui, partant du 10e mille de la Via Latina, et, passant par *Frascati*, se raccorde avec la Via Labicana, au 18e mille, c'est-à-dire à la station ad Statuas de la Table théodosienne [2]. Cette topographie est très-clairement exposée sur la carte de Westphal. Je place donc, avec Holstenius et avec presque tous les géographes après lui, Labicum à *la Colonna*.

Au 18e mille de la Via Labicana, on parvient à *S. Cesareo*, qui est la station ad Statuas, comme je viens de le dire : Nibby [3] pense que c'est vers ad Statuas qu'il faut placer la Villa Labicana, où J. Cæsar, d'après Suétone, a dicté son testament [4]. Le nom *S. Cesareo* semble justifier cette hypothèse.

A droite, on trouve un embranchement sur la Via Latina, qui n'est autre chose que le prolongement de la Via Tusculana, dont je parlerai plus bas.

Un peu avant le 19e mille, on trouve un embranchement, à gauche, qui rejoint la Via Prænestina, un demi-mille environ avant Præneste.

En suivant les vestiges de la voie ancienne, on arrive, vers le 25e mille, au pied de *Lugnano*, où Nibby place la bourgade du moyen âge de Longaieianum. C'est donc là qu'il faut porter, au sud de cette petite colline, la station des deux itinéraires, ad Pictas.

C'est à la station nommée ad Birium, qui se trouve à 5 milles de là, que

1. Recherches sur la maison de campagne d'Horace, IIe partie, l. II, § 64, p. 168.

2. Ce n'est pas la seule erreur grave que l'on puisse relever dans le livre de l'abbé de Chaupy qui ne connaît pas assez les textes et n'a pas suffisamment étudié les itinéraires pour être compté comme une autorité dans la science géographique.

3. Viaggio antiq., t. 1, p. 259.

4. Suet. J. Cæs., c. lxxxiii.

a Via Labicana perdait son nom, à l'époque de Théodose, pour prendre celui de Via Latina. En effet, un embranchement de la Via Latina vient se raccorder en cet endroit à la Via Labicana ; c'est celui que Westphal a tracé sur sa carte sous le nom de Via Latina II.

A l'époque d'Antonin, la Via Labicana conservait son nom bien au delà, puisque, au Compitum d'Anagnia même, où aboutit le dernier embranchement de la Via Latina (ou Via Latina III, selon Westphal), ce nom était substitué à celui de Via Latina, qui lui est cependant donné par tous les auteurs, jusqu'au sein de la Campanie.

§ XVI. — via asinaria.

La porte Asinaria de l'enceinte d'Aurélien a été murée ; mais elle se reconnait encore à quelques pas à l'ouest de la porte *S. Giovanni* qui est moderne.

La Via Asinaria partait, soit de la porte Esquilina, soit de la porte Querquetulana, soit enfin de la porte Coelimontana, de l'enceinte de Servius. On sait qu'elle rejoignait la Via Latina vers la 2e borne environ ; mais il est probable qu'elle avait un prolongement dans la direction de la Via Appia, et qu'elle se raccordait, après avoir franchi l'Almo, avec le 2e embranchement de la Via Appia sur Ardea[1]. Ainsi la Via Asinaria, selon la conjecture la plus probable, conduisait directement à la Via Ardeatina ; mais on ne peut rien affirmer de positif à cet égard[2]. Nibby pense que la Via Asinaria avait elle-même un embranchement, à gauche, qui passait au sommet du cirque de Romulus dont l'entrée était de ce côté[3].

Dans l'angle de retour formé par le mur d'Aurélien, entre la porte Asinaria et la porte Latina, était la porte Metronia, fermée aujourd'hui. La route à laquelle cette porte donnait passage devait tomber dans la Via Asinaria.

1. Voici ce qu'on lit dans Festus, l. XVIII : « Retricibus cum ait Cato in ea, quam scribsit, cum edissertavit Fulvi Nobilioris censuram, significat aquam eo nomine quæ est supra viam Ardeatinam et Asinariam inter lapidem II et III qua inrigantur horti infra viam Ardeatinam et Asinariam usque ad Latinam. »

2. C'est la conjecture de Westphal. Voy. sa carte, et Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 7. Roma, 1819.

3. Voy. la description du cirque de Romulus, Itin. de Rome et de ses environs, éd. franç., p. 408, Rome, 1849.

§ XVII. — VIA LATINA.

La VIA LATINA se séparait de la VIA APPIA un peu au delà de la porte CAPENA, de l'enceinte de Servius, vers l'église *S. Cesareo*. Cette bifurcation, d'abord *extra muros*, fut ensuite enfermée par l'enceinte d'Aurélien, réparée par Honorius et par Bélisaire. Elle sortait par la porte LATINA, près de laquelle on a trouvé des monuments funèbres importants, principalement des COLUMBARIA. Je ne mentionnerai que celui qui a été découvert, en 1840, dans la *Vigna Accanto*, et dont M. Braun a parlé dans le Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, année 1840 (août), et l'hypogée de MARCUS AURELIUS AGESILAS, découvert près de la porte CAPENA, en 1843.

Un peu après la porte LATINA, se trouvait le 1[er] mille. Plus loin, à gauche de la voie, à un demi-mille de la porte, on a découvert, en 1851, un très-précieux monument de l'écriture cursive archaïque des Romains. C'est une lame de plomb portant des imprécations ou plutôt des conjurations anti-érotiques. La première notice de cette découverte importante a été donnée par le chevalier P. Giuseppe Marchi, dans la *Civiltà cattolica*[1]. M. G. B. de Rossi en a donné une savante explication historique et philologique dans le Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique de 1852[2]. Ce monument est au musée Kircher. M. de Rossi en fixe l'origine au VII[e] siècle.

Voici pour cette région les distances fournies par les deux itinéraires :

Table Antonine.		*Table de Peutinger.*	
Ab Urbe.		Roma Capuam.	
Ad Decimum	X.	Ad Decimum	X.
Roboraria	VI.	Ad Birium.	
Ad Pictas	XVII.	Compito Anagnino	X.
Compitum (Anagnia)	XV.	Fereutinum	VIII.
intrat in Lavicanam.		etc.	

Vers le 4[e] mille, à gauche, se trouve le *Monte del Grano*, petite éminence sous laquelle on découvrit la sépulture attribuée à ALEXANDRE SEVÈRE

1. VIII, 243 et suiv., Roma.
2. Gennajo e Febrajo, p. 20 et suiv.

et à Mammæa. Ce tombeau a été décrit par Flaminius Vacca[1] et par Fabretti[2]. On sait aujourd'hui que la destination assignée d'abord à ce monument est fausse[3].

Jusqu'au 10e mille, la Via Latina est parfaitement connue. Elle coupe plusieurs fois les aqueducs et se dirige vers l'est presque parallèlement à la route moderne de *Frascati*.

Entre Rome et la station ad Decimum, je dois mentionner le temple de la Fortuna Muliebris[4], qui devait être un peu après le 4e mille, à gauche de la voie, vers *Roma Vecchia*. C'est, en effet, à cette distance de Rome que Denys d'Halicarnasse place le camp de Coriolan[5], ce qui est confirmé par Valère Maxime[6], et par l'auteur du *De Viris*[7]. Il est vrai que Tite Live[8] et Eutrope[9] portent ce lieu de campement à 5 milles; c'est donc entre la 4e et la 5e borne qu'il convient de porter le temple de la Fortuna Muliebris. C'est là que Nibby le place sur sa carte, aux ruines qui ont été trouvées, à gauche de la route, vers l'intersection des aqueducs[10]; mais il est fort douteux que la grande ruine que l'on voit en cet endroit soit autre chose qu'un tombeau.

Les Fossæ Cluiliæ, dont j'ai parlé dans la topographie de la Via Appia, se prolongeaient jusqu'à la Via Latina, puisque Tite Live, dans le passage que je viens de citer, ajoute : « ....ad fossas Clœlias.... »

Au 6e mille, à gauche, vers un endroit appelé *Sette Bassi*, se trouvent de grandes ruines où Nibby place le Suburbanum Hadriani.

1. Lettre à Simonetto Anastasii, 1er nov. 1594. — Montfaucon, c. ix.

2. Voy. le dessin donné par le célèbre antiquaire, p. 58 et suiv., dans son ouvrage De aquis et aquæduct. urbis Romæ, 1680.

3. Le bas-relief représente les faits principaux de l'Iliade. Ce ne sont point, comme l'a cru Vacca, les portraits d'Alexandre Sévère et de Mammæa que l'on voit figurés sur l'urne funèbre. Voy. Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 9. Roma, 1819.

4. Tit. Liv., l. II, c. xli.

5. «.... τῆς πόλεως σταδίους τετταράκοντα ἀποσχὼν κατεστρατοπέδευσε περὶ τὰς καλουμένας Κλοιλίας τάφρους.... » L. VIII, c. xxii.

6. « .... Fortunæ etiam Muliebris simulacrum, quod est in via Latina ad quartum milliarium, eo tempore cum æde sua consecratum. » L. I, c. viii.

7. « .... ad quartum ab Urbe lapidem castra posuit.... » C. xix.

8. « .... quinque ab Urbe millia passuum castris positis.... » L. II, c. xxxix; conf. c. xl.

9. « Usque ad quintum milliarium Urbis accessit.... » L. I, c. xv.

10. Comp. Cluv., Ital. ant., p. 946, Elzev., 1624.

Un peu avant la station AD DECIMUM, l'on passe sur un pont la *Marrana*, affluent de l'Anio, et, presque immédiatement après, à gauche, se trouvent des ruines considérables qui sont désignées aujourd'hui sous le nom de *Centroni*, ou, dans le langage populaire, *le Grotte di Lucullo;* c'est là que Nibby place la caserne des CENTRONES.

La station AD DECIMUM est à un endroit appelé *Ciampi*, avant le *Borghetaccio*, où était le château des Savelli pendant le moyen âge[1].

C'est à cet endroit de la route que se détache un embranchement, vers *Frascati*, qui est la VIA TUSCULANA. Depuis Rome jusqu'au 10e mille, on donnait indistinctement à cette route le nom de VIA LATINA ou celui de VIA TUSCULANA, comme il paraît d'après le passage de Denys que j'ai indiqué plus haut et dans lequel l'historien dit que Coriolan a campé à 35 stades de Rome, sur la VIA TUSCULANA.

Je dois encore, au sujet de la 10e borne, mentionner une erreur qui s'est glissée dans quelques éditions de Tite Live, relativement à la position de CORBIO. Au chapitre LXIX du livre III, l'historien dit que cette ville est près de la 10e borne; c'est, sans doute, près de la 20e qu'il faut lire.

A la 11e pierre, la VIA LATINA était coupée par la route qui conduisait de la VILLA HADRIANI à ANTIUM. (Voy. les embranchements de la VIA APPIA).

La meilleure édition de la Table Antonine porte ROBORARIA à 6 milles de AD DECIMUM[2]. Cette ligne et les deux suivantes n'existent pas dans le manuscrit n° 771[3]. Cluvier et Westphal ont adopté, entre ces deux points, la distance de 3 milles. Je vois dans les meilleurs manuscrits de l'Itinéraire 6 et non 3 milles. En adoptant donc la mesure de 6 milles, ROBORARIA se trouve portée au *Castello di Molara* des Sacchi. Mais le texte primitif de l'Itinéraire a été visiblement altéré pour cette partie du parcours de la VIA LATINA.

Dans cet intervalle de 6 milles qui, selon moi, sépare AD DECIMUM de ROBORARIA, la route entre dans la vallée de *la Molara*, en suivant la pente du *Monte Tusculano*. Elle a, à sa droite, le cours de la CRABRA et *Grotta Ferrata;* à gauche, le sommet sur lequel sont les ruines de TUSCULUM.

1. Cluvier porte AD DECIMUM au *Borghetaccio*. L'illustre géographe s'est trompé sur ce point comme sur beaucoup d'autres en ce qui concerne les mesures.

2. Voy. l'édit. des Itin. anciens du marquis de Fortia d'Urban.

3. Voy. la notice détaillée publiée sur ce manuscrit, dans la préface de l'édition que je viens de citer.

C'est au 13e mille de la Via Latina, vers un lieu nommé *Ponticelli*, que je place le Tusculanum de Cicéron. Il devait, en effet, s'étendre sur la pente méridionale du mont Tusculan et des deux côtés de la voie; car nous savons, par différents passages de Cicéron lui-même, rapportés par Cluvier[1], que l'Aqua Crabra arrosait sa villa. Il me paraît tout à fait impossible d'admettre que la campagne de Cicéron fût à *Frascati* même, dans les villas *Torlonia* et *Aldobrandini;* car ces villas sont sur le versant opposé à la vallée qu'arrosait l'eau Crabra. Or, voici ce qu'on lit dans un passage du célèbre orateur : « .... Ego Tusculanis pro Aqua Crabra vectigal pendam[2].... » Et dans un autre passage : « .... de Crabra quid agatur etsi nunc « quidem etiam nimium est aquæ, tamen velim scire[3].... » Aussi l'opinion que je viens de rapporter paraît-elle abandonnée aujourd'hui, et celle de Canina, que j'ai suivie, semble-t-elle généralement adoptée[4]. Comme cette villa devait avoir une certaine étendue, il faut joindre aux champs qui avoisinent *Ponticelli*, la colline de *Grotta Ferrata*, au pied de laquelle coule l'Aqua Crabra. Je n'ai pas besoin de rappeler que Sylla avait possédé une maison de campagne dans le Tusculanum[5]. Quant à la colline appelée par Pline Corne, et située également dans ces environs, je ne sais où elle était. Il s'y trouvait un Lucus consacré à Diane Latiale[6].

A 1 mille de *Grotta Ferrata*, sur la rive droite de l'Aqua Crabra, se voit un petit monticule qui était surmonté d'un temple consacré par les Tusculans à Septime Sévère, sous le règne de Caracalla. On a retrouvé, à cet endroit, l'inscription suivante, en 1840 :

1. Ital. ant., p. 944, Elzev., 1624.
2. Or. de lege agraria III, c. II.
3. Ad Famil., l. XVI, ep. XVIII.
4. Nibby place la maison de Cicéron aux grandes ruines qui sont désignées sous le nom populaire de *scuola di Cicerone*. Cette opinion ne contredirait point la nôtre; car le savant Italien étend le domaine de la villa sur le flanc méridional de la montagne Tusculane jusqu'à l'Aqua Crabra. Je ne vois toutefois aucune preuve qui puisse autoriser l'affirmation de Nibby sur la position de la maison même du grand orateur romain (Viagg. ant., II, p. 40 et suiv., Roma, 1819); j'aimerais mieux placer aux grandes ruines dont il est parlé plus haut le Tusculanum de Néron dont parle Tacite, Annal., l. XIV, c. III.
5. Plin. cité par Cluv., Ital. ant., p. 945, 1624, Elzev.
6. Voy. Cluv., *ibid.*

divo
SEVERO
PATRI
ANTONINI
PII · FELICIS
AVG
tuSCVLANI[1]

Entre le 15e et le 16e mille se trouvait le raccordement de la Via Tusculana avec la Via Latina.

La route se rend de Roboraria à l'*Osteria dell' Aglio*. Elle traversait, pour atteindre ce dernier point, la vallée d'Algide. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit plus haut sur la topographie d'Algidum. J'insisterai seulement sur cette observation que, pour moi, l'Algide est à la fois, 1° une ancienne forteresse, qui n'existait sans doute plus à l'époque impériale; — 2° une bourgade ou ville située dans la plaine; — 3° une montagne ou peut-être plusieurs sommets situés entre *Rocca-Priora* et l'*Artemisio*, en comprenant même sans doute ces deux hauteurs; — 4° enfin, toute la vallée entre *Molara* et le défilé qui donne passage à la Via Latina, à l'est des deux petits lacs dont l'un devait être, ainsi que je l'ai dit, le Lacus Regillus.

De Roboraria à la station de ad Pictas, tous les manuscrits, à l'exception du n° 671, qui laisse, en cet endroit, trois lignes en blanc, portent 17 milles, mesure évidemment fausse puisque Westphal, qui place Roboraria 3 milles plus près de Rome que nous ne l'avons portée, ne trouve cependant que 14 milles entre ces deux points. Je n'en dois donc compter que 11. Mais il ne faut pas chercher à expliquer les mesures de la Table sur ce point. Elles ont été assurément altérées. C'est au 11e milliaire que la Via Latina entre dans le défilé de l'Algide; elle en sort avant le 22e. A sa sortie, elle envoie le 1er embranchement à gauche. Il touche à la station nommée ad Pictas, au 27e mille, tandis que, par la Via Labicana, on n'en compte que 25.

La Via Latina continue son parcours vers l'est, dans une direction parallèle à la Via Labicana; elle arrive au pied de *Monte Fortino*, où l'on place avec vraisemblance l'Artena Volscorum, au 29e milliaire. De ce point part le second embranchement sur la Via Labicana, gagnant la station Ad

1. Voy. Blessig, Bullett. (nov. 1840) dell' Instituto di corrisp. archeol.

BIRIUM, au 32e mille, tandis que l'on ne compte que 30 milles par la VIA LABICANA. La différence subsiste donc la même.

Enfin, la VIA LATINA, continuant son parcours parallèlement à la VIA LABICANA, gagne le COMPITUM ANAGNINUM au 42e mille.

Nous avons vu plus haut que l'Itinéraire d'Antonin donne à cette voie la désignation de VIA LATINA, seulement jusqu'au COMPITUM ANAGNINUM ; puis il ajoute ces mots : « intrat in Lavicanam. » Mais la désignation populaire de VIA LATINA est appliquée à cette route jusqu'au PONS CASILINENSIS ou même jusqu'à BENEVENTUM.

D'après la Table de Peutinger, ce serait à la station nommée AD BIRIUM que la VIA LATINA succéderait à la VIA LABICANA.

§ XVIII. — VIA TUSCULANA.

La VIA TUSCULANA proprement dite se séparait, comme je l'ai indiqué plus haut, de la VIA LATINA, au 10e mille, à gauche, et se dirigeait vers TUSCULUM, en traversant le lieu où se trouve *Frascati*.

Tout le versant de la colline Tusculane qui regarde Rome et sur lequel s'étendent les villas *Torlonia*, *Aldobrandini* et la ville de *Frascati*, était vraisemblablement occupé par la Villa de LUCULLUS.

Près de l'endroit appelé *Torrone*, à droite de la VIA TUSCULANA, entre AD DECIMUM et *Frascati*, l'on voit une grande ruine que l'on croit être le tombeau de ce personnage célèbre [1].

Enfin, on a découvert plusieurs chambres ou compartiments de construction romaine dans la campagne de *Frascati*. Le nom de Lucullus est resté populaire dans tous ces environs. Ces ruines sont désignées sous le nom de *Grotte di Lucullo* [2].

La VIA TUSCULANA gravissait le mont Tusculan, en tournant le sommet du côté du nord, et en passant au pied de *la Ruffinella* [3] et de *Mondragone*. Je ne parlerai pas des nombreuses fouilles exécutées dans ces environs et qui ont surtout enrichi les collections *Albani* et *Borghese*. Je rappellerai

1. Voy. Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 13. Roma, 1819.

2. Voyez-en la description dans Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 11. Roma, 1819.

3. Voy. la description de cette villa dans Nibby, Viaggio ant., t. II, p. 36 et suiv., Roma, 1819. C'est là que Lucien Bonaparte a réuni de nombreux et intéressants monuments trouvé dans les environs.

seulement la belle découverte de l'Antinoüs faite dans la villa *Mondragone*[1]. La voie entrait à Tusculum par l'est et en ressortait vers le sud-ouest, décrivant ainsi une courbe et se repliant sur elle-même. Les murs, par conséquent l'étendue de l'ancienne ville, la forteresse à l'orient, le théâtre qui est auprès, l'amphithéâtre qui est à l'autre extrémité, sont retrouvés[2]. De ce dernier point, la route descendait dans la vallée de *Molara*, et rejoignait la Via Triumphalis, à l'est de *Marino*. On voit les vestiges de ce Diverticulum près de l'église *S. Roco*[3].

A *Frascati*, l'on trouve un embranchement de la Via Tusculana, à gauche. C'est le prolongement dont j'ai parlé plus haut, qui gagnait la Via Labicana à la station de Ad Statuas, et que l'abbé de Chaupy a pris pour la Via Labicana.

§ XIX. — Via Ardeatina.

Il existait plusieurs routes conduisant de Rome à Ardea; mais celle qui était appelée proprement Via Ardeatina était le premier embranchement de la Via Appia, à droite, un peu avant la 2e borne. L'embranchement que l'on trouve du même côté de la route après le 2e mille, vers l'église *S. Sebastiano*, et que j'ai considéré comme le prolongement de la Via Asinaria, tombait dans la Via Ardeatina proprement dite, avant la 3e borne.

En suivant la voie depuis cette jonction, on parvient à la 6e borne, vers le château de Léon XII à *Cecchignola*. Dans le terrain voisin, qui s'appelle aujourd'hui du nom d'une ancienne église ruinée, *S. Cesareo*, des fouilles furent entreprises, à gauche de la route, par la duchesse de Sermonetta. On y découvrit une villa très-importante, construite en l'année 123 de J. C., ainsi que le prouve l'inscription suivante qui y fut trouvée :

EX F DOMITI... DOMITIanI SVLPICI
PAETINO ET APRONIANO
COS

1. Winckelmann, Hist. de l'art, l. VI, c. VII, t. II, p. 464. 1802, 4°, Paris

2. Des fouilles importantes ont été faites dans la ville ancienne. Une de celles qui ont été les plus productives pour les arts est celle qui a été dirigée par Lucien Bonaparte. On y découvrit la belle statue d'Antonia, mère de Claude, qui est au Vatican (nouveau bras du Musée *Chiaramonti*). — Voy., pour les fouilles faites à *la Ruffinella*, l'article de Canina au Bullett., déc. 1839. Une statue de Jupiter fut trouvée à Tusculum en 1847. Voy. Bullett., Adunanza, 28 gennajo.— Enfin, voy. Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 43 et suiv. Roma, 1819.

3. Nibby, Viagg. ant., t. II, . 74 Roma 1819.

On y trouva aussi un autel de Minerve[1].

Un peu avant l'endroit où ces fouilles ont été faites, la VIA ARDEATINA envoie un embranchement à droite, dont on perd les vestiges à quelque distance de là et qui devait rejoindre la VIA ANTIATINA, dont j'ai parlé plus haut.

Au delà du 8e mille, on devait trouver, à gauche, l'embranchement qui joint la VIA APPIA aux *Frattocchie*.

Vers le 14e mille, à droite, est l'embranchement de la VIA OSTIENSIS.

Au 15e mille, à gauche, est le petit vallon de l'ORACLE DE FAUNE et de l'ALBUNEA.

Vers cet endroit, il existait assurément un ITER, sinon une VIA, qui se détachait à droite de la VIA ARDEATINA, vers LAVINIUM *(Pratica)*, en suivant la direction d'un aqueduc dont les ruines se voient encore.

Enfin, la VIA ARDEATINA, après avoir franchi le *Rio Torto* et le *Rio di Nemi*, atteint ARDEA (*Ardia*), un peu au delà du 21e mille. Il y a très-peu d'années, des fouilles furent faites dans l'emplacement de l'ancienne ville. M. G. B. Guidi découvrit la nécropole d'ARDEA. On y trouva surtout des vases antiques d'une très-belle conservation[2].

§ XX. — VIA CAMPANA.

Fabretti a indiqué, sur les cartes qui accompagnent son ouvrage Des Aqueducs[3], une route franchissant l'enceinte d'Aurélien par une porte qui aurait été percée entre la porte APPIA et la porte OSTIENSIS. La section du mur qui comprenait cette porte n'existe plus et a été remplacée par une construction moderne qui ne permet pas de retrouver les vestiges de l'ancienne.

Deux routes sortaient de cette porte, selon Fabretti. L'une, à gauche, gagnait la VIA APPIA, un demi-mille plus loin ; l'autre suivait d'abord une direction presque parallèle à la VIA ARDEATINA, dont j'ai indiqué le parcours dans le paragraphe précédent ; puis elle atteignait, vers le 6e mille, l'embranchement de la VIA OSTIENSIS sur ARDEA.

Qu'était-ce que cette route ? Probablement une de celles qui sont men-

1. Voy. l'art. d'Abeken, Bullett. dell' Instituto di corrisp. archeol. Gennaio et Febr. 1842.
2. Voy. l'art. de Braun, Bullett. dell' Instituto di corrisp. archeol. 1852, p. 83.
3. Raph. Fabretti, De aquis et aquæduct. 1680.

tionnées par Publius Victor, et dont la position n'a pu être reconnue jusqu'à présent. Fabretti pense que c'est peut-être la Via Campana. Mais, selon Canina, la Via Campana était en Étrurie, et aurait formé un embranchement de droite de la Via Portuensis[1]. Sprunert[2], et après lui, Kutscheit[3], ont reproduit, je crois, d'après Fabretti, la voie et la porte dont je viens de parler. Sprunert donne à la porte le nom d'Ardeatina, mais il y ajoute le signe du doute. Kutscheit, en conservant le nom, a supprimé le signe. Or, je ne connais aucun témoignage qui autorise cette supposition. Westphal ne nous fournit aucune indication à cet égard. Il parait toutefois assuré que, du temps de Fabretti, il existait des vestiges qui devaient justifier la topographie qu'il nous a laissée. Cette route ne peut être considérée que comme une des origines de la Via Ardeatina.

Il en est de même pour la Via Ostiensis jusqu'au 3e mille; car c'est à cette distance de l'enceinte de Servius que se détache l'embranchement sur Ardea, dont j'ai parlé plus haut, et qui se réunit à la Via Ardeatina, au 14e mille du parcours de cette dernière.

§ XXI. — via ostiensis.

Les vestiges de cette voie sont visibles aujourd'hui presque dans tout son parcours de Rome à Ostia.

L'ancienne Ostia du temps des Empereurs, était au 16e mille, depuis la porte Navalis de l'enceinte de Servius. La moderne est au 15e. C'est entre ces deux positions qu'était la ville primitive, celle qui fut fondée par Ancus Marcius. Elle était sur le bras du fleuve dont le lit, aujourd'hui desséché, porte le nom de *Fiume Morto*.

L'Itinéraire d'Antonin nous fournit la distance de 16 milles entre Rome et Ostia[4]. C'est la ville des Empereurs.

La Via Ostiensis avait trois origines : 1° à la porte Trigemina; c'est la plus ancienne; 2° à la porte Navalis; 3° à la porte Nævia. C'est de la porte Nævia que se comptent les milles. La voie franchissait le mur d'Aurélien par la Porta Ostiensis, en laissant à droite la pyramide du septemvir épulon

1. Carta della Campagna romana L. Canina, 1845.
2. C. de Sprunert, Atl. ant., n° xi. Voy. Plan de Rome.
3. Tab. geogr. Ital. ant. Berol., 1851, sect. v. Roma vetus.
4. Recueil des Itin. anc, éd. du marquis de Fortia d'Urban, p. 90.

C. Cestius; coupait l'Almo, un peu après la 1re borne; puis traversait, après la seconde, un autre cours d'eau qui doit être ou le Spino ou le Nodinus. A droite de la route, se trouve aujourd'hui la basilique *S. Paolo.*

Environ au 3e mille, se détachait l'embranchement vers Ardea, dont j'ai parlé plus bas.

Entre la 3e et la 4e pierre, la voie traversait le Vicus Alexandrinus[1]. De ce point, partait un embranchement, à gauche, sur Laurentum et Lavinium. J'en parlerai plus bas.

Un peu au delà du 5e milliaire, la voie coupait le Rivus Albanus, dont les eaux se réunissent, au-dessus, à celles de l'Aqua Ferentina. Ces deux cours d'eau confondus forment le moderne *Fosso della Torre di Valle.*

Entre le 5e et le 6e milliaire, à gauche, un second embranchement se dirige sur Lavinium et Laurentum et rejoint le premier à très-peu de distance de là. On a trouvé, en 1816, un peu avant l'*Osteria di Mezzo Cammino*, un grand nombre de conduits en plomb avec des inscriptions qui prouvent qu'en cet endroit (*Tenuta di S. Ciriaco*) existait une villa appartenant à P. Nonius Asprenas[2].

La voie traverse, vers le 9e mille, le *Fiume di Decimo* sur un pont antique (le *Ponte della Refolta*), près duquel sont les ruines d'un aqueduc ancien se dirigeant vers Ostia.

Du 14e au 15e milliaire, la voie passe entre l'étang marécageux d'Ostia, à gauche, et les anciennes salines, à droite.

A la 15e borne, elle atteint la moderne Ostia, bourg désert composé de cinq à six maisons, d'une église dédiée à sainte Monique et de quelques barraques.

Enfin, au 16e milliaire, on arrive aux ruines de l'ancienne Ostia des Empereurs. Des fouilles considérables ont été faites parmi ces ruines depuis un siècle environ. D'importantes découvertes datent d'une époque récente[3]. En 1826, on trouva le sarcophage de C. Julius Evhodus qui représente la mort d'Alceste[4]. On découvrit, il y a quelques années, le fameux bas-relief représentant les jeux de la Naumachie, et qui se voit à la villa

1. Voy. Ammian. Marcell., l. XVII, c. iv.

2. Voy. l'inscription donnée par Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 283. Roma, 1819.

3. Voy. Nibby, Viagg., t. II, p. 293 et suiv. Roma, 1819. — Voy. surtout la description du même auteur, Analisi, t. II, p. 425 à 473; — et le Voyage de Fea.

4. Vatican, corridor *Chiaramonti.*

Borghèse. Enfin, plus récemment encore, de curieuses inscriptions ont été mises au jour[1]. « L'énumération et la description des objets d'art précieux, trouvés à Ostie, feraient le sujet d'un ouvrage[2]. »

§ XXII. — PROLONGEMENT DE LA VIA OSTIENSIS (VIA SEVERIANA).

Voici les distances fournies par la Table de Peutinger :

Via Hostensis (alias *Ostiensis*).

Roma Terracinam.
Hostis XVI
Laurento XVI
Lavinia VI
Antium XVII
etc.

Soit qu'on veuille voir dans le LAURENTO de la Table la ville sacrée de Latinus, ou la ville plus moderne de LAURENTUM, située un peu au sud de *Torre-Paterno;* soit enfin que l'on comprenne sous cette désignation le LAURENTINUM de Pline et d'Hortensius; il est impossible de justifier la distance de 16 milles donnée par la Table, depuis OSTIA. Je pense toutefois qu'il n'est pas impossible d'expliquer ce passage. Il importe d'abord d'établir les trois positions que je viens d'indiquer.

Il existe près de *Torre-Paterno* une colline couverte de ruines[3]. C'est ce qui a fait placer LAURENTUM à cet endroit[4]. Il est certain qu'il a existé, en effet, vers *Torre-Paterno*, une ville du nom de LAURENTUM, sur la VIA SEVERIANA, comme le prouve l'Itinéraire[5]. Cette ville ou plutôt cette station paraît être de l'époque des Empereurs. Le nom antique s'est conservé dans le *Pantan' di Lauro*, situé à un quart de lieue de *Torre-Paterno*, au sud.

Mais ce LAURENTUM n'est évidemment pas celui de Virgile qui était : 1° à une certaine distance de la mer; 2° assez peu éloigné du Tibre; 3° très-rapproché du lac d'OSTIA. Il est impossible, en effet, de ne pas admettre

1. Voy. celle que possède M. P. Er. Visconti, mentionnée par G. Henzen (Bullett. dell' Instituto di corrisp. archeol., 1851, p. 92), sur les *Ædiles sacris Volcano faciendis.*

2. Bonstetten, Voyage dans le Latium, p. 90, Genève, an XIII.

3. Bonstetten, p. 166.

4. Voy. cartes de Gell et Nibby, de Bormann, de Westphal.

5. Nibby, Analisi, t. II, p. 189 à 207. Roma, 1837.

ces trois conditions pour l'emplacement de LAURENTUM, si l'on se rappelle les différents passages de l'Énéide où cette ville est mentionnée. Or, *Torre Paterno* est très-près de la mer et en était encore plus rapprochée il y a 18 siècles; elle est à 5 milles environ du lac d'Ostie et à 8 du Tibre. Le véritable emplacement de la plus ancienne LAURENTUM, la ville de LATINUS, le séjour de PICUS, l'antique cité consacrée par la piété romaine, me paraît avoir été où Canina l'indique sur sa carte[1], c'est-à-dire à 2 milles, au nord, de *Torre Paterno*, au pied des collines boisées qui séparent la vallée de *Decimo* de la côte maritime[2].

Quant au LAURENTINUM de Pline, la position en a été rigoureusement déterminée. La distance fournie par Pline lui-même est de 17 milles, depuis Rome. Il nous apprend que deux voies y conduisaient : il fallait suivre la VIA OSTIENSIS, jusqu'à la 11e borne, ou la VIA LAURENTINA, jusqu'à la 14e. Avec cette indication, il était facile de déterminer géométriquement l'emplacement de cette villa. C'est au sommet de l'angle formé par ces deux routes qu'il faut la chercher. C'est sans aucun doute celle dont on voit les ruines, à gauche du petit ruisseau de *la Focetta*, à égale distance, à peu près, de *Castel Fusano* et de *Torre Paterno*. La maison de Pline a été décrite par Vincenzo Scamozzi en 1615, par Félibien en 1699, par Pietro Marquez en 1796, par Macquet en 1818, par Haudebour en 1838, et dans ces derniers temps par Jules Bouchet (1852).

Entre la villa de Pline et *Torre Paterno*, se trouvait la maison de campagne d'HORTENSIUS[3].

Voici les distances qui séparent OSTIA des quatre LAURENTUM :

Le LAURENTUM de *Torre Paterno* en est éloigné de 8 milles.
Le LAURENTUM de Virgile, de 6 milles.
Et le LAURENTINUM de Pline, de 5 milles 1/2.
Celui d'Hortensius, de 6 milles environ.

Mais quant à la distance de 16 milles donnée par la Table, peut-être faut-il la compter depuis Rome et non depuis OSTIA, et suppléer ainsi au texte :

1. Campagna Romana. 1845.
2. Voy. ma carte.
3. Voy. Bonstetten, Voyage dans le Latium, p. 132.

Via Hostensis.

Roma Terraciuam.
[Roma] Hostis XVI
[Vel, per *Laurentinam viam*,
Roma] Laurento XVI

Je ne me dissimule pas les objections que l'on peut faire à cette conjecture. Aussi ne la présenté-je qu'avec réserve et seulement comme une hypothèse. Si on ne l'admet pas, il faut, de toute nécessité, corriger la Table et lire :

Laurento VIII

Dans ce cas, cette voie, depuis OSTIA, ne serait autre chose que la VIA SEVERIANA. Elle existe encore. On en retrouve presque partout les vestiges sur la côte, tantôt à découvert, tantôt à moitié cachés sous le sable. En voici le parcours depuis OSTIA :

Après le 2e milliaire, on traverse sur un pont moderne le canal moderne qui sert d'écoulement au lac d'OSTIA. On entre dans le parc de *Castel-Fusano*. Il existait autrefois un pont romain sur ce canal. Il servait de séparation aux territoires d'OSTIA et de LAURENTUM[1].

Au 5e milliaire, on arrive à *la Focetta*, qui précède la villa de Pline[2]. Après avoir dépassé cette maison de campagne et celle d'Hortensius, on voit, à gauche, les ruines d'un aqueduc qui amenait les eaux à l'une des riches villas du pays Laurentin.

1.
....
....
....
PII FELICES INVICTI AVGVSTI
GERMANICI MAXIMI BRITANNIC
MAXIMI PERSICI MAXIMI
TRIBVNICIAE POTESTATIS
COSS · PATRES PATRIAE
PROCONSVLES
PONTEM LAVRENTIBVS
ADQVE OSTIENSIBVS
OLIM VETVSTATE COLLABSVM
LAPIDEVM RESTITVERVNT

Nibby, Analisi, t. I, p. 430.

2. « C'est à ce ruisseau que les troupeaux de Pline allaient boire. » Bonstetten, p. 123.

Un peu au delà de *Torre Paterno*, on arrive au village de LAURENTUM, au 8e mille.

A 6 milles de là, en suivant toujours la direction de la côte, qui est parallèle à la route, on arrive à l'embouchure du *Rio di Pratica* ou *Rio di Turno*. C'est le NUMICIUS.

Dans ce pays désert, on traverse tantôt des bois de sapins, tantôt des *macchie*, et partout des ruines. Tout ce rivage d'OSTIA à ANTIUM était couvert des somptueuses maisons de plaisance. La route antique est presque toujours tracée entre un coteau verdoyant et des dunes de sable. Sur les rives mêmes du NUMICIUS, à droite du fleuve, se trouve la forêt Borghèse. « Le chêne vert, le liége au tronc grisâtre et déchiré, le laurier, l'olivier entremêlés de poiriers, de pommiers, souvent entourés de rosiers, de myrtes, de lentisques, le tout enlacé de lierres, de vignes ou de chèvrefeuilles, forment des massifs impénétrables[1]. » Tel est l'aspect actuel du plus ancien bois consacré par la piété romaine, celui de JUPITER INDIGES[2].

La route ne passait pas à LAVINIUM, situé sur la colline volcanique de *Pratica;* mais à la station qui était vis-à-vis de cette ville, sur la côte, et qui portait le même nom. Cette station devait être, d'après la mesure de la Table, qui compte 6 milles depuis LAURENTUM, un peu avant la *Torre Vajanica*.

Entre le 15e et le 16e milliaire, la voie coupe le *Rio-Torto*, et, vers le 18e, le *Rio di Nemi;* au 31e enfin, elle atteint ANTIUM; ce qui fait 17 milles depuis la station de LAVINIUM, distance donnée par la Table.

§ XXIII. — EMBRANCHEMENTS DE LA VIA OSTIENSIS; VIA LAURENTINA, VIA LAVINIENSIS.

Le premier embranchement, à gauche, est celui qui gagne la VIA ARDEATINA.

Le second, entre le 3e et le 4e milliaire, est la VIA LAURENTINA.

Le troisième, encore à gauche, entre le 5e et le 6e milliaire, se réunit, presque aussitôt, au précédent, c'est-à-dire à la VIA LAURENTINA. C'est à la 6e borne que se faisaient des sacrifices au dieu Terme[3]. La route traverse ensuite le *Val Decimo*, dont le nom rappelle la station AD DECIMUM. Il faut remarquer toutefois que le 10e mille ne tombe pas précisément au petit

1. Bonstetten, Voyage dans le Latium, p. 167.
2. Voy. plus haut, Géogr. du NUMICIUS.
3. Ovid., Fast., l. II, v. 680; voy. Appendice II.

endroit appelé *Decimo*, mais près de celui de *Malpasso*, où l'on traverse le *Rio di Decimo*.

La 11e borne a été retrouvée, il y a peu d'années, au *Casale di Decimo*. En voici l'inscription :

XI
TI · CAESAR · AVGVST
PONTIF · MAXIM
TRIB · POT · XXXI[1]

La Via Laurentina atteignait le Laurentum de Virgile vers la 16e borne, et celui des Empereurs à *Pantano di Lauro*, vers la 18e.

On ne sait au juste où avait lieu la séparation des deux voies Laurentina et Laviniensis; mais cette dernière devait atteindre, au 19e milliaire, la ville de Lavinium, dont la position à *Pratica* est fixée par suite des fouilles dirigées sur ce point. Dans une des dernières qui ont été entreprises à cet endroit, on a trouvé la fameuse inscription de Lauro-Lavinium. Il est établi aujourd'hui, après les doctes dissertations de Henzen, de Zumpt[2] et de Bormann[3], que Lauro-Lavinium est le nom que Lavinium porta sous les Empereurs. Il ne faut donc pas croire, avec Nibby[4], que la ville de Lauro-Lavinium ait été fondée sous Antonin. Elle existait déjà sous ce nom à l'époque de Vespasien : « Laurum-Lauinia lege et consecratione ueteri manet. Ager « eius ab imppp. Vespasiano, Traiano et Adriano in lacineis est adsignatus. « Iter populo non debetur[5]. » Nous voyons par des fragments d'inscriptions qu'ont publiés Fabretti[6], Volpi[7] et Bormann[8], que les habitants de Lavinium sont désignés sous le nom de Laurentes · La[vinienses]. Enfin, d'après une inscription trouvée à *Pratica*, il est clairement établi que la ville de Lauro-Lavinium reçut de *nouveaux* privilèges sous l'empereur Antonin. Elle en avait donc reçu auparavant; par conséquent elle existait déjà sous

1. Voy. l'art. de Canina, Bullett. dell' Instituto di corrisp. arch. 1845.
2. Gazette littér. d'Iéna, 1847, n° 60 et suiv.
3. Altlatinische, etc., p. 107 et suiv.
4. Viaggio, l. II, p. 263; Analisi, t. II, p. 207-245. Roma, 1837.
5. Liber Coloniar. I, p. 234, ed. de F. Blume, K. Lachmann et A. Rudorff. Die Schriften der Römischen Feldmesser. Berolini, 1848.
6. P. 682.
7. VI, p. 98.
8. Altlatinische, etc., p. 107.

ce nom. Il est vrai que l'inscription porte seulement LAVRENS, mais je répète qu'elle fut trouvée à *Pratica*, et qu'il ne se peut agir que de Lavinium. La voici :

DIVO · ANTONINO · AVG ·
SENATVS · POPVLVSQVE · LAVRENS ·
QVOD · PRIVILEGIA · EORVM · NON ·
MODO · CVSTODIERIT · SED · ETIAM ·
AMPLIAVERIT · CVRATORE ·
M · ANNIO · SABINO · LIBONE · C · V[1]
CVRANTIBVS · TI · IVLIO · NEPOTIANO ·
ET · P · AEMILIO · EGNATIANO · PRAET ·
II · QQ · LAVRENTIVM

Il paraît donc que le nom de Laurentum, qui se trouvait uni à celui de Lavinium (Lauro-Lavinium) pour désigner au Ier siècle cette dernière cité, lui fut appliqué seul au IIe siècle. Cela s'explique facilement par la disparition de l'ancienne Laurentum de Virgile, par le peu d'importance de la station de Laurentum sur la Via Severiana, et par la désignation d'Ager Laurens donnée à tout le territoire qui sépare les deux cités.

§ XXIV. — VOIES ROMAINES DONT LA POSITION EST INCONNUE.

Je n'ai point parlé des voies Ciminia et Setina, dont le parcours est en dehors du cadre que je me suis tracé, l'une étant dans le Latium, l'autre en Étrurie[2]. Mais dans l'énumération des vingt-neuf voies romaines de Publius Sextus se trouvent les suivantes, dont la position est demeurée inconnue :

Gallicana,
Patinaria,
Gallica,
Laticulensis.

§ XXV. — LES VOIES ROMAINES SERVANT DE LIMITES AUX TRIBUS RUSTIQUES.

La tribu romaine fut, selon les temps, une division civile, politique, militaire ou *alimentaire*. Avant Servius, le peuple était réparti en trois

1. Clarissimo viro.
2. Voy. Agri Romani Tabula, de Westphal.

tribus dont les noms mêmes rappelaient la triple origine de la nation romaine : TITIENSES, RAMNENSES, LUCERES.

Depuis Servius, le nombre des tribus s'accrut considérablement. Elles furent divisées en tribus rustiques et tribus urbaines. Ces dernières étaient au nombre de quatre : COLLINA, SUBURRANA, PALATINA et ESQUILINA. On comptait dix-sept tribus rustiques, selon Denys d'Halicarnasse. Cependant Mommsen a établi[1] qu'à l'époque de Coriolan, 259 de Rome, il n'existait que vingt tribus en tout : seize rustiques et quatre urbaines. Ce ne fut qu'en 361 de Rome que le nombre des tribus fut porté à vingt-une par l'addition de la CRUSTUMINA.

Les seize tribus rustiques de 259 étaient : la ROMULIA, la VEIENTINA, la CLAUDIA, la PUPINIA, la PAPIRIA, la LEMONIA, l'ÆMILIA, la CORNELIA, la FABIA, la GALERIA, l'HORATIA, la MENENIA, la POLLIA, la SERGIA, la VETURIA, la VOLTINIA.

En 361, la CRUSTUMINIA.

En 367, on compte vingt-cinq tribus, par l'addition de la STELLATINA, de la TROMENTINA, de la SABATINA et de l'ARNIENSIS.

En 396, ce nombre fut porté à vingt-sept par l'addition de la POMPTINA et de la POBLILIA.

En 422, à vingt-neuf : MÆCIA et SCAPTIA.

En 436, à trente-une : OUFENTINA et FALERNA.

En 455, à trente-trois : ANIENSIS et TERENTINA.

En 513 enfin, à trente-cinq : VELINA et QUIRINA.

Ce nombre de trente-cinq ne fut dépassé qu'accidentellement et porté à quarante-trois sous le consulat de Julius Cæsar et de P. Rutilius Lupus, en 660 de Rome[2].

Il est hors de doute que les vingt premières tribus, créées avant 259, formaient des divisions territoriales très-nettement définies. Il n'en fut pas de même dans la suite. La condition inégale des cités souvent voisines, lorsque les conquêtes de Rome excédèrent l'AGER ROMANUS, fut un obstacle aux répartitions régulières de territoire. De plus, l'inscription dans une tribu donnait le droit de cité avec ou sans suffrage. De là la distinction faite par Mommsen[3] de la CIVITAS SINE SUFFRAGIO et de l'AGER EX JURE QUI-

1. Die Römischen Tribus. Altona, 1844, p. 7 et suiv.
2. Appian., De Bello Civ. L. I, XII et XLIX.
3. Die Römischen Tribus, etc., p. 4.

RITIUM. Or l'inscription concerne 1° les personnes, 2° les immeubles. Il en résulta une complication qui n'existait pas pour les premières tribus rustiques, dans lesquelles tous les habitants libres et toutes les terres jouissaient du JUS CIVITATIS. C'est donc des vingt premières tribus seulement que je dois m'occuper ici, comme étant les seules qui eussent formé des divisions géographiques. Aussi bien les tribus qui furent créées après 259 excédèrent-elles l'étendue de l'AGER ROMANUS, sauf la CRUSTUMINA, la MÆCIA et la SCAPTIA, dont il est facile de fixer la position, sinon de déterminer les limites.

Parmi ces vingt-trois tribus, il y en avait un certain nombre en Étrurie. Je n'ai pas à m'y arrêter.

Les quatre tribus urbaines s'agrandirent avec la ville. D'abord embrassées par l'enceinte de Servius, elles se développèrent à mesure que l'on recula les murs. La position en a été établie avec certitude par Boindin[1], d'après Varron.

Quant aux seize premières tribus rustiques, elles ont tiré leurs noms, soit du territoire où elles étaient situées, soit des *gentes* considérables qui s'y trouvaient établies.

D'après la position connue de quelques-unes de ces tribus, il paraît assuré qu'elles ne s'étendaient pas à plus de 12 ou 15 milles des murs de Rome, et qu'elles rayonnaient autour de la cité. En effet, les tribus SCAPTIA et MÆCIA, qui furent créées après 259, et dont l'une était aux environs de LANUVIUM, et l'autre aux environs de SCAPTIA, en deçà des hauteurs de TIBUR et de PRÆNESTE, bornaient les tribus LEMONIA et PUPINIA, dont l'emplacement est déterminé par Festus à l'est de Rome. Les premières tribus rustiques ne pouvaient s'agrandir, car elles étaient enfermées pour ainsi dire par les tribus de création plus nouvelle.

La plus ancienne répartition connue du territoire d'une cité est celle des PAGI[2]. Elle est antérieure même à la fondation de Rome. Les PAGI servirent donc à déterminer les tribus; mais il faut se garder de croire que l'étendue des premières tribus fût la même que celle des PAGI, car il y avait dans le territoire de chaque tribu plusieurs PAGI ou cantons, dont l'un

1. Discours sur les tribus romaines, II° partie. Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. IV, p. 70 et suiv. Paris, 1746.

2. Mommsen, p. 5.

donna son nom à la tribu elle-même : « Lemonia tribus a pago Lemonio « appellata [1]. » Or cette tribu devait s'étendre entre la VIA LATINA et la VIA APPIA : « ....est a porta Capena, via Latina. »— Nous avons vu, en décrivant la topographie de la VIA APPIA, qu'il se trouvait, de ce même côté de la voie, deux autres PAGI : SULPICIUS CITERIOR et SULPICIUS ULTERIOR. Il est donc probable que les premières tribus rayonnant autour de Rome et formant sans doute des angles dont les sommets touchaient à la ville même, ne comprenaient toutes qu'un seul PAGUS sous les murs d'enceinte. Du côté de l'Étrurie, par exemple, il existait sept PAGI à proximité de Rome. Ces PAGI ont dû être compris dans le premier écartement des angles de chaque tribu.

Le rayonnement des tribus autour de Rome étant démontré : 1° parce qu'il est bien difficile, dans un aussi petit espace que l'AGER ROMANUS, de se les figurer autrement; 2° parce que le texte même de Festus pour les tribus LEMONIA, PUPINIA et PAPIRIA semble confirmer cette disposition ; la conjecture de Boindin qui donne pour limites aux tribus les voies romaines s'éloignant de la ville, paraît toute naturelle ; mais il ne faut point cependant lui accorder plus d'importance qu'à une hypothèse. Toutefois, en l'appliquant au sol même de l'AGER, elle semble prendre plus de consistance encore. En effet, si l'on compte sept PAGI et, par suite, sept tribus en Étrurie, l'on trouve six routes partant de Rome et formant, avec la VIA OSTIENSIS et le Tibre, sept angles. Les sept districts figurés par les angles seraient : 1° La tribu comprise entre la VIA OSTIENSIS et la VIA PORTUENSIS; 2° la tribu comprise entre la VIA PORTUENSIS et la VIA AURELIA VITELLIA; 3° la tribu comprise entre la VIA AURELIA VITELLIA et la VIA AURELIA proprement dite; 4° celle qui est comprise entre la VIA AURELIA et la VIA TRIUMPHALIS; 5° celle qui est comprise entre la VIA TRIUMPHALIS et la VIA CASSIA; 6° celle qui est comprise entre la VIA CASSIA et la VIA FLAMINIA; 7° enfin celle qui est comprise entre la VIA FLAMINIA et le Tibre ou la VIA SALARIA, au delà du fleuve.

Si l'on compte les angles formés par le rayonnement des voies sur la rive gauche du Tibre, l'on trouve exactement le nombre dix. Ce qui fait en tout dix-sept angles. Or il existait primitivement seize tribus rustiques auxquelles il faut ajouter la CRUSTUMINA, dont la position ne peut être douteuse et dont les limites auraient été la VIA SALARIA et la VIA NOMENTANA.

1. Festus.

Cette coïncidence du nombre des angles avec celui des tribus rustiques me paraît être la plus forte présomption en faveur de la conjecture de Boindin. On doit remarquer toutefois que les routes sont, pour la plupart, d'une époque beaucoup plus moderne que l'institution des tribus rustiques, et que, par conséquent, elles n'ont pu leur servir de limites dans l'origine. Mais je répondrai à cette objection que, les voies romaines n'existant pas, il devait y avoir, dans les mêmes directions, des Itinera qui partaient de l'enceinte de Servius Tullius, à laquelle on comptait dix-huit portes.

Voici les tribus dont on peut fixer la position :

La Veientina ne pouvait se trouver que dans le voisinage de Veii et devait être limitée par la Via Flaminia et la Via Cassia.

J'ai donné plus haut la position de la Crustumina.

La Claudia était au delà de l'Anio[1], du côté de la Sabine. Elle devait être voisine de la Crustumina, par conséquent à l'est de la Via Nomentana.

La Pupinia devait se trouver entre la Via Prænestina et la Via Labicana. Voici ce qu'on lit dans Festus : « Papiria tribus a Papirio appellata est, vel « a nomine agri qui circa Tusculum est ; huic Pupinia tribus ita conjuncta « fuit, ut de finibus aliquando susceperit bellum. » Et plus bas : « Pupinia « tribus ab agri nomine dicta, qui Pupinius appellatur, circa Tusculum « urbem. » Ainsi ces deux tribus étaient dans la plaine de Tusculum, car il faut comprendre qu'il s'agit ici des environs ou des dépendances de la cité et non du champ situé immédiatement sous les murs de la ville. La Via Labicana n'étant qu'à une distance peu considérable de Tusculum, l'une des deux tribus a pu se trouver au delà de cette route, et l'autre en deçà. Si je place de préférence la Pupinia au nord, c'est qu'il ressort clairement d'un passage de Tite Live que cette tribu ne pouvait être éloignée de l'Anio[2], et que, d'après un autre passage, elle devait se trouver au nord de la Via Labicana. L'historien s'exprime ainsi en parlant d'Annibal : « ... Inde « Algido Tusculum petiit ; nec receptus mœnibus infra Tusculum dextrorsus « Gabios descendit. Inde in Pupiniam, exercitu demisso, VIII millia pas- « suum a Roma posuit castra.... Fulvius Flaccus.... egressus, inter Esqui- « linam Collinamque portam posuit castra[3]. » Si nous plaçons le camp

1. « .... his civitas data agerque trans Anienem. » T. Liv., l. II, c. xvi.
2. L. IX, c. xli.
3. L. XXVI, c. ix et x.

d'Annibal sur la VIA LATINA au lieu de le porter au nord de la VIA LABICANA, l'armée romaine ne protégera point la ville et ne sera point opposée à l'ennemi. Donc la tribu PUPINIA et le camp d'Annibal devaient être entre la VIA LABICANA et la VIA PRÆNESTINA.

La tribu PAPIRIA était par conséquent comprise entre la VIA LABICANA et la VIA LATINA.

La tribu LEMONIA était, comme je l'ai dit, entre la VIA LATINA et la VIA APPIA.

Si l'on ajoute à cette énumération la MÆCIA et la SCAPTIA, l'on aura les seules tribus dont la position puisse être fixée avec quelque certitude. La première est aux environs de LANUVIUM[1]. La seconde, dont le centre était la ville de même nom, entre PRÆNESTE, TUSCULUM et TIBUR, ne peut être circonscrite par les routes comme les premières tribus rustiques. Elle est mentionnée par Festus[2] et Suétone[3].

1. Paulus Diac., au mot *Mæcia :* « Mæcia tribus a quodam castro sic appellatur. » Cf. Tite Live, VI, II; VIII, XVII; Cicero, ad Att., IV, XV; pro Plancio, c. XVI, rapprochements indiqués par Dacier et par Ottfried Müller.

2. « Scaptia tribus a nomine urbis Scaptiæ appellata quæ est in Latio intra Tibur, Præ« neste, Tusculum, ad quindecim millia urbis. » Festus (restitué par Ursinus, ainsi que les deux textes allégués ci-dessus.)

3. « Comitiorum quoque pristinum jus reduxit; ac multiplici pœna coercito ambitu, « Fabianis et Scaptensibus, tribulibus suis, die comitiorum, ne quid a quoquam candidato « desiderarent, singula millia nummum a se dividebat. » Suet. Aug., c. XL.

CHAPITRE IV.

LES AQUEDUCS.

§ I. — MONUMENTS ANCIENS ET MODERNES.

Nous possédons sur les aqueducs de la campagne romaine : 1° les ouvrages de trois auteurs anciens : Frontin, Publius Victor et la NOTITIA DIGNITATUM IMPERII ROMANI; 2° les ruines et les inscriptions que l'on a trouvées aux environs de Rome; 3° enfin les travaux des savants modernes : Kircher, Holstenius, Nardini, Panciroli, Rondelet[1], Nibby et surtout Fabretti, dont le remarquable commentaire n'a point été surpassé.

Pour être assuré de ne rien omettre d'important, je procéderai par ordre de dates, et, commençant par Frontin, je chercherai à fixer la direction de tous les aqueducs qu'il a mentionnés; j'observerai la même marche pour P. Victor et pour la NOTITIA; enfin je dirai quelques mots des ruines que j'ai remarquées sur le sol du Latium et qui ne peuvent convenir à aucun des aqueducs cités dans les trois monuments écrits que je viens d'indiquer.

Les aqueducs dont Frontin a donné la description ou qu'il a seulement mentionnés sont :

1° L'APPIA,
2° L'ANIO VETUS,
3° LA MARCIA,

1. J'ai sous les yeux la belle édition de Frontin par Rondelet, 1 vol. in-4° et atl. Paris, 1820. L'atlas est composé de deux cartes topographiques et de vingt-neuf autres planches. L'une des cartes donne la topographie de la Campagne romaine, et l'autre le plan de la ville. Toutes deux sont dressées pour l'intelligence de l'ouvrage de Frontin. Elles présentent la direction des neuf aqueducs principaux mentionnés par l'écrivain ancien, et celle de l'AQUA ALEXANDRINA, postérieure à cet empereur. Je ferai remarquer que ces différents tracés ne doivent pas être consultés avec une entière confiance; ce ne sont, le plus souvent, que des lignes conjecturales, ce qui n'est point indiqué par l'auteur. Quoique M. Rondelet ait visité avec soin la Campagne romaine, il semble se conformer uniquement aux données fournies par Fabretti, et suppléer à son silence sur beaucoup de points par des hypothèses qui ne sont appuyées sur aucune preuve.

4° La Tepula,
5° La Julia,
6° La Crabra,
7° La Virgo,
8° L'Alsietina ou Augusta (Transtiberina),
9° L'Augusta (Cistiberina),
10° L'Augusta de l'Anio supérieur,
11° L'Octaviana,
12° La Claudia,
13° L'Anio Novus.

§ II. — AQUEDUC DE L'APPIA.

Frontin[1], qui suit l'ordre du temps dans son énumération, commence par l'Aqua Appia, comme étant la plus ancienne.

L'Appia fut conduite à Rome sous le consulat de M. Valerius Maximus et de P. Decius Mus, c'est-à-dire l'an 442 de Rome (312 avant J. C.), par les censeurs C. Plautius Venox et Appius Claudius Crassus Cæcus. Le premier reçut son nom de ce travail, et le second lui donna le sien.

L'Aqua Appia fut prise dans le champ de Lucullus entre le 7e et le 8e milliaire de la Via Prænestina, en suivant un sentier à gauche dont la longueur était de 780 pas.

La direction de cet aqueduc était loin d'être aussi droite que la route, puisqu'il avait 11190 pas, depuis son origine jusqu'aux réservoirs situés dans Rome, vers la porte Trigemina, de l'enceinte de Servius. Cet aqueduc était souterrain dans tout son parcours, sauf 60 pas en arcades vers la porte Capena.

L'Appia était, à l'époque de Frontin, la moins élevée de toutes les eaux de la rive gauche du Tibre[2].

Sous Auguste, l'Appia fut grossie de l'eau à laquelle cet empereur donna son nom. Cette jonction avait lieu aux Gemellæ, à l'extrémité des Horti Torquatiani, vers la Vieille Espérance. J'en parlerai plus bas.

Dans les temps modernes, l'Appia fut retrouvée par Fabretti : « Alium « infime latentem fossor quidam monstravit et me difficulter sane humi

1. De aquæduct. urb. Romæ, éd. Rondel., p. 6.
2. Frontin, c. xviii, p. 26, éd. Rondelet.

« repentem ad illum perduxit.... Hunc esse rivum Aquæ Appiæ.... mihi « certo persuasi... Libra ejus, atque, ut Frontinus vocat, pressura minime « abnuit; quia omnium eis Tiberim hanc aquam humillimam ex compara- « tione ad proximos ductus Marciæ et Anionis cognovi; totis enim XXVIII « pedibus sub Anione vetere excurrebat, quantum præ loci angustia et « repetita per cavernam operatione deprehendere potui. Suo enim hucus- « que decursu situm quem Capenæ portæ dedimus, et VETERES prope eam « ARCUS indicare cum Marcia videtur : altrorsus vero ad Aventinum flec- « titur, et post L circiter passus rursus ad dextram vergit... etc.[1] » Fabretti donne le dessin du conduit souterrain de l'aqueduc[2]. Les substructions au-dessus du sol et les arcades étaient vers la porte CAPENA; Fabretti prouve que ce n'était pas l'APPIA qui passait au-dessus de cette porte, puisque Frontin établit clairement que c'était la MARCIA. Il prouve également que ce n'est pas l'APPIA qui passe au-dessus de l'arc de Drusus, vers la porte *S. Sebastiano*. Elle passait entre les deux enceintes et les deux portes, coupait la VIA APPIA vers les thermes de Caracalla, perçait l'AVENTINUS au-dessous de l'église *Sa Balbina*, et gagnait les Salines sur les bords du Tibre, de l'autre côté de cette colline.

D'après ce qui précède, il est facile de tracer le parcours de l'APPIA : 1° Son origine est clairement indiquée par Frontin; 2° La Vieille Espérance, les jardins Torquatiens, les GEMELLÆ sont connus. Ces trois points sont vers la basilique *Sa Croce in Gerusalemme*, à l'est de l'AMPHITHEATRUM CASTRENSE, en deçà du mur d'Honorius[3]. Le reste du tracé de cet aqueduc est marqué plus haut; l'emplacement des salines vers la porte TRIGEMINA a été retrouvé ainsi que celui du château d'eau de l'APPIA[4].

§ III. — ANIO VETUS.

L'ANIO VETUS[5] fut conduit à Rome par le censeur M'. Curius Dentatus, sous le consulat de Sp. Corvilius et de L. Papirius, c'est-à-dire, l'an 481

1. Raph. Fabretti Gasparis f. Urbinatis de aquis et aquæduct. veteris Romæ dissertationes tres. Romæ, 1680, p. 38.

2. Id., p. 39.

3. Voy. le plan de Rome, pl. II de l'atlas de Rondelet.

4. Voy. dans le plan de Rome de J. A. Léveil, au n° 269 (carte qui accompagne l'ouvrage de Dezobry, Rome au siècle d'Auguste).

5. Frontin, § 6, p. 8.

de Rome (272 avant J. C.). L'entreprise fut achevée deux ans après par Fulvius Flaccus.

L'eau de l'Anio Vetus est prise au 20e milliaire d'une ancienne voie, au delà de Tibur. Une partie de ses eaux était distribuée aux Tiburtins.

La longueur de cet aqueduc est de 43 000 pas, dont 202 seulement en constructions au-dessus du sol.

Quant à l'élévation, Frontin place cet aqueduc au sixième rang : les niveaux de la Virgo, de l'Appia, de l'Alsietina sont encore moins élevés[1].

En deçà du 4e milliaire, l'Anio Vetus traverse l'espace compris entre la Via Latina et la Via Labicana sur des arcades. Ses eaux sont reçues au 2e milliaire dans une piscine épuratoire : une partie est portée dans le canal Octavianus et parvient, auprès des jardins d'Asinius, au quartier de la Via Nova.

On trouve, près du mausolée attribué à tort à Alexandre Sévère et à Mammée, les ruines d'un aqueduc qui semble avoir été dirigé entre la Via Latina et la Via Labicana de manière à joindre et à couper les deux voies. C'est le seul vestige apparent de l'Anio Vetus. Il n'en est point fait mention dans les auteurs anciens après Frontin. Il est donc fort difficile, d'après des indications aussi imparfaites, de tracer le parcours de cet aqueduc. On ne peut le faire qu'en tirant une ligne conjecturale de Tibur à la porte Esquilina et en la faisant toucher aux lieux marqués par Frontin. J'ajouterai qu'elle devait passer aux piscines épuratoires du 7e mille. En effet, après avoir énuméré les aqueducs suivants : l'Anio Novus, l'Anio Vetus, la Marcia, la Claudia, la Tepula, la Julia, l'Appia, la Virgo, l'Alsietina, Frontin[2] dit que six de ces eaux se rendaient à cette grande piscine. Or l'Appia et l'Aqua Virgo avaient chacune leur direction fort éloignée du 7e mille de la Via Latina; l'Alsietina était de l'autre côté du Tibre. Si donc, de l'énumération de Frontin, l'on retranche ces trois aqueducs, il n'en reste que six et l'Anio vetus est du nombre.

On pourra se demander comment cette eau était reçue dans une piscine au 2e mille après avoir été épurée au 7e. Mais nous allons voir plus bas que la grande piscine du 7e mille a été supprimée et remplacée par une autre qui ne servait qu'à deux de ces eaux.

L'Anio Vetus entrait à Rome à gauche des portes Labicana et Prænestina

1. Frontin, c. xviii, p. 26, éd. Rondelet.
2. C. xix, p. 26, éd. Rondelet

de l'enceinte d'Honorius. Ce conduit était enfermé dans le mur au-dessous de la JULIA, de la TEPULA et de la MARCIA. Jusqu'en 1834, on voyait encore l'ouverture de cet aqueduc inférieur : « malheureusement, par l'ignorance de ceux qui président machinalement aux travaux de réparations de ces chemins, on a fait disparaître ces vénérables restes de l'histoire antique de la patrie; perte d'autant plus regrettable que c'était le seul reste reconnu de cet aqueduc près de Rome[1]. »

Le parcours de l'ANIO VETUS m'a paru trop conjectural pour être tracé sur ma carte.

§ IV. — AQUA MARCIA.

Sous le consulat de Ser. Sulpicius Galba et de L. Aurelius Cotta, an 608 de Rome (145 av. J. C.), le préteur Marcius commença les travaux qui devaient amener l'eau MARCIA à Rome et jusqu'au Capitole[2].

Cette eau fut prise à l'extrémité d'un sentier de 3000 pas à droite de la VIA VALERIA, au 36e milliaire, et à gauche de la VIA SUBLACENSIS également au 36e milliaire.

La longueur de cet aqueduc est de 61 710 pas dont 7463 au-dessus du sol, et sur ce dernier nombre 6935 pas en arcades, dont la plus grande partie se voit encore depuis le 7e milliaire jusqu'à la ville.

Pour le niveau de ses eaux, il occupait le cinquième rang[3].

Essayons maintenant d'indiquer avec le plus d'exactitude qu'il sera possible le parcours complet de la MARCIA.

Holstenius a cherché à fixer l'origine de cet aqueduc au ruisseau *della Mola*, un peu au delà du 39e milliaire de la VIA SUBLACENSIS, rive droite de l'Anio[4]. Mais Fabretti a démontré que c'était une erreur grave et qu'Holstenius n'avait même pas dû bien comprendre le texte de Frontin, parce qu'il ignorait la vraie direction de la VIA VALERIA. En effet, Frontin s'exprime ainsi : « Concipitur Marcia via Valeria ad milliar. XXXVI, diverticulo euntibus ab urbe Roma dextrorsus millium passuum III. Sublacensi autem « quæ sub Nerone principe primum strata est, ad milliar. XXXVI sinistrorsus

1. Nibby, Itin. de Rome et de ses environs. Rome, 1849, éd. franç., vol. I, p. 184.
2. Frontin, c. VII, p. 10 et 12.
3. Frontin, c. XVIII, p. 26, éd. Rondelet.
4. Annot. ad Cluver. geogr., fol. 130.

« intra [spacium] passuum 200....[1] » Holstenius pensait que la Via Valeria, au lieu de continuer vers l'Orient dans une direction rectiligne, depuis *Osteria Ferrata* jusqu'à *S. Giorgio*, en passant par *Summo Jugo* et *Rio-Freddo*, suivait le cours de l'Anio jusqu'au delà du *Ponte d'Anticoli* et remontait vers le nord par *Sa Maria in Arsulis* et *Arsoli* pour atteindre *S. Giorgio*, ce qui faisait faire à la Via Valeria un coude considérable vers le sud. Il croyait que le Diverticulum de Frontin abrégeait ce coude d'un mille environ en partant du *Ponte d'Anticoli* pour atteindre *Sa Maria in Arsulis* et en coupant un petit affluent de l'Anio au Pons Scutonicus ou Stratonicus. Fabretti[2] établit au contraire que la Via Valeria allait directement de l'*Osteria Ferrata* à *S. Giorgio*; que la Via Sublacensis commençait à cette même *Osteria Ferrata* et que le Diverticulum qui joignait les deux voies partait du 36e milliaire, c'est-à-dire de *S. Giorgio*, et conduisait à la Via Sublacensis qu'elle atteignait au 36e milliaire de cette dernière voie, après un parcours de 3 milles; de sorte que ce chemin de jonction formait avec les deux voies Valeria et Sublacensis un triangle ayant 3 milles sur chaque côté. Il existait bien un second Diverticulum passant sur le Pons Scutonicus et coupant l'angle sud du triangle; mais ce n'est pas celui dont parle Frontin. Cette topographie des voies romaines, rétablie et fixée par Fabretti, est démontrée par les bornes milliaires. Vers les *Celle di Carseoli*, on a trouvé la 41e pierre de la Via Valeria portant l'inscription suivante :

imp · neRVA
caes · aug · pont · MAX
TR · P · COS · III
VIAM · VALERIAM
FACIENDAM · CVRAVIT
XXXXI

Or, l'on ne saurait compter 41 milles depuis Rome jusqu'à cet endroit, en suivant le parcours indiqué par Holstenius.

Dans le Diverticulum de Frontin, l'on a retrouvé, entre *Arsoli* et *Sa Maria in Arsulis*, la 38e borne portant cette inscription :

1. Tel est du moins le texte adopté par Rondelet, p. 12, voy. la note 5, éd. 1820. Comp. les différents manuscrits : celui de Jocondo, celui du Mont-Cassin, celui d'Urbino.

2. De aquis et aquæduct., p. 77, Rom., 1680.

XXXVIII
IMP · NERVA
CAESAR · AVGVSTVS
PONTIFEX · MAXIMVS
TRIBVNICIA
POTESTATE · COS · III
PATER · PATRIAE
FACIVNDAM · CVRAVIT[1]

Cette découverte fut faite en effet au 38[e] mille, en suivant la VIA VALERIA jusqu'à *S. Giorgio* et le DIVERTICULUM depuis ce dernier point jusqu'à l'endroit où la borne a été retrouvée.

Enfin l'on a découvert, à 3 milles au delà du *Ponte d'Anticoli*, la 38[e] borne milliaire de la VIA SUBLACENSIS[2].

Cette topographie ainsi rétablie, il est facile de retrouver l'origine de la MARCIA; en effet, il y a une source très-abondante au sud de l'église de *S[a] Maria in Arsulis*, à 3 milles de *S. Giorgio* et à 200 pas à l'est du DIVERTICULUM.

Fabretti ne nous fournit que des renseignements très-insuffisants sur le parcours de l'AQUA MARCIA; mais avec les vestiges qui subsistent encore aujourd'hui, il n'est pas impossible d'en découvrir la direction. Il existe des ruines importantes d'aqueduc dans plusieurs endroits des rives de l'Anio; 1° Au nord de cette rivière, vers l'*Osteria Ferrata*; 2° près de l'*Osteria Spiaggia*; 3° à l'est de *Vicovaro*; 4° sur l'Anio même, au pont de *Vicovaro*. Il est vrai que l'on trouve d'autres ruines dans une direction plus méridionale : 1° Sur la rivière même, un peu au-dessous du pont d'*Anticoli*; 2° au sud de l'Anio, vis-à-vis de l'*Osteria Spiaggia*. Mais ces derniers vestiges me paraissent appartenir à la CLAUDIA, et les premiers me semblent faire partie

1. Voy. Nibby, Analisi, t. I, p. 267. Roma, 1837. Le savant Italien a rétabli cette inscription, inexacte dans Fabretti.

2. La voici :

IMP · CAESAR
NERVAE · F · NERVA
TRAIANVS · AVGVSTVS
GERMANICVS · DACICVS
PONTIFEX · MAXIMVS
TRIBVNICIA · POTESTATE
IMP · III · COS · V
RESTITVENDAM · CVRAVIT
XXXVIII

de la Marcia. L'origine de la Claudia et celle de l'Anio Novus sont, en effet, au sud de celle de la Marcia; il est donc plus naturel de chercher la direction de la Marcia au nord de celle de la Claudia.

A un mille et demi à l'est de Tibur, au sud de l'Anio, on voit les importants vestiges de ces trois aqueducs à l'endroit où ils percent le *Monte Afflinno*, sur la rive gauche du *Fosso degli Archi*, qui a pris son nom de ces mêmes ruines. A droite de ce ruisseau et du *Rio di Ampiglione* dont il est l'affluent, se trouvent des ruines considérables d'arcades inclinant vers le sud-ouest dans la direction du *Monte Afflinno*. Les trois aqueducs, Marcia, Claudia et Anio Novus, percent cette montagne et reparaissent sur le versant occidental, vers l'église de la *Beata Maria di Carciano*. Le plus septentrional est la Marcia. De là, les trois aqueducs se dirigent vers les piscines publiques qui sont au 7ᵉ mille de la Via Latina. Dans l'espace qui sépare le *Monte Afflinno* des piscines, se rencontrent peu de vestiges. On trouve toutefois au *Ponte-Lupo*, à gauche du 18ᵉ mille de la Via Prænestina, des ruines considérables. On observe à cet endroit deux conduits distincts dans le même aqueduc. Alberto Cassio[1] croit, avec beaucoup de vraisemblance, que ces deux conduits étaient ceux de la Claudia et de l'Anio Novus. C'est donc entre *Carciano* et *Ponte-Lupo* que s'opère la réunion des deux *specus* dans le même aqueduc. La Marcia devait être à peu de distance de là, à l'ouest. Il est probable que les trois eaux étaient réunies dans un même aqueduc, un peu au sud de *Ponte-Lupo*, et qu'elles étaient conduites dans une seule et même direction jusqu'aux piscines du 7ᵉ mille. Pour ce qui concerne l'Anio Novus et la Claudia, il n'y a aucun doute, puisque le monument existe encore au 7ᵉ mille. La piscine dont on voit les ruines en cet endroit n'est plus celle dont parle Frontin : Fabretti l'a démontré[2]; mais bien la piscine des deux aqueducs Claudia et Anio Novus; elle n'a pu servir à d'autres eaux. Il est hors de doute que la Marcia traversait cet endroit, quoiqu'elle n'y eût point conservé de piscine. On ne retrouve que peu ou point de vestiges entre

1. T. I, p. 155.

2. De aquis et aquæduct., Diss. II, p. 126 et 127. — Ce qui me paraît confirmer la conjecture et l'explication de Fabretti, c'est que la Marcia, la Julia, la Tepula et l'Anio Vetus avaient leurs piscines particulières entre le 7ᵉ mille et Rome. Ainsi, des six eaux qui se rendaient, selon Frontin, aux piscines du 7ᵉ mille, quatre avaient leurs piscines propres. Il ne reste donc que la Claudia et l'Anio Novus qui devaient avoir la leur au 7ᵉ mille, tandis que les autres eaux devaient seulement traverser cet endroit sans y être épurées

Ponte-Lupo et la piscine, pour ces trois aqueducs. Ils devaient passer au pied de LABICUM, à l'ouest de *Frascati*.

C'est au 7e mille que l'AQUA MARCIA était reçue dans le même aqueduc que la JULIA et la TEPULA. Ces trois eaux étaient conduites à Rome ainsi disposées :

La plus élevée était la JULIA.
La seconde, la TEPULA.
La troisième, la MARCIA.

Les ruines existent encore presque dans tout cet intervalle jusqu'à Rome.

L'aqueduc de ces trois conduits coupe, au 5e mille, la VIA LATINA, et parcourt un peu plus d'un mille à gauche de cette voie.

Près de la 5e borne, vers les *Sette Bassi*, l'ancien aqueduc a été utilisé par le pape Sixte-Quint pour son *Acqua Felice*. La construction antique, d'une solidité admirable, semble justifier la prédiction de Properce :

« .... Æternum Marcius humor opus[1]. »

Presque en face du 4e milliaire, se voit une piscine que Fabretti croit avec vraisemblance avoir été celle des eaux TEPULA et JULIA.

Une centaine de pas plus loin, se trouve une autre piscine que le même auteur croit être celle de la MARCIA, un peu avant le monument qui est regardé comme le temple de la FORTUNA MULIEBRIS[2]. Un peu en deçà du 4e milliaire, l'aqueduc repasse à droite de la VIA LATINA ; presque aussitôt, il traverse de nouveau cette voie et se retrouve à gauche. Enfin il coupe la VIA PRÆNESTINA et la VIA LABICANA, et entre à Rome en suivant le mur d'Honorius, à gauche des deux voies que je viens de citer. On reconnaît parfaitement aujourd'hui cet aqueduc avec ses trois conduits. Il suit le mur d'enceinte jusqu'à la porte *S. Lorenzo* (TIBURTINA ou COLLATINA). C'est à cette porte que se trouve le monument de l'aqueduc portant les trois inscriptions suivantes. La plus élevée est celle d'Auguste :

IMP · CAESAR · DIVI · IVLI · F · AVGVSTVS
PONTIFEX · MAXIMVS · COS · XII
TRIBVNIC · POTESTAT · XIX · IMP · XIIII
RIVOS · AQVARVM · OMNIVM · REFECIT

1. L. III, Eleg. 22.
2. Voy. le dessin et la description de Fabretti. De aquis et aquæduct., Diss. II, p. 119 et seq., Romæ, 1680.

Le seconde inscription est celle de Caracalla :

IMP · CAES · M · AVRELIVS · ANTONINVS · PIVS · FELIX · AVG · PARTH · MAXIM
BRIT · MAXIMVS · PONTIFEX · MAXIMVS
AQVAM · MARCIAM · VARIIS · KASIBVS · IMPEDITAM · PVRGATO · FONTE · EXCISIS · ET · [PERFORATIS
MONTIBVS · RESTITVTA · FORMA · ADQVISITO · ETIAM · FONTE · NOVO · ANTONINIANO
IN · SACRAM · VRBEM · SVAM · PERDVCENDAM · CVRAVIT

La troisième inscription est celle de Titus :

IMP · TITVS · CAESAR · DIVI · F · VESPASIANVS · AVG · PONTIF · MAX
TRIBVNICIAE · POTESTAT · IX · IMP · XV · CENS · COS · VII · DESIGN · VIII
RIVOM · AQVAE · MARCIAE · VETVSTATE · DILAPSVM · REFECIT
ET · AQVAM · QUAE · IN · VSV · ESSE · DESIERAT · REDVXIT

Avant la porte *S. Lorenzo*, vers le temple de MINERVA MEDICA, dans les anciens jardins de PALLAS, la MARCIA, au temps de Frontin, était reçue dans le RIVUS HERCULANEUS, qui la conduisait au pied du versant oriental du COELIUS jusqu'au-dessus de la porte CAPENA. Sous Nerva, cet aqueduc fut prolongé jusque sur l'Aventin[1]. Mais c'était une partie de la MARCIA seulement qui dérivait aux jardins de PALLAS, car il est assuré, d'après les inscriptions, que l'AQUA MARCIA passait, à l'époque de Titus, comme à celle de Caracalla, sur la porte TIBURTINA. De là les eaux MARCIA, TEPULA et JULIA étaient conduites jusqu'à la porte dite VIMINALIS de l'enceinte de Servius Tullius. De ce point, elles se distribuaient dans la ville. Des ruines existent encore dans cette direction.

§ V. — AQUA TEPULA[2].

Sous le consulat de Plotius Hypsæus et de Fulvius Flaccus, l'an 627 de Rome (126 av. J. C.), les censeurs Cn. Servilius Cæpio et L. Cassius Longinus Ravilla conduisirent au Capitole l'AQUA TEPULA.

C'est vers le 10e milliaire de la VIA LATINA, à l'extrémité d'un sentier de 2000 pas, dans le champ de Lucullus, qu'était l'origine de cette eau. Elle interceptait les veines de la JULIA[3].

Elle se rendait aux piscines publiques du 7e mille, et, de là, elle était

1. Front., c. LXXXVII, p. 84, éd. Rondelet.
2. Front., c. VIII, p. 14, éd. Rondelet.
3. Front., c. LXVIII, p. 66, éd. Rondelet.

conduite à Rome dans le même aqueduc que la Marcia et la Julia. (Voy. le parcours de la Marcia).

La Tepula occupait le quatrième rang, au temps de Frontin, pour l'élévation de son niveau : 1° Anio Novus ; 2° Claudia ; 3° Julia ; 4° Tepula.

La piscine particulière de la Tepula était entre le 5e et le 6e milliaire, à gauche de la Via Latina, un peu avant celle de la Marcia.

§ VI. — AQUA JULIA[1].

César Auguste étant consul pour la seconde fois, avec L. Volcatius, l'an de Rome 719 (34 av. J. C.), Marcus Agrippa, alors édile, recueillit dans la vallée comprise entre Tusculum et le mont Albain des eaux qui furent conduites dans le même aqueduc que la Tepula, mais ayant leur *specus* séparé.

La source de la Julia est de 2000 pas plus éloignée de Rome que celle de la Tepula ; car elle se trouvait vers le 12e milliaire, à l'extrémité d'un sentier de 2 milles de long, à droite de la voie Latine.

Le parcours de la Julia est de 15 426 pas, dont 7000 au-dessus du sol.

Les vestiges de cet aqueduc ne se retrouvent pas plus que ceux de la Tepula avant le 7e mille. A partir de ce point, c'est-à-dire à partir des piscines publiques, la Julia coulait dans le même aqueduc que la Marcia et la Tepula, et avait sa piscine particulière au même endroit que cette dernière, entre le 5e et le 6e milliaire. « Ad VI ab urbe milliarium universa in « piscinam recipitur[2]. » On en reconnait encore aujourd'hui les vestiges.

§ VII. — AQUA CRABRA[3].

Frontin ne nous fait pas connaître le fondateur de cet aqueduc ; il dit seulement qu'Agrippa le fit abandonner, à moins qu'on ne veuille adopter la version du manuscrit de Jocondo et lire « emisit » au lieu de « omisit. »

Frontin ne fixe point le lieu de son origine ; mais le nom même de cet aqueduc et la destination de ces eaux nous font comprendre qu'elle devait

1. Front., c. IX, p. 14, éd. Rondelet.
2. Front., c. LXIX, p. 66, éd. Rondelet.
3. Front., c. IX, p. 14, éd. Rondelet.

être vers l'une des sources les plus élevées du cours d'eau naturel de la CRABRA, du côté de TUSCULUM et même au-dessus de cette ville. En effet, cet aqueduc fournissait d'eau la ville de TUSCULUM. On voit dans les ruines de cette cité des vestiges d'aqueducs qui doivent se rapporter à l'AQUA CRABRA de Frontin. Nibby en donne le dessin[1]. Je pense que ce conduit devait suivre à peu près la direction de l'aqueduc moderne dont on peut voir le parcours sur la carte de Canina[2]. Mais le tracé de l'ancienne eau CRABRA serait, dans tous les cas, trop conjectural pour pouvoir être indiqué sur une carte.

Il est probable que cette eau ne fut jamais conduite à Rome dans un aqueduc qui lui fût propre. Peut-être venait-elle, avant Agrippa, se joindre à la TEPULA; mais nous voyons, par le passage de Frontin, que l'usage en fut rendu exclusivement aux Tusculans.

Fabretti croit que l'AQUA CRABRA est la même qui est désignée dans le catalogue d'Aurelius Victor et dans la NOTITIA, sous le nom de DAMNATA[3]. Il appuie cette opinion, 1° sur le nom même de cette eau qui semble rappeler la prohibition d'Agrippa; 2° sur ce que la CRABRA n'est point mentionnée dans les deux monuments écrits que je viens de citer. Cette explication est ingénieuse, il est vrai, mais elle ne paraît pas concluante.

§ VIII. — AQUA VIRGO[4].

Sous le consulat de C. Sentius et de Q. Lucretius, l'an 732 de Rome (21 av. J. C.), M. Agrippa conduisit jusque dans l'intérieur de la ville l'AQUA VIRGO.

Elle avait son origine au 8e milliaire de la VIA COLLATINA. Elle aboutissait, dans Rome, au sud du champ de Mars et à l'est du Panthéon, près du portique des Argonautes[5].

Son parcours était de 14105 pas, dont 1240 seulement au-dessus du sol. Elle fut restaurée par Adrien. Cette eau existe encore et alimente la belle

1. Viagg. ant., t. II.
2. La Campagna romana esposta, etc., da Luigi Canina, 1845.
3. Raph. Fabretti. De aquis et aquæduct. Diss. III, p. 151. Romæ, 1680.
4. Front., c. x, p. 16, éd. Rondelet.
5 Voy. le plan de Rome antique, par Léveil, qui accompagne Rome au siècle d'Auguste, de M. Dezobry.

fontaine de *Trevi*. Sa restauration moderne date de 1450. La fontaine est du pontificat de Clément XII, 1735. Le parcours de l'*Acqua Virgine* est, à très-peu de chose près, le même que du temps d'Agrippa. L'origine en est bien au 8e milliaire, à droite de la VIA COLLATINA, au RIVUS HERCULANEUS; le conduit passe sous cette voie, au sud de *Bocca-Leone*, vers le 4e milliaire; près de là, se trouvent des constructions au-dessus du sol. Il passe sous la VIA TIBURTINA, entre la 3e et la 4e borne ; sous la VIA NOMENTANA, un peu au delà de la seconde; près de là, on voit encore des constructions au-dessus du sol; enfin, il passe sous la VIA SALARIA, avant le 2e milliaire, et entre à Rome sous la Colline des jardins.

§ IX. — AQUA ALSIETINA[1].

Cette eau fut conduite à Rome par Auguste. Elle est tirée du LACUS ALSIETINUS, aujourd'hui *lago di Martignano*, à l'extrémité d'un sentier de 6500 pas, que l'on prend au 14e milliaire de la VIA CLAUDIA[2].

La longueur de cet aqueduc est de 22172 pas, dont 358 seulement en arcades.

C'était la moins élevée et la moins pure de toutes les eaux conduites à Rome. Elle servait à alimenter la NAUMACHIE, et, quand l'eau manquait dans les quartiers de la rive gauche, elle leur en fournissait aussi.

L'ALSIETINA était encore appelée AQUA AUGUSTA, du nom de celui qui l'avait amenée. Elle se confondait avec l'AQUA TRAJANA, et recevait l'AQUA SABATINA. Je parlerai plus bas de ces deux aqueducs.

Le parcours de l'ALSIETINA nous est indiqué par celui de la moderne *Acqua Paola*[3].

Fabretti[4] pense que l'AQUA AURELIA de Publ. Victor et de la NOTITIA est la même que l'ALSIETINA; mais, dans ces deux monuments, les trois eaux, ALSIETINA, TRAJANA et AURELIA, sont mentionnées séparément, ce qui semble exclure la synonymie supposée par le savant italien.

1. Front., c. XI, p. 18, éd. Rondelet.

2. Frontin dit aussi qu'elle est tirée du lac SABATINUS, c. LXXI, p. 68. Voy. plus bas l'AQUA SABATINA.

3. Bulla LXXV Pauli V. Voy. Fabretti, De aquis et aquæduct., Diss. II, p. 83, Romæ, 1680.

4. Dissert. III, p. 186.

Le parcours primitif de l'Alsietina ou Augusta commençait, comme je l'ai dit, au *Lago di Martignano*, fléchissait vers la Via Claudia, suivait la droite de cette route, passait sous la Via Cassia au 11e mille, puis sous la Via Triumphalis, coupait deux fois la Via Aurelia et entrait à Rome un peu au nord de la porte Aurelia.

§ X. — EAUX DITES AUGUSTÆ.

Il faut distinguer, d'après Frontin, trois eaux différentes du nom d'Augusta :

1° L'Alsietina, que je viens de citer;

2° La veine ou le conduit d'eau qui grossissait l'Appia au quartier des Gemellæ et de la Vieille Espérance;

3° L'aqueduc qui se trouvait sur la rive droite de l'Anio supérieur et suppléait soit à la Marcia, soit à la Claudia.

J'ai parlé plus haut de la première.

La seconde était prise à l'extrémité d'un sentier de 980 pas que l'on trouvait au 6e milliaire de la Via Prænestina; ce qui place cette source tout près de la Via Collatina. Ce conduit était souterrain et dans une direction qui devait être rectiligne, comme l'indique la mesure de la longueur de cet aqueduc, qui correspond à peu près à celle de la route[1].

Quant à la troisième Augusta[2], elle alimentait tantôt la Marcia, tantôt la Claudia[3]. Elle fut appelée Augusta du nom de celui qui l'avait amenée; mais je n'ai pas besoin de dire qu'elle ne fournit de l'eau à la Claudia que bien après Auguste, puisque c'est sous le règne de Caligula que ce dernier aqueduc fut commencé.

1. C'est du moins de cette manière que je comprends le texte de Frontin, dont le vrai sens me paraît avoir échappé à M. Rondelet. Voici le passage :

« .... Jungitur ei ad Spem Veterem, in confinio hortorum Torquatianorum et Plautiano-« rum ramus Augustæ ab Augusto in supplementum ejus additus, imposito *cognomine* « *respondenti Gemellarum*. Hic via Prænestina ad milliarium vi, diverticulo sinistrorsus pas-« suum DCCCCLXXX, proxime viam Collatinam, accipit fontem, cujus ductus usque ad Ge-« mellas efficit, rivo subterraneo passuum vi millia DCCCLXXX. » C. v, p. 8.

2. Front., c. XII, p. 20, éd. Rondelet.

3. Front., c. XIV, p. 22, éd. Rondelet.

L'origine de l'Augusta était au-dessus de celle de la Marcia, par rapport au cours de l'Anio. Son parcours n'était que de 800 pas.

L'inscription d'Ancyre confirme le passage de Frontin relativement à l'Aqua Augusta :

..... AQVAM · QVAE · MARCIA · APPELLATVR · DVPLICAVI
FONTE · NOVO · IN · RIVVM · EIVS · IMMISSO [1]

Fabretti[2] a déterminé exactement l'endroit où l'Augusta avait son origine. Il réfute Holstenius qui place cette origine vers *Austa*, en s'autorisant de l'analogie du nom moderne avec l'ancien, et sur les bulles des papes qui désignent le petit ruisseau qui coule à *Austa* sous le nom d'*Augusta*. Fabretti démontre au contraire que l'Aqua Augusta devait avoir son origine au petit lac de *Sa Lucia*, distant de 800 pas de l'origine de la Marcia, ainsi que le marque Frontin. On voit près de *Sa Lucia* des vestiges d'aqueduc ancien. L'Augusta devait passer au-dessous d'une autre petite source où se trouvent aussi des ruines. Il me paraît probable que cette seconde source dut apporter aussi le tribut de ses eaux à l'Augusta. Ces vestiges remarqués par Fabretti appartiennent sans doute à la Claudia, qui suivait évidemment la même direction, puisqu'elle devait atteindre la source de la Marcia à l'endroit où l'Augusta versait ses eaux tantôt dans la Claudia, tantôt dans la Marcia.

§ XI. — OCTAVIANUS AQUÆDUCTUS [3].

De la piscine de l'Anio vetus au 2e milliaire, se sépare l'aqueduc Octavianus qui parvient au quartier de la Via Nova, auprès des jardins d'Asinius. C'est dans ce dernier trajet qu'elle se distribue.

Suivant Fabretti[4], c'est cet aqueduc qui passe au-dessus de l'arc de Drusus, vers la porte *S. Sebastiano*. Les raisons qu'il allègue ne paraissent nullement concluantes. Il est hors de doute aujourd'hui que l'aqueduc, dont on voit les vestiges vers la porte *S. Sebastiano*, servait à alimenter les

1. Grut., p. 232. — Voy. le texte donné par M. Egger; Recherches sur les *Augustales*, suivies des fragments du testament politique d'Auguste, connu sous le nom de *Monument d'Ancyre*. Paris, 1844, p. 97. (Extrait de l'*Examen crit. des Hist. d'Auguste*.)
2. De aquis et aquæduct., diss. II, p. 77 et seq., Romæ, 1680.
3. Front., c. XXI, p. 30, éd. Rondelet.
4. De aquis et aquæduct., diss. I, p. 34 et seq., Romæ, 1680.

thermes de Caracalla. Je crois, avec Rondelet, que ce conduit portait aux thermes une prise d'eau de la Marcia, et qu'il ne fut fait qu'au IIIe siècle, à l'occasion de la construction de ces bains ou, peut-être, vers la fin du IIe, pour les thermes de Commode.

La direction de l'eau Octavienne m'a donc paru trop douteuse pour devoir être tracée sur ma carte.

§ XII — AQUA CLAUDIA [1].

C. Caligula commença la construction de l'Aqua Claudia, sous le consulat de M. Aquillius Julianus et de P. Nonius Asprena, la 2e année de son règne. Claude continua ces travaux, qui furent terminés l'an 803, et donna son nom à l'aqueduc.

L'origine de cette eau est aux fontaines Cœrulus et Curtius, près de la Via Sublacensis, vers le 38e milliaire, à l'extrémité d'un sentier de 300 pas.

La longueur de cet aqueduc est de 46 406 pas, dont 10 176 au-dessus du sol.

La Claudia recevait l'eau Albudina, mais j'ignore à quel endroit [2].

On peut retrouver presque tout le parcours de la Claudia, ou tout au moins, quand les vestiges nous manquent, sa direction approximative.

Fabretti [3] a établi avec certitude l'origine de la Claudia aux deux sources abondantes que l'on trouve un peu au sud du lac *Sa Lucia*, rive droite de l'Anio, vers la Via Sublacensis. Ces deux sources sont appelées aujourd'hui *Serene Acque*. De ce point, la Claudia gagnait la Marcia vers son origine. L'Augusta était entre les deux à son extrémité, de manière à fournir de l'eau à l'une ou à l'autre, comme je l'ai dit plus haut. De ce point, la Claudia devait tendre vers l'ouest et franchir l'Anio sur les arcades qui se voient en face de *Roviano*, puis traverser la montagne de *Saracinesco* de manière à ressortir vis-à-vis de l'*Osteria di Spiaggia*, sur la rive gauche de l'Anio. En cet endroit se voient des ruines importantes qui doivent appartenir à cet aqueduc. De là, il faut figurer un tracé approximatif qui franchisse l'intervalle sans vestiges qui sépare ces ruines du *Monte Affliano*. On reconnaît sur le versant oriental des arcades en ruines et l'introduction du conduit dans la montagne. On en peut également voir l'issue sur le ver-

1. Front., c. XIII et XIV, p. 20 et 22, éd. Rondelet.
2. Front., c. XIV, p. 22.
3. De aquis et aquæduct., diss. II, p. 77 et seq.

sant oriental, vers *la Beata Maria di Carciano*. A cet endroit se trouve une piscine épuratoire parfaitement reconnaissable[1]. La Claudia devait être réunie, non loin de là, à l'Anio Novus, dans un même aqueduc, mais chacune des eaux ayant son conduit particulier. Les vestiges importants que l'on remarque à *Ponte-Lupo*[2] nous montrent deux *specus* différents supportés par les mêmes substructions. De ce point au 7e milliaire de la Via Latina, c'est-à-dire aux piscines, point de vestiges. Cette partie du parcours de la Claudia devait être presque partout souterraine et suivre le flanc septentrional et occidental des monts Tusculans et Albains. Cette eau était reçue dans les grandes piscines du 7e mille. J'ai dit déjà que ces piscines furent, après Frontin, exclusivement consacrées à la Claudia et à l'Anio Novus. A partir de ce point jusqu'à Rome, ces deux eaux étaient supportées par le même aqueduc, mais elles avaient leurs *specus* distincts. La Claudia occupait la position inférieure. Cet aqueduc passant à la *Mezza via di Marino*, inclinait vers la Via Latina qu'il touchait presque au 5e mille. En deçà du 4e mille, il atteignait l'autre aqueduc, celui de la Julia-Tepula-Marcia, coupait la Via Latina entre le 3e et le 4e milliaire, en deçà du temple de la Fortuna Muliebris, puis atteignait Rome; il suivait le mur d'enceinte d'Honorius, au nord-est de l'église *Sa Croce in Gerusalemme*, passait au-dessus des Viæ Labicana et Prænestina, formait au-dessus de cette dernière la porte Prænestina, aujourd'hui *porta Maggiore*. C'est dans ce monument, d'une solidité surprenante, que le pape Sixte-Quint fit passer l'*Acqua Felice*. On lit sur cette porte trois inscriptions disposées dans cet ordre :

1° Celle de Claude, fondateur de l'aqueduc;

2° Celle de Vespasien, qui le restaura;

3° Celle de Titus qui y fit de nouvelles restaurations.

Une partie de la Claudia est détournée vers le Cœlius, avant la *porta Maggiore*, et supportée par les arcs Néroniens. Le surplus de cette eau continuait, avec l'Anio Novus, son parcours vers les jardins de Pallas. On voit dans la maison d'un vigneron, tout près du monument dit improprement temple de Minerva Medica, les restes du château d'eau de la Claudia et de l'Anio Novus. De là ces eaux étaient distribuées dans la ville.

Quant aux arcs Néroniens, ils subsistent encore et l'on peut suivre leur

1. Nibby, Viaggio antiq., t. I, p. 181, Roma, 1819.
2. Voy. le dessin de l'atlas de Rondelet.

direction. Ils se séparent de l'aqueduc principal au sommet de l'angle de retraite de l'enceinte, à l'ouest de la *porta Maggiore*. Près de cet endroit, une prise faite à ce conduit Néronien alimentait la conserve d'eau dite plus tard de *Sª Elena*. De là cet aqueduc se dirigeait vers la place du Latran. Il a été détruit pour faire place aux grandes constructions modernes qui s'élèvent dans ce lieu. Mais on retrouve les arcs Néroniens dans la *Via di S. Stefano Rotondo* qu'ils traversent au nord de la *piazzetta della Navicella*. Le conduit passe au-dessus de l'arc de Dolabella. Il gagne ensuite le *Vivario*, ou conserve d'eau vulgairement appelée le Nympheum de Néron. De là les arcs traversent la vallée étroite qui sépare le Cœlius du Palatinus, et l'on voit encore près de l'église *S. Gregorio* les ruines de ces grandes substructions qui conduisaient l'eau au palais des Césars.

Il existait, vers l'église de *S. Stefano Rotondo*, une dérivation de l'eau Néronienne reçue dans un aqueduc qui se dirigeait vers l'ouest, franchissait la vallée qui s'étend entre le Cœlius et l'Aventinus, et portait l'eau à cette dernière colline, ainsi que nous l'apprend Frontin : « .... Cœlio et « Aventino in quos sola Claudia per arcus Neronianos deducebatur[1]. » Rondelet[2] a présenté pour cet aqueduc un tracé qui me paraît tout conjectural, car il ne reste point de ruines apparentes dans cette direction.

Les arcs Néroniens étaient aussi appelés Claudiani et Cœlimontani, à l'époque de Caracalla qui les restaura. Voici l'inscription qui le prouve[3] :

IMP · CAES · DIVI · M · ANTONINI
PII · GERM · SARM · FILIVS · DIVI · COMMODI
FRATER · DIVI · ANTONINI · PII · NEP · DIVI
HADRIANI · PRONEP · DIVI · TRAIANI
PARTHICI · ADNEP · DIVI · NERVAE · ABNEPOS
L · SEPTIMIVS · SEVERVS · PIVS
PERTINAX · AVG · ARABIC · ADIAB · PARTHIC
MAX · PONT · MAX · TRIB · POT · $\overline{\text{VIIII}}$ · IMP · $\overline{\text{XI}}$
COS · II · P · P · PRO · COS · ET
IMP · CAES · L · SEPTIMI · SEVERI · PII
PERTINACIS · AVG · ARABIC · ADIAB
PARTH · MAX · FIL · DIVI · M · ANTONINI
PII · GERM · SARM · NEP · DIVI · ANTONINI

1. C. lxxxvii, p. 84, éd. Rondelet.
2. Voy. atlas, pl. 2.
3. Grut., p. 187.

PII · PRONEP · DIVI · HADRIANI · ABNEP · DIVI
TRAIANI · PARTHIC · ET · DIVI · NERVAE · ABNEP
M · AVRELIVS · ANTONINVS · PIVS
FELIX · AVG · TRIB · POTEST · IIII · PRO · COS
ARCVS · COELIMONTANOS · PLVRIFARIAM
VETVSTATE · CONLAPSOS · ET · CONRVPTOS
A · SOLO · SVA · PECVNIA · RESTITVERVNT

§ XIII. — ANIO NOVUS[1].

Cet aqueduc fut, comme le précédent, commencé sous Caligula et achevé sous Claude.

Son origine était au 42[e] milliaire de la VIA SUBLACENSIS. L'eau était prise au fleuve même et était reçue dans une piscine épuratoire.

On y joignit l'eau du ruisseau HERCULANEUS, qui était au 38[e] milliaire de la même voie, mais sur la rive droite, si je comprends bien le texte de Frontin : « .... Jungitur ei rivus Herculaneus, oriens eadem via ad millia- « rium XXXVIII[2], e regione fontium Claudiæ, trans flumen viamque; natura « purissimus, sed mixtus gratiam sui splendoris amittit. »

La longueur de l'ANIO NOVUS est de 58700 pas, dont 9400 au-dessus du sol. C'est le plus élevé de tous les aqueducs de la campagne romaine. Les arcades ont, en certains endroits, 109 pieds de hauteur[3].

Outre l'origine que j'ai indiquée plus haut, cet aqueduc en eut une autre, et c'est encore Frontin qui nous l'apprend. Trajan, pour épurer l'ANIO NOVUS[4], ordonna que l'on fît une prise d'eau au réservoir qui est au-dessus de la VILLA NERONIANA, près de SUBLAQUEUM.

Cherchons maintenant à retrouver l'origine et le parcours de cet aqueduc.

Voici ce qu'on lit dans Holstenius : « Hujus aquæductus vestigia visuntur « nunc sub ipso Sublaqueo, vocaturque vulgo : *il buco della Carteria;*

1. Front., c. XV, p. 22, éd. Rondelet.

2. XLIII suivant le manuscrit de Jocondo, ce qui est impossible, puisque l'origine de l'ANIO NOVUS est au 42[e] milliaire ; d'ailleurs la position de ce ruisseau est déterminée par Frontin, qui le place vers les sources de la CLAUDIA.

3. Frontin, c. XV, p. 24, et c. XIX, p. 28, éd. Rondelet. — Il s'agit de pieds romains de M. 0,296.

4. C. XCIII, p. 90, éd. Rondelet.

« deinde sub Xenodochio D. Antonii, atque inde semper juxta sinistram « fluminis ripam tendit. Altitudo ejus hoc tempore XX pedes ipsum fluminis « alveum superat; unde de lacus altitudine conjicere licet. »

On trouve, en effet, sur la rive gauche de l'Anio, entre le 43ᵉ et le 44ᵉ milliaire, des arcades plus élevées de 20 pieds que le lit du fleuve. L'aqueduc suivait cette même rive et joignait au 42ᵉ milliaire l'origine primitive et la piscine établie par Claude. Au 38ᵉ milliaire, il était grossi par l'eau du Rivus Herculaneus. De ce point, il faut tirer une ligne conjecturale qui indiquerait le parcours souterrain de ce conduit à travers la montagne de *Saracinesco*, couperait le *Fiume Giuvenzano* vers *Siciliano* et gagnerait les ruines qui sont à l'ouest de cette bourgade, rive droite du *Rio di Siciliano*. De ce point, l'aqueduc, franchissant ce ruisseau, perçait la montagne qui est au sud de ce petit cours d'eau et en sortait 5 milles plus loin, à l'ouest. Le conduit était soutenu, à partir de cette issue, par de belles arcades qui subsistent encore. Elles franchissent de nouveau le *Rio di Siciliano*, et le repassent une troisième fois près du *Rio degli Archi*; l'aqueduc pénétrait ensuite dans les flancs du *Monte Affliano* et en ressortait vers l'église *B. Maria di Carciano*. A peu de distance de cette issue, l'Anio Novus devait être réuni à la Claudia; car ces deux eaux, ainsi que je l'ai dit, arrivaient à *Ponte-Lupo*, soutenues par le même aqueduc, mais dans leurs *specus* distincts. Il en est de même jusqu'à Rome. Elles passent, comme on sait, aux piscines épuratoires du 7ᵉ mille. (Voy. le parcours de la Claudia.)

Telles sont les treize aqueducs mentionnés par Frontin. Voici maintenant le tableau comparatif des catalogues de Publius Victor et de la Notitia Dignitatum.

§ XIV. — TABLEAU COMPARATIF DES CATALOGUES DE FRONTIN, DE PUBLIUS VICTOR, DE LA NOTITIA.

Frontin.	P. Victor.	Notitia (*ed. Panciroli*).
1. Appia. V. N.[1]	1. Appia. F. N.	1. Trajana. V.
2. Anio Vetus.	2. Marcia. F. N.	2. Annia. V.
3. Marcia. V. N.	3. Virgo. F. N.	3. Alsia.
4. Tepula. V. N.	4. Claudia. F. N.	4. Claudia. F. V.

1. Ces initiales indiquent que l'aqueduc est mentionné par la Notice et par P. Victor.

Frontin.	P. Victor.	Notitia (ed. Panciroli).
5. Julia. V. N.	5. Herculanea. N.	5. Marcia. F. V.
6. Crabra.	6. Tepula. F. N.	6. Herculea. V.
7. Virgo. V. N.	7. Damnata. N.	7. Julia. F. V.
8. Alsietina ou Augusta. V. N.	8. Trajana. N.	8. Augustea. F.
9. Augusta (de Rome).	9. Annia. N.	9. Appia. F. V.
10. Augusta (de l'Anio).	10. Alsia, sive Alsietina, sive Augusta. F. N.	10. Alsietina. F. V.
11. Octaviana.	11. Cærulea.	11. Setina.
12. Claudia. V. N.	12. Julia. F. N.	12. Ciminia. V.
13. Anio Novus.	13. Algentiana.	13. Aurelia. V.
	14. Ciminia. N.	14. Damnata. V.
	15. Sabatina.	15. Virgo. F. V.
	16. Aurelia. N.	16. Tepula. F. V.
	17. Septimiana.	17. Severiana. V.
	18. Severiana.	
	19. Antoniniana.	
	20. Alexandrina.	

§ XV. — AQUA HERCULANEA.

L'Aqua Herculea ou Herculanea n'est point mentionnée dans Frontin parmi les aqueducs. Mais je crois avec Fabretti[1] qu'il faut entendre par l'eau Herculanea la dérivation de la Marcia dans l'intérieur de Rome. C'est la prise d'eau désignée dans Frontin sous le nom de Rivus Herculaneus.

§ XVI. — AQUA DAMNATA.

J'ai dit plus haut que Fabretti appelait ainsi la Crabra, et que le nom donné à cet aqueduc par P. Victor et la Notitia rappelait la prohibition d'Agrippa. Mais ce n'est qu'une conjecture.

XVII. — AQUA TRAJANA.

Il ne faut pas s'étonner de ne point trouver cet aqueduc mentionné dans l'ouvrage de Frontin. Cet écrivain, en effet, fut nommé intendant des eaux sous Nerva, et c'est au commencement de son administration qu'il composa son travail sur les aqueducs[2]. Il est vrai qu'il ne l'acheva que sous Trajan,

1. De aquis et aquæduct. Romæ, 1680, p. 174.
2. Front., c. I.

ainsi que l'indique ce passage de Frontin lui-même, au chapitre XCIII[1], en parlant de l'ANIO NOVUS : « Novum auctorem imperatorem Cæsarem Nervam « Trajanum Augustum præscribente titulo...; » mais nous savons qu'il mourut l'an 101 de J. C., et que Pline lui succéda dans la charge d'augure. C'est sans doute après cette époque que l'eau TRAJANA a été amenée à Rome.

On a trouvé sur la pente de l'Aventin, qui regarde le Tibre, un tube de plomb portant l'inscription suivante :

AQVA · TRAIAN · Q · ANICIVS · Q · F · ANTONIAN·
CVR · THERMARVM · VARIANARVM

Les bains de Caracalla étaient donc alimentés, en partie[2], par l'AQUA TRAJANA. Cette eau ne venait pas de la campagne romaine, mais bien du Transtévère. Ce n'était autre chose que l'ALSIETINA, réparée et augmentée par Trajan. L'AQUA TRAJANA entrait, en effet, dans Rome vers le MONS JANICULUS, ainsi que le prouvent les Actes des martyrs : « Jussit Vitellius An« toninum capitis subire sententiam, qui ductus via Aurelia juxta formam « Trajanam decollatus est XI kalendas septembr[3]. » Nous lisons dans la vie de S. Jule «.... Forma Trajana juxta viam Aureliam[4]. »

L'ALSIETINA fournissait de l'eau au quartier de la rive gauche, lorsque les autres aqueducs n'en donnaient pas assez; elle franchissait donc le Tibre sur un des ponts de la ville. Ces sortes de travaux étaient très-usités chez les Romains; Stace a dit :

« ... Audaci transcurrere flumina plumbo. »

L'origine de l'AQUA TRAJANA n'est pas la même que celle de l'AQUA ALSIETINA ; mais elle devait se trouver au lac SABATINUS. Le conduit devait avoir la direction que suit aujourd'hui l'*Acqua Paola*, ainsi que le prouve la bulle du pape Paul V[5].

1. Ed. Rondelet.
2. Je montrerai tout à l'heure que ces thermes recevaient encore l'eau d'un autre aqueduc.
3. Act. martyrii S. Antonini.
4. Voy. aussi Anastasii bibl., in Vita Honorii, sur la fondation de l'église Saint-Pancrace.
5. Bulla LXXV. — Voy. la carte de Canina, Campagna romana, 1845; — Agri romani Tabula, Westphal.

§ XVIII. — AQUA ANNIA.

Cet aqueduc n'est pas mentionné dans Frontin sous ce nom ; mais il faut croire avec Panciroli et Fabretti[1] que c'est l'ANIO NOVUS; comment expliquer, en effet, que ce dernier aqueduc, le plus important de tous, eût été omis dans P. Victor et dans la NOTITIA?

§ XIX. — AQUA CÆRULEA.

Fabretti[2] croit que c'est une partie de la CLAUDIA, ainsi que Frontin semble l'indiquer en citant la fontaine CÆRULUS comme une des sources qui alimentent cet aqueduc. Cette opinion paraît douteuse, car il n'est fait mention d'aucun embranchement particulier à l'origine de la CLAUDIA.

§ XX. — AQUA ALGENTIANA.

On trouve des restes d'aqueducs forts importants, au 9e mille, entre la VIA LATINA et la VIA LABICANA, au pied des collines tusculanes, près des ruines d'un ancien temple. On peut suivre les vestiges de cet aqueduc, en se rapprochant de Rome, jusqu'à *Mezza Via di Frascati*. Fabretti[3] croit, avec vraisemblance, que c'est l'ALGENTIANA, et que son nom vient de l'ALGIDUS MONS qui est dans cette direction, il est vrai, mais beaucoup plus à l'est. Le même écrivain ne pense pas que cet aqueduc ait jamais été conduit jusqu'à Rome. Il y rattache les substructions qui se voient à l'est de *la Caffarella*. Nibby place cet aqueduc dans la vallée de *Molara* et pense en avoir retrouvé les ruines. Il ajoute que c'est l'eau qui alimente aujourd'hui la *Villa Aldobrandini* et *Frascati*. Cette conjecture me paraît plus que douteuse[4].

§ XXI. — AQUA CIMINIA.

Panciroli a cru qu'il y avait, aux environs de TUSCULUM, une forêt Ciminienne. Cette erreur manifeste provient d'une mauvaise ponctuation

1. Voy. la réfutation de l'opinion de Ligori, qui en fait une dérivation de la TRAJANA. Fabretti, De aquis et aquæduct., diss. III, p. 178, Romæ, 1680.

2. Diss. III, p. 180.

3. Diss. III, p. 156, Romæ, 1680.

4. Analisi, t. I, p. 122, Roma, 1837.

dans le texte de Pline, ainsi que l'a remarqué Fabretti[1]. Il paraît hors de doute que l'AQUA CIMINIA était prise en Étrurie, dans les environs du lac SABATINUS, ainsi que l'a clairement établi cet écrivain qui cite ses autorités. C'était probablement une addition à l'AQUA TRAJANA; mais elle ne devait pas être identiquement la même que cette dernière; car, dans ce cas, on ne comprendrait pas qu'elle fût mentionnée à part dans P. Victor et dans la NOTITIA.

§ XXII. — AQUA SABATINA.

Voici ce qu'on lit dans Frontin : « Alsietinæ conceptionis modus (quantité « d'eau), nec in commentariis (registres publics) adscriptus est, nec in re præ- « senti certus inveniri potuit; cum ex lacu Alsietino et deinde circa Careias ex « Sabatino quantum aquarii temperaverunt [habeat][2]. » Or, on remarquera que CAREIÆ n'est pas tout près du lac SABATINUS; mais il en est éloigné de 7 milles environ. Ce n'était point du lac même que sortait le conduit d'eau qui se réunissait, d'après Frontin, à l'ALSIETINA : c'était de l'*Arrone* qui sert d'écoulement à ce lac; de sorte que cet aqueduc, qui me paraît être l'AQUA SABATINA de P. Victor, ne se confond pas avec l'ALSIETINA proprement dite. Cette dernière eau était prise à l'ALSIETINUS LACUS; l'AQUA TRAJANA devait avoir son origine au nord du lac SABATINUS, et l'AQUA SABATINA au sud, vers CAREIÆ[3]. Je ferai remarquer qu'en prenant l'eau de ce conduit en cet endroit, on devait obtenir un niveau bien peu élevé; car, sous le pontificat de Clément X, Luigi Bernini, frère du chevalier Bernini, trouva les eaux du lac lui-même trop basses pour alimenter l'aqueduc de l'*Acqua Paola*. On établit, en conséquence, un barrage dans l'*Arrone* pour faire monter le niveau du lac. Il est vrai que l'ALSIETINA était la plus basse de toutes les eaux conduites à Rome, et que la SABATINA devait avoir le même niveau. D'ailleurs la hauteur de l'ancienne ALSIETINA a été mesurée dans les restes de l'aqueduc qui se trouvent près du lac SABATINUS, et l'on a remarqué qu'elle était bien inférieure à celle de l'*Acqua Paola*.

1. Diss. III, p. 185, Romæ, 1680.
2. C. LXXI, p. 68, éd. Rondelet.
3. Voy. Westphal, Agri romani Tabula.

§ XXIII. — AQUA AURELIA.

Fabretti[1] ne dit rien de cette eau, sinon que c'est la même que la TRAJANA. Cette opinion n'est appuyée que sur un seul fait : c'est que l'AQUA TRAJANA suit la VIA AURELIA, avant d'entrer à Rome. Or, P. Victor et la NOTITIA mentionnent à part la TRAJANA sans indiquer de synonymie. J'ignore où pouvait être l'AURELIA; peut-être était-ce une dérivation de la TRAJANA dans la direction du mur d'enceinte d'Aurélien.

§ XXIV. — AQUA SEPTIMIANA.

Fabretti[2] pense que la SEPTIMIANA pouvait être l'aqueduc que l'on voit à gauche de VIA APPIA, se dirigeant vers la VILLA des QUINTILII, qui n'était connue de son temps que sous le nom de *Statuario;* qu'elle entrait à Rome dans la première Région et qu'elle alimentait les thermes de Septime Sévère, situés dans ce même quartier de la ville. Il a pensé retrouver la continuation de cet aqueduc en deçà du *Statuario*, vers le cirque de Romulus, fils de Maxence, et le tombeau de Cæcilia Metella. Il fait dériver le nom de ce conduit du mot *Septem*, parce que c'est au 7e mille que semblent commencer les arcades qui le supportent. Or, SEPTIMIANA me paraît bien plutôt venir d'un nom propre comme *Septimius* que du mot *septem*. Quant à croire qu'un aqueduc franchissait la vallée de l'ALMO (*la Caffarella*), je ne puis l'admettre. Les ruines qui existent vers *S. Urbano* (le temple de Bacchus), et celles qui existaient vers le tombeau de Cæcilia Metella, ont dû appartenir aux conduits qui portaient l'eau à la ville impériale, près du cirque; car on ne trouve aucun vestige entre cette villa et les murs de Rome, et aucun aqueduc ne devait franchir la vallée de l'ALMO. Fabretti en fait lui-même la remarque dans un autre passage. On sait aujourd'hui que l'aqueduc qui se voit au 7e mille n'avait point d'autre destination que d'alimenter les réservoirs et le NYMPHEUM de la VILLA des QUINTILII, et qu'il fut vraisemblablement construit par Commode, lorsqu'il se fut approprié la dépouille du propriétaire de cette villa. L'eau SEPTIMIANA se trouvait peut-être dans l'intérieur de Rome, et devait alimenter en effet un grand établissement public comme les thermes de Septime Sévère.

1. Diss. III, p. 186, Romæ, 1680.
2. Diss. III, p. 154 et 186, Romæ, 1680.

§ XXV. — AQUA SEVERIANA.

Selon Fabretti, cette eau devait être ou la même que la SEPTIMIANA, ou bien la même que l'AQUA ALEXANDRINA, dont je parlerai bientôt. Mais je répète qu'on ne peut admettre de synonymie dans une énumération aussi catégorique que celle de P. Victor. Je serais tenté de voir l'AQUA SEVERIANA dans l'aqueduc qui se dirige du *Ponte della Refolta* à OSTIA.

§ XXVI. — AQUA ANTONINIANA.

Cet aqueduc serait, au sentiment de Fabretti, le prolongement de la MARCIA, au delà de la PORTA COLLATINA ou TIBURTINA, et il se fonde sur l'inscription qu'on lit sur cette porte. Mais il s'agit d'une fontaine, FONTE NOVO ANTONINIANO, et non d'un aqueduc. Je brave avec Nibby[1] le reproche de folie que Fabretti adresse à ceux qui voudraient voir dans cet aqueduc le conduit qui passe au-dessus de l'arc de Drusus, vers la porte S. Sebastiano, et se rend aux thermes de Caracalla[2]. Je crois que l'AQUA ANTONINIANA n'est autre chose que la dérivation de la MARCIA, qui traverse la VIA APPIA, passe en effet au-dessus de l'arc de Drusus, et alimente le réservoir des bains. Aussi bien l'inscription rappelle-t-elle peut-être seulement la fontaine des thermes pour désigner le conduit d'eau qui l'entretient.

§ XXVII. — AQUA ALEXANDRINA.

Pour ce qui concerne cette eau, je n'ai qu'à renvoyer à l'excellente dissertation de Fabretti[3].

C'est un passage de Spartianus qui nous fait connaître la fondation de cet aqueduc : « In thermas nominis sui, juxta eas quæ Neronianæ fuerunt, « aqua inducta quæ Alexandrina nunc dicitur. »

Elle a son origine à droite de la VIA PRÆNESTINA, en face du 14e milliaire, à 3 milles de la VIA LABICANA, au nord du *Monte Falcone*.

Presque à son origine se trouve la piscine épuratoire. Une grande partie du parcours de cet aqueduc est en arcades[4].

1. Analisi, t. I, p. 206, Roma, 1837.
2. Fabretti, diss. III, p. 189, Romæ, 1680.
3. De aquis et aquæduct., diss. I, Romæ, 1680.
4. Voyez-en le tracé de Fabretti sur les planches I et II.

Elle entrait à Rome vers la porte Prænestina, et se rendait, à travers la ville, aux thermes d'Alexandre Sévère, entre la place *Navone* et le Panthéon.

Les vestiges de cet aqueduc existent encore dans presque tout le parcours qui est extra-muros. C'est la même direction que suit l'*Acqua Felice* du pape Sixte-Quint.

§ XXVIII. — aqua alsia.

L'Aqua Alsia inscrite dans la Notitia sous le n° 3, n'est point l'Alsia ou l'Alsietina dont j'ai parlé plus haut; car ce dernier aqueduc est mentionné plus bas dans le même document. Peut-être était-ce un conduit qui amenait l'eau douce à Alsium.

§ XXIX. — aqua setina.

Faut-il croire que l'Aqua Setina était l'aqueduc de la ville de Setia, dans l'Apennin, ou bien, comme le pense Nardini, que c'est une faute du copiste qui, après avoir transcrit l'Aqua Alsietina, aura décomposé le mot en Aqua Alsia Setina ? je l'ignore.

§ XXX. — les quatorze aqueducs de procope.

Fabretti a cherché à grand'peine à retrouver les quatorze aqueducs indiqués par Procope dans le passage suivant : « Ῥώμης δὲ ὀχετοὶ ιδʹ μὲν τὸ πλῆθός « εἰσιν, ἐκ πλίνθου δὲ ὠπτημένης τοῖς πάλαι ἀνθρώποις πεποίηνται, ἐς τοσοῦτον εὔρους καὶ « βάθους διήκοντες, ὥστε ἀνθρώπῳ ἵππῳ ὀχουμένῳ ἐνταῦθα ἱππεύειν δυνατὰ εἶναι [1]. » Je renvoie aux explications du savant italien. Il ne me paraît pas difficile de trouver, parmi les eaux conduites à Rome, quatorze aqueducs remplissant la condition indiquée par l'historien grec.

§ XXXI. — de quelques aqueducs en ruine des environs de rome.

Près de *Tivoli* se trouve un aqueduc qui menait à la Villa d'Adrien une prise d'eau de la Claudia [2]. On en voit d'importants vestiges.

L'eau que Fabretti croit être la Septimiana et qui alimente le réservoir et

1. L. I, c. xix.
2. Nibby, Viaggio antiq., t. I, p. 181, Roma, 1819.



le NYMPHEUM de la VILLA des QUINTILII est facile à reconnaître aujourd'hui. Canina en a représenté le parcours exact dans ses planches III et IV de la VIA APPIA[1]. Si nous considérons la hauteur où se trouvait le conduit de cet aqueduc, nous trouverons qu'il surpasse le niveau de la CLAUDIA. De plus, sa direction semble indiquer qu'il a son origine au pied des monts Albains, vers *Marino*. Je pense que c'était une prise d'eau de l'ANIO NOVUS, qui, avant d'arriver à la piscine épuratoire du 7e mille, passait en effet au pied des monts Albains, à l'ouest de *Marino*, et dont le niveau semble coïncider avec celui de notre aqueduc.

J'ignore à quel système il faut rattacher les ruines d'aqueducs qui se voient à gauche de la VIA LABICANA, vers *Torre Nuova*.

J'ai parlé plus haut de l'aqueduc dont on voit les ruines sur la VIA OSTIENSIS, entre le *Ponte della Refolta* et OSTIA. J'ai proposé d'y voir l'AQUA SEVERIANA, mais cette conjecture est fort douteuse.

On trouve, de l'autre côté du Tibre, les vestiges d'un aqueduc qui devait amener l'eau au PORTUS CLAUDII.

Vers le 14e mille de la VIA LAVINIENSIS, on voit les belles ruines d'un aqueduc qui se dirige vers le LAURENTUM de *Torre Paterno*.

Il s'en trouvait un autre entre la VIA ARDEATINA et LAVINIUM. Il alimentait les réservoirs de cette dernière ville.

1. Voy. les planches in-folio qui accompagnent les *Annali dell'Instituto di corrispondenza archeol.* de Rome, 1852.

CHAPITRE V.

VILLES ET LIEUX HISTORIQUES DU *VETUSTISSIMUM LATIUM*.

Dans ce dernier chapitre, je ne me propose pas de faire de longues dissertations sur les villes de l'ancien Latium. J'ai dit en commençant ce travail que je me renfermerais dans les questions de topographie; or, parmi les villes du Latium, il en est dont l'emplacement a été fixé : je ne ferai que les mentionner; — il en est dont la position est demeurée douteuse, mais dont il est possible de déterminer la place par des preuves nouvelles ou par les témoignages anciens mieux examinés : c'est sur ce dernier point et en m'appuyant sur ces deux sortes de preuves que je ferai exclusivement porter la discussion; — Il en est enfin pour lesquelles nous n'avons pas aujourd'hui plus de lumières que les géographes et les archéologues qui ont écrit jusqu'à présent : je devrai, dans ce cas, me contenter d'une simple indication qui, en laissant subsister le doute que je n'aurai pu détruire, contribuera du moins à rendre mon énumération complète. Je n'aurai point à parler non plus de toutes les villes ou lieux historiques situés sur le parcours des routes ni des cités frontières de la race latine, puisque j'ai traité plus haut avec détail ces deux parties de la topographie du Latium.

Pour éviter, autant que possible, les omissions, je suivrai dans cette énumération la méthode de Strabon; c'est-à-dire que je parcourrai successivement tous les angles formés par le rayonnement des voies principales autour de Rome, sur la rive gauche du Tibre.

§ I. — PAYS SITUÉ ENTRE LE TIBRE ET LA VIA SALARIA.

Porta Flumentana, *Porta del popolo;* — puis Porta Flaminia, au pied du *Pincio Monte*.

Pons Molvius. *Ponte Molle.*

Fons Annæ-Perennæ, vers le *Ponte Molle*.

Antemnæ, sur la colline située au confluent du Tibre et de l'Anio, au sud de cette dernière rivière.

Ville et forteresse de FIDENÆ, au *Castel Giubileo*, au *Casale Giubileo* et à la *Villa Spada*.

Forteresse d'ERETUM, au *Monte Rotondo*.

Ville d'ERETUM, à 2 milles à l'est de l'*Osteria del Grillo*.

Porte COLLINA, puis SALARIA, *Porta Salara*.

Villa Albani (Antiquités).

PONS SALARIUS, *Ponte Salaro*.

CRUSTUMERIUM, *Marcigliana Vecchia*.

1. A la porte COLLINA, était un des campements d'Annibal, et c'est en ce même endroit que fut livrée la bataille dite de la porte Colline, dans la guerre civile de Sylla.

2. Au PONS MOLVIUS, fut livrée la bataille de Lépidus contre les Syllanistes, en 78 avant J. C., et celle de Constantin contre Maxence, en 313 de J. C.

3. Près de CRUSTUMERIUM, était le LUCUS MARTIS dont parle Tite Live : « .... lapidem in agro Crustumino in lucum Martis de cœlo cecidisse nuncia- « tum. » (Tit. Liv., l. XLI.) Sa position exacte n'a pu être déterminée.

§ II. — PAYS SITUÉ ENTRE LA VIA SALARIA ET LA VIA NOMENTANA.

Porte NOMENTANA percée à l'est de la porte *Pia*.

Église de *Sainte-Agnès* et de *Sainte-Constance* et cimetière chrétien du VII[e] siècle.

PONS NOMENTANUS, *Ponte Lamentano*.

VILLA PHAONTIS, *Le Vigne Nuove*.

LUCUS ROBIGINIS, vers le 7[e] mille. (Voy. Appendice II.)

FICULEA, au pied du *Monte Gentile*.

NOMENTUM, un peu au sud-est de *Lamentano*.

ERETUM.

Entre les deux voies SALARIA et NOMENTANA, il n'y a aucun lieu remarquable, sauf la petite colline de *Redicicoli* où j'ai placé, par conjecture, un des camps d'Annibal.

C'est peut-être aussi à gauche de la via NOMENTANA qu'il faut chercher l'antique CÆNINA.

§ III. — PAYS SITUÉ ENTRE LA VIA NOMENTANA ET LA VIA TIBURTINA MÉRIDIONALE.

Porte TIBURTINA (fermée), près du PRÆTORIUM.

Pons (MAMMACUS), *Ponte Mammolo*.

Mons Sacer.
Canal des Aquæ Albulæ.
Ponte Lucano.
Tibur, *Tivoli.*

Entre ces deux voies il en existait d'autres, comme on sait : 1° La Via Tiburtina du nord, où se trouvait la station des Aquæ Albulæ, près du *Lago delle isole natanti*. On voit en cet endroit les ruines des thermes d'Agrippa.

2° Un embranchement de la Via Tiburtina du nord vers *Monticelli.*

3° Un embranchement de la Via Nomentana vers *S. Angelo in Capoccia* et vers *Palombara.*

4° Enfin la route transversale de Nomentum à Tibur.

5° J'ai déjà indiqué la position de Corniculum vers le *Monte Gentile*, celle d'Ameriola, sur la colline qui est au nord de *S. Angelo*, ce qui est fort douteux.

6° On peut placer, avec Canina, la Silva Malitiosa de Tite Live vers Eretum et au nord du *Monte Rotondo.*

Il me reste à étudier les environs de *Tivoli* : je commencerai par ceux du côté gauche de la voie.

7° La Villa de Plancus était à 2 milles et demi au nord-ouest de Tibur [1].

8° La Villa de Quintilius Varus était située aux ruines qui sont à droite de l'Anio, près de l'église de la *Madonna di Quintiliolo.*

9° On sait qu'Horace possédait une villa en Sabine à Ustica et une autre près de *Tivoli*, car voici ce qu'on lit à cet égard dans la vie du poëte par Suétone : « Vixit plurimum in secessu ruris sui Sabini aut Tiburtini, domus« que ejus ostenditur juxta Tiburni luculum. » C'est ce pied-à-terre que Nibby a placé non loin de la Villa de Varus et tout près de la chapelle *S. Antonio*. Mais ce n'est qu'une conjecture [2].

10° Il est probable que la Villa de Catulle était sur la rive droite de l'Anio et vers la route qui conduit au monastère de *S. Angelo in Piavola* [3].

11° La Villa de Vopiscus devait être sur les deux rives de l'Anio, à quelque distance au-dessus des Cascades :

1. Une inscription fut trouvée en place, près de *Vitriano;* voy. sur cette villa : Horat., l. I, od. vii; Walckenaer, Hist. de la vie et des poésies d'Horace, t. I, p. 334; cf. de Boissieu, Inscript. ant. de Lyon, 2e livrais., c. iii, p. 131.

2. Itin. de Rome et de ses environs, p. 605, Rome, 1840.

3. Nibby, Viaggio antiq., t. I, p. 166.

« Ipse Anien (miranda fides!) infraque superque
Saxeus hic tumidam rabiem spumosaque ponit
Murmura, etc....[1] »

Nous savons, par la même description de Stace, que le bois sacré de Tiburnus (fondateur de la ville), qui avait été déifié, était près de cette villa, par conséquent, un peu au-dessus des Cascades.

J'ai parlé plus haut de la Domus Albuneæ.

12° Varia est à *Vico Varo*. Les murs de la ville ancienne sont encore debout, ainsi que le pont qui traverse l'Anio et sur lequel passait le conduit d'un aqueduc, que j'ai dit plus haut être la Marcia.

13° Le bourg de Mandela était vers le confluent de la *Licenza* avec l'Anio, à *Bardella*. Cette opinion est du moins très-probable[2].

14° A 2 milles et demi au nord de Mandela et sur la rive droite de la *Licenza* (Digentia), est le hameau de *Rocca Giovine* où était primitivement le Fanum Vacunæ, divinité protectrice de la Sabine et dont parle Horace dans des vers connus de tout le monde. Ce temple fut, dans la suite, consacré à Juno Victrix. L'on conserve dans la petite église du bourg une inscription relative à la restauration de ce temple sous Vespasien.

15° A deux milles, au nord, est *Licenza* où était assurément le bourg de Digentia qui donnait son nom au ruisseau.

16° Un peu avant d'arriver à ce village, était le petit domaine d'Horace, à Ustica, sa maison de campagne favorite. On croit en retrouver quelques vestiges dans une vigne où sont des fragments de colonne et un pavé en mosaïque que l'on attribue à cette célèbre villa. C'est l'opinion de Nibby. La montagne qui domine ces ruines et qui se rattache au Lucretilis a conservé avec une légère altération le nom de l'ancienne Ustica. Les habitants la désignent sous le nom de *Rustica*.

17° On veut trouver aux environs d'Ustica la célèbre fontaine Blandusia ou mieux Bandusia, chantée par le poëte. M. Walckenaer[3] a cherché à établir par une savante dissertation qu'elle était près de Venouse. Rien, dans l'ode d'Horace, ne prouve en effet que cette source fût située auprès de sa campagne de Sabine, mais j'avoue que j'ai peine à me rendre à l'avis de mon illustre maître. Horace visitait rarement Venouse; il n'y devait pas séjour-

1. Stat. Silv. I, III. — Voy. Cluv., Ital. ant., p. 964, ed. Elzev., 1624.
2. Voy. l'inscription donnée par Nibby. Analisi, t. I, p. 294, Roma, 1837.
3. La vie et les ouvrages d'Horace. Voy. le commentaire sur l'ode XIII du livre III.

ner longtemps; quand il en parle, c'est surtout pour rappeler ses premières années. Ne semble-t-il pas, au contraire, en chantant la fontaine BANDUSIA, célébrer une nymphe familière et sacrifier à une divinité protectrice de son séjour favori? On trouve, entre les collines qui dominent sa villa, au-dessous de la montagne de *Cornazzano*, « une source plus pure que le cristal, » et qui s'échappe de terre « avec un doux murmure : »

« ..... unde loquaces
Lymphæ desiliunt tuæ. »

Je pense qu'il faut aussi tenir compte de ce passage du scholiaste : « Blan-« dusiæ fonti sacrificium promittit in agro Sabino, ubi villam possidebat. » (*M. Pietro Rosa prépare en ce moment, sur la topographie d'Horace, un ouvrage que doit publier M. A. F. Didot.*)

§ IV. — PAYS SITUÉ ENTRE LA VIA TIBURTINA ET LA VIA PRÆNESTINA.

Porte PRÆNESTINA, *Porta Maggiore.*

GABII, ruines près du lac de *Castiglione*, au 12ᵉ mille.

PRÆNESTE, *Palestrina.*

COLLATIA, vers *Castellaccio*, entre *Lunghezza* et *Castel dell' Osa.*

1. La cité de SCAPTIA est mentionnée par Pline[1], Denys[2], Tite Live[3], Suétone[4] et Festus[5]. La position de cette ville est déterminée par ce dernier écrivain : « .... in Latio intra Tibur, Præneste et Tusculum, ad quin-« decim millia urbis. » La position de *Passerano* paraît devoir convenir à SCAPTIA, car elle est entre TUSCULUM, PRÆNESTE et TIBUR, et se trouve à 15 milles de Rome.

2. QUERQUETULA, mentionnée par Pline[6] et par Denys[7], devait être à *Corcolo*[8]; mais il n'y a d'autres preuves que l'analogie du nom. Il n'est pas étonnant que l'on ne trouve aucune trace d'une ville qui était disparue déjà sans laisser de vestiges « sine vestigiis » au temps de Pline.

1. L. III, c. IX, p. 101, ed. Lemaire.
2. L. V, c. LXI
3. Cet historien cite seulement le nom de la tribu, l. VIII, c. XVII.
4. Le nom de la tribu seul cité, Aug., c. XL.
5. Voy. le passage cité plus haut, au chapitre des tribus romaines.
6. L. III, c. IX.
7. L. V, c. LXI.
8. Voy. Gell. II, p. 187; — Nibby, Analisi, I, p. 314.

3. J'ai dit plus haut que PEDUM devait se trouver à *Gallicano*.

4. J'ai placé, par conjecture, BOLA à *Zagarolo* et ÆSULA sur la pente du *Monte Affliano*[1]. Nibby la place vers les ruines de la VILLA FAUSTINIANA (*colle Faustiniano*) dont parle Martial[2].

5. Je dois citer la VILLA de REGULUS, qui était, d'après Martial, à la 4e pierre de la VIA TIBURTINA[3].

6. Dans la ville même de *Tivoli*, se trouvent le TEMPLE d'HERCULE, à l'église *S. Lorenzo*, vers la porte *Se Croce*[4]; celui de DRUSILLE, improprement appelé de la SIBYLLE, édifice oblong avec un portique de quatre colonnes ioniennes : c'est l'église de *S. Giorgio*[5]. On admire aussi le temple de VESTA, que l'on a également attribué à la Sibylle et dont l'architecture, du temps d'Adrien, est si justement vantée. Nibby croit que cet emplacement avait été autrefois consacré à HERCULE SAXANUS[6]. Les thermes étaient près de l'église des Camaldules, ainsi que le prouve l'inscription trouvée en 1778 et rapportée par Nibby[7]. La VILLA de MÉCÈNE est au-dessous de la moderne *Villa d'Este*. On en admire les ruines sur la pente de la colline, vers les Cascatelles, rive gauche de l'Anio; mais on y voit établie une fabrique de fer[8].

1. Voy. la longue dissertation de Nibby sur la position de cette ville; Analisi, t. I, p. 30.

2. Martial, l. IV, ep. LVII.

3. L. I, ep. XIV.

4. Nibby, Viagg. ant., t. I, p. 155, Roma, 1819.

5. L'inscription rapportée par Nibby ne permet plus de douter du nom de la divinité à laquelle ce temple était consacré. Voy. Viagg. ant., t. I, p. 160, Roma, 1819.

6. On sait que TIBUR était sous la protection d'Hercule : Prop., l. II, eleg. XXXII, v. 5; — Silius, l. IV, v 224; — Stat. Silv., l. I, carm. III, v. 100; — Juven., sat. XIV, v. 87-91; — Martial, l. I, ep. XIII; l. IV, ep. LXIV; l. VII, ep. XII; — Suet. Aug., c. LXXII; Calig., c. VIII; — Aul.-Gell., l. XIX, c. V.

7. Viagg. ant., t. I, p. 163.

8. Voy., pour la topographie de *Tivoli : Cabrale*. Delle ville e de' monumenti antichi della città e del territorio di Tibur; Roma, 1779; — *Sante Viola*. Storia di Tibur dalla sua origine fino al secolo XVII; Roma, 1819; — *Landuzzi*. Viagg. a Tivoli; — Capello, Saggio sulla topografia fisica del solo di Tivoli; Roma, 1824; — Tivoli nel decennio dalla deviazione del fiume Aniene nel traforo del monte Catillo, ecc., con la serie di antichi monumenti scritti ritrovati, e la loro illustrazione con appendice del dott. Stanislao Viola; Roma, 1848; — Lettera di Stanislao Viola al sig. dott. Guglielmo Henzen intorno a due lapide di recente scoperte in Tivoli; Bullett. dell' Institut. di corrispond. archeol., ann. 1852, p. 52.

7. Nibby pense que la VILLA de SALLUSTE était vers la porte *Sᵗᵉ Croce*, mais il ne peut en fournir aucune preuve [1].

8. Si nous parcourons les environs de *Tivoli*, à droite de la VIA TIBURTINA, nous trouverons un grand nombre de villas romaines dont les ruines sont encore debout. Outre la VILLA HADRIANI dont Nibby a donné la description et le plan [2], je dois mentionner, à l'ouest de cette dernière, la VILLA CÆSONIORUM, dont les vestiges subsistent encore à *Cesarano*. Cette villa a appartenu à C. Cæsonius Marcus Rufinianus, de la tribu Quirina, et qui a rempli plusieurs charges importantes sous Alexandre Sévère. Ce sont les inscriptions qui ont fait connaître le propriétaire de cette maison de campagne [3].

9. Les ruines que l'on trouve entre la villa d'Adrien et *Tivoli* peuvent avoir appartenu à la VILLA PISONUM; mais le seul témoignage que l'on puisse invoquer en faveur de cette opinion, c'est le nom moderne du chemin qui y conduit : *Li Pisoni*. Ce qui semble toutefois donner plus de force à cette conjecture, c'est que ce chemin portait ce nom au xᵉ siècle, comme il paraît d'après un Codex de la bibliothèque Barberine [4].

10. Sur la route moderne de *Tivoli* à *Carciano*, se voient les magnifiques ruines de la VILLA de la famille CASSIA. Nibby fait dériver le nom moderne *Carciano* de celui de Cassius, ce qui me paraît fort contestable; mais une preuve qui semble beaucoup plus solide, c'est qu'au xᵉ siècle cette villa portait encore le nom de FUNDUS CASSIANUS [5]. C'est là qu'ont été trouvées les statues des Muses que l'on admire au Vatican, celle d'Apollon Citharède, etc.

11. Un peu au sud des ruines précédentes et encore sur le versant occidental du *Monte Affliano*, sont les vestiges d'une autre villa que les Tiburtins attribuent à la famille des BRUTUS. Nous savons, par un passage de Cicéron [6], que M. Brutus possédait une villa près de TIBUR, mais rien ne prouve que ce soit dans ce lieu même.

1. Viagg. ant., t. I, p. 166, Roma, 1819.
2. Id., p. 120 et suiv.
3. Id., p. 118.
4. Ughelli, Ital. sacra, t. V, p. 1573; — Nibby, Viagg. ant, t. I, p. 120, Roma, 1819; — id., Analisi, t. I, p. 397, Roma, 1837.
5. Codice degli Ughelli, cité plus haut. Voy. Nibby, Viagg. ant., t. I, p. 177, Roma, 1819.
6. Pro Cluentio, c. LI.

12. Au sud de ces ruines, et plus près de la villa d'Adrien, sont les restes assez importants d'une maison de campagne. Le nom moderne de *Trajanello* a fait croire que cette villa avait appartenu à Trajan, mais il n'en existe aucune autre preuve[1].

13. Les habitants du pays désignent sous le nom de VILLA de C. POPILIUS CARUS les vestiges romains qui se trouvent au sud-est de *Trajanello*[2].

14. Un peu au sud de ces ruines, se trouvait la villa de T. ÆLIUS RUBER, qui nous est connue par l'inscription qui y fut trouvée :

HERCVLI DOMESTICO
T · AELI · RVBRI · SVPERSTITIS[3]

15. En suivant toujours le chemin de *Gericomio*, près de la piscine de la CLAUDIA, dont j'ai parlé plus haut, sont des bains antiques que les Tiburtins attribuent à FUSCUS, d'après un passage de Martial.

16. Sur le versant méridional de l'*Affliano*, se trouvent les ruines d'un temple de la BONNE DÉESSE, qui fut refait par Lucius Pasquedius Festus. Voici l'inscription qui nous fait connaître à la fois le nom ancien de l'*Affliano*, les réparations faites à la CLAUDIA et le temple de CÉRÈS :

BONAE · DEAE · SANCTISSIMAE
CAELESTI · L · PASQVEDIVS · FESTVS
REDEMPTOR · OPERVM · CAESAR
ET · PVBLICORVM · AEDEM · DIRVTAM
REFECIT · QVOD · ADIVTORIO · EIVS
RIVOM · AQVAE · CLAVDIAE · AVGVST
SVB · MONTE · AFFLIANO · CONSVMMA
VIT · IMP · DOMIT · CAESAR · AVG · GERM · XIIII · COS
V · NON · IVL[4]

17. Sur la route de *Tivoli* à *Siciliano*, à gauche, se voit, à un mille de *Tivoli*, le tombeau du médecin C. AUFESTIUS SOTER, affranchi de C. AUFESTIA.

18. Aux environs de PRÆNESTE, est la célèbre villa de SYMMAQUE[5] que

1. Nibby, Viagg. ant., t. I, p. 180, Roma, 1837.
2. Id., ibid.
3. Id., ibid.
4. Doni, p. 42, class. I, n° 121; — Nibby, Viagg. ant., t. I, p. 181, Roma, 1819; — Analisi, t. I, p. 25, Roma, 1837; Orelli, n. 1523.
5. Symm., ep. 35, ad Decium, l. VII; ep. 50, ad Eutrop., l. III.

Nibby place sur le penchant de la colline de *Martino*. On voit en ce lieu quelques substructions, mais on ne peut affirmer que ce soient les ruines de cette villa. Cette position me paraît même trop douteuse pour être indiquée sur une carte.

Horace n'avait à PRÆNESTE qu'un pied-à-terre comme à TIBUR, car il n'est nullement probable que la résidence dont il parle dans la deuxième épître du livre premier fût une villa [1].

20. Il n'en devait pas être de même du domaine de Pline le Jeune, mais on ne sait où il était situé [2].

21. Enfin, c'est encore près de PRÆNESTE qu'il faut chercher la villa où se trouvait Marc-Aurèle quand il apprit la mort de L. Verus [3]. On a cru en retrouver l'emplacement aux grandes ruines qui se voient près de *Genazzano;* mais cette conjecture ne me paraît appuyée sur aucun témoignage solide.

22. Je dois ajouter ici un mot à ce que j'ai dit d'EMPULUM. Nibby a reconnu, à très-peu de distance de l'*Osteria di Ampiglione*, des murs pélasgiques qui doivent avoir appartenu à cette ancienne cité [4]. La situation de cette ville semble justifier l'étymologie grecque de son nom, πύλη. On y voit les ruines d'une époque plus récente et qui ont dû appartenir à une villa romaine.

23. On a retrouvé, au delà de l'*Osteria di Ampiglione*, les vestiges d'une muraille antique des époques primitives de Rome. Nibby pense, avec raison, je crois, que c'est le mur d'enceinte de SASSULA [5].

§ V. — PAYS SITUÉ ENTRE LA VIA PRÆNESTINA ET LA VIA LABICANA.

PORTA LABICANA (fermée; un peu à droite de la *Porta Maggiore*).
AD QUINTANAS, au pied du bourg de *La Colonna*.
LABICUM, *La Colonna*.
AD STATUAS, *S. Cesareo*, VILLA de C. JULIUS CÆSAR.
AD PICTAS, au pied de *Lugnano*.
VITELLIA, vers *Valmontone*.
AD BIRIUM, position douteuse.

1. L. I, epist. II, v. 2.
2. L. V, epist. VI.
3. Capitolin. c. XXI.
4. Nibby, Analisi, t. II, p. 10, Roma, 1837.
5. Id., t. III, p. 63.

Entre ces deux voies je n'ai qu'une seule position à mentionner, c'est le Pupinius Ager. J'ai dit plus haut que la Tribus Pupinia devait être comprise entre ces deux routes. C'est vers le 8e milliaire qu'Annibal posa son camp, sur le territoire de la tribu Pupinia, ainsi que nous l'apprend Tite Live. J'ai démontré déjà que ce camp devait se trouver au nord de la Via Labicana, vers *Torre Nuova*, et non vers la Via Latina. C'est aussi vers cet endroit qu'était le champ de Regulus : « [Regulus] consulibus scripsit villicum « in agello, quem vii jugerum in Pupinia habebat, mortuum esse....[1] » Ce canton était connu par sa stérilité[2].

§ VI. — PAYS SITUÉ ENTRE LA VIA LABICANA ET LA VIA LATINA.

Ad Decimum, près de *Morena*.
Roboraria, *Molara*.
Tusculum, *Rovine di Tusculo* (au-dessus de Frascati).

1. C'était la Tribus Papiria qui séparait ces deux voies.

2. J'ai indiqué plus haut la position de Labicum à *La Colonna ;* quant à celles de Corbio, d'Ortona, de Tolerium, elles sont douteuses, mais on peut les indiquer approximativement (voy. plus haut et voy. aussi ma carte). L'opinion commune des géographes place Corbio à *Rocca Priora*, et cette conjecture est très-probable.

3. J'ai dit plus haut que la Villa de Lucullus était sur le flanc occidental des monts Tusculans, et s'étendait dans la plaine; mais, quelque développement qu'on lui suppose, on ne peut considérer l'Ager Lucullanus, qui était vers l'origine de l'Aqua Appia et vers celle de l'Aqua Augusta, comme une dépendance de cette même villa; c'était vraisemblablement un autre domaine appartenant à Lucullus. Cette villa du riche romain s'étendait, selon Nibby[3], jusqu'à *Grotta Ferrata*, et même au sud de ce lieu moderne, jusqu'à l'origine de la Tepula. Cette opinion du géographe italien résulte d'un passage de Frontin : « Cneus Servilius Cæpio et Luc. Cassius « Longinus.... aquam quæ vocatur Tepula, ex agro Lucullano, quem qui-

1. Valer. Maxim., l. IV, c. iv.
2. Varro, de Re Rustica., l. I, c. viii; — Columella, de Re Rustica., l. I, c. iv; — Valer. Max., l. IV, c. viii.
3. Viagg. ant., t. II, p. 12, Roma, 1819.

« dam Tusculanum credunt.... Romam adducendam curaverunt[1]. » Or, il ne me paraît pas nécessaire de comprendre *Grotta Ferrata* dans le domaine de Lucullus, car l'origine de la TEPULA est en face du 12[e] milliaire de la VIA LATINA, et *Grotta Ferrata* est en face du 13[e]. Je persiste donc à attribuer cette dernière position à la villa de Cicéron.

4. La VILLA de CÉSAR devait être à l'est de *la Colonna*, vers la station AD STATUAS, dont le nom moderne (*San Cesareo*) rappelle celui du dictateur.

5. La VILLA de CICÉRON, était située comme je l'ai dit sur le versant méridional des monts Tusculans[2]. La VILLA de GABINIUS était tout auprès et vers la *Ruffinella*[3].

6. Les ruines de la VILLA DE CATON existent encore au pied de *Monte-Porzio*, qui a retenu le nom de la famille PORCIA[4].

7. Quant aux grandes ruines qui sont sur la crête des monts Tusculans, et que l'on attribue généralement à la villa de Cicéron, je crois qu'il conviendrait mieux d'y placer la VILLA de NÉRON, dont parle Tacite[5].

§ VII. — PAYS SITUÉ ENTRE LA VIA LATINA ET LA VIA APPIA.

AD NONUM (statio), ruines au 9[e] milliaire.

BOVILLÆ, près des *Frattocchie*.

ARICIA, ruines au pied de la citadelle antique, ARX ARICINA, *la Riccia*.

SUB LANUBIO, au pied de la *Città di Lavinia*.

VELITRÆ, *Velletri*.

ARTENA VOLSCORUM, *Monte Fortino* (douteux).

1. J'ai déjà mentionné plus haut, le FERENTINUM NEMUS (parc *Colonna*); CASTRIMOENIUM (*Marino*), les VILLAS de MARIUS et de MURENA, près de *Marino*, mais dont la position n'est point déterminée; le temple de JUPITER LATIAL; FABIA, placée par Abeken et par Nibby[6] à *Rocca di Papa*, ce qui me paraît très-douteux.

1. C. VIII, p. 14, éd. Rondelet.

2. Il importe de lire la description de Nibby, Analisi, t. III, p. 333 et suiv., Roma, 1837.

3. Cic., pro Domo sua, c. XXIV. — Nibby, Analisi, t. III, p. 335.

4. Nibby, Viagg. ant., t. I, p. 58, Roma, 1819.

5. « .... Igitur Nero vitare secretos ejus congressus, abscedentem in hortos, aut Tusculanum vel Antiatem in agrum, laudare quod otium lacesseret. » Ann., l. XIV, c. III.

6. Voy. sa carte. Mais dans son *Viagg. antiq.*, t. II, p. 127, il considère *Rocca di Papa*

J'ai placé le TEMPLE de VESTA et la maison des consuls vers *Palazzuola*, et la ville d'ALBA-LONGA, sur le rebord oriental du cratère d'*Albano*.

2. Quant à la maison de campagne de CLODIUS, je rappellerai qu'il faut distinguer : 1° Sa villa proprement dite, qui était sur la pente méridionale de l'ALBANUS MONS, proprement dit, c'est-à-dire du *Monte Cavo* moderne, et vers le *Monte Gentile*, et 2° le FUNDUS qu'il possédait à gauche de la VIA APPIA et vers le temple de la Bonne Déesse, au 13e milliaire.

3. La maison de campagne de POMPÉE devait se trouver sur l'emplacement même d'*Albano;* mais la plus grande partie de cette villa était sans doute à droite de la VIA APPIA, vers la *Villa Doria*. Dans cette dernière se trouvent des thermes que l'on désigne sous le nom de Bains de Pompée; mais rien ne prouve qu'ils lui aient appartenu [1].

4. La VILLA de DOMITIEN s'étendait sur les deux versants occidentaux du cratère et couvrait, selon toute apparence, les lieux modernes de *Castel Gandolfo* (ville), de la *Villa Torlonia*, de la *Villa Barberini*, etc. C'est dans cette dernière surtout que l'on peut voir les restes considérables de cette somptueuse maison de campagne : l'amphithéâtre, dominé par la terrasse de Domitien, les bains et les nymphées qui sont au pied de *Castel Gandolfo*, sur les bords du lac. Les deux nymphées qui sont à droite et à gauche de l'ouverture de l'EMISSARIUM appartiennent visiblement au temps de Domitien [2]. Sur l'emplacement de la ville moderne d'Albano était le camp prétorien dont on retrouve encore le mur d'enceinte. Nibby en a donné le dessin [3].

On voit encore le TEMPLE de MINERVE, qui est d'une belle conservation, un peu au-dessus de la cathédrale d'*Albano*. Mais c'est dans les admirables dessins de Pietro Rosa qu'il faudrait étudier en détail la disposition et l'emplacement de ces précieux vestiges [4]. (*Voy. l'Appendice IV.*)

comme ayant été l'ARX ALBANA, et il avertit de ne pas confondre cette forteresse avec le camp fortifié, qui était vers l'*Albano* moderne.

1. Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 117, Roma, 1819.

2. Voyez la description de ces monuments dans Nibby, Viagg. ant., t. II, p. 82 et suiv., Roma, 1819.

3. Viagg. ant., t. II, p. 117.

4. Je dois à l'importante communication dont il a bien voulu m'honorer d'avoir une idée très-nette de toute cette topographie. Ces beaux plans ne sont pas encore publiés ; mais nous espérons que l'impatience des archéologues et des géographes sera bientôt satisfaite.

5. Les *Campi di Annibale*, qui dominent *Rocca di Papa*, doivent, selon Nibby, avoir servi d'emplacement à un camp; mais ce serait un camp romain et non un camp carthaginois, d'après Tite Live : « .... Præsidia in « arce, in Capitolio, in muris, circa Urbem, in monte etiam Albano atque « arce Tusculana ponuntur[1]. » Encore n'est-il point assuré qu'il s'agisse dans ce passage de l'emplacement qui domine *Rocca di Papa*. La désignation populaire de *Campi di Annibale* ne me parait point avoir l'importance que Nibby lui attribue[2].

6. La position d'ALGIDUM, ainsi que je l'ai dit plus haut, n'est pas encore rigoureusement déterminée. L'abbé Capmartin de Chaupy prétend avoir découvert le temple de DIANA ALGIDENSIS[3], chanté par Horace. Il se trouve en effet des ruines sur la hauteur qui domine la VIA LATINA, au sud, et à laquelle on parvient après une marche pénible à travers les bois. Nibby ne pense pas qu'il faille voir dans ces ruines les restes d'un temple; mais il croit que ce sont plutôt les vestiges d'une forteresse fort ancienne. Il y a d'abord placé, par conjecture, l'ARX CARVENTANA des Volsques[4]. Puis, dans son second ouvrage, après avoir lui-même visité ces lieux, il pose, comme résultat de ses observations, que c'était la citadelle d'ALGIDUM qui s'élevait en cet endroit[5]. La ville du même nom aurait été au pied de cette montagne, dans l'étroite vallée qui sépare l'*Artemisio* du *Monte Cavo*. Le temple de Diane ne pouvait être éloigné de la citadelle. Le nom de *Monte Artemisio*, appliqué à ces montagnes, ne peut fournir d'indice certain sur la position exacte de ce temple, car on sait que tout ce pays, depuis ARICIA et le lac *Nemi*, jusqu'à l'extrémité de l'Algide, était consacré à Diane. Les vers si connus d'Horace nous invitent à chercher le temple dans la montagne même d'Algide :

« Dianam teneræ dicite virgines :
Intonsum pueri dicite Cynthium :
Latonamque supremo
Dilectam penitus Jovi.
Vos lætam fluviis et nemorum coma,

1. L. VI, c. VI.
2. Nibby, Viagg. antiq., t. II, p. 128, Roma, 1819.
3. Découv. de la maison de camp. d'Horace, IIe part., p. 158.
4. Viagg. ant., t. II, p. 63, Roma, 1819.
5. Analisi, t. I, p. 126 et suiv., Roma, 1837.

Quæcumque aut gelido prominet Algido,
. . . . etc. . . .[1] »

On lit dans le Carmen Sæculare :

« Quæque Aventinum tenet Algidumque
Quindecim Diana preces virorum
Curat. . . . . . etc. »

Enfin, dans Stace :

« Hos Præneste sacrum, nemus hos glaciale Dianæ
Algidus aut horrens, aut Tuscula protegit umbra,
etc. . . . .[2] »

Pour résumer tout ce qui précède, je dirai donc : 1° que les ruines découvertes sur la hauteur qui domine la Via Latina, nous représentent très-vraisemblablement la forteresse d'Algidum, au pied de laquelle aurait été la ville du même nom, dans la vallée qui est à l'ouest de cette montagne; 2° que le nom d'Algidus, plus particulièrement affecté au sommet où se trouvait la forteresse, s'étendit à toutes les hauteurs voisines, au sud et au nord de la Via Latina; 3° que le temple de Diane devait être sur la même hauteur que la citadelle, et ne semble pas avoir été éloigné de cette dernière; 4° enfin, que le nom d'Algide s'appliqua à toute cette contrée.

Tite Live parle d'un temple de la Fortune en Algide : « .... et supplicatio Fortunæ in Algido, etc.... [3] » Lord Beverley a examiné et dessiné les ruines d'un temple de forme circulaire, près de la forteresse. Sir William Gell pense que c'est celui de la Fortune, et il se fonde sur ce qu'il a la même forme que celui de Præneste[4].

7. Nibby a découvert le temple de Diana Aricina, dans les ruines de l'ancienne Aricia, au pied de *la Riccia* moderne. On sait que ce n'est point à Aricia qu'était le fameux temple de Diane Tauropole. La description de Strabon est parfaitement claire et nous ne pouvons douter que ce temple ne fût sur les bords du Lacus Nemorensis, près de la fontaine Egeria[5]. Le géographe ancien dit que le temple et le Lucus étaient à gauche de la Via Appia. « En avant du bois sacré est un lac, on dirait presque une mer,

1. L. I, od. xxi, v. 1-6.
Silv. IV, iv, v. 16.
3. T. Liv., t. XXI, c. lxii.
4 Voy. Nibby, Analisi, t. I, p. 127, Roma, 1837.
5. Strab., t. V, c. vii.

environné, comme le Lucus et le temple, d'une chaîne non interrompue de coteaux élevés qui donnent à cet endroit l'aspect d'un abîme. » Qui ne reconnaîtrait, à cette description, le lac de *Nemi*, le Lacus Nemorensis ou Nemoralis ? Nous trouvons, dans les auteurs anciens, le nom de ce lac associé à ceux de Diane, d'Egérie, d'Hippolyte[1]. Diane était la déesse protectrice de toute cette contrée. Elle était présente sur les bords du Lacus Nemorensis, sur les coteaux d'Aricia et sur les hauteurs d'Algide, de même que nous avons vu Faune présider au sommet du Lucretilis dans le vallon d'Ustica et près de l'Anio. Il est probable que la déesse Tauropole aura d'abord été vénérée seulement dans les bois épais de *Nemi* et que, par la suite, son culte humanisé se sera répandu dans les lieux voisins. Dans les autres temples, on n'était sans doute point obligé d'acheter par un duel à mort l'honneur de la servir et le titre de roi[2]. Le fameux bas-relief qui représente cette scène terrible a été trouvé, il est vrai, à Aricia[3]; mais il devait seulement perpétuer en ce lieu le souvenir du culte primitif de la Diana Nemorensis, car il est assuré que la Diane Aricine n'est point la déesse Tauropole, et que les rites d'Aricia avaient dû perdre le caractère barbare emprunté, suivant les poëtes, aux usages de la Scythie, et qu'ils étaient plus conformes à ceux de la Grèce et de Rome. Cela n'empêche point que l'on ne désigne égale-

1. Ibat et Hippolyti proles pulcherrima bello
Virbius; insignem quem mater Aricia misit,
Eductum Egeriæ lucis, humentia circum
Littora, pinguis ubi et placabilis ara Dianæ.
Virg., Æn., l. VII, v. 760-764.

Quæque colunt Scythicæ regnum Nemorale Dianæ,
etc. . . . . .
Ov., Metamorph., l. XIV, v. 331.

Hæc domus Egeriæ Nemoralem abjungere Phœben, (posset)....
Stat. Silv., l. I, carm. III.

Ecce suburbanæ templum Nemorale Dianæ,
etc. . . .
Ov., Art. Am., l. I, v. 259.

2. Voy. le passage de Strabon, l. V, c. VII; — « Nemorensis rex.... » Suet., Caligula, c. XXXV.

« Jamque dies aderat profugis quum regibus aptum
Fumat Aricinum Triviæ nemus..... »
Stat. Silv., l. III, carm. I, v. 55.

3. Ce bas-relief a été transporté à l'île Majorque.

ment sous le nom de Diane Aricine la déesse du lac *Nemi*[1]; mais elle était plus proprement désignée sous les noms de TAUROPOLE, TAURICA, SCYTHICA[2].

Le bois sacré de Diane Tauropole était vers la ville moderne de *Nemi*, sur le rebord même du cratère et par conséquent à une certaine hauteur au-dessus du lac :

« . . . .
Qua sublime nemus, Scythicæ qua regna Dianæ[3],
etc. . . . . »

Le temple de Diane Tauropole vient d'être découvert par M. Pietro Rosa, qui a trouvé au pied du château baronial de *Nemi*, à un demi-mille environ de la base du rocher, 13 arcades offrant l'*opus reticulatum incertum*. « Le temple s'élevait au-dessus de quatre terrasses dont les arcades, encore existantes, formaient le soutènement. » (Lettre à M. J. de Witte, par N. des Vergers. Rome, 15 mai 1854. — Athenæum français du 15 juillet 1854[4].)

On a beaucoup discuté pour savoir s'il existait une ville du nom de NEMUS, vers le bois sacré. Cela semble clairement ressortir d'un passage d'Appien : « Ὅθεν (ὁ Καῖσαρ) ἐκ τῶν ἱερῶν ἐδανείζετο τὰ χρήματα σὺν χάριτι ἀποδώσειν ὑπισχνού-« μενος, ἀπό τε Ῥώμης ἐκ τοῦ Καπιτωλίου καὶ ἀπὸ Ἀντίου, καὶ Λανουβίου, καὶ Νεμοῦς, « καὶ Τίβυρος, ἐν αἷς μάλιστα πόλεσι καὶ νῦν εἰσι θησαυροὶ χρημάτων ἱερῶν δαψιλεῖς[5]. »

Ce qui ne peut être contesté, c'est que les Empereurs possédaient une villa de ce côté du lac. Tacite dit, en parlant de Vitellius : « Atque illum, in « nemore Aricino desidentem et marcentem, proditio Lucilii Bassi ac de « fectio classis Ravennatis perculit[6]. »

1. Inspice quos habeat Nemoralis Aricia Fastos,
etc. Ov., Fast., l. VI, v 59.
Parva Mycenææ quantum sacrata Dianæ
Distat ab excelsa Nemoralis Aricia Roma;
etc. Lucan., l VI, v. 74.
Mittit præcipuos Nemoralis Aricia porros....
Mart., l. XIII, ep. XIX.

2. Voy. Strabon et Ovide (passages déjà cités);—voy. aussi le lien qui existe entre la Diane de Tauride et celle de *Nemi*, dans Servius, ad Virg. Æneid., l. II, v. 116.

3. Lucan., l. III, v. 86.

4. Sur le caractère barbare du culte de la Diane Tauropole voyez : Religions de l'antiquité, etc., ouvrage trad. de l'allem. du Dr Fr. Creuzer, refondu en partie, complété et développé par J. D. Guigniaut, Paris, 1825-1851, t. II, p. 103 et suiv., et 138

5. Appian. Bell. civ., l. V, c. XXIV.

6. Histor., l. III, c. XXXVI.

Jules César déjà y avait fait disposer une résidence : « Villam in Nemo-« rensi a fundamentis inchoatam, magnoque sumptu absolutam, quia non « tota ad animum ei responderat, totam diruisse[1]. »

L'on voit encore près de *Nemi* les ruines d'un petit port que Tibère, à ce qu'on croit, fit construire en ce lieu. On a retrouvé au fond du lac les fragments d'un prétendu navire qui n'est, selon Nibby, que la fondation de la Villa de César[2]. S'il existait des villas impériales près des retraites de Diane, je ne vois pas pourquoi il ne se serait pas trouvé une bourgade au même endroit. Cette question a été débattue par Fea[3] et Bormann[4].

J'ai dit plus haut que le culte d'Hippolyte était associé à celui de Diane Tauropole. Tout le monde connaît la tradition religieuse relative à Virbius, l'Hippolyte latin. Le nom même de *Virbius* indique que le fils de Thésée fut rappelé à la vie par la chaste déesse touchée de sa vertu[5]. Le sentier qui conduisait au lac et au bois sacré de Diane avait conservé le nom d'Hippolyte : Virbii Clivus. (Voy. plus haut.)

On sait que la nymphe Égérie fut recueillie par Diane dans ses ondes sacrées :

« .... æternas artus tenuavit in undas[6]. »

Strabon nous apprend que la source consacrée à Égérie était une de celles qui alimentent le lac : « ....Ἐξ ὧν ἡ λίμνη πληροῦται. » Or, on remarque au-dessous de *Nemi* une source limpide et abondante qui sort avec bruit d'une petite grotte naturelle. C'est la fontaine Egeria.

8. Velitræ est à *Velletri*. La ville moderne qui compte 12 000 habitants, ne peut donner une idée de l'étendue et de l'importance de l'ancienne. C'était le poste avancé de la nation des Volsques et comme la capitale de ce peuple. Tibère, Caligula, Othon et Nerva possédaient des villas dans ses environs. Il reste un théâtre romain près du couvent des Passionistes[7].

1. Suet., Jul. Cæs., c. xlvi.

2. On a lu sur une lame de métal, trouvée sous l'eau à cet endroit, le mot CAISAR. Voy. Nibby, Analisi, t. II, p. 396, Roma, 1837.

3. Lettera critica all' abbate Nicol. Ratti intorno alla di lui storia di Genzano, Roma, 1798, p. 34 et suiv.

4. Altlatinische, etc., p. 134 et suiv., Halle, 1852.

5. Virg., Æn., l. VI, v. 761;—Ovid., Fast., l. VI, v. 756;—Metamorph., l. XV, v. 544.

6. Ovid., Metam., l. XV, v. 551.— Voy. Strab., passage cité plus haut.

7. Borgia, Storia della chiesa e città di Velletri, Nocera, 1723.

9. La position de Cora à *Cori* est certaine. La haute antiquité de cette ville est attestée, 1° par les traditions religieuses du Latium ; 2° par les murs cyclopéens que l'on y remarque. Déjà, avant 1852, on avait retrouvé le temple d'Hercule, celui des Dioscures dont huit colonnes sont encore debout. Tout récemment de nouvelles fouilles ont été dirigées sur ce point.

10. J'ai dit plus haut que la position d'Artena Volscorum à *Monte Fortino* est douteuse. Il importe de connaître la description que Nibby fait de ces lieux[1].

11. La moderne *Cisterna* conserve le souvenir des villas de Néron et d'Agrippine. Leurs noms se retrouvent encore partout.

12. L'Arx Carventana des Volsques devait être, selon Nibby, à *Rocca Massima*[2].

§ VIII. — PAYS SITUÉ ENTRE LA VIA APPIA ET LA VIA ARDEATINA.

1. La situation probable de Corioli est, comme je l'ai déjà dit, à *Monte Giove;* mais il ne reste plus aucun vestige de cette ancienne ville. Le nom moderne semble rappeler l'existence d'un ancien temple qui aurait été vers la citadelle[3].

2. A *Città di Lavigna*, petite bourgade de 800 habitants, était l'ancienne Lanuvium. On y voit les vestiges du fameux temple de Juno Sospita, où se trouvait l'oracle dont Élien raconte les rites bizarres[4]. Il était entouré d'un Lucus, comme il paraît d'après la description du même écrivain. On sait aujourd'hui que c'est bien à Lanuvium et non à Lavinium qu'était ce temple. Un passage de Properce[5] et les monnaies des *Gentes* de Lanuvium en font foi. Il faut examiner attentivement les textes anciens qui mentionnent l'une ou l'autre de ces deux cités, car on voit souvent l'orthographe Lavinium substituée à celle de Lanuvium. Tite Live, par exemple, parle, dans l'épisode de Coriolan, de la cité de Lavinium : il est facile de reconnaître cependant qu'il s'agit de Lanuvium. On voit dans

1. Viagg. ant., t. II, p. 207, Roma, 1819 ; — Analisi, t. I, p. 495-520, Roma, 1837.
2. Voy. Analisi, t. III, p. 17, Roma, 1837.
3. Nibby, Analisi, t. I, p. 520, Roma, 1837.
4. Hist. anim., XI, 16 ; — Comp. Prosper Aquitan., de Promissis et Prædictis, XXXVIII, p. 3.
5. IV, VIII, 15.

les murs de la cathédrale une inscription curieuse qui se termine par ces mots :

S · P · Q · LANVVINVS[1].

On trouve aussi, près de là, les ruines d'un amphithéâtre. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de réfuter l'opinion de l'abbé de Chaupy qui ne voit dans LANUVIUM que la citadelle de LAVINIUM[2].

3. APIOLA, selon Nibby, était à droite de la VIA APPIA, aux ruines qu'il a découvertes, en 1824, entre le 10e et le 11e milliaire, sur la rive droite du *Rio d'Albano*[3]. Cette opinion me paraît fort contestable. Denys[4], Pline[5] et Tite Live[6] parlent de cette ancienne cité, mais ils ne disent rien qui puisse nous éclairer sur les distances, ni sur la position exacte de cette ville.

4. Denys, dans l'épisode de Coriolan, dit que l'illustre rebelle, après avoir pris POLUSCA, enleva d'assaut MUGILLA, LANUVIUM[7], CORIOLI, et vint camper à 30 stades de Rome sur la VIA TUSCULANA (qui n'est autre que la VIA LATINA[8]). Le surnom de *Mugillanus* donné à un membre de la gens Papiria ou Papisia, Lucius Papirius Mugillanus[9], prouve qu'il existait, en effet, une ancienne cité du nom de MUGILLA. Nibby la place par conjecture aux ruines qui se voient vis-à-vis du 11e milliaire de la VIA APPIA, à droite[10].

5. TELLENE aurait été située, d'après le même géographe, sur la colline de lave de *Giostra*[11]. Ce qui paraît du moins hors de doute, c'est qu'il a existé en ce lieu une ancienne ville, car Nibby y a trouvé des vestiges considérables d'un mur des temps primitifs, quoiqu'il ne soit pas cyclopéen. Les pierres qui le composent présentent une longueur de six pieds sur deux de hauteur. Leur forme hexagonale annonce une très-haute antiquité. Or, quoique la ville de TELLENE existât encore à l'époque de Denys, c'est

1. Voy. Bormann, Altlatinische, etc., p. 126, Halle, 1852.
2. Voy. Nibby, Analisi, t. II, p. 168-189, Roma, 1837.
3. Analisi, t. I, p. 218, Roma, 1837.
4. L. III, c. XVI, § 1.
5. L. III, c. V, § 9 : « ....oppidum Latinorum Apiolas captum a L. Tarquinio rege ex cujus præda Capitolium is inchoaverit. »
6. L. I, c. XXV.
7. Λαβινιάτας. D'autres lisent Ἀλβιήτας.
8. L. VIII, c. IV, § 28 et 29.
9. T. Liv., liv. IV, c. VII.
10. Analisi, t. II, p. 387, Roma, 1837.
11. Analisi, t. III, p. 145 et suiv., Roma, 1837.

surtout dans les premiers temps de Rome qu'elle a dû avoir quelque importance. Nous savons qu'elle fut prise sous Ancus Martius[1]. Le nom de cette ville est associé par l'historien latin à celui de Ficana : on a pensé qu'elle n'en était point très-éloignée ; aussi l'a-t-on cherchée à l'ouest de la Via Appia. D'autre part, on ne saurait la placer près du Tibre, car Strabon donne à entendre qu'elle était du côté d'Aricia et d'Antium : « .... οὐκ ἄπωθεν δ' οὐδ' Ἀρικία καὶ Τελλῆναι καὶ Ἄντιον[2]. » C'est ce qui semble justifier la conjecture de Nibby. Aucune position ne paraît mieux convenir à Tellene que *la Giostra*. Canina partage cette opinion[3].

6. Le Solonius Campus était également à l'ouest de la Via Appia. La position en est très-nettement déterminée par le passage suivant de Festus : « Pomonal est in agro Solonio, via Ostiensi, ad duodecimum lapidem, deverticulo a miliario octavo ; » Plutarque nous apprend que C. Marius traversa le Campus Solonius dans sa fuite vers Ostia[4]; Tite Live nous dit qu'il était voisin d'Ostia et d'Ardea[5]; Cicéron enfin dit que le territoire de Lanuvium empiétait sur le Solonius Ager[6]. Nous pouvons conclure de ces divers témoignages que le Solonius Campus s'étendait dans tout le pays compris entre la Via Appia et la Via Ostiensis. Quant à la ville de Solonium, dont Denys fait mention dans l'histoire de Romulus, j'ignore où elle était située; je ne sais même si la conformité des noms nous autorise à la chercher dans le Solonius Campus. Il s'agit, comme on sait, dans le passage de Denys, d'un lucumon étrusque qui vient porter secours à Romulus. Or il faudrait supposer que les Étrusques eussent fait un établissement considérable au sud du Tibre, qu'une colonie s'y fût organisée avec un centre politique et un chef militaire. Cela n'est pas impossible, mais paraît au moins fort douteux.

§ IX. — PAYS SITUÉ ENTRE LA VIA ARDEATINA ET LE TIBRE.

Dans cet angle formé par la route d'Ardée et le fleuve, j'ai déjà men-

1. T. Liv., l. I, c. xxxiii; — Den., l. III, c. xxxviii.
2. L. V, c. vii, trad. franç., Duth. et Gossel.
3. Campagna romana, 1845.
4. Plut. vit. C. Marii, c. xxxv.
5. L. VIII, c. xii.
6. De Divinatione, I, c. xxxvi.

tionné le Vicus Alexandrinus, Ostia, Laurentum, Laurentinum, la villa de Pline, celle d'Hortensius, Lavinium et Ardea.

1. Ficana était vers le Tibre, en face de la 11ᵉ borne de la Via Ostiensis, non loin de l'endroit appelé aujourd'hui *Dragoncello*. Près de là étaient les Puilia Saxa. Voici le passage de Festus : « Puilia Saxa esse ad por« tum, qui sit secundum Tiberim, ait Fabius Pictor, quem locum putat « Labeo dici, ubi fuerit Ficana, via Ostiensi ad lapidem undecimum. »

2. On connaît les vers d'Ovide, dans les Métamorphoses, sur Canens, épouse de Picus. Le poëte nous la représente comme succombant à la douleur que lui cause la mort de son époux. Elle s'arrête sur les bords du Tibre et rend en ce lieu le dernier soupir. Ovide ajoute :

> « Fama tamen signata loco est, quem rite Canentem,
> Nomine de Nymphæ, veteres dixere coloni. »

Il faut donc chercher l'ancienne bourgade de Canens sur les bords du Tibre et non loin du bois de Picus : *Macchie di Pichi*. Mais il me parait bien difficile de retrouver la position exacte d'un lieu consacré par le pieux souvenir des premiers Romains, et qui ne parait dans aucun écrivain comme ayant formé une ville aux époques historiques, c'est-à-dire pendant toute la durée de la puissance romaine.

3. Politorium est mentionnée par Denys et par Tite Live comme ayant été prise sous le règne d'Ancus Martius. Tout ce que j'oserai dire touchant la position de cette ville, c'est qu'on doit peut-être la chercher plus près de Rome que Ficana, parce qu'elle fut prise avant cette dernière cité. On peut ajouter qu'elle ne devait pas se trouver entre la Via Ostiensis et le Tibre, car elle devait être située sur une éminence, comme toutes les villes en état de soutenir un siége pendant les premiers siècles de Rome; or, le seul emplacement qui pût convenir à une ville fortifiée, à droite de la Via Ostiensis, était celui de Ficana. D'autre part, on peut croire qu'elle était peu éloignée de Tellene, car cette ville est mentionnée dans le même passage. C'est donc entre ces deux dernières cités qu'il conviendrait peut-être de la placer. Il y a deux positions qui paraissent également propres à l'emplacement d'une ancienne ville : 1° la colline du *Castel diruto*, à l'est de *Valerano*, entre les deux voies qui conduisent à Ardea; c'est la conjecture de Canina[1]; 2° la colline du *Casal-Decimo*, où la porte Nibby. J'incli-

1. Voy. la carte de M. Canina : Campagna romana, 1845.

nerais pour l'opinion de Canina qui rapproche cette ville de Rome plus que ne le fait Nibby [1].

4. On a trouvé à *Porcigliano*, au nord-est d'OSTIA, des ruines et des inscriptions de l'époque impériale. Nibby croit que c'était un domaine de la famille PROCILIA. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il a existé en ce lieu une villa romaine, et sans doute même une bourgade [2]. Peut-être a-t-elle porté le nom de PORCILIANUM ou PROCILIANUM. On sait combien les déplacements de lettres sont fréquents dans la langue de la Campagne romaine. Nous avons de même *Pratica* pour *Patrica*. M. Bonstetten a fait cette observation dans son voyage au *désert* du Latium, et elle s'est trouvée confirmée par de nombreux exemples.

5. Servius confond mal à propos CASTRUM INUI avec CASTRUM NOVUM qui est en Étrurie. CASTRUM INUI était chez les Rutules. Voici ce qu'on lit dans Silius :

« . . . .
Sacra manus Rutuli, servant qui Daunia regna,
Laurentique domo gaudent et fonte Numici :
Quos Castrum Phrygibusque gravis quondam Ardea misit,
etc. [3] »

Je pense, avec Bormann, qu'il faut le placer sur la rive gauche du *Rio dell' incastro*, formé, au-dessous d'ARDEA, de la réunion du *Rio di Nemi* et du *fosso di Castagnola*. Le nom moderne du fleuve semble rappeler le nom ancien de la ville. On trouve en cet endroit les vestiges d'un mur d'enceinte présentant la figure carrée d'un camp [4]. Les bois qui entouraient le CASTRUM étaient sans doute, comme la ville elle-même, consacrés à Pan. Les divinités champêtres ont été l'objet d'un culte particulier sur toute la côte maritime du Latium, où l'on trouvait le bois sacré de FAUNE, ceux de PICUS et de PILUMNUS, celui de SILVAIN, au delà du Tibre, et celui de JUPITER INDIGIS, sur les bords du NUMICIUS, qui semblait former le centre de

1. Analisi, t. II, p. 571, Roma, 1837.
2. Analisi, t. II, p. 599, Roma, 1837.
3. L. VIII, v. 357.
4. Voy. Carte de Gell et Nibby, et Analisi de Nibby, t. I, p. 147, Roma, 1837. — Il n'est pas rare de voir la forme du camp conservé aux villes romaines, surtout quand le nom de ces villes rappelle une origine toute militaire. Voy. sur AUGUSTA PRETORIA, les beaux dessins inédits de M. Promis jeune. (Biblioth. du roi de Sardaigne, à Turin.)

tous ces lieux célébrés par la tradition religieuse de Rome. Le nom de Vénus devait être associé à celui de son fils. Aussi existait-il deux endroits, sur ce poétique rivage, consacrés à la déesse.

6. Voici le passage de Strabon : « Ἀνὰ μέσον δὲ τούτων τῶν πόλεων (Ἀντίου καὶ Ὠστίων) ἐστὶ τὸ Λαουΐνιον, ἔχον κοινὸν τῶν Λατίνων ἱερὸν Ἀφροδίτης· ἐπιμελοῦνται δ'αὐτοῦ διὰ προγόνων Ἀρδεᾶται. Εἶτα Λαύρεντον. Ὑπέρκειται δὲ τούτων ἡ Ἀρδέα, κατοικία Ῥουτούλων ἐν ό σταδίοις ἀπὸ τῆς θαλάττης. Ἔστι δὲ καὶ ταύτης πλησίον Ἀφροδίσιον, ὅπου πανηγυρίζουσι Λατῖνοι[1]. » Ce temple, dont parle Strabon, est au-dessous de Lavinium (*Pratica*), vers la *Torre Vajanica*, ainsi que le prouve une charte du moyen âge. Voici ce qu'on lit dans Nibby à cet égard : « Nel registro di papa Gregorio II, inserito in quello di cencio ca- « merario e riportato dal Muratori nelle *Antiquitates medii ævi*, t. V, si legge « che quel papa diè in affitto a Giovanni console la fossa detta *Vaianicum* « oggi Vaianico, *juxta Campum Veneris*[2]. » C'est dans le *Campo Jemini*, près de la *Torre Vajanica*, que le duc de Sussex fit entreprendre des fouilles en 1794. Fea en a rendu compte[3]. Entre autres découvertes importantes, on trouva une belle statue de Vénus, qui fut transportée en Angleterre.

L'autre temple de Vénus était entre Ardea et Antium, ainsi que le prouvent deux passages, l'un tiré de Pline et l'autre de Pomponius Mela. Il faut remarquer que ces deux écrivains suivent un ordre géographique dans leur énumération. On lit dans Pline : « .... oppidum Laurentum, Lucus Jovis « Indigetis, amnis Numicius; Ardea; dein quondam Aphrodisium; An- « tium[4]. » Mela suit l'ordre inverse : « .... Antium, Aphrodisium, Ardea, « Laurentum[5]. » La position de ce second temple n'est pas retrouvée, mais on ne peut le chercher évidemment qu'au sud du *Rio dell' incastro* et du Castrum Inui. Peut-être faut-il le placer, avec Cluvier, vers l'église *Santa Anastasia*, comme on le peut voir sur la carte de Canina.

7. Parmi les bois sacrés qui couvraient la côte du Latium, il faut encore citer celui des Ménades ou de Stimula, qui était vers l'embouchure du Tibre :

« Nondum Leucothoe, nondum puer illa Palæmon
Vorticibus densis Tibridis ora tenent.

1. L. V, c. vii, p. 232.
2. Analisi, t. I, p. 211, Roma, 1837.
3. Mémoire n° lii, *dell' Antologia*, reproduit dans la *Relazione di un Viaggio ad Ostia*.
4. L. III, c. ix.
5. L. II, c. iv.

Lucus erat : dubium Semelæ Stimulæne vocetur;
Mænadas Ausonias incoluisse ferunt[1]. »

8. Enfin, vers le Tibre, était le bois sacré d'Hélerne, dont l'emplacement exact n'est pas indiqué par Ovide :

« Adjacet antiqui Tiberino lucus Helerni[2]. »

Aperçu topographique sur les six derniers livres de l'Énéide.

Pour terminer ce travail, j'exposerai, après Bonstetten, quelques considérations relatives à la topographie de Virgile.

Il faut se rappeler d'abord que le rivage maritime du LATIUM n'est pas le même que du temps d'Auguste. On peut voir sur la carte de Canina et sur la mienne le progrès de la terre sur la mer depuis seize siècles. La ligne que j'ai tracée comme figurant approximativement la limite de la terre au IIIe siècle de J. C., était à peu près la même à l'époque de Virgile. Nous allons bientôt pouvoir fixer cette limite avec plus de certitude encore.

Il faut considérer, en second lieu, que le poëte latin, dont les indications doivent être nécessairement exactes, puisqu'il écrivait pour les Romains, auxquels tout le pays était beaucoup plus familier qu'il ne l'est aujourd'hui aux habitants mêmes de la Rome moderne, a représenté, dans ses descriptions, les lieux tels qu'il les voyait et non pas tels qu'ils devaient être douze siècles auparavant, c'est-à-dire à l'époque de son héros. J'ai déjà dit que les Romains, très-peu curieux des phénomènes géologiques, n'ont jamais tenu compte des changements qu'avait subis avant eux la nature physique du sol. Cette observation s'est trouvée confirmée par tant de preuves dans la lecture attentive que j'ai faite de Virgile au point de vue géographique, qu'il me paraît superflu de m'y arrêter ici; les exemples ne manqueront pas, comme on va le voir. Je me contenterai d'affirmer que si l'on voulait expliquer la topographie de l'Énéide, en se figurant le pays des Latins tel qu'il devait être douze siècles avant J. C., c'est-à-dire à l'époque où l'on est convenu de placer la tradition de la colonie troyenne, il faudrait supposer que le lac ou plutôt l'étang salé d'Ostie n'existait pas en-

1. Ovid., Fast., l. VI, v. 502.
2. Fast., l. VI, v. 106.

core, et que tout l'espace qui le sépare aujourd'hui de la mer était couvert par les eaux, ce qui rendrait inintelligibles de nombreux passages du poëte. Bonstetten[1] se serait donc trompé en supposant qu'au temps d'Énée la côte qui sépare le lac de la mer était à découvert. Que si, au lieu de reporter ces observations au temps d'Énée, il les appliquait à l'époque de Virgile, elles se trouveraient justes.

Je commencerai par chercher la position de TROJA, le premier campement des Troyens, et l'on peut ajouter leur premier établissement. On voit, d'après Virgile, qu'ils étaient entrés dans le fleuve et avaient débarqué sur la rive gauche. Là devait se trouver TROJA.

Or, rappelons-nous que le lac d'Ostie existait au temps de Virgile. Le poëte a pensé qu'il existait aussi à l'époque d'Énée. Il en parle en effet en plus d'un endroit, ou du moins il donne à entendre, sans le désigner positivement, qu'il se trouvait derrière le camp troyen, ainsi que l'a parfaitement expliqué Bonstetten :

> « Æneadæ duri murorum in parte sinistra
> Opposuere aciem, nam dextera cingitur amni[2]. »

Si le fleuve est à la droite du camp, c'est que le camp faisait face à la mer, qui n'en était éloignée que de 4 stades, moins d'un quart de lieue. (Voy. Denys, passage indiqué note 2.) Les Troyens ne fortifient donc point ce côté, préservé de l'attaque des ennemis par le peu d'espace qui sépare le front du camp de la mer. Ils sont protégés à droite par le fleuve. Les derrières du camp sont défendus par l'étang d'Ostie; c'est pour cela que le poëte se contente de parler du côté gauche du camp. L'étang d'Ostie avait sans doute l'aspect d'un marais dans une partie de son étendue actuelle; Tite Live le désigne sous le nom de LACUS. Dans l'épisode de Nisus et d'Euryale, nous voyons ces deux héros sortir du camp par la porte qui donne sur la mer pour se rendre à PALLANTIUM (situé sur l'emplacement même de Rome); c'est-à-dire qu'ils prennent à leur départ la direction précisément opposée à Rome. Cela ne pourrait s'expliquer, si l'on ne suppose qu'il existait un obstacle matériel derrière le camp; enfin si le poëte nous représente Nisus et Euryale comme contraints de traverser le camp des Rutules, c'est qu'il leur faut tourner les marais d'OSTIA, et que le camp de Turnus

1. Voyage dans le Latium, p. 51 et suiv. Genève, an XIII.
2. Æn., l. IX, v. 467; — cf. Denys, Antiq. rom., I, c. LIII.

et des Rutules fermait aux Troyens la communication avec la campagne [1]. Virgile nous montre Turnus attaquant le camp troyen :

« . . . . Huc turbidus atque huc
Lustrat equo muros, aditumque per avia quærit. »

Muros, ce sont les retranchements ; *aditus per avia* ne peut être que le marais ou l'étang qui était derrière le camp. Encore aujourd'hui, l'on ne peut arriver à Ostie, en venant de Rome, qu'en traversant, sur une longue *levée*, les marais impraticables qui défendaient l'abord de l'ancienne ville [2].

Je conclurai donc de tout ce qui précède : 1° que le camp d'Énée, Troja, devait être adossé au lac, et se trouver à peu près à la place de la moderne Ostia ; 2° que le bras du Tibre qui servait de défense au camp troyen (il ne s'agit que du plan de Virgile, je le répète), était celui qui n'est plus représenté aujourd'hui que par le *Fiume Morto ;* 3° que le lac d'Ostia existait, dans la pensée des anciens écrivains, au temps de la colonie troyenne ; 4° que la ligne du rivage, au temps de Virgile, était à 4 stades de l'emplacement du camp troyen ; 5° enfin que le camp de Turnus était au sud de celui d'Énée, entre l'étang et la mer, vers le *Castel Fusano* moderne.

Le Laurentia palus, dans Virgile [3], désigne sans doute les marécages qui avoisinaient Laurentum. Au XIIe livre, nous voyons Turnus entouré par les Troyens, et pris entre les murs de Laurente et les marais :

Undique enim densa Teucri inclusere corona
Atque hinc vasta palus, hinc ardua mœnia cingunt [4]. »

Quant aux Lacus Albani, dont il est question dans quelques éditions de l'Énéide (IX, 386), je crois avec Bonstetten qu'il faut lire dans ce passage *ad lucos* et non *atque lacus*, et que les Luci Albani s'étendaient sur les flancs de la montagne et dans la plaine. Il n'est naturel de penser, en effet,

1. Pour confirmer cette interprétation des vers de Virgile, on peut lire le passage suivant d'Aurelius Victor : « Itaque egressum (Æneadem) in agrum Laurentem, quum paululum a littore processisset, pervenisse ad duo stagna aquæ salsæ vicina inter se.... » *Lib. de Origine gentis rom.* Ces deux étangs sont celui d'Ostia et celui qui était à droite de la route et où était l'exploitation des salines. Qu'un ne dise pas que ces deux étangs n'étaient pas ainsi divisés primitivement. Les auteurs anciens ne parlent que de ce qu'ils voient, et Aur. Victor les avait vus tels de son temps.

2. Cette explication est empruntée à M. Bonstetten, p. 81.

3. L. X, v. 710.

4. L. XII, v. 744.

qu'Euryale se fût égaré au point d'arriver au lac Albain situé à 22 milles du camp troyen et à 15 milles de PALLANTIUM. Il faut se rappeler que, dans ce même lieu, se trouvaient les étables du roi Latinus :

« .... Tum rex stabula alta Latinus habebat. »

Or il n'est pas probable que le roi Latinus possédât des étables près du lac Albain. D'ailleurs il n'y a jamais eu qu'un seul lac du nom d'ALBANUS, tandis que les forêts d'Albe devaient couvrir une partie du CAMPUS SOLONIUS. Il serait donc à propos de corriger cette erreur qui subsiste dans les meilleures éditions de Virgile.

J'ai indiqué plus haut l'emplacement conjectural du LAURENTUM de Virgile. Cette ville était dans la plaine, mais à peu de distance des collines qui marquent le plus ancien rivage de la mer Tyrrhénienne, car le bois sacré de PICUS devait s'étendre sur toute la colline où se trouvent aujourd'hui les *macchie di Pichi*. L'ARX LAURENTINA[1] et le palais de PICUS devaient être aussi vers les collines puisqu'il dominait la ville :

« Urbe fuit summa Laurentis regia Pici[2]. »

La forêt d'HERILUS, fils de FERONIA, devait se trouver entre le lac d'OSTIA et les monts Albains où était la source sacrée de la déesse[3]. Bonstetten la place par conjecture sur les rives de l'EAU FÉRENTINE (Voy. la carte).

Le bois sacré de PILUMNUS était aux environs d'ARDEA :

« . . . . Luco tum forte Parentis
Pilumni Turnus sacrata valle sedebat[4]. »

1. L. VIII, v. 1.
2. L. VII, v. 171.
3. L. VIII, v. 564.
4. L. IX, v. 3.

FIN.

Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 10 septembre 1854,

Par le doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

J. VICT. LE CLERC.

APPENDICES

APPENDICE I.

BIBLIOGRAPHIE DE LA VIA APPIA.

Je crois devoir donner ici la bibliographie sommaire de tous les ouvrages publiés sur la voie Appienne, en complétant celle que M. Canina a publiée sur cette matière dans les Annales de l'Institut archéologique de 1851.

Alberti. Descrizione dell' Italia.

Kircher. Latium vetus.

Corradino. Latium vetus.

Volpi. Latium vetus.

Inscriptions de la voie Appienne données par *Mazocchi*, *Gruter*, *Reinesius*, *Fabretti*, *Muratori*.

Raffaele di Urbino. Lettres publiées par Vasari.

Poggio Fiorentino. (Sur le tombeau de Cæcilia Metella.) De Variet. fort. Rom. Sallengre, t. I, p. 507.

Flaminio Vacca. Memorie di ritrovamenti fatti dell' anno 1594, n[os] 66, 81, 82 et 83.

Cluverius. Ital. Ant., f°, Elzev., 1624.

Holstenius. Annot. ad Cluv. — De milliario aureo, dans le Recueil de Grævius, t. IV, p. 1805.

Fabretti (*Raffaele*). De aquis et aquæductib. urbis Romæ. Romæ, 1680.

Santi Bartoli. Memorie di varie escavazioni di Roma dell' anno 1720, n[os] 15, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87 et 88.

Id. Le antiche lucerne sepolcrali con illustrazione dal Bellori. Roma, 1681.

Id. Gli antichi sepolcri. Roma, 1704.

Bergier (*Nicolas*). De viis imperii romani. Trésor des antiquités romaines de Grævius, t. XI. Comment. de *Bos* (*Giovan. Battista*).

Id. (Édition franç.) Histoire des grands chemins de l'empire romain. Brux., 1728.

Gori (*Francesco*). Monumentum sive columbarium libertorum et servorum Liviæ Augustæ et Cæsarum, Romæ detectum in via Appia, ann. 1726.

D. Diego Revillas. Sopra la Colonna dagli antichi chiamata *milliarium aureum*. Dissertazione inserita nel t. I degli atti dell' Accademia di Cortona. Roma, 1742.

D'Anville. Analyse géographique de l'Italie. Paris, 1744 (sect. I, II et III de la IIIe partie. Italie ultérieure).

Pratilli (*Francesco Maria*). Della Via Appia riconosciuta e descritta da Roma a Brindisi. Napoli, 1745.

Bianchini (*Francesco*). Camere ed iscrizioni sepolcrali dei liberti, servi ed ufficiali della casa di Augusto scoperte nella via Appia. — Descriptio monumenti sive columbarii libert. et serv. Liviæ Aug., t. III du supplém. de Poleni, Trés. d'ant. rom. de Grævius.

Bianconi (*Giov. Lodovico*). Descrizione dei Circhi e particolarmente di quello di Caracalla con note del Carlo Fea. Roma, 1786. (Dessins de l'abbé Angelo Uggeri.)

Fea (*Carlo*). Miscellanea antiquaria, t. I. Roma, 1790. (Dans cet ouvrage se trouvent des notices extraites des ouvrages de Winckelmann et de Ficoroni sur les fouilles de la voie Appienne.) — Mém. n°s 19, 20, 21, 26, 31, 33, 34, 40. — Varietà di notizie (à l'art. 21, description des découvertes faites dans les vignes Cassini et Ammendola). — Osservazioni sul ristabilimento della via Appia da Roma a Brindisi. 1833.

Piranesi (*Giov. Battista*). T. II et III delle Antichità romane; — t. V, monumento degli Scipioni con illustrazione di *Ennio Quirino Visconti*; — t. XI, antichità di Albano. Roma, 1756-1794.

Capmartin de Chaupy. Découv. de la maison de camp. d'Horace. Voy. le voyage à Brindes (sat. v), t. II, p. 75, et t. III, p. 366 et suiv.

Visconti (*Ennio Quirino*). Iscrizioni greche triopee.

Marini (*Gaetano*). Gli atti e monumenti dei fratelli Arvali, t. I, p. 8 e seg., anno 1795.

Lucidi (*Em.*). Memorie storiche dell' antichissimo municipio ora terra dell' Aricia. Roma, 1796.

Riccy (*Giov. Ant.*) Memorie storiche dell' antichissima città di Alba Longa e dell' Albano moderno. Roma, 1787. — Dell' antico pago Lemonio in oggi Roma Vecchia. Roma, 1802. — Mausoleo consolare incavato nel monte Albano. Roma, 1828.

Labruzzi (*Carlo*). Raccolta di vedute dei sepolcri della via Appia. Variazioni dal *Cav. Agostino Picci*, col titolo : Monumenti e ruderi antichi che veggonsi lungo i lati delle due prime miglia della via Appia. Roma, 1843.

Marangoni. Delle cose Gentilesche trasportate ad uso delle chiese.

Nicolai (*Nicola Maria*). Dei bonificamenti delle terre Pontine. Roma, 1800, c. XIV. — Luoghi della campagna Romana abitati dagli antichi. Pago Lemonio, Casal Rotondo, t. I, part. I, degli atti dell' Accademia romana di Archeologia. Roma, 1821. (Ces mémoires furent continués par l'abbé *Coppi*, même publicat.)

Gherzi (*P. L.*). Camere sepolcrali dei liberti e liberte di Livia Augusta, ed altri Cesari, come anche altri sepolcri che ultimamente furono ritrovati fuori della porta Capena.

Ratti (*Nicola*). Storia di Genzano e della villa di Pompeo nell' agro Albano. (Publié dans le t. II des Actes de l'Acad. rom. d'archéolog.)

Walckenaer. La vie et les ouvrages d'Horace. Voy. le voyage à Brindes (sat. v) et comparez la dernière édit. d'Horace par *Orelli*.

Amaduzzi (*Giov.*). Aneddoti letterarii, t. I, p. 465, 568, 471 et 475; t. II, p. 477; t. III, p. 466. (Découvertes faites à la fin du siècle dernier.)

Guattani (*Giuseppe Ant.*). Monumenti antichi inediti, t. IV; — Scavi della vigna Moroni, Memorie enciclopediche, t. III; — Sepolcro dei Servilii scoperto da *Canova*. Roma, 1787 et 1820.

Uggeri (*Angelo*). T. XI, Capo di Bove e val delle Camene; — t. XIX, Albano e Castel Gandolfo. Roma, 1804 et 1808.

Nibby (*Antonio*). Delle vie degli Antichi. Voy. Dissertation, à la fin du t. IV de l'édit. de Roma antica de *Nardini*. Roma, 1820. — Viaggio antiquario nei contorni di Roma, c. XXVIII. Roma, 1819. — Analisi storico-topografico-antiquaria della carta dei contorni di Roma, t. III, p. 522 e seg. Roma, 1837. — Del circo volgarmente detto di Caracalla. Roma, 1825. — Del rinomato sepolcro volgarmente detto degli Orazj e Curiazj.

Roma, 1834. —Degli orti dei Servilj (t. VI des Actes de Al'cadémie pontificale d'archéologie. Roma, 1835). — Sopra il sarcofago scoperto nella vigna Ammendola (t. XI, Actes de la même Académie. Roma, 1840).

Burgess (*Richard*). Description of the Circus on the via Appia (trad. en italien. Roma, 1829).

Blackie. Bataille des Romains et des Marcomans. Bas-relief d'un sarcophage trouvé dans la vigne Ammendola. (Annali dell' Instituto di Corrispondenza archeologica. Roma, 1831.)

Melchiori (*Giuseppe*) *e Visconti* (*Pietro Ercole*). Silloge d'iscrizioni antiche inedite dedotte dai ritrovamenti della vigna Ammendola dell' anno 1823. (Voy. Effemeridi romane de cette même année.) — *Visconti* publia en 1832 la via Appia dal sepolcro dei Scipioni al mausoleo di Metella. Roma, 1832. — Voy. les notices de M. *Visconti* sur les découvertes de la vigne Ammendola et le voisinage du tombeau des Servilj et de Bovillæ (part. II du t. I des Actes de l'Académie romaine d'archéologie). — M. *Visconti* continue à publier dans la Gazette de Rome les découvertes à mesure qu'elles se font. (Voy. la collect. des journaux jusqu'en 1854.)

Tambroni (*Giuseppe*) *e Poletti* (*Luigi*). Sugli edifizj di Boville. (Dissert. insérée t. III des Actes de l'Académie romaine d'archéologie, ann. 1829.) —Voy. différents mémoires dans les Effemeridi de 1823.

Gell (*William*). The topography of Rome and its vicinity. London, 1834, t. I, p. 137 et suiv.

Westphal. Carte topographique de la camp. rom. avec une description de cette topographie, 1827.

Angelini (*Giovan.*) *e Fea* (*Anton.*). I monumenti più insigni del Lazio distribuiti in vie. Parte I, Via Appia. Roma, 1828. (Voyez surtout les édifices d'Albano et des environs.)

Rossini (*Luigi*). Viaggio pittoresco da Roma a Napoli, 1 vol. Roma, 1839. (Dessins.)

Biondi (*Luigi*). I monumenti amaranziani. Roma, 1843.

Campana (*Giov. Pietro*). I colombarj scoperti nella vigna Codini tra la via Appia e la Latina in vicinanza del sepolcro dei Scipioni. Roma, 1845.

Jacobini (*Agostino*). Memorie sullo scavo della via Appia fatto dell' anno 1851.

— Commentaires du comte *Bartolommeo Borghesi* sur quelques inscriptions. Explications de *Cavedoni*.

Canina (*Luigi*). Sostruzioni della via Appia nella valle dell' Aricia. Annali dell' Instituto di Corrispondenza archeologica, 1837. —(Tombeau dit des Horaces, près d'Albano. — Voy. les notices de Quatremère de Quincy et du duc de Luynes). — Architettura antica du même auteur, voy. sect. III. — Edifizj antichi di Roma, du même, voy. vol. III et IV. — Esposizione topografica della prima parte dell' antica via Appia dalla porta Capena alla stazione d'Aricia. (Annali de 1851 ; voy. la suite, Annali de 1852 et de 1853) avec plans. — M. Canina a fait aussi les dessins de la voie Appienne, avec leurs restitutions en regard. L'exemplaire que je tiens de M. Canina lui-même n'a ni titre ni date. Enfin l'on nous annonce que le même auteur vient de faire paraître un grand ouvrage sur la VIA APPIA, avec de nombreuses planches.

Abeken (*G*). Articles dans les Annali dell' Instituto di Corrispond. archeolog., voy. année 1840.

Borghesi (*Bartolommeo*). Lettres diverses sur les inscriptions de la voie Appienne. Voy. le rendu compte de ces lettres dans les *Adunanze* de l'Institut archéologique, dans les articles de Canina, de Henzen, de Visconti, etc. C'est Jacobini qui en a publié les fragments les plus importants. Voy. plus haut.

Henzen. Inscrizioni della via Appia. Discorso letto nella solenne adunanza de' 21 aprile 1852. (Voy. aussi le Bulletin de janvier 1853.)

E. Braun. Indication de la découverte du columbario della vigna Codini. Bullett. dell' Instit. di Corrisp. archeol. Giugno 1852.

Il faut ajouter à ces ouvrages et à ces notices : 1° la collection des *Annali* et du *Bullettino dell' Instituto di Corrisp. archeolog.* Indépendamment des articles dont j'ai fait mention plus haut, voy. les *Adunanze* dans lesquelles les découvertes sont signalées à mesure qu'elles ont lieu ;—2° divers ouvrages récemment publiés en Italie et en Allemagne sur la topographie du Latium. Aucun de ces ouvrages ne mérite d'être cité dans la liste qui précède, parce qu'il n'y est traité que subsidiairement de la VIA APPIA. *Cramer*, ancient Italy, 2 vol. in-8° ; — *Mannert*, Géogr. des Grecs et des Romains, 2 vol. sur l'Italie ; — *Albert Forbiger*, Handbuch der alten Geographie, 3 vol. in-8°, 1847 ; — *Bor-*

mann, que j'ai souvent cité dans ce travail, ne dit que très-peu de chose de la VIA APPIA. — Voy. encore le Voyage d'Horace, édit. de luxe publiée sous les auspices de la duchesse de Devonshire; — 3° je dois citer en terminant le grand ouvrage de *Winckelmann*, Histoire de l'Art chez les anciens, trad. de l'allem. in-4°. Paris, 1802 (voy. le t. II, l. VI, de l'Art chez les Romains), et *Montfaucon*, Antiquit. expl.; — 4° enfin il a paru dans le *Journal d'architecture de Vienne* (Allgemeine Bauzeitung mit Abbildungen., 1852, 17° année, II° et III° parties, p. 122), un résumé des travaux entrepris sur la voie Appienne.

APPENDICE II.

EXPLICATION RELATIVE AU LIEU APPELÉ ΦΗΣΤΟΙ DANS STRABON.

Voici ce qu'on lit dans Strabon, au l. V, p. 187 de l'édition française de Duthcil et Gosselin :

« Les habitants des cantons voisins de Rome, quoique touchant aux murs de la nouvelle colonie, ne contractèrent avec elle aucune alliance, de même qu'ils n'avaient presque rien de commun avec les Albains; tels étaient les habitants de Collatia, d'Antemnæ, de Fidenæ, de Labinum[1] et autres lieux formant alors autant de cités, mais aujourd'hui simples bourgs possédés par des particuliers, et tous situés à 30 ou 40 stades de Rome ou très-peu plus. En effet entre la 5[e] et la 6[e] des bornes qui marquent les milles à partir de Rome, on rencontre un lieu désigné sous le nom de *Festi* (Φῆστοι), lequel passe pour avoir été, dans l'origine, la limite du territoire des Romains; et c'est là, de même qu'en plusieurs autres endroits, où se trouvaient également, à ce que l'on croit, les bornes de ce territoire, que les gardiens des archives sacrées vont offrir, en un seul et même jour, les sacrifices dits *Abarunia*[2]. »

Le commentateur de Strabon (p. 189, note 2) croit que c'est un lieu spécial qui est désigné par ce mot Φῆστοι. Il n'admet pas qu'il dût s'en trouver un sur chaque route principale et il se fonde : 1° sur la syntaxe qui ne permet guère cette interprétation ; et 2° sur le sens de la phrase suivante qui est formel : ἐνταῦθα τε καὶ ἐν ἄλλοις τόποις πλείοσιν.

Voici maintenant ce qu'on lit dans Ovide au l. II des Fastes (v. 680) :

> « Est via, quæ populum Laurentes ducit in agros,
> Quondam Dardanio regna petita duci,
> Illac lanigeri pecoris tibi, Termine, fibris
> Sacra videt fieri sextus ab Urbe lapis.

Il y a, si je ne me trompe, un rapprochement intéressant à faire entre ce passage d'Ovide et celui de Strabon. Ce qui rend cette analogie surtout frappante,

1. *Sic*. Mais l'édition de Meineke (Lipsiæ, 1852), t. I, p. 315, porte Λαβικόν.

2. Ἀμβαρουνίαν, ou Ἀμβαρουίαν, selon le ms. de Strozzi et les mss. de Bessarion; Ἀβαρουίαν, selon le ms. de 1394, leçon suivie par Meineke (*ibid.*), et qui paraît seule vraie.

c'est la distance où le lieu des sacrifices se trouvait de Rome d'après les deux auteurs : entre la 5e et la 6e borne, au témoignage de Strabon, et à la 6e selon Ovide. En second lieu, il s'agit, dans l'un et l'autre écrivain, de sacrifices dont l'origine était évidemment fort ancienne. Enfin, dans les deux passages, sont marquées et consacrées les limites de l'ancien Ager de Rome; car Strabon dit qu'en ce lieu se trouvaient, à ce que l'on croit, les bornes de ce territoire; et Ovide nous apprend que c'était au dieu *Terme* que se faisaient les sacrifices.

Je crois donc qu'il s'agit dans les deux auteurs de la même institution et du même lieu consacré.

Ce lieu était à la 6e pierre de la Via Laurentina et c'est, je crois, le Φῆστοι de Strabon.

Mais nous voyons d'après le géographe qu'en outre de cet endroit consacré, il s'en trouvait d'autres aux limites de l'ancien territoire romain.

Le Lucus Robiginis dont parle Ovide et qui était situé sur la Via Nomentana, à moitié chemin de Rome à Nomentum (Voy. p. 135), pouvait être un des points où passaient les anciennes limites[1]. Mais c'est surtout du côté de Laurentum et de Lavinium, les villes religieuses, les métropoles de la race latine, que l'on avait dû conserver les souvenirs et le culte des divinités du vieux Latium; or, ces sacrifices faits sur les confins du territoire romain, en l'honneur du dieu Terme, un des plus anciens dieux de cette contrée, me paraissent présenter quelque analogie avec le culte des frères Arvales et les cérémonies des Ambarvalia, institution non moins ancienne; en effet Strabon désigne les sacrifices célébrés à la 6e pierre de la Via Laurentina sous le nom de Ἀμβαρουία, *Ambarvia*.

1. Ce qui prouve que les Robigales devaient se célébrer sur les limites de l'ancien Ager Romanus, c'est l'inscription citée par Orelli (II, 388), qui nous montre que ces sacrifices s'accomplissaient aussi, VIA · CLAVDIA · AD · MILLIARIVM · V · Je ne puis admettre l'explication de Merkel (De Obsc., p. 157), reproduite par M. Lacroix (Recherch. sur la relig. des Rom., d'apr. les Fast. d'Ov., p. 192, not. 2). Comment en effet concilier cette inscription avec le texte d'Ovide et faire passer le poëte par la Via Claudia, en revenant de Nomentum, sous prétexte qu'il possédait des jardins sur la Via Claudia (Pont., I, viii, 43)? Le Tibre ne séparait-il pas ces deux voies? Il me paraît beaucoup plus simple d'admettre que ces sacrifices champêtres et primitifs se célébraient en plusieurs endroits, anciennement limites de l'Ager Romanus. Voy. aussi, sur ce point, Paul. Diac. (Müller, 45, 7), qui nous dit que c'était non loin de la porte Catularia que ces sacrifices avaient lieu. Mais on ignore l'emplacement de cette porte.

APPENDICE III.

SUPPLÉMENT A LA TOPOGRAPHIE DE LA VIA APPIA.

DERNIÈRES FOUILLES (1853). — PUBLICATION RÉCENTE (1854).

M. Canina vient de publier dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique de Rome* (année 1853), la suite de son travail sur la topographie de la VIA APPIA (de la p. 132 à la p. 187)[1].

Ce travail est la matière de deux articles :

Le premier donne la topographie détaillée des quatre premiers milles de cette voie (M. Canina ayant publié dans les *Annales* de 1852 la topographie de la section comprise entre le 4e et le 9e milliaire.)

Le second nous fait connaître les dernières fouilles faites entre le 9e et le 13e mille, et comprend la description des ruines de BOVILLÆ.

Quatre planches nouvelles accompagnent ce dernier travail. L'ensemble de ces études topographiques n'est pas encore achevé, l'auteur se réservant, dans un dernier article, de poursuivre la description de la VIA APPIA jusqu'à ARICIA.

Dans son article n° 1, portant sur la description des quatre premiers milles de la voie, M. Canina ne nous fait connaître qu'un très-petit nombre de découvertes récentes, mais son travail renferme néanmoins beaucoup de faits intéressants et encore assez peu connus de ceux qui n'ont pas eu le loisir d'étudier cette topographie dans le pays même. Ces faits anciens ou nouveaux sont mis en lumière avec le savoir, l'expérience et la critique judicieuse qui distinguent l'habile archéologue italien.

Dans le second article tout ou presque tout est nouveau, et résulte des dernières fouilles.

Je donnerai dans cet appendice une analyse rapide de cette publication et cette analyse formera comme le complément de mon travail.

Je diviserai cet exposé supplémentaire en deux parties.

1. Les Annales et le Bulletin de l'année 1853 ont paru à Rome seulement dans le second semestre de l'année 1854, et ils n'ont été reçus à Paris que le 15 novembre de cette même année.

Dans la première, je reviendrai sur la topographie des quatre premiers milles et je la compléterai par la description ou la simple indication des lieux et des monuments qui m'étaient inconnus, ou dont je n'ai point osé parler lorsque je fis mon travail, n'ayant pu acquérir, dans le peu de temps que j'ai passé à Rome, que des notions insuffisantes sur les premiers milles de cette voie.

Dans la seconde partie, j'exposerai le résultat des dernières découvertes depuis le 9e jusqu'au 13e mille.

I.

SUPPLÉMENT A LA TOPOGRAPHIE DES QUATRE PREMIERS MILLES DE LA VIA APPIA.

1er MILLE.

1. Des fouilles ont été faites à la fin de 1851 dans la partie inférieure du jardin de la *villa Mattei*. On y a découvert un grand nombre de tombeaux; par conséquent cet espace était en dehors de l'enceinte dite de Servius. Le tombeau de la SOEUR d'HORACE n'existe plus, mais il devait, d'après le témoignage de Tite Live [1], se trouver vers cet endroit.

2. Au pied de l'Aventin, à droite de la porte CAPENA, sont de grandes ruines qui ont appartenu au bâtiment connu dans les catalogues de la 12e région, sous le nom de MAISON des PARTHES. S. Aurelius Victor en fait aussi mention [2].

3. On n'a trouvé aucun vestige du FANUM HONORIS et VIRTUTIS, mais l'on sait qu'il était vers la porte CAPENA « .... ad portam Capenam..... [3] » M. Canina le place par conjecture dans le jardin botanique de *San Sisto*. En effet, si ce FANUM n'était pas dans la vallée EGERIA, il ne pouvait en être éloigné d'après Tite Live et Servius [4]. »

4. La VIA NOVA se détachait de la VIA APPIA, à droite, en sortant de la porte CAPENA, elle conduisait aux THERMES de CARACALLA dont elle suivait la façade orientale et retombait, un peu plus loin, dans la VIA APPIA, de telle sorte que les églises *San Nereo* et *San Cesareo* se trouvaient comprises entre les deux voies.

1. L. I, c. XXVI.
2. Epitome, c. XX.
3. Tit. Liv., l. XXV, c. XL; — l. XXVII, c. XXV; — et l. XXIX, c. XI.
4. Tit. Liv., l. I, c. XXI; — Serv. ad Æn., l. I, v. 8.

5. M. Canina place par conjecture les THERMES de SEPTIME SÉVÈRE, dont parle Spartien, à gauche de la VIA APPIA, immédiatement après ceux de CARACALLA. En effet, nous savons par le catalogue des Régionnaires que ces Thermes étaient dans la première région et, d'autre part, l'espace qui est au sud des Thermes de Caracalla, semble être le seul de la première région qui ait pu convenir à un établissement aussi considérable. Quoi qu'il en soit, cette opinion ne peut, ce me semble, avoir que la valeur d'une conjecture.

6. Ce serait aussi vers cet endroit qu'il conviendrait de placer les THERMES de COMMODE mentionnés par Lampride et par le catalogue des Régionnaires.

7. A droite de la route, entre *San Cesareo* et l'enceinte dite d'Aurélien, se trouve un nombre considérable de tombeaux qui nous indiquent le tracé de l'ancienne voie. Ils ont été décrits par Ficoroni, Vignoli, Labruzzi, Piranesi, etc.

8. D'après une inscription retrouvée vers le tombeau des Scipions, l'on sait que L. Cornélius Scipio Barbatus a élevé, dans ce lieu même, un temple AUX TEMPÊTES. Il n'en reste aucune trace. C'est sans doute de ce temple que parle Ovide :

« Te quoque, Tempestas, meritam delubra fatemur
Quum pæne est Corsis obruta classis aquis. »

9. Une petite rue transversale unissait la VIA APPIA à la VIA LATINA en passant vers le tombeau des Scipions.

10. J'ai déjà indiqué plusieurs COLUMBARIA de la *Vigna Codini*. Mais on y trouve beaucoup d'autres Hypogées et l'on en découvre toujours de nouveaux dans les environs. Je n'ai point parlé de celui qui fut mis au jour au temps de Ligorio[1] et qui renferme les cendres de plusieurs personnes de la famille POMPEIA. Ficoroni a rendu compte, dans sa *Bolla d'oro*, des résultats de plusieurs fouilles faites dans cet endroit. Dans ces derniers temps, indépendamment du NOVUM COLUMBARIUM découvert en 1852 et dont j'ai donné la description, on a trouvé d'autres Hypogées. Dans l'un d'eux on voit une inscription en mosaïque du consulat de C. Cæsar et de L. Paulus de l'an 754 de Rome, avec l'indication SUBSCALARIA.

11. On a remarqué, d'après la position élevée des tombeaux de la *Vigna Codini*, que la voie a été successivement abaissée par suite des travaux de terrassement dont le but était d'adoucir la pente aux abords du temple de MARS EXTRA-MURANEUS.

1. Ligorio. — Voy. dans Santi Bartoli, tav. 39, 40 et 41. Sepolcri degli antichi.

IIe MILLE.

1. La 1re borne milliaire a été trouvée à une distance de 8 palmes de l'angle septentrional de la casa de la *Vigna Naro*, à M. 114, 180 de la porte Appia [1], au delà de l'enceinte dite d'Aurélien.

2. M. Canina pense que le Clivus de Mars n'est autre chose qu'une section de la Via Appia elle-même.

3. On trouve dans le catalogue des Régionnaires, trois arcs de triomphe mentionnés dans le voisinage du temple de Mars et de l'Almo :

1° Celui de Drusus, dont j'ai parlé plus haut;

2° Celui de Trajan, dont il ne reste aucune trace, mais dont la représentation se reconnaît dans un des bas-reliefs qui décorent l'arc de Constantin près du Colisée ;

3° Celui de Verus qui devait être près de l'Almo, selon M. Canina ;

4. A gauche de la voie, entre l'enceinte dite d'Aurélien et l'Almo, se trouvent, dans la *Vigna Naro*, des tombeaux assez curieux par leurs revêtements de stuc qui subsistent encore ;

5. Après avoir franchi l'Almo, l'on trouve, à gauche, un vaste emplacement qui était une espèce de Champ de Mars dans lequel se rassemblaient les légions pour se disposer à entrer dans Rome, principalement avant celles des marches triomphales qui se faisaient de ce côté de la ville. Appien place cet endroit à 15 stades de la ville [2]. L'espace que je viens d'indiquer est le seul, dans les environs de la porte Appia, qui semble avoir pu convenir à cet usage. C'est dans ce champ que se réunissaient aussi les chevaliers avant de commencer leur procession anniversaire, commémorative de la victoire du lac Régille. Mais ils ne prenaient leurs rangs et ne formaient le cortége régulier que vers le Fanum Honoris et Virtutis, c'est-à-dire avant de franchir la seconde enceinte de Rome [3].

6. L'emplacement du Septizonium de Geta est clairement établi par ce passage de Spartianus : « .... illatusque est (Geta) majorum sepulcro, hoc est

1. Revillas, Dissertazione, Atti dell' Accademia di Cortona, t. I, part. II.
2. L. III, c. XLI.
3. Den., l. IV, c. XIII.

« Severi, quod in Appia via euntibus ad portam dextram ad speciem septizonii « extructum.... [1]. »

7. On peut voir, touchant le tombeau de PRISCILLA, les dessins et les commentaires de Piranesi et de Labruzzi; voy. aussi Amaduzzi, tom. I des *Anedotti letterari*.

III° MILLE.

1. Dans la *Vigna Ammendola*, aujourd'hui *Molinari*, à droite de la voie, était le FUNDUS de PROCLES.

FVND · PROCLIS · IN · INT · VIA · APPIA · MIL · II · CVMPANTANA [2]

Dans cette même vigne, des découvertes curieuses ont été faites de 1819 à 1822 : le marquis G. Melchiorri et le commandeur P. E. Visconti en ont rendu compte dans les *Effemeridi letterarie* et dans les *Memorie romane di antichità e belle arti* (1822). M. Amati en a parlé dans le *Giornale Arcadico* de 1825. Le fameux sarcophage du Vatican, qui représente le combat des Romains contre les Marcomans et les Quades, a été décrit par Blackie [3] et Nibby [4].

2. Le tombeau de la GENS VOLUSIA est un peu avant la 2° borne milliaire.

3. J'ai indiqué une voie antique qui coupait la VIA APPIA vers l'église *S. Sebastiano*. Il y en avait une autre qui la coupait également, avant cette basilique. Elle conduisait à l'entrée du cirque de Maxence et se dirigeait à l'ouest, en se rapprochant de Rome, vers la VIA OSTIENSIS. Sur les deux côtés de cette route transversale, à droite de la VIA APPIA, l'on a trouvé, en 1769, un nombre considérable de tombeaux, dans la vigna *Cassini*, aujourd'hui *Molinari*. Parmi les découvertes les plus curieuses faites en cet endroit, il faut citer l'horloge solaire [5], les deux autels consacrés au soleil [6]. D'autres monuments non moins curieux, trouvés sur ce point, ont donné lieu à de savantes dissertations [7]. Dans la même vigne furent trouvées, en 1773, les ruines d'une vaste construction

1. Geta, c. VII.
2. Fabretti, Inscr. Ant., p. 406, lin. 6.
3. Annali dell'Instituto, vol. III.
4. Atti dell'Academia romana di Archeologia.
5. Voy. la Dissertation de Peter, Atti dell'Academia romana di Archeologia, t. I, part. II.
6. Illustrés par Foggini et Mazocchi.
7. Il testamento di Dasumio, illustrat. dal dott. Ambrosch, Annali dell'Institut., t. III; —Rudorff, Zeitschr. f. gesch. Rechtsw., vol. XII, fasc. 3, p. 307, Berlin.

circulaire. Une inscription a fait connaître sa destination : c'était une SCHOLA dans laquelle se réunissait le collége du dieu SILVAIN. La même inscription nous apprend aussi que ce champ était désigné sous le nom de CURTIANUS-TALARCHIANUS, et que les PRÆDIA dans lesquels cette SCHOLA avait été construite appartenaient à JULIA MONIME [1]. Voici l'inscription :

LOCVS · SIVE · IS · AGER
EST · QVI · EST · VIA · APPIA · INTER
MILLIARIVM · SECVNDVM · ET · III
EVNTIBVS · AB · ROMAE · PARTE · DEXTERIORI
IN · AGRO · CVRTIANO · TALARCHIANO · IN
PRAEDIS · IVLIAES · MONIMES · ET · SOCIORVM
LOCVS · IN · QVO · AEDIFICATA · EST · SCHOLA SVB · POR
CONSACRATA · SILVANO · ET · COLLEGIO · EIVS · SODALIC....

4. Plus loin, toujours à droite, se trouve le tombeau de L. VOLUMNIUS.

5. Du même côté de la route, un peu avant la basilique *S. Sebastiano*, fut découvert, en 1793, le tombeau de CLAUDIA SEMNE [2].

6. A gauche de la voie, sur la route antique transversale qui conduit au cirque de Maxence, sont de grands tombeaux inconnus [3].

7. A gauche, dans la *vigna Belluci*, l'on découvrit en 1750, presque en face de la basilique *S. Sebastiano*, un grand tombeau demeuré inconnu et dans lequel furent trouvés plusieurs objets précieux [4].

8. Nous savons par un passage d'Anastase (dans la vie d'Adrien Ier) que, de son temps, l'on comptait encore les milles à partir de la porte CAPENA : « .... ecclesiam apostolorum foris portam Appiam milliario tertio in loco qui appellatur Catacumbas.... » : Cette église est *S. Sebastiano*, qui est en effet un peu avant le 3e milliaire.

9. Sur le côté méridional extérieur du portique qui entoure le temple dit de Romulus, se voit un grand tombeau qu'on a pris, à tort, pour celui des SERVILII cité par Cicéron comme étant, de son temps, l'un des plus anciens de la VIA APPIA; la construction de ce monument annonce un âge beaucoup plus moderne.

10. La villa impériale, dont les ruines considérables touchent au cirque, est

1. Voy. Fea, Varietà di Notizie, tav. II; — Amaduzzi, Anedotti letterari, t. III.

2. Voy. E. Q. Visconti, dans la Miscellanea filologica de Fea, t. II; — voy. les dessins de Labruzzi.

3. Voy Serlio, dans les Esposizioni prospettiche de Labruzzi et d'Uggeri.

4. Voy. les dessins de Piranesi, Antichità romane, t. II.

attribuée à Maxence. Il est vrai que S. Aurélius Victor[1] nous apprend que la villa de cet empereur était située sur la VIA LABICANA, à 6 milles de Rome. Eutrope[2] qui parle aussi d'une villa de Maxence, semble la placer au même lieu que S. Aurélius Victor; mais ce qui me paraît cependant hors de doute, c'est que la villa de la VIA APPIA a dû être habitée aussi par Maxence, car elle communique avec le cirque et avec la portion des gradins où se trouvait la loge réservée à l'empereur. D'autre part, la construction de cette villa paraît être de la même époque que celle du cirque lui-même. Les textes d'Aurélius Victor et d'Eutrope ne me paraissent donc point contraires à la supposition qui consiste à attribuer ces bâtiments à Maxence; mais ils prouveraient simplement que cet empereur possédait deux villas.

11. Les ruines qui se trouvent vers *la Caffarella* et l'église *S. Urbano* appartenaient vraisemblablement à l'un des deux PAGI SULPICII dont j'ai parlé plus haut. M. Canina conjecture que ces deux PAGI, dont l'un était vers le 2e mille et l'autre vers le 4e, étaient distingués l'un de l'autre par les désignations de CITERIOR et ULTERIOR, d'après l'analogie que présentent, dans la première région, le VICUS SULPICIUS ULTERIOR et le VICUS SULPICIUS CITERIOR. Le PAGUS CITERIOR aurait donc été situé vers *la Caffarella*.

IVe MILLE

1. Parmi les fragments qui proviennent des fouilles faites vers le tombeau de CÆCILIA METELLA en 1836, et qui furent encastrés dans le mur d'enceinte du château des Caetani, on lit l'inscription de Q. GRANIUS LABEO, TRIBUNUS MILITUM de la 3e légion, et celle de T. CRUSTIDIUS, PRÆFECTUS EQUITUM.

2. On trouva, près du même tombeau de CÆCILIA METELLA, sous le pontificat de Paul III, deux petites colonnes, aujourd'hui au palais Borbonico de Naples. Sur ces colonnes on lit une inscription grecque qui nous fait connaître : 1° l'ancien nom de ce lieu, TRIOPIUS, nom qui désigne peut-être un PAGUS, peut-être seulement un FUNDUS; 2° la situation du domaine d'Hérode Atticus qui se trouvait en cet endroit; 3° l'emplacement exact de la 3e borne milliaire, qui était au lieu même où la colonne fut trouvée, ainsi que l'inscription en témoigne: Οὐδενὶ θεμιτὸν μετακινῆσαι ἐκ τοῦ Τριοπίου ὅ ἐστιν ἐπὶ τοῦ τρίτου ἐν τῇ ὁδῷ τῇ Ἀππίᾳ Ἡρώδου ἀγρῷ. — Une autre inscription prouve qu'en cet endroit étaient les PRÆDIA de REGILLA, épouse d'Hérode Atticus. Cette inscrip-

1. Epitom., c. XL.
2. L. X, c. II.

tion, découverte vers le même lieu, se trouve sur une pierre qui fut transportée à 4 milles plus loin et servit à indiquer le 7ᵉ milliaire :

ANNIA · REGILLA
HERODIS · VXOR
LVMEN · DOMVS
CVIVS · HAEC PRAEDIA
FVERVNT

3. Dans ce même endroit, étaient des temples de MINERVE, de CÉRÈS, de REGILLA, femme d'Hérode Atticus et divinisée ; il y existait encore d'autres édifices somptueux dont il ne reste rien aujourd'hui, mais que nous font connaître les inscriptions publiées et commentées par Scaliger, Casaubon, Hœschel, Saumaise, Montfaucon, Fabretti, Burigny et Enn. Quir. Visconti.

4. A gauche de la route, se voit un petit temple en briques, dont la destination est inconnue.

5. Des deux côtés de la voie, l'on voit plusieurs tombeaux considérables mais demeurés inconnus.

6. Les fouilles ont été terminées seulement dans le courant de l'année 1853, pour la dernière partie du 4ᵉ mille. On découvrit, à gauche, le tombeau d'ÆLIA CRISPINA.

7. Du même côté, celui de FONTEIUS CAPITO.

8. A droite, le tombeau d'une femme appelée SOSIA.

9. A gauche, se trouve un cippe de Q. CÆCILIUS.

10. A droite, l'on voit le tombeau de la famille TURRANIA avec une inscription archaïque.

11. Enfin, le tombeau de SERVILIUS QUARTUS, dont j'ai déjà parlé et qui a été découvert par Canova en 1808. Les fragments de ce tombeau ont été encastrés dans un mur à gauche de la route. Il ne faut pas confondre ce monument avec celui dont parle Cicéron. Car il est moins ancien et avait une destination moins illustre : il contenait les restes d'un affranchi de la maison SERVILIA.

Je placerai ici l'inscription archaïque, en vers saturniens, du tombeau de M. CÆCILIUS, qui est au 6ᵉ mille et que j'ai seulement mentionnée à la p. 112 :

HOC · EST · FACTVM · MONVMENTVM
MAARCO · CAICILIO
HOSPES · GRATVM · EST · QVOM · APVD
MEAS · RESTITISTEI · SEEDES
BENE · REM · GERAS · ET · VALEAS
DORMIAS · SINE · QVRA

II.

TOPOGRAPHIE DES DIXIÈME, ONZIÈME ET DOUZIÈME MILLES DE LA VIA APPIA, D'APRÈS LES DERNIÈRES FOUILLES.

Les fouilles de la VIA APPIA ont été poussées jusqu'aux *Frattocchie*, c'est-à-dire jusqu'à 11 milles et demi de la porte CAPENA. C'est aux *Frattocchie* que se fait le raccordement de l'ancienne voie avec la route nationale moderne de Rome à *Albano*.

Dans cette section de 2 milles et demi, les travaux ne sont pas achevés, c'est-à-dire que la chaussée antique n'est pas déblayée, ni les fragments qu'on a trouvés mis en ordre et rapprochés chacun des monuments dont ils dépendaient, et que ces monuments eux-mêmes ne sont pas distingués les uns des autres par des numéros d'ordre, comme dans les milles précédents. Mais aucune découverte d'une importance capitale ne peut résulter de ce second travail. M. Canina pense qu'il faudrait faire les fouilles d'un mètre plus profondes pour trouver le véritable pavé de la voie primitive, le sol qui est mis au jour maintenant étant celui du moyen âge, formé le plus souvent avec la pierre et le marbre qui provenaient de la démolition des monuments situés des deux côtés de la route. Ainsi le résultat de ce premier travail a été de « procurer le rétablissement de toute la voie, » sans prendre le soin de compléter les premières fouilles, afin que, par quelque circonstance imprévue, l'œuvre ne fût pas abandonnée et que le sol de la voie avec les monuments qui s'y trouvent ne devinssent pas la proie des exploitations privées de la part des propriétaires dont les domaines sont adjacents à la route. C'est par les ordres du commandeur Camille Jacobini, ministre du commerce et des beaux-arts, que ces travaux ont été exécutés.

Xe MILLE.

1. A droite se trouve d'abord le petit tombeau élevé par TELESPHORUS à son compagnon de logement, M. VITALIS.

2. Du même côté, l'on a découvert le monument de VERIANUS dont l'inscription, très-incomplète, nous permet de savoir que ce personnage était proconsul d'une province. M. Canina, par une conjecture ingénieuse, pense que ce VERIANUS n'est autre que le CELER VERIANUS auquel Gallien écrivit de mettre à mort tous ses ennemis qui, avec le secours des légions de Mésie, avaient

proclamé empereur l'usurpateur Ingenuus, comme nous l'apprend Trebellius Pollio dans la vie des trente tyrans, et particulièrement dans l'histoire d'Ingenuus. D'après cela, la province dont VERIANUS aurait été proconsul serait celle de Mésie. Ce qui semble confirmer l'opinion de M. Canina, c'est le voisinage des monuments de l'époque de Gallien, dont nous avons parlé plus haut, et qui se trouvent vers la station du 9e mille. Ce qui reste du tombeau de VERIANUS semble appartenir à cette même époque.

3. Toujours à droite, on a trouvé de remarquables fragments de colonnes corinthiennes de l'époque républicaine, et qui ne paraissent pas à M. Canina inférieures à celles des temples de Vesta à Rome et à *Tivoli*. On ne sait si ce sont les restes d'un tombeau ou d'un petit temple.

4. Encore à la droite de la route, on a trouvé les ruines d'un grand tombeau de 120 pieds de base sur chaque face; ce monument, dont les proportions sont presque aussi considérables que celles du *Casal-Rotondo*, est de l'époque républicaine. Il demeure inconnu.

5. A droite, on a découvert un remarquable tombeau de l'époque impériale, également inconnu.

6. Vers le même endroit, se trouvent de grands piédestaux de pierre albaine de l'époque républicaine.

7. Une voie antique se détache, à droite, de la VIA APPIA, et se dirige vers ARDEA. Elle devait tomber dans la VIA ARDEATINA.

8. Un peu plus loin, à la gauche de la voie, l'on aperçoit les restes d'un grand monument inconnu.

9. Immédiatement après, se voit la base d'un tombeau considérable qui semble avoir appartenu à une villa dont les ruines et l'emplacement se trouvent à quelque distance, à gauche, et au delà de la route nationale moderne de Rome à *Albano*.

XIe MILLE.

1. A gauche, on a retrouvé des fragments fort remarquables de marbres peints, particularité très-rare sur la VIA APPIA.

2. A droite, l'on voit les ruines d'un grand tombeau inconnu.

3. Presque immédiatement après et sur le bord même de la voie, toujours à droite, on reconnaît l'emplacement d'une villa.

4. Du même côté, sont des vestiges d'architecture étrusque.

5. A gauche, l'on voit un grand monument de forme circulaire de deux époques distinctes : le milieu (*nucleus*) du monument est de l'époque républi-

caine; l'enceinte, très-ornée, comme on en peut juger par les fragments de colonnes et de statues trouvées tout auprès, est de l'époque impériale. Ce monument, l'un des plus importants de la VIA APPIA, est au-dessus de la solfatare qui se voit à droite de la route nationale moderne d'*Albano*. M. Canina pense qu'il a dû peut-être exister en cet endroit une villa et des bains.

6. Un peu plus loin, à gauche, on a trouvé des fragments de statues de l'époque impériale.

7. A droite, on a découvert une statue en haut-relief qui devait décorer un somptueux tombeau.

8. Vers le même endroit, on a trouvé des cippes en pierre albaine avec les inscriptions de JUNIUS DIONYSIUS, de JUNIUS EUPHRANOR et d'ALEXANDRA.

9. La montée de la voie est très-sensible en approchant du 11e milliaire. Les trottoirs sont plus élevés que dans la plaine, la largeur ne varie guère et présente toujours, à peu de chose près, entre les trottoirs, l'écartement de quatorze pieds romains.

XIIe MILLE.

1. A gauche, se voient les restes de petits tombeaux en forme de sarcophage, avec des couvercles pointus (*coperchi acuminati*), ce qui annonce une époque fort reculée.

2. Du même côté, se trouve un grand tombeau inconnu.

3. A droite, sont divers monuments parmi lesquels on a reconnu un COLUMBARIUM.

4. A l'*osteria delle Frattocchie*, se terminent les fouilles, ainsi que nous l'avons dit plus haut. C'est à cet endroit que se confondent la voie antique et la route moderne. Presque immédiatement après l'*osteria*, se détache, à droite, la route provinciale moderne de *Porto d'Anzo*.

5. Au delà de cette bifurcation, se trouvent encore des tombeaux, ce qui prouve que l'on n'a pas encore atteint la ville de BOVILLÆ, puisqu'il était défendu de placer des sépultures dans l'enceinte des villes. On n'en trouve plus dans l'espace qui est un peu plus loin, à droite de la voie, ce qui témoigne que les premières habitations de BOVILLÆ s'avançaient en deçà du 12e milliaire.

6. La ville de BOVILLÆ s'étendait seulement sur le côté droit de la route, car on trouve des tombeaux à gauche jusqu'à la 12e borne. On en voit de fort importants de ce côté. En face même de la station de BOVILLÆ, on en a découvert de très-anciens.

7. Cette station doit être placée à droite de la route. Il reste en cet endroit des ruines considérables d'habitations.

8. Un peu avant le 12e milliaire, se détache une voie antique, à droite ; elle devait traverser la partie basse de la ville et conduire à la ville haute, et probablement ensuite à ANTIUM, car sa direction est presque parallèle à celle de la route moderne de *Porto d'Anzo*.

9. Avant d'arriver à l'origine de cette voie antique, on observe, à droite, d'autres constructions qui étaient des maisons d'habitation de la basse ville.

10. — BOVILLÆ. — Il faut distinguer, comme je viens de le dire, deux parties et, de plus, deux époques dans les constructions qui subsistent aujourd'hui de l'antique BOVILLÆ; celles qui appartiennent à la ville primitive et celles qui datent de l'Empire.

Nous devons même compter trois âges distincts dans l'histoire de cette cité. Elle fut d'abord assez importante vers les premiers temps de la République. Nous voyons, en effet, dans Denys, que Coriolan, à la tête des Volsques, après avoir subjugué BOLA, LABICUM, PEDUM, CORBIO et CORIOLI, se porta vers BOVILLÆ avant d'arriver aux FOSSÆ CLUILIÆ. Les habitants de cette ville, défendus d'abord par leurs murs, firent une sortie qui força les Volsques à se retirer après avoir essuyé une perte assez considérable [1]. Il convient donc, d'après cela, de placer la ville primitive de BOVILLÆ sur la hauteur qui se voit au delà des ruines de l'époque impériale, à droite de la VIA APPIA et à 12 milles et demi de Rome. Cette distance nous est fournie d'ailleurs par Plutarque : « Βόλλας (Βοΐλλας) πόλιν οὐ πλείους σταδίους ἑκατὸν ἀπέχουσαν τῆς Ῥώμης [2]. » Or 100 stades font 12 milles et demi. Il est hors de doute que les deux passages que je viens d'indiquer ne sauraient convenir à la ville dont les ruines sont situées au pied de la colline, dans les environs du cirque. Aucune trace apparente de murs ne se rencontre dans cette partie, et nous voyons, d'après Denys, que cette ville était enceinte de murs à l'époque de Coriolan. Nous avons, d'autre part, la preuve que ces murs furent relevés à l'époque de Sylla, car on lit dans le Livre des colonies : « Bobillæ, oppidum lege sullana est circumductum [3]. » C'est donc sur la petite éminence située sur la droite de la VIA APPIA qu'il convient de placer la ville primitive de BOVILLÆ. Il n'en reste rien sauf quelques frag-

1. Den., l. VIII, c. xx.
2. Plut. M. Coriol., c. xxix.
3. L. I, Colon., Campania, Gromatici veteres, ed. Rudorff., Berolini, 1848.

ments de murs près de la voie à laquelle elle touchait entre le 12e et le 13e mille. Mais, malgré le défaut de ruines plus importantes, l'emplacement de cette première cité est très-reconnaissable.

Le second âge de l'histoire de BOVILLÆ comprendrait le temps qui sépare la dictature de Sylla du principat de Tibère. C'est l'époque de sa décadence. L'ancienne cité n'était plus qu'une bourgade et la nouvelle n'était pas encore. Nous avons un précieux témoignage de Cicéron relativement à l'état de BOVILLÆ pendant cette période. La misère de cette cité déchue était telle, qu'elle ne pouvait envoyer un représentant, comme GABII et LABICUM, pour prendre part en son nom à la distribution de viandes qui se faisait sur le mont Albain aux Féries latines [1].

Le troisième âge comprendrait toute l'époque impériale. Sous les premiers Césars s'élevèrent, au nord de l'ancienne ville, alors abandonnée, un nombre considérable de monuments publics et privés. La grandeur et la belle conservation des premiers atteste l'importance de cette nouvelle cité. Ce qui paraît avoir été l'origine et la cause de la renaissance de BOVILLÆ et de sa nouvelle prospérité, c'est que, vers la fin de l'époque républicaine, cet espace était consacré à la famille JULIA, comme en témoigne l'inscription archaïque du monument élevé par cette famille à VEJOVIS, et qui a été trouvée en ce lieu dans le voisinage du cirque. (Je l'ai reproduite plus haut, p. 120). Le SACRARIUM de cette famille célèbre, dont Tibère fit la dédicace l'année 770 [2], devait se trouver vers le même endroit. M. Canina pense même qu'il faudrait le placer au monument dont on voit les ruines sur le côté méridional du cirque ; mais cette opinion n'est que conjecturale. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait en être éloigné, et les empereurs donnèrent bientôt une importance croissante à ces lieux anciennement consacrés. C'est dans ce même endroit que furent déposées, au rapport de Suétone [3] et de Dion [4], les dépouilles mortelles d'Auguste, lorsqu'on les amena en grande pompe de NOLA à Rome. Bientôt on éleva le cirque, et Néron y fit célébrer les jeux, l'an 816, en l'honneur de la GENS JULIA, de la même manière que l'avaient été à ANTIUM ceux qui furent établis en l'honneur des GENTES CLAUDIA et DOMITIA [5].

1. Cicer., pro Plancio, c. IX. Cf. Schol. Bob. ad h. l., p. 255, ed. Orelli.
2. Tacit., Ann., l. II, c. XLI.
3. Aug., cap. C. II.
4. L. LVI, c. XXX et XXXI.
5. Tacit., Ann., l. XV, c. XXIII.

La ville de BOVILLÆ de l'époque des Césars fut connue surtout après les importantes découvertes de l'année 1822. Le résultat en a déjà été publié par Giuseppe Tambroni [1].

Passons maintenant à la description de ces ruines :

1. En suivant la voie antique qui se détache à droite de la route moderne, avant le 12ᵉ mille. et dont j'ai déjà parlé plus haut, on voit les restes des constructions avancées de la ville du temps des Empereurs.

2. Cette voie antique se partage en deux ; l'embranchement méridional se dirige vers le cirque, vers la ville primitive et probablement vers ANTIUM, j'y reviendrai bientôt ; l'embranchement occidental vers la VIA ARDEATINA qu'il devait rejoindre à une assez grande distance de BOVILLÆ. Sur ce second embranchement se trouve, à gauche, la ruine importante d'un monument funèbre que l'on a cru à tort, selon M. Canina, être le SACRARIUM de la GENS JULIA. La présence de ce tombeau nous marque à peu près la limite de BOVILLÆ de ce côté, car le théâtre se trouve à l'angle occidental formé par la bifurcation des deux embranchements.

3. Ce théâtre est assez bien conservé pour qu'on en puisse lever un plan exact.

4. En suivant l'embranchement méridional on a, à droite, d'abord des constructions qui semblent à M. Canina avoir pu servir de logement aux chevaux du cirque ; on trouve ensuite le cirque lui-même, le mieux conservé qui existe après celui de Maxence. On y voit les traces de la SPINA ; les substructions des gradins sont encore debout, enfin l'une des tours et les CARCERES subsistent également, et ces dernières nous peuvent donner une idée très-complète de cette importante partie des cirques anciens.

5. J'ai déjà dit, plus haut, que l'on avait retrouvé, sur le côté méridional du cirque, des ruines que l'on croit, avec assez de vraisemblance, avoir été le SACRARIUM de la GENS JULIA.

Je ne reviendrai pas ici sur la discussion relative à l'emplacement où Milon a dû rencontrer et tuer Clodius, j'ai été heureux de voir que les explications que M. Canina donne à cet égard se trouvent corroborer les miennes ; je dirai seulement que, vers le 13ᵉ mille, on voit, à gauche de la route, une construction ancienne adossée à l'endroit élevé qui domine la voie de ce

1. Dessins de Luigi Poletti. Atti dell' Academia romana di archeolog., t. III.

côté. M. Canina pense que cette construction dépendait du domaine de Clodius et que c'est sur la hauteur qu'avait été préparée l'embûche dont parle Cicéron : «.... statim complures cum telis in hunc faciunt de loco superiore impetum[1].... » et ailleurs; «.... ante fundum Clodii[2].... » En face de ces constructions, était le temple de la Bonne Déesse, dans le fonds que Cicéron désigne sous le nom de fonds de T. Sextius Gallus. De ce même côté, à droite, devait être, près du temple même, la *taberna* où fut transporté Clodius blessé[3]. Cette taverne se trouvait ainsi dépendre de l'ancienne Bovillæ, la ville primitive, près du 13e mille.

De tout ce qui précède, il résulte que Bovillæ était entre le 11e et le 13e mille; plus près du 13e si l'on considère la ville primitive; plus près du 11e si l'on considère la ville des Empereurs. C'est de la première que parlent les auteurs dont nous venons de rappeler les témoignages à propos de la mort de Clodius, c'est de la seconde que parle le scholiaste de Perse : « Bovillæ sunt vicus ad undecimum lapidem Appiæ viæ[4]. » Il faut remarquer cependant que cette explication du scholiaste de Perse manque, dans tous les cas, d'exactitude, car les premières maisons de Bovillæ ne pouvaient se trouver avant la seconde moitié du 12e mille, c'est-à-dire qu'elles étaient plus près de la 12e borne que de la 11e.

SUPPLÉMENT RELATIF AUX EMBRANCHEMENTS DE LA VIA APPIA.

J'ai mentionné, dans mon premier travail, les principaux embranchements de la Via Appia; les découvertes nouvelles et le travail de M. Canina confirment ou rendent plus précises ces indications et nous permettent de les compléter :

1. Avant l'Almo, entre la 1re et la 2e colonne milliaire, la Via Appia était coupée par une route antique qui suit presque exactement la direction de la *Strada della Travicella*. Cette voie antique gagnait d'un côté la Via Ostiensis à la porte du même nom, et de l'autre elle se dirigeait, à travers la vallée

1. Pro Milone, c. x.
2. C. xx. — Comparez, pour le récit de la mort de Clodius, Epitom. Livii, CVII; Velleius Paterculus, l. II, c. XLVII; Appian., Bell. Civ., l. II, c. XXI.
3. Cicer., pro Milon., c. V, VI, VII et XXI. —Voy. les Scholies, d'Ascon. Ped.
4. Ad. sat. VI, v. 55.

de *la Caffarella*, jusqu'au sommet du cirque de Maxence. Avant d'y parvenir, elle envoyait un embranchement sur la VIA LATINA, lequel n'était peut-être autre chose que le prolongement de la VIA ASINARIA. Arrivée au sommet du cirque, cette voie se partageait en deux embranchements, et retournait à la VIA APPIA, qu'elle coupait au nord de la basilique *S. Sebastiano*, puis allait tomber dans la VIA ARDEATINA; l'autre tirait vers le sud-ouest, et coupait, au delà du 3e milliaire, la même VIA APPIA, au sud du *Castello dei Caetani*, et tombait dans la VIA ARDEATINA, comme le précédent.

2. La VIA ARDEATINA avait donc trois embranchements partant de la VIA APPIA entre le 1er et le 4e milliaire : 1° l'un immédiatement après l'*osteria di Acquataccio*; 2° l'autre avant la SCHOLA du collége de Silvain; 3° le dernier, après le *castello dei Caetani*.

3. En face la station du 9e mille se détachaient, à gauche, deux voies antiques dont l'une devait être la VIA TRIUMPHALIS, dont j'ai placé, d'après Westphal, l'origine en ce lieu, et l'autre, partant du même point, se dirigeait vers la VIA LATINA. On reconnaît des vestiges de l'une et de l'autre; mais ils se perdent presque aussitôt.

4. Un peu après la 11e borne milliaire se détache, à gauche, une autre voie dont les vestiges sont visibles et tendent vers CASTRIMŒNIUM. On trouve des tombeaux dans cette direction, ce qui indique toujours l'existence d'une voie.

5. Très-peu après cet embranchement, on trouve à droite une autre voie antique qui forme la 4e, partant de la VIA APPIA et tendant vers la VIA ARDEATINA.

6. Un peu avant le 12e milliaire, se détache, à gauche, la voie antique dont j'ai parlé plus haut, qui tourne les ruines de BOVILLÆ et se partage en deux embranchements dont l'un forme la 5e voie, se dirigeant vers la VIA ARDEATINA, et l'autre tendant probablement vers ANTIUM.

7. Enfin après le 12e milliaire, vis-à-vis de la ville primitive de BOVILLÆ, se trouvent les vestiges d'une route qui se rend à CASTRIMŒNIUM, et sur les côtés de laquelle on remarque les ruines de divers monuments, et surtout de tombeaux. Depuis la destruction d'ALBE-LA-LONGUE, BOVILLÆ semble lui avoir succédé pour la représentation dans la ligue latine; cela paraît constaté d'après le surnom que prirent les habitants de cette dernière ville en ajoutant au leur celui d'ALBANI-LONGANI, comme en témoignent plusieurs inscriptions. Ils devaient donc avoir besoin d'une route qui pût établir une communication facile entre BOVILLÆ et FERENTINUM, et par suite avec les lieux consacrés du mont

Albain. Ce serait, je crois, une erreur de penser que cette route, dont les vestiges sont plus apparents que ceux de la route qui part du 9e milliaire, soit la VIA TRIUMPHALIS.

8. On trouve les vestiges d'une autre route sur la gauche de cette dernière, et qui devait partir du 12e milliaire, mais on n'en voit de traces qu'à une certaine distance de la VIA APPIA. Il y aurait donc eu en tout quatre embranchements partant de la gauche de la voie et tendant vers *Marino*, l'ancienne CASTRIMŒNIUM.

RECTIFICATION DANS LA MESURE DU MILLE ROMAIN.

J'ai fixé, d'après M. Canina, la mesure du mille à

M. 1482,75.

Par suite de récentes observations, le savant architecte a introduit une légère correction dans cette mesure. Comme il ne s'agit que d'une différence d'un mètre par mille, ce changement ne peut avoir aucune importance :

Le mille = M. 1481,75.

APPENDICE IV.

LA VILLA DE DOMITIEN A ALBANO. — DÉCOUVERTES RÉCENTES. TRAVAIL DE M. PIETRO ROSA.

Le *Bulletin de l'Institut archéologique* (janvier 1853), fait connaître le grand travail de M. Pietro Rosa, qui ne peut tarder beaucoup à être publié.

J'ai déjà eu l'occasion de parler des admirables dessins que j'ai vus chez l'habile architecte à *Castel Gandolfo*, pendant l'automne de 1852; mais je m'étais borné à les mentionner. M. Henzen ayant fait connaître les découvertes de M. Pietro Rosa dans un discours lu à la séance solennelle tenue à l'Institut de Rome le jour anniversaire de la naissance de Winckelmann, j'en reproduirai ici les principaux résultats:

La Villa de Domitien paraît avoir été formée de celles de Clodius et de Pompée ; mais Domitien n'est pas le premier empereur qui ait habité Albano : Tibère[1], Caligula[2], Néron[3] y fixèrent quelquefois leur séjour. Mais Domitien en fit sa résidence favorite. Il l'embellit et l'agrandit, y multiplia les spectacles, les jeux[4] et y réunit, comme à Rome, son conseil, les sénateurs serviles[5] et même les pontifes obéissants[6].

C'est sur le sommet du cratère que s'élevait le palais impérial, à l'endroit le plus escarpé, lieu que Tacite appelle Arx Albana[7], et Dion, Acropole[8]. On voit de la promenade, appelée aujourd'hui *Galleria di Sopra*, les restes des substructions importantes de ce palais, surtout vers la *Madonnella di Castello*.

Près des ruines de cet édifice, M. Pietro Rosa a découvert un monument en forme de loge ayant vue sur le lac. Il le compare aux loges impériales dans les

1. Dio., l. LVIII, c. xxiv.
2. Senec., de Consol., c. xxxvi.
3. Suet., Nero, c. xxv.
4. Dio, l. XLVI, c. ix; — Suet., Domit., c. iv.
5. Juven., sat. iv; — c'est d'Albano qu'il rendait ses arrêts. Voyez-en un exemple dans Orelli, 3118.
6. Plin., l. IV, epist. xi.
7. Agricol., c. xlv.
8. L. LXVII, c. i.

cirques et croit que c'est de là que l'Empereur assistait aux grandes naumachies qu'il a dû faire représenter sur le lac[1]. Vers l'entrée de la *Villa Barberini*, M. Pietro Rosa a découvert un théâtre qui touchait au palais. Il existe encore des gradins ruinés au sommet desquels était un portique où se trouvait vraisemblablement la loge de l'Empereur, comme on en peut juger par la correspondance de ce portique avec les chambres contiguës de la demeure impériale.

Du côté de la campagne de Rome, la villa de Domitien présentait plusieurs terrasses (*ripiani*). Nibby en a compté trois, M. Pietro Rosa en a retrouvé une quatrième. Ces quatre terrasses sont comprises aujourd'hui dans les jardins *Orsini*, *Torlonia* et *Barberini*. Elles s'étendent sur le flanc occidental et septentrional de la colline, entre *Castel Gandolfo* et la moderne *Albano*. La terrasse inférieure correspond à peu près à la promenade connue sous le nom de *Galleria di Sotto*.

A la deuxième terrasse se trouvent des voûtes qui paraissent avoir supporté des gradins, de manière à nous faire croire à l'existence d'un cirque en cet endroit; mais cela paraît peu probable, l'espace étant trop resserré.

La troisième terrasse ne présente rien de très-remarquable; sur la quatrième était le palais de l'empereur, le théâtre, la loge, et enfin les *Arènes* ou le Colisée au-dessus de l'*Albano* moderne.

Le camp de la garde des empereurs, déjà décrit par Nibby, a été rétabli complétement dans les dessins de M. Pietro Rosa dont l'ouvrage est une des plus remarquables restitutions de la science topographique moderne.

1. Suet., Dom., c. IV.

FIN DES APPENDICES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Z

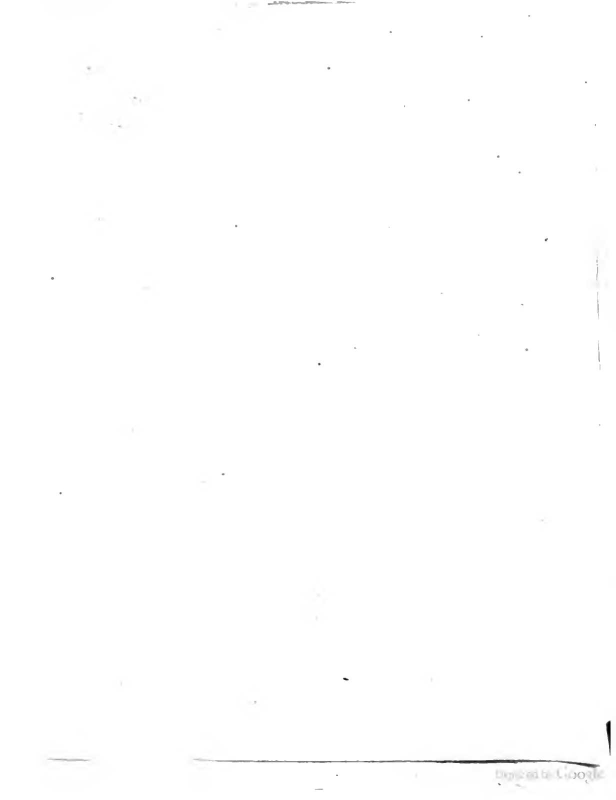
FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

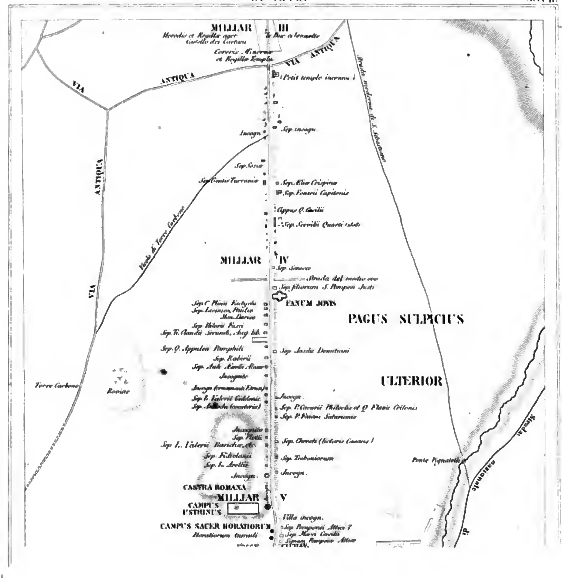
TABLE DES CHAPITRES.

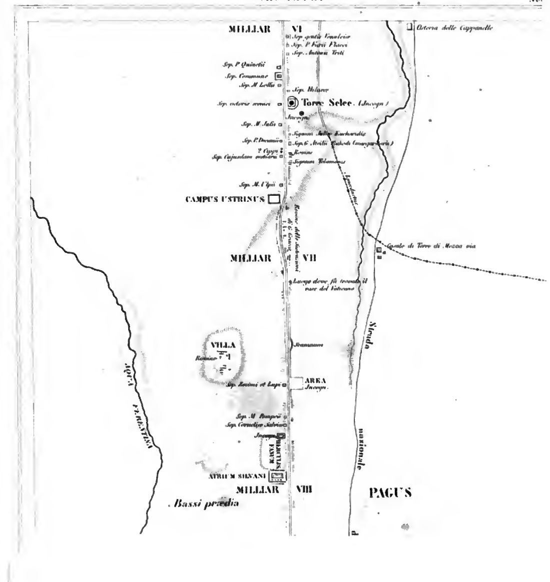
FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.


AVENTINUS MONS
CAELIUS MONS
URBS
ROMA
Porta Asinaria
Porta Naevia
Porta Capena
Vallis
Egeriae
Porta Metronia
Judaeorum
Porta Rauduscolana
THERMAE CARACALLAE
THERMAE SEVERI
THERMAE COMMODI
Murus
Porta Latina (Fermée)
Aureliani
VIA VETUS
VIA LATINA
Arcus Drusi
Porta Appia
S. Sebastiano
MILLIAR I
Arcus Trajani
ALMO
FL.
VIA VETUS PORTAM CAMPANAM
Acquataccio
Osteria di Acquataccio
Sep. Priscillae
Chiesa Domine Quo vadis
VIA ASINARIA?
MILLIAR II
ALMO

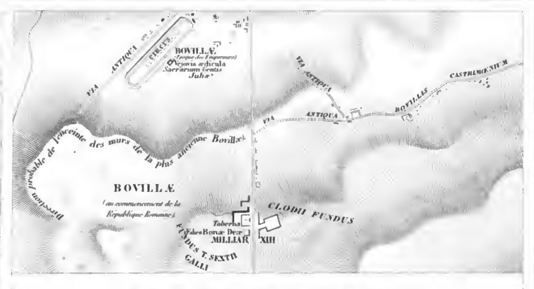



MILLIAR III
VIA ANTIQUA
VIA ANTIQUA
VIA ANTIQUA
(Petit temple inconnu)
Sep. incogn.
Incogn.
Sep. Aeliae Crispinae
Sep. Fonteii Capitonis
MILLIAR IV
Sep. Senecae
Strada del medio evo
FANUM JOVIS
PAGUS SULPICIUS
Sep. Q. Appulei Pamphili
Sep. Rabirii
Incognito
ULTERIOR
Incogn.
Sep. P. Fausti Saturnini
Sep. Treboniarum
Incogn.
Torre Carbone
Rovine
CASTRA ROMANA
MILLIAR V
CAMPUS USTRINUS
Villa incogn.
CAMPUS SACER HORATIORUM
Horatiorum tumuli
nazionale


MILLIAR VI
Osteria delle Cappanelle
Torre Selce (Incogn.)
CAMPUS USTRINUS
MILLIAR VII
Casale di Torre di Mezza via
VILLA
Romana
ARCA
Strada
nazionale
AQUA VERGINIANA
ATRIUM SILVANI
MILLIAR VIII
PAGUS
Bassi prædia

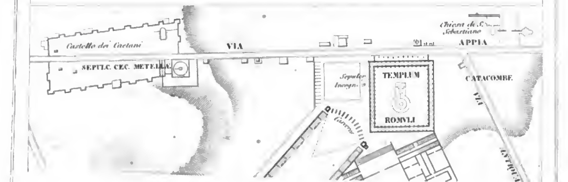


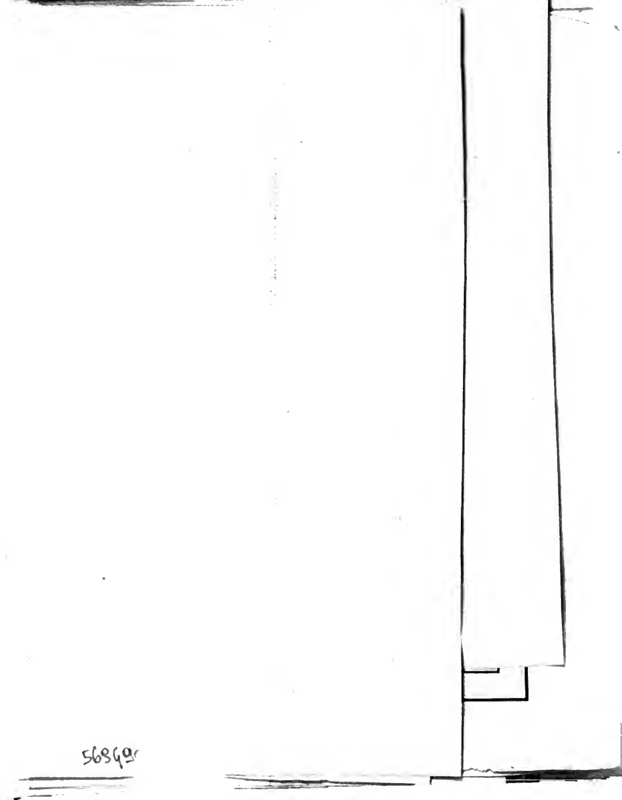
MILLIAR IX
VIA ANTIQUA
Sep. M. Vitalis
Fiorano
(Ruines d'un monument de style Corinthien)
Incogn.
Sepulcr.
VIA ANTIQUA
Incogn. (époque impl.)
Incogn. (époque républ.)
VIA TRIUMPHALIS
FERENTINA
Sepulcr.
Incogn.
Incogn.
MILLIAR X
Incogn.
Incogn.
VILLA
Ponte Cipollare
VILLA
Strada
(Ornements étrusques)
Incogn.
Solfatara
AQUA FERENTINA
Incogn.
Rovine
APIOLA
Fragments de Statue
RIVUS ALBANUS
MILLIAR XI
Incogn.
nazionale
Rio di Albano
Columbarium
Rovine



PLAN RESTITUÉ DU CIRQUE DE MAXENCE, DU TEMPLE DE ROMULUS ET DE LA VILLA IMPÉRIALE

d'après L. Canina.




56849

